This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.



https://books.google.com





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

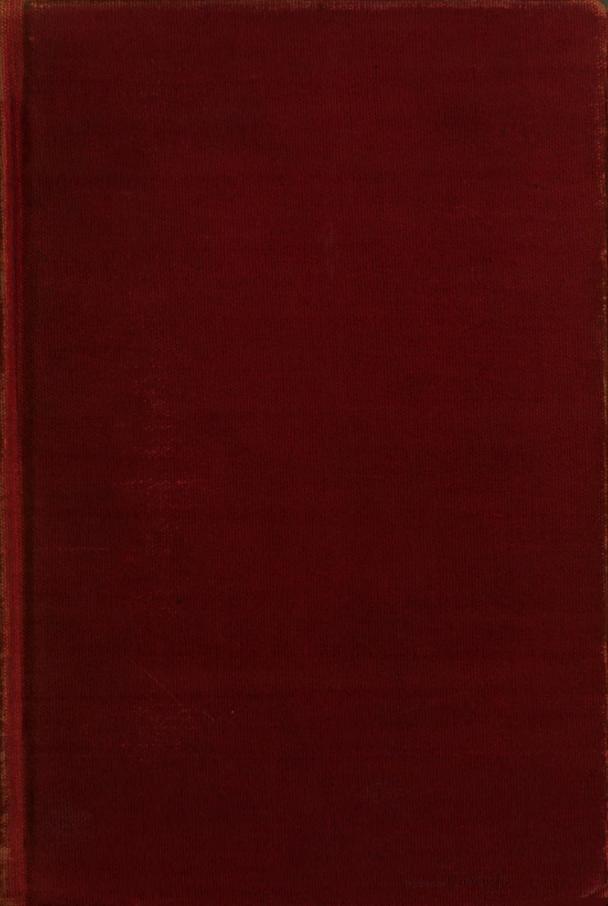
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com





Class.PB 13

Book. S 6

Acc. 249617

s by Googl



Date Due		
24ar'62		
	16141'62)
26Nov 67	FAG	7
1.Fab., 63		
	APRIL	1988
.0 Mar'75	VINETO	
May 14 '75	16 J	un 173
74 Jun 10	20,	
76 Aug (16		TO 4
		9
N. T.	QCT 2	2 2008
N-1 5 2693		4 1 1 S 1 L
JAN 0 1 2003		
	23233	3

Google



Smith College Studies in Modern Languages

EDITORS

CAROLINE F. BOURLAND ERNST H. MENSEL HOWARD R. PATCH MARGARET ROOKE

ALBERT SCHINZ

AN UNPUBLISHED LETTER OF WILLIAM JAMES

By MARY AUGUSTA JORDAN

Professor of English, Smith College

SCOTT AND SCANDINAVIAN LITERATURE

By PAUL ROBERT LIEDER
Associate Professor of English, Smith College

NORTHAMPTON, MASS.

SMITH COLLEGE

PARIS
LIBRAIRIE E. CHAMPION

Published Quarterly by the Departments of Modern Languages of Smith College

tized by Google

SMITH COLLEGE STUDIES IN MODERN LANGUAGES

THE SMITH COLLEGE STUDIES IN MODERN LANGUAGES are published quarterly in October, January, April and July, by the Departments of Modern Languages of Smith College. The subscription price is seventy-five cents for single numbers, two dollars for the year. Subscriptions and requests for exchanges should be addressed to the SMITH COLLEGE LIBRARY, Northampton, Mass.

Smith College Studies in Modern Languages

EDITORS

CAROLINE B. BOURLAND ERNST H. MENSEL HOWARD R. PATCH MARGARET ROOKE

ALBERT SCHINZ

VOLUME II

OCTOBER, 1920-JULY, 1921

NORTHAMPTON, MASS.
SMITH COLLEGE

PARIS
LIBRAIRIE E. CHAMPION

Published Quarterly by the Departments of Modern Languages of Smith College

CONTENTS OF VOLUME II

- No. 1. Mary Augusta Jordan, An Unpublished Letter of William James.
 - PAUL ROBERT LIEDER, Scott and Scandinavian Literature.
- Nos. 2-3. ELIZABETH A. FOSTER, Le Dernier Séjour de J.-J. Rousseau à Paris.
- No. 4. Rose Frances Egan, The Genesis of the Theory of "Art for Art's Sake" in Germany and in England.

Smith College Studies in Modern Languages

EDITORS

CAROLINE F. BOURLAND ERNST H. MENSEL HOWARD R. PATCH MARGARET ROOKE

ALBERT SCHINZ

AN UNPUBLISHED LETTER OF WILLIAM JAMES

By MARY AUGUSTA JORDAN

Professor of English, Smith College

SCOTT AND SCANDINAVIAN LITERATURE

By PAUL ROBERT LIEDER

Associate Professor of English, Smith College

NORTHAMPTON, MASS.

SMITH COLLEGE

PARIS
LIBRAIRIE E. CHAMPION

Published Quarterly by the Departments of Modern Languages of Smith College

CONTENTS

AN UNPUBLISHED LETTER OF WILLIAM JAMES	5
SCOTT AND SCANDINAVIAN LITERATURE	8

An Unpublished Letter of William James

Some Implications and Inferences MARY AUGUSTA JORDAN

"Every one of us has his adjective." So C. Lewis said, and I agree, glad to have his support in a conviction that for years I have cherished as personal, and sometimes have feared might be prejudice, born of love of the dictionary and curiosity about human nature. Comforting as the assertion is, however, it does not carry with it any grant of authority to the adjective. Each of us may have our own; all of them may not have us. Some of them must forever be despised and rejected of men, women, and children, they are humanly superfluous, misfits of the spirit and the understanding. One such is "average."

William James's adjective was "mercurial"; his rejection of the doctrine of averages in human experience is something implicit in his lifelong attitude and interestingly illustrated in the letter and its story that I have the satisfaction of giving its proper emphasis to in the self-revelation of William James's letters.

In the second volume of the Letters, with the date, June 12, 1891, written from Cambridge to William Dean Howells is this passage: ". . . I've just got your 'Criticism and Fiction,' which shall speedily be read. And while in the midst of this note have received from the postman your clipping from Kate Fields' 'Washington,' the author of which I can't divine, but she is a blessed creature whoever she is." Unlikely spot as Kate Fields' Washington undoubtedly was for the appearance of an unsigned but early review of The Principles of Psychology, about which the author was cherishing chastened expectations of the reception it would meet, the fact of the publication and of his pleasure in it remained, and the "clipping" challenged the quick sensibilities of both the man and the author in him. He wrote to the paper to ask whether editorial confidence would permit his knowing the name of his reviewer, and after a few days of notes between Washington and Northampton the postman brought a letter of which the following is a transcript:

"My dear Miss Jordan:

In returning your manuscript, I must say in a more serious tone perhaps than before, how deeply touched I am by the fact that all the agonies and weariness and disgusts of the composition should become effective in the fashion which you express.

I am only sorry to find that you are not professionally a philosopher. Had you been one, I fear that you would have been insensible to those qualities in the book which now seem to have struck you most— you would have taken it less broadly. Your colleague, Professor Gardiner was good enough to write me of the book, that he feared there was much in it 'which younger minds would wrest to their destruction,' so I judge that the English and the Philosophical departments in Smith University do not harmonize as well as they ought to.—If you didn't send me any hallucinations, how is it that as soon as I read your name it sounded familiar to me and connected itself with Smith College? But no matter; we must see each other ere long not as in a glass darkly but face to face.

Gratefully & truly yours,
Wm. James,
Cambridge, June 29, 1891."

This one letter answers the question often asked by readers of the letters of the James brothers: "How could nervous, busy and half-invalided men write so many letters and to so many kinds of people?" There is, of course, a marked difference between the letters of the two brothers, in spite of the strong family resemblance in vigor, interest and conscience. Neither has that episcopal unction which qualifies a man to endure fools gladly; for neither felt sure of the fool as such. But Henry James's letters had something of the flavor that his manners as a host are said to have had. "He would receive chance guests with a courtesy and kindness that erred only on the side of a massive cordiality that made many of his guests speechless. They did not know where to look, or what to do, when he was seeking the right word in a sentence from which you had long given up all

hope that he would ever recover the verb." In William James's company, personal or epistolary, whoever was at a loss it was not the guest. The pleasure, privilege and adventurous duty of interpreting the social universe were born with William James as forms of his own living; so he could not discover them as axioms in a philosophical system. In June 1891, I did not know that I was a "blessed creature" or that William James told William Dean Howells that I was-"whoever"-but, in 1921, across the years that help to make an ego into a "whoever," comes the reading of his spiritual thermometer registering a temperature that I should be slow of heart to question. For a week or so, words of mine were part of that delicate equation with which one of the most responsive temperaments the world has known was ardently and honestly working. And all this he risked in a hazard of the commonplace that even at this distance and with all of the self-esteem I can summon to my aid gives me pause. More than ever I will believe in everybody's own peculiar adjective and disbelieve in the average.

Scott and Scandinavian Literature

THE INFLUENCE OF BARTHOLIN AND OTHERS

PAUL ROBERT LIEDER

I

It is no new statement to say that Sir Walter Scott was interested in Scandinavian literature. The well-known fact that he made and published an abstract of the Eyrbyggia Saga would alone be basis enough for such a remark. But, to quote Mr. Georg Herzfeld, who has dipped into the subject of Scandinavian influences in the eighteenth century,1 "wie sonst in seinem Werken nordische Elemente Eingang gefunden haben, bedarf noch der Untersuchung." Since the publication of Mr. Herzfeld's pamphlet, Professor F. E. Farley has printed his investigation of the Scandinavian influences in the English romantic movement,2 in which he refers several times to Scott's interest in northern literature; and C. H. Nordby in his posthumous monograph, The Influence of Old Norse Literature upon English Literature,3 has written two pages on the subject. Scott, however, lay outside the field of Professor Farley's detailed investigation,4 and Nordby's brief account was left fragmentary by the author's untimely death.

Lockhart's Life of Scott leaves little doubt as to how Scott became interested in the Scandinavian languages and literature: he began the study of them in order to follow still further his one great bent, his passion for romantic lore. This was his prime motive in taking up any foreign language. He tells us that for this reason he studied Latin and then "renewed and extended [his] knowledge of the French language, from the same principle of romantic research." With a similar view he dabbled in Anglo-Saxon, Spanish, and German. "I fastened like a

¹In the appendix (Bermerkungen über die Nordischen Stoffe in der Englishehen Poesie des vorigen Jahrhunderts) to his monograph, William Taylor von Norwich, Halle, 1897, p. 68.

² F. E. Farley, Scandinavian Influences in the English Romantic Movement, Boston, 1903.

^{*}Columbia University Press, N. Y., 1891.

See Farley, p. 175.

J. G. Lockhart, Life of Scott, Boston, 1902, I, 38.

tiger," he writes of these early days (before, roughly, 1800), "upon every collection of old songs or romances which chance threw in my way." Foreign languages of which he had no knowledge at the time did not deter him from his pursuit.

Keeping in view Scott's purpose, we should hardly expect to find him making a thorough study of any language for its own sake. "Of all these tongues," says Lockhart,⁶ "he acquired as much as was needful for his own purposes, of which a critical study of any foreign language made at no time any part." Scott himself, speaking of studying German in Edinburgh, tells us that he and his friends were "averse to the necessary toil of grammar, and the rules." We must remember, however, that his command of Scottish was of great advantage to him in acquiring a reading knowledge of Scandinavian. He comments, for instance, in a note to the ballad of Alice Brand in The Lady of the Lake,⁸ on the close similarity between Scottish and modern Scandinavian which often makes translation unnecessary for the Scotsman.

Scott became interested in Scandinavian when he was about nineteen years old. In the winter of 1790-1 he wrote for Dugald Stewart, whose class he was attending, a paper "On the Manners and Customs of the Northern Nations," of which Stewart remarked that the writer showed "much knowledge of his subject, and a great taste for researches." On September 30, 1792, Scott wrote to his friend, William Clerk: "All that I envy you is the noctes caenaeque deum, which, I take it for granted, you three merry men will be spending together, while I am poring over Bartholine in the long winter evenings, solitary enough." From the same year date two note-books, inscribed "Walter Scott, 1792", which Lockhart found while he was gathering material for his biography. One of the note-books opens with the entry: "Vegtam's Kvitha, or The Descent of Odin, with the Latin of

[•] I, 114.

^{&#}x27;I, 185.

^{*}Poetical Works, Edinburgh, 1868, VIII, pp. 327 ff. (Note K. in App.)
*Lockhart, I, 147 ff.

²⁰ An important Latin work on Scandinavian literature and customs, published in Copenhagen in 1689, from which, we shall see, Scott drew much material.

Thomas Bartholine, and the English poetical version of Mr. Gray; with some account of the death of Balder, both as narrated in the Edda, and as handed down to us by the Northern historians, Auctore Gualtero Scott." The Norse original and the two versions are then transcribed, Lockhart tells us, "with an historical account appended, extending to seven closely written quarto pages." Among the entries following this there are also "a translation by a gentleman in Devonshire," of the death-song of Regner Lodbrog," and a "table of the Maeso-Gothic, Anglo-Saxon, and Runic alphabets."

These quotations from Lockhart show how early Scott became interested in Scandinavian literature. Before proceeding to examine the extent to which he was influenced by Northern life and letters in his works, we may adduce as further a priori evidence of his interest the titles of the following books which were in the library at Abbotsford at the time of his death:¹²

Abrahamson, Nyerup, and Rahbeck, Udvalgte Danske Viser fra Middelalderen, etc., 5 vols., Copenhagen, 1812-14.

20 volumes of Oehlenschläger's works, published at different times, 1811-1821, at Copenhagen, Stuttgart, and Leipzig.

Magnusen, Forsög til Forklaring over Nogle Steder af Ossians Digte, etc., Copenhagen, 1814.

Thiele, Danske Folkesagn, Copenhagen, 1818-1820.

Nordische Helden-romane: Wilkina und Niflunga-Saga, etc. Translated by F. H. von der Hagen, 3 vols., Breslau, 1814.

Knytlinga Saga. Historia Cnutidarum Regum Daniae. [With MS. note by Sir W. S.] Copenhagen.

F. Münter, 7 volumes on various Scandinavian subjects, written in Danish, German, French, and Latin.

Kongs-skugg-sio. . . Speculum Regale. . . Danice et Latine ab H. Einersen, Soroe, 1768.

Islands Landnamabok. Liber Originum Islandiae. Edente Joan. Finnaco. Copenhagen, 1774.

Hielmstiernes Bogsamling, tienende til Oplysning af de under den Danske Regierung liggende Staters Litteratur. Ed. P. F. Suhm, 2 vols., Copenhagen, 1782.

¹¹ Part of the Epicedium of Regner Lodbrog, Translated, by Richard Polwhele, in Poems by Gentlemen of Devonshire and Cornwall, 2 vols., Bath, 1792, of which Polwhele was the editor. This collection (discussed by Farley, pp. 52, 74, 75) also contained other poems on Scandinavian subjects.

From the Catalogue of the Library at Abbotsford, Edinburgh, 1838.

Saxonis Grammatici Historia Danica. . Ed. Chr. Petrus, Paris, 1514. Viga-Glums Saga. Vita Viga-Glumi. . . a G. Petersen. Copenhagen, 1786.

De Danorum Rebus Gestis. . . Poema Danicum dialecto Anglo-Saxonica. Ed. G. J. Thorkelin, Copenhagen, 1815.

Regis Magni. . . sive Jus Commune Norvegicum. Ed. G. J. Thorkelin, Copenhagen, 1817.

Gunnlaugi Vermilinguis et Rafnis Poetae Vitae. . . Copenhagen, 1775.

Rymbegla. . . Copenhagen, 1780.

Diplomatarium Arna-Magnaeanum. . . Ed G. J. Thorkelin, 2 vols., Copenhagen, 1786.

Eyrbyggia Saga sive Eyranorum Historia. . . Ed. G. J. Thorkelin, Copenhagen, 1787.

Hervarar Saga. . . P. F. Suhm, Copenhagen, 1785.

J. Johnstone, Antiquitates Celto-Scandicae. . . and Antiquitates Celto-Normanicae. . . Copenhagen, 1786.

F. Magnusen, Oplysninger om Kilderne til Badens Sammenligning mellem den Nordiske og den Graeskromerske Mythologie, Copenhagen, 1821.

O. Magnus, Compendious History of the Goths, Swedes, and Vandals, and other Northern Nations. Trans. by J. S., London, 1658.

The possession of more than fifty volumes on Scandinavian subjects at a time when such books were not plentiful in Great Britain shows that Scott's interest was not entirely superficial; nor was it, as the dates of publication of the later editions indicate, confined to his early years.

In his writings it is comparatively easy to trace the sources of his knowledge of Norse literature; for like most writers of this period when they made any Scandinavian allusion Scott frequently appended a footnote in which he generally referred to some definite book.

The nature of his chief sources is indicated by a sentence in the essay On the Fairies of Popular Superstition, where, after a discussion of the Scandinavian duergar,— a subject in which Scott was particularly interested,— he directs the reader to "consult Saxo, Olaus Wormius, Olaus Magnus, Torfæus, Bartholin, and other northern antiquaries." That is, he made especial use of those Latin books dealing with Scandinavian literature, customs, and folklore which were published intermittently, (with the exception of Saxo Grammaticus), at Copenhagen, Stockholm, or Upsala, in the sixteenth and particularly in the seventeenth cen-

turies. Foremost among them¹³ in influence upon Scott are Bartholin, Olaus Magnus, and Torfæus; and of these Bartholin deserves first rank.

Bartholin's treatise¹⁴ is the book that Scott talks of bending over in the long winter nights of 1792. From it, we have seen, he copied his Latin version of the Vegtamskviða¹⁵ during the same year. The work is a serious investigation of why Norsemen looked lightly upon death. It consists to a large extent of extracts from old Norse literature in the original language, with Latin translations immediately following each passage. Latin renderings are generally close enough to the original so that a reader ignorant of Scandinavian could by comparing the two versions make something out of the old Norse. The quotations cover practically the whole range of Northern literature, both prose and verse. In the Appendix, for example, Bartholin gives a list of more than sixty Icelandic and over twenty Latin manuscripts from which he has made extracts.16 The book, in other words, is really an anthology from which any one who read it carefully would get an excellent idea of the spirit and content of Norse literature.

Throughout almost his entire literary life Scott drew material from Bartholin. In a note to the ballad of *Kempion* in his *Minstrelsy of the Scottish Border*, 17 1802, 1803, one of the earliest of his works, Scott writes: "Our ideas of dragons and serpents are probably derived from the Scandinavians. The legends of

¹³ For a discussion of these writers see Farley, pp. 3-7, and Nordby, pp. 5-7. Above all, see G. L. Kittredge, Gray's Knowledge of Old Norse (Appendix to W. L. Phelps's Selections from the Poetry and Prose of Thomas Gray, Boston, 1902), where he shows the influence of Wormius, Torfæus, and Bartholin, among others, upon Gray.

¹⁴ Thomæ Bartholini Thomæ Filii Antiquitatum Danicarum de Causis

^{*}Thomæ Bartholini Thomæ Filii Antiquitatum Danicarum de Causis Contemptæ a Danis adhuc Gentilibus Mortis Libri Tres ex vetustis codicibus & monumentis hactenus ineditis congesti. Hafniæ. . . MDCLXXXIX.

This same Latin translation of the Vcgtamskviða by Bartholin, it may be remarked, was used by Gray for The Descent of Odin (written in 1761.) Gray gives his source—with a slight error in Bartholin's title—at the head of his poem.

¹⁶ The index of authors quoted contains over 375 names, from Homer down.

¹⁷ Works, Edinburgh, 1868, III, 241, 242.

Regner Lodbrog, and of the huge snake in the Edda, by whose folds the world is encircled, are well known. Griffins and dragons are fabled by the Danes as watching over and defending hoards of gold.—Bartholin, de caus, Cont. mortis, p. 490. Saxo Grammaticus, lib. 2. The Edda also mentions one Fafner, who, transformed into a serpent, brooded over his hidden treasures." The passage in Bartholin to which Scott refers is as follows: "Auctor autem Historiæ Olai Tryggonis addit, non abludere a vero, noxium aliquod animal pecuniæ incubare, veteribus Physicis nimis indulgens, quorum Plinius, secutus Herodotum & Melam, Gryphos facit auri custodes: quidam Dracones: alii Serpentes venenatos, quomodo & se decipi passus est libro secundo canens Saxo Grammaticus¹⁸ [here he quotes six lines, in Latin, from Saxo]. . . Haec fabula longius processit, non Serpentes modo auro incumbere, sed & homines conversos in Serpentes quemadmodum de Fafnero mythologia Eddae septuagesima prima comminiscitur."

A comparison of Scott's note with this Latin passage shows that the first part is, as he indicates, drawn from Bartholin. His references to Fafner in the *Edda* and to Saxo Grammaticus, both of which he gives the impression of citing as independent sources, are taken from the same page of the same source. This need not be taken necessarily to mean that Scott tried to give an impression of having read more widely than he probably had; rather, Scott was not, nor should we expect him to be, scholarly in his methods.

In another note to the ballad Kempion, on werewolves, he again refers to Bartholin, page 344, quoting verbatim several lines that the latter gives from Snorri Sturleson. Bartholin offers both the original Norse and a Latin translation. Scott has only the Latin, mentioning, however, that it is from Snorri as quoted by Bartholin.

¹⁸ The italics are mine.

14 Smith College Studies in Modern Languages

Likewise, in a note to the following lines in The Lay of the Last Minstrel: 19

. . . Chiefs, who guided through the gloom By the pale death-lights of the tomb, Ransack'd the graves of warriors old, Their falchions wrench'd from corpses' hold, Waked the deaf tomb with war's alarms, And bade the dead arise to arms!

Scott refers the reader to Bartholin for descriptions of how northern warriors often tried to steal the weapons of famous warriors from their graves, and how the ghosts of these heroes would offer resistance.²⁰ So, similarly, in *Marmion*²¹ he has the lines:

Yet still the knightly spear and shield The Elfin Warrior doth wield Upon the brown hill's breast. . .

for which once more he refers²² the reader to Bartholin, p. 253.

In The Lady of the Lake, again dealing with mysterious swords. Scott writes:²⁸

Thy father's battle-brand of yore For Tine-man forged by fairy lore, What time he leagued, no longer foes, His Border spears with Hotspur's bows, Did, self-unscabbarded, foreshow The footsteps of a secret foe.

In the Appendix he gives a long note to explain these lines. In it he tells how Hrolf Kraka's celebrated sword Skofnung was stolen from his tomb by the pirate Skeggo, who gave it to his son-in-law Kormak with specific directions for using it, and how the latter failed to follow these when he was preparing for his fight with Bessus. Scott mentions Bartholin as his source for the tale.²⁴ There the story is told in Norse, with a Latin translation. It is quite evident from a comparison of the two versions with

¹⁹ Canto VI, stanza 22; Works, VI, 203 ff.

²⁰ Scott's reference is to lib. i, cap. 2, 9, 10, 13. It should be to Book 2.

²¹ Canto III, stanza 25.

[&]quot;Note H in the Appendix to Marmion.

²³ Canto II, stanza 15.

²⁴ De Causis, Book III, p. 574.

Scott's that he made use of the Latin only. Compare the following sentences:

Norse: Kormakr sezt nidr, oc tekr af ser sverdit.

Latin: Kormakus in terra considebat, gladioque, quem supra vestes portaverat, se discinxit.

Scott: He sat upon the ground, and ungirding his sword, which he wore above his vestments.²⁵

Scott refers to Bartholin also in some of his novels. In Ivanhoe, in a footnote to Chapter XIV on the term nidering, he remarks that Bartholin, if he remembers rightly, "mentions a similar phrase which had like influence on the Danes."26 particularly Scandinavian novel, The Pirate,27 in a long footnote on the description of Norna's soothsaying, he tells of a woman named Thorbiorga, who was a prophetess, called the little Vola, and how she prophesied the life of Gudrida, the daughter of Torquil. The note concludes: "The above narrative is taken from the Saga of Erick Randa,28 as quoted by the learned Bartholine in his curious work. He mentions similar instances, particularly of one Heida,20 celebrated for her predictions, who attended festivals for the purpose, as a modern Scotsman would say, of spacing fortunes, with a gallant tail or retinue, of thirty male and fifteen female attendants.—See De Causis Contemptae Danis adhuc gentilibus Mortis, lib, iii, cap. 4."

Scott here again follows not the Icelandic but the Latin version in Bartholin. Compare, for example, the beginning of the tale as told in Norse and in Latin with Scott's translation:

Norse: "Su kona var þar i bygd er þorbiorg het hon var Spakona; hon var kollud litil Volva; hon hafdi att ser nio systur oc var hon ein eptir a lifi; þat var hattr þorbiargar a vetrum at hon fora veitzlur oc budu menn henni heim; mest þeir er forvitni vara at vita um forlog sin edr atferdir. ..."

³⁵ The italics are mine.

²⁶ Bartholin discusses this subject in *De Causis*, Book I, chapter 7, pp. 85 ff.

For a full discussion of this work see below pp. 52 ff.

Misprint for Rauda.

²⁰ This tale is told directly after that of Thorbiorga in Bartholin.

Latin: "Mulier quaedam nomine Thorbiorga in eodem territorio²⁵ degebat; haec fatidica fuit, dictaque parva
Vola; novem sorores habuerat, sed illa sola jam
superfuit. Thorbiorga per hyemes convivia frequentare solebat, ab iis qui de fatis suis, rebusque
futuris solliciti erant, invitata."

Scott: "There lived in the same territory (Greenland) a woman named Thorbiorga, who was a prophetess, and called the little Vola, (or fatal sister), the only one of nine sisters who survived. Thorbiorga during the winter used to frequent the festivities of the season, invited by those who were desirous of learning their own fortunes, and the future events which impended. . ."

Scott, it will be noticed too, uses the Latin spelling of the names *Vola* and *Thorbiorga* instead of the Norse *Volva* and *Thorbiorg*. So likewise he uses the Latin *Gudrida* instead of the Norse *Gudridr*. Compare also the following sentences occurring in the same story:

Norse: "hon hafdi um sik hyndskan linda." Latin: "zona Hundlandica se cinxerat." Scott: "She wore a Hundland girdle."

In other words, Scott in his borrowings from Bartholin chose the language which was easier for him to translate. Undoubtedly he understood some of the Norse. Any one with even the slightest knowledge of Old English would be able to translate such a simple sentence as "hon var kollud litil Volva" in the extract above. But I doubt whether Scott could have translated the rest of the passage with any great ease.

Not infrequently Scott borrows from Bartholin without giving him credit. As a note to "Tristrem so rewe he" in Sir Tristrem (stanza 75) Scott writes: "Dexterity in rowing, as it was a necessary so it was deemed an honourable accomplishment, among the heroes of chivalry. The ancient Scandinavians, whose manners gave a strong tinge to the feudal ages, were, from their roving and piratical profession, obliged to understand the use of

the oar. Harold the Valiant boasts of skill in this exercise, as one of his most estimable qualifications. Sen iosum ver svannae, &c.

But four banks on my galley's side,
But fifteen mates were mine,
When, through the pathless ocean wide,
My oar lashed high the brine.
Dauntless, I viewed the billows' strength
Fly o'er my bark in vain;
And little thought to brook, at length,
A Russian maid's disdain.

Eight arts are mine:—to wield the steel,
To curb the warlike horse,
To swim the lake, or, skate on heel,
To urge my rapid course;
To hurl, well-aimed, the martial spear,
To brush with oar the main:
All these are mine, though doomed to bear
A Russian maid's disdain.

These two stanzas, of course, have nothing to do with Scott's Harold the Dauntless. Scott gives no source for them besides the hint contained in the words sen iosum ver svannae. But knowing that the lines are a description of the hero in the Orkneyia Saga, and knowing, from the index of Norse sources in the De Causis, that Bartholin quotes from this saga, and knowing that this treatise is a particularly favorite literary quarry of Scott's, one finds little difficulty in locating the source of the verses in the following lines of Bartholin (p. 156):

"Senn iosum ver svanna Sextan þa er brim vexti dreif a hladna hufa hum i fiorum rumum vietti ek minnr at motti muni enn þinnig nenna þo lætr gerdr i gordum gollhrings vid mer skolla

h. e.

Simul nos sedecim, in quatuor interscalmiis constituti, sentinam egessimus, cum procella maris augeretur, oneratas naves mare in-

vasit, spero ego conventus memor, me exinde ita facturum, attamen Russica me respuit.

Jþrottir kann ek atta ygs fet ek lid at smida færr er ek hvast a hesti hefik sund numit stundum skrida kann ek a skidum skyt ek ok ræk sva at nytir þo lætr gerdr i gordum gollhrings vid mer skolla.

h e

Exercitia octo novi, strenue dimicare audeo, equo viriliter insidere valeo, aliquando & natare consuevi, in soleis ligneis currere novi, jaculandi & remigandi arte bene polleo, attamen virgo Russica me respuit."

The similarity of

All these are mine, though doomed to bear A Russian maid's disdain

to the Latin "at tamen virgo Russica me respuit," rather than to the Norse, would alone indicate that Scott, taking as usual Bartholin's Latin and not the original Norse, used this particular version.³⁰

Another of these Latin treatises used frequently by Scott is the *Historia de Gentibus Septentrionalibus* by Olaus Magnus, archbishop of Upsala, which was published at Rome in 1555. It

"At the game-board I am skilful; Knowing in no less than nine arts; Runic lore I well remember; Books I like; with tools I'm handy; Expert I am on the snow-shoes With the bow, and pull an oar well; And, besides, I am an adept At the harp and making verses."

George Borrow also has lines beginning "Nine arts have I, all noble" in Chapter V of the Appendix to Romany Rye. For the original of this version, see Bartholin, p. 420.

²⁰ Note also that this version refers to eight arts, not nine, as one generally finds. J. R. Tudor in The Orkneys and Shetland; Their Past and Present State, London, 1883, p. 38, gives the following stanza:

was translated into English in 1658 by a certain "J. S."³¹ Ån idea of the book can be gained from the following description by the translator. It tells, he says, "the Acts of the famous Heroes, the strange Eccentrick Customs, Fashions, Attire, Sports, Battels, Feasts, Marriages, Religion, and Trades of These Northern Nations: together with horrid Apparitions of Divels, the Antick Prestigations of Conjurers, and Magical Inchantments; the Rarities and Observables of all the Four Elements; but especially the ripping up of the Bowels and Interels of Nature, in their various and admirable Minerals, with many other Stupendious Relations, that create excellent delight and wonder in the diligent and curious Inquirer."

Scott knew both the Latin version and the English translation. He owned a copy of the latter, as we know from the list of Scandinavian books in his library. Of the Latin edition he writes as follows in *The Pirate*: "So he [speaking of the Udaller] sat down in silence, and seized upon a volume which lay near him as a sort of desperate effort to divert ennui, for on no other occasion had Magnus been known to have recourse to a book for that purpose. It chanced to be a book much to his mind, being the well-known work of Olaus Magnus, upon the manners of the ancient Northern nations. The book is unluckily in the Latin language, and the Danske or Dutch were, either of them, much more familiar to the Udaller. But then it was the fine edition of 1555, which contains representations of the warchariots, fishing exploits, warlike exercises, and domestic em-

[&]quot;A Compendious History of the Goths, Swedes, Vandals, and Other Northern Nations. The translation, however, is not complete, as is generally assumed, but consists of certain "chapters" (which are generally only a paragraph in length) from each "book" of the original. For example, of 36 chapters in Book XV only 8 are translated and these are renumbered. The authorship of the translation is not indicated on the title page. The dedication to Sir Bulstrode Whitelock, Late Ambassador to the Crown of Sweden, is signed "J. S." To judge from the wording of the dedication, "J. S." is evidently the author, as Scott assumes. The title page states that the book was "Printed by J. Streater." It is therefore possible that "J. S." and J. Streater are the same man. Farley gives no author for the translation.

The Pirate, ch. XXIX.

ployments of the Scandinavians, executed on copperplates; and thus the information which the work refused to the understanding, was addressed to the eye, which, as is well known both to old and young, answers the purpose of amusement as well, if not better."

In discussing Bartholin we noted that where Scott had to choose between the Norse and the Latin, he took the Latin. In the case of Olaus Magnus, where the choice lay between Latin and English, we find he chose the English. In other words, he took in either case the more pleasant path.

In a note³³ to Sir Tristrem³⁴ on hawks, he draws from J. S., page 200. Likewise, in explaining³⁵ the selling of winds to which he alludes in Rokeby³⁶ he quotes directly from the English translation. Again in Rokeby,³⁷ where he mentions King Erick of the Windy-cap, he gives several lines from the English Olaus.³⁸ So too in explaining the Fiery Cross in The Lady of the Lake,³⁹ he quotes at length from the same source.⁴⁰ In a footnote to The Pirate⁴¹ concerning the sword-dance, he mentions Olaus and quotes over twenty lines,⁴² and in a note to Chapter XI of Peveril of the Peak, where he describes popular festivities such as the contest of Winter and Summer, he paraphrases J. S.'s description of the latter scene.

In all the cases here mentioned, with the exception of the note to *Pcveril of the Peak*, Scott quotes verbatim from the English translation of Olaus Magnus, generally giving the page, with but slight changes in spelling and punctuation.⁴³

²² Poetical Works, V, pp. 378, 379.

³⁴ Stanza 28.

^{*} Poctical Works, XI, 91.

^{*} Canto II, stanza 11.

[&]quot; Canto II, stanza 11.

²⁰ Cf. his reference to this king in a footnote to *The Pirate*.

[&]quot;Note F in the Appendix, Poetical Works, VIII, pp. 317, 318.
"Here his reference should be not to Book IV, chap. 3, 4, but to Book VII, (pp. 95, 96, in J. S.).

⁴ Chapter XV.

There he gives no specific reference, but the quotation is easily traced to the English translation, Book XV, chap. 6, (pp. 167, 168.)

In his quotation on the sword-dance, The Pirate, Chap. XV, he makes the slip of writing triagonal, in describing the figure called Rosam, where J. S. has hexagonal. But this is a minor point.

Only once, in a footnote to The Pirate (Chapter VII), does Scott refer directly to the Latin edition of Olaus. Here he writes: "The King of Sweden, the same Eric quoted by Mordaunt, 'was,' says Olaus Magnus, 'in his time held second to none in the magical art; and he was so familiar with the evil spirits whom he worshipped, that what way soever he turned his cap, the wind would presently blow that way. For this he was called Windy-cap.'—Historia de Gentibus Septentrionalibus, Romae, 1555." This note is given without page reference. The Latin original may be found on page 116 of the 1555 edition;44 but it is unlikely that Scott consulted the Latin here at all, for his note is simply a paraphrase of the following lines in the English translation: "This Ericus, King of Sweden, in his time, was held second to none in the Magical Art; and he was so familiar with the Evil Spirits, whom he exceedingly adored, that which way soever he turned his Cap, the Wind would presently blow that way. From this occasion he was called Windy Cap."

Here, then, we have another instance, harmless to be sure, of unscholarly procedure on the part of Scott.

We can safely assume, accordingly, from the above citations that Scott derived most, if not all, of the information that he got from Olaus, through the English translation of J. S.

Closely allied in character to Olaus Magnus's treatise are the writings of Thormod Torfason, or Torfæus as he is regularly called. Farley⁴⁵ cites as his best known works: De Rebus Gestis Faereyensium (Copenhagen, 1695); Historia Orcadum (Copenhagen, 1697); Historia Vinlandiae (Copenhagen, 1705); Historia Rerum Norvegicarum, 4 vols., (Copenhagen, 1711). Nordby⁴⁶ in a list of writers on Scandinavian subjects mentions the Historia Orcadum alone. Neither Farley nor Nordby includes the book of Torfæus's which Scott used particularly, the

[&]quot;Hic Ericus Rex Suetiae in arte magica nulli suo tempore secundus habebatur: tamque familiaris erat malis daemonibus, quorum culti summopere vacabat, ut quocunque verteret pileum suum, confestim inde optatus ventus aspiraret. Quo eventu inditum illi nomen fuit, ut Ventosus pileus diceretur."

⁴ P. 6.

^{*} P. 7.

Historia Hrolfi Krakii, (Copenhagen, 1705). The nature and extent of his borrowings are shown by the following citations.

In a long note to the ballad of Kempion⁴⁷ on werewolves, he quotes beside Bartholin, as we saw above, Torfæus also: "A wild story of a war-wolf, or rather a war-bear, is told in Torfaeus' History of Hrolfe Kraka. As the original is a scarce book, little known in this country, some readers may be interested by a short analysis of the tale." Then follows the story of how Biorno, in love with Bera, is changed into a bear by his stepmother, but resumes his human form for short periods during which Bera is present in his cave.⁴⁸

Again, in the introductory note to King Henrie in the Border Minstrelsy⁴⁹ Scott writes: "The legend will remind the reader of the 'Marriage of Sir Gawain,' in the Reliques of Ancient Poetry, and of 'The wife of Bath's Tale,' in Father Chaucer. But the original, as appears from the following quotation from Torfaeus, is to be found in an Icelandic saga." 50

Likewise, in a note⁵¹ to the lines

Up, Urgan, up! to yon mortal hie, For thou wert christen'd man.

in the Ballad of Alice Brand in The Lady of the Lake (Canto IV,

⁴⁷ In the Border Minstrelsy.

^{*}Scott gives as reference Historia Hrolfi Krakae Haffniae, 1715. This is the second edition. The tale of Bera and Biorno is to be found on pages 83.89

Poetical Works, III, pp. 274-276.

⁶⁰ He then gives a page and a half in Latin, beginning "Hellgius, Rex Daniae" and ending "effectrix perhibetur." The passage occurs in the *Historia Hrolfi*, pp. 45-48. Scott's quotation is, as he indicates, directly from Torfæus (with a few obvious misprints). The first two lines, however, are his own, to judge from the 1705 edition:

¹⁷⁰⁵ ed.: "Inde maeror & tristitia animum exstimulans, adeo illum perculit, ut subducens se hominum commercio segregem domum, omnis familitii impatiens, solus incoleret."

Scott: "Helligius, Rex Daniae, maerore ob omissam conjugem vexatus, solus agebat, et subducens. ."

That is, Scott makes a paraphrase for the beginning of the Latin extract, evidently using in doing so the heading given by Torfæus to the chapter in which this tale occurs: "Helgius maerore ob omissam conjugem vexatus, solus agit." The change was apparently made simply for the sake of connection, to show why Helligus was living alone.

[&]quot;Poetical Works, VIII, p. 179.

stanza 12), Scott relates at length, in order to show "how eager the Elves were to obtain for their offspring the prerogatives of Christianity," the story of Sigward Forster's love affair with one of these elfish maidens, ending with the statement: "Thus wrote Einar Dudmond,⁵² pastor of the parish of Garpsdale, in Iceland, a man profoundly versed in learning, from whose manuscript it was extracted by the learned Torfaeus.—Historia Hrolfi Krakii, Hafniae, 1715, prefatio."

Finally, in these spirited lines also, written as a dedicatory introduction to *Marmion* (Canto VI), Scott used, according to his own statement, Torfæus's *Historia Hrolfi*, as well as Olaus Magnus:

To Richard Heber, Esq.

Mertoun-House, Christmas.

Heap on more wood!—the wind is chill; But let it whistle as it will, We'll keep our Christmas merry still. Each age has deem'd the new-born year The fittest time for festal cheer; Even, heathen yet, the savage Dane At Iol more deep the mead did drain; sa High on the beach his galleys drew, And feasted all his pirate crew; Then in his low and pine-built hall, Where shields and axes deck'd the wall, They gorged upon the half-dress'd steer; Caroused in seas of sable beer;

Torfæus has Gudmund.

Here Scott appends the note: "The Iol of the heathen Danes (a word still applied to Christmas in Scotland) was solemnized with great festivity. The humour of the Danes at table displayed itself in pelting each other with bones; and Torfaeus tells a long and curious story in the History of Hrolfe Kraka, of one Hottus, an inmate of the Court of Denmark, who was so generally assailed with these missiles, that he constructed, out of the bones with which he was overwhelmed, a very respectable entrenchment, against those who continued the raillery. The dances of the northern warriors round the great fires of pine-trees, are commemorated by Olaus Magnus, who says, they danced with such fury, holding each other by the hands, that, if the grasp of any failed, he was pitched into the fire with the velocity of a sling. The sufferer, on such occasions, was instantly plucked out, and obliged to quaff off a certain measure of ale, as a penalty for 'spoiling the king's fire.'" The last four words of the note indicate that Scott drew his description of this dance from the English translation of Olaus Magnus. See Book XV, chap. 8, p. 168 of I. S.

While round, in brutal jest, were thrown The half-gnaw'd rib, and marrow-bone, Or listen'd, all in grim delight, While scalds yell'd out the joys of fight. Then forth, in frenzy, would they hie, While wildly-loose their red locks fly, And dancing round the blazing pile, They make such barbarous mirth the while, As best might to the mind recall The boisterous joys of Odin's hall.

Besides the Historia Hrolfi Krakii, which, we have thus seen, Scott knew well, he likewise used, though to a far less extent, Torfæus's Historia Orcadum. He refers to it, for example, in a note on the Pictish Burgh in The Pirate, (Chap. XXVII); and in a similar note to Ivanhoe, on the castle of Coningsburgh, he alludes to "his recent acquaintance with the architecture of the ancient Scandinavians" through the Orcadum.

Scott used many other Scandinavian sources besides these writers in Latin whom we have just examined. In a note, for example, to the line:

And shakes the rocking-stone

in J. Leyden's *The Cout of Keeldar*,⁵⁴ he writes: "The popular opinion, which supposes them [stones] to be inhabited by a spirit, coincides with that of the ancient Icelanders, who worshipped the demons, which they believed to inhabit great stones. It is related in the *Kristni saga*, chap. 2, that the first Icelandic bishop, by chanting a hymn over one of these sacred stones, immediately after his arrival in the island, split it, expelled the spirit, and converted its worshippers to Christianity." The version of the saga that Scott might well have used is the Copenhagen edition of 1773. In it the Norse is given on the left and the Latin translation on the right hand page.⁵⁵

Other phases of Scott's knowledge of Old Norse life and customs appear in the following description of Harold in *The*

⁵⁴ Border Minstrelsy, IV, pp. 276, 277.

^{**} In this edition (chap. 2) the Latin relating to the incident that Scott describes is as follows: "Kodram prius se baptizatum iri negavit, quam nosceret, utrum plus posset Episcopus an genius lapidis incola. Accedit Episcopus ad lapidem, & cantum super eum recitat, usque adeo, ut disrumperetur."

Lay of the Last Minstrel.⁵⁶ In some instances he quotes his authorities; in others, I suggest possible sources:

Harold was born where restless seas Howl round the storm-swept Orcades; Where erst St. Clair held princely sway O'er isle and islet, strait and bay:— Still nods their palace to its fall, Thy pride and sorrow, fair Kirkwall!— Thence oft he mark'd fierce Pentland rave, As if grim Odin rode the wave; And watch'd, the whilst, with visage pale, And throbbling heart, the struggling sail; For all of wonderful and wild Had rapture for the lonely child.

XXII

And much of wild and wonderful In these rude isles might fancy cull; For thither came, in times afar, Stern Lochlin's sons of roving war, The Norsemen, train'd to spoil and blood, Skill'd to prepare the raven's food; ⁵⁷ Kings of the main their leaders brave, Their barks the dragons of the wave. ⁵⁸ And there in many a stormy vale, The Scald⁵⁰ had told his wondrous tale;

Praeda erimus corvis, aquilisque rapacibus esca, Vesceturque vorax nostri dape corporis ales.

Scott likes to regard the raven as a bird frequenting the battle-field, rather than as the bird, sacred to Odin, which under the name of Huginn (Thought) or Muninn (Memory) brings to Odin news of whatever is happening throughout the whole world.

[&]quot;Canto VI, stanza 21 ff. Poetical Works, VI, 202 ff.

⁸⁷ Scott frequently refers to the raven of northern mythology. He may have derived his information regarding it from Bartholin, Book II, chap. 8 and 9, where, for instance, we find lines like the following on "raven's food":

Here the following note is appended by Scott: "The chiefs of the Vakingr, or Scandinavian pirates, assumed the title of Sækonungr, or Sea-Kings. Ships, in the inflated language of the Scalds, are often termed the serpents of the ocean." In the same chapters of Bartholin that we have just referred to is a discussion of vikings. Here occurs the statement: "Tales Reges, expeditionum piraticarum principes, Sae konungar seu Reges Maris dicebantur." This suggests where Scott got the expression "kings of the main" in the poem and at the same time it indicates the source of his note. Heckethorn, who in 1856 made the sixth translation into English of the Frithiof's Saga, likewise uses the phrase "dragon of the wave," and refers in a note (p. 76) to this passage in The Lay of the Last Minstrel. For further information regarding vikings in Scott's works, see below, pp. 42 ff.

^{*} Scalds are discussed at length in Bartholin, Book I, chap. 10.

And many a Runic column high Had witness'd grim idolatry.

And thus had Harold in his youth,
Learn'd many a Saga's rhyme uncouth,—
Of that Sea-Snake, tremendous curl'd,
Whose monstrous circle girds the world; Maddens the battle's bloody swell;
Of chiefs, who, guided through the gloom
By the pale death-lights of the tomb,
Ransack'd the graves of warriors old,

Book III, chap. 2 of Bartholin deals mainly with the subject of Runes. Scott here adds the note: The jornungandr, or Snake of the Ocean, whose folds surround the earth, is one of the wildest fictions of the Edda. It was very nearly caught by the god Thor, who went to fish for it with a hook baited with a bull's head. In the battle betwixt the evil demons and the divinities of Odin, which is to precede the Ragnarockr, or Twilight of the Gods, this snake is to act a conspicuous part. Scott might well have got his information for this note, with the exception of the fishing incident, from Bartholin, Book II, chap. 14. Here, describing the "Crepusculum Deorum, (sicut Ragnarockr explicant)," Bartholin gives as part of a Latin translation of the Voluspo the following lines:

"volutat se Jormundgandus (anguis terram ambire creditus) furore giganteo, anguis maria movet."

Here Scott gives his description: "These were the Valcyriur, or Selectors of the Slain, despatched by Odin from Valhalla, to choose those who were to die, and to distribute the contest. They are well known to the English readers, as Gray's Fatal Sisters." There seems but little doubt that Scott derived his knowledge of the Valkyries from Bartholin, Book II, chapters 11 and 12. Compare the close similarity of the beginning of Scott's note to these lines in Bartholin, (p. 517): "adjunguntur ad euis ministerium virgines quaedam, dictae Valkyriur, h. e. caedendos eligentes, quae ipso [Odin] jubente ad praelia pergentes, interficiendos deligerent, & victoriam moderarentur." Scott also refers elsewhere in his writings to the Valkyries, e. g., The Pirate, chap. X, where he describes Norna as a "mysterious female. . . with such sad and severe eyes, as those with which the Fatal Virgins, who, according to northern mythology, were called the Valkyriur, or 'Choosers of the Slain,' were supposed to regard the young champions whom they selected to share the banquet of Odin." Note that Scott uses the term Valkyriur (or Valcyriur, as in the first note) in conformance with Bartholin, and that, following the Latin virgines, he terms them Virgins.

^{ex} Bartholin discusses these lights that were supposed to hover over tombs, especially tombs that contained treasure, in Book II, chap. 2. In *The Pirate*, too, Scott makes use of this superstition. See below, p. 41.

Their falchions wrench'd from corpses' hold Waked the deaf tomb with war's alarms, And bade the dead arise to arms! With war and wonder all on flame, To Roslin's bowers young Harold came, Where, by sweet glen and greenwood tree, He learn'd a milder minstrelsy; Yet something of the Northern spell Mix'd with the softer numbers well.

Of minor references to Norse literature we might cite the note to *Sir Tristrem* (in the editing of which Scott, we have seen, made many allusions to Scandinavian writings), where, as part of a note to the lines

Bitwen the bour and the halle, The way was naru and lite, 65

he writes: "In the Sagan of Gunlangi⁶⁶ there is a description of such an apartment."⁶⁷

In another note to Sir Tristrem on the line

For doute of o dragon, etc.68

he remarks that the idea expressed is less forced than "that of Regnar Lodbrog's slaughter of two snakes, which one commenta-

We have already seen Scott's interest in this belief, pp. 14, 15 above. Here he inserts a note: "The northern warriors were usually entombed with their arms and their other treasures. Thus Angantyr, before commencing the duel in which he was slain, stipulated, that if he fell, his sword Tyrfing should be buried with him. His daughter, Hervor, afterwards took it from the tomb. The dialogue which passed betwixt her and Angantyr's spirit on this occasion has been often translated. [Farley discusses, pp. 44-58, those by Hickes 1703-5, Percy 1763 (an emendation of Hickes's,) Stevens 1775, Mathias 1781, Williams 1790, Polwhele 1792, Miss Seward 1796, M. G. Lewis 1801.] The whole history may be found in the Hervarar-Saga. [Scott, we saw, owned a copy of Suhm's Latin edition (1785) of this saga.] Indeed, the ghosts of the northern warriors were not wont tamely to suffer their tombs to be plundered; and hence the mortal heroes had an additional temptation to attempt such adventures; for they held nothing more worthy of their valour than to encounter supernatural beings.—Bartholinus De Contemptae a Danis mortis, lib. I., cap. 2. 9. 10. 13." The reference to Bartholin should be, as has already been pointed out (p. 14), not to Book I but to Book II.

Sir Tristrem, stanza 75.

A misprint, of course, for Saga of Gunlaugi. Scott owned a copy of Gunnlaugi Vermilinguis et Rafnis Poetae Vitae, etc., Copenhagen, 1775.

Cf. The Pirate, chap. XIX: "The nuptial chamber... continued to be their sleeping room, or in the old Norse dialect, their bower."

Stanza 27.

tor explains to mean his having surmounted the winding and misshapen wall of the fortress in which a lovely virgin was confined; and another, his having conquered and slain a seneschal whose name was Orme, or Serpent." Scott gives for his source here Brompton, Chron. apud Decem Scriptores, p. 1216.

Another well-known chronicler that Scott knew is the Norwegian Pontoppidanus, whose Gesta et Vestigia Danorum extra Daniam, 1740-1, he uses in a footnote⁶⁹ for episodes in Harold Harfager's reign; and in a note to Rokeby, Canto IV, for incidents in the Danish conquest of England.

Of English writers on Norse subjects Scott frequently refers to Gray, ⁷⁰ especially *The Fatal Sisters* and *The Descent of Odin*. In the diary of his trip to the Orkneys ⁷¹ and again as a footnote to *The Pirate* (Chap. II) he tells the story told to him by Mr. Blaikie, of how a clergyman recited parts of *The Fatal Sisters to* the inhabitants of these islands and was told by his hearers, before he had gone far, that they knew the poem well in the original Norse. In *The Antiquary* he describes Mr. Oldbuck in full declamation: "looking first at me, then at another of his audience, he repeated with self confidence—

Weave the warp, and weave the woof.-

You remember the passage in the Fatal Sisters, which, by the way, is not so fine as in the original—But hey-day! my toast has vanished!" ⁷² Likewise in *The Pirate* (Chap. XXI), in discussing fortune-telling, Scott refers to Gray: "It seems to have been borrowed from those poems of the Scalds, in which champions and

Border Minstrelsy (Poetical Works, III, p. 227.)

⁷⁰ Cf. his reference to *The Fatal Sisters* in his note on Valkyries, *The Lay of the Last Minstrel*, Canto, VI. See above, p. 26.

ⁿ In Lockhart's Life.

⁷³ Mr. Tovey in his edition of Gray's poems makes the observation, which is repeated by Professor Farley, that the line here quoted is not from *The Fatal Sisters* but from *The Bard*, and that Scott thus is confusing the two poems. That Scott could make such mistakes we have seen; but we should remember that Mr. Oldbuck had repeated the quatrain of which 'Weave the warp' is the beginning half a page before in a different connection. Here he re-echoes the first line and begins a *new* sentence in which he is interrupted by the dog stealing his toast. This sentence might well have been the beginning of a natural transition.

heroes are so often represented as seeking to know their destiny from some sorceress or prophetess, who, as in the lengends called by Gray the Descent of Odin, awakens by the force of Runic rhyme the unwilling revealer of the doom of fate, and compels from her answers, often of dubious import, but which were then believed to express some shadow of the events of futurity."

William Herbert's excellent translations⁷⁸ from the Icelandic Scott read carefully and with profit, as the following Scandinavian passage from *Rokeby* (Canto II), with its notes, will show:

When Denmark's raven soar'd on high, Triumphant through Northumbrian sky, Till, hovering near, her fatal croak Bade Reged's Britons dread the yoke' And the broad shadow of her wing Blacken'd each cataract and spring, Where Tees in tumult leaves his source, Thundering o'er Caldron and High-Force; Beneath the shade the Northmen came, Fix'd on each vale a Runic name,

"See Farley, pp. 160-169. For a discussion of Scott's review of Herbert's poems, see below, p. 44.

"Scott's note here is not without interest: "About the year of God 866, the Danes, under their celebrated leaders Inguar (more properly Agnar) and Hubba, of the still more celebrated Regnar Lodbrog, invaded Northumberland, bringing with them the magical standard, so often mentioned in poetry, called Reafen, or Rumfan, from its bearing the figure of a raven:—

Wrought by the sisters of the Danish king,
Of furious Iwar in a midnight hour:
While the sick moon, at their enchanted song
Wrapt in pale tempest, labour'd through the clouds,
The demons of destruction then, they say,
Were all abroad and mixing with the woof
Their baleful power: The sisters ever sung,
'Shake, standard, shake this ruin on our foes.'

Thomas and Mallet's Alfred."

For 'Thomas,' of course, should be substituted the name of Thomson, the author of *The Seasons*. The rest of the note deals with the history of the Danish conquest for which Scott gives as reference [Pontoppidanus] Gesta et Vestigia Danorum extra Daniam, tom. II, p. 40.

Here Scott adds as note: "The Heathen Danes have left several traces of their religion in the upper part of Teesdale. Balder-garth, which derives its name from the unfortunate son of Odin, is a tract of waste land on the very ridge of Stanmore; and a brook, which falls into the Tees near Barnard Castle, is named after the same deity. A field on the

Rear'd high their altar's rugged stone,
And gave their Gods the land they won.
Then, Balder, one bleak garth was thine,
And one sweet brooklet's silver line,
And Woden's Croft did title gain
From the stern Father of the Slain;
But to the Monarch of the Mace,¹⁶
That held in fight the foremost place,
To Odin's son, and Sifia's spouse,
Near Stratforth high they paid their vows,
Remember'd Thor's victorious fame,
And gave the dell the Thunderer's name.

II

Yet Scald or Kemper err'd, I ween, Who gave that soft and quiet scene, With all its varied light and shade, And every little sunny glade, And the blithe brook that strolls along Its pebbled bed with summer song, To the grim God of blood and scar, The grisly King of Northern War.

Elsewhere also in his works Scott refers to the gods of Norse mythology. In *Ivanhoe*, for instance, we find Ulrica, a character something like Norna in *The Pirate*, giving a list of what she, and Scott, thought were Scandinavian gods. "What fate," she exclaims to Cedric, "is prepared beyond the grave for her to whom God has assigned on earth a lot of such unspeakable wretchedness? Better had I turn to Woden, Hertha, and Zerne-

banks of the Tees is also termed Woden-Croft, from the supreme deity of the Edda. Thorsgill, of which a description is attempted in stanza 2, is a beautiful little brook and dell, running up behind the ruins of Egilstone Abbey. Thor was the Hercules of the Scandinavian mythology, a dreadful giant-queller and in that capacity the champion of the gods, and the defender of Asgard, the northern Olympus, against the frequent attacks of the inhabitants of Jotunheim. There is an old poem in the Edda of Sæmund, called the Song of Thrym, which turns upon the loss and recovery of the Mace, or Hammer, which was Thor's principal weapon, and on which much of his power seems to have depended. It may be read to great advantage in a version equally spirited and literal, among the Miscellaneous Translations and Poems of the Honourable William Herbert."

Therbert, in his translation of the prymskviða, uses the word hammer; in Bartholin, where Scott may likewise have read of the deeds of Thor, the term malleum is used: "Malleum inter praecipua Thori insignia Edda recenset."

[&]quot;Besides the references given in the text, cf. also The Pirate, Chapters XXII, XL, and Ivanhoe, Chapters II, III, and XXV.

bock—to Mista and to Skogula, the gods of our yet unbaptized ancestors, than endure the dreadful anticipations which have of late haunted my walking and my sleeping hours!"⁷⁸ Later, in Chapter XXXI, Ulrica is described "in the guise of one of the ancient furies, yelling a war-song, such as was of yore raised on the field of battle by the scalds of the yet heathen Saxons," in which there are mixed allusions to Hengist, Horsa, Zernebock, the Valkyries, and Valhalla, and frequent reference to the screaming eagle, croaking raven, black clouds, and other more or less Scandinavian attributes that Scott was inclined to use for such an occasion.⁷⁹

Zernebock, it seems, was a favorite pseudo-Scandinavian god of Scott's. In *Harold the Dauntless*, Canto II, stanzas 17 ff., he has an invocation to this god or hero. The second of its four stanzas is as follows:

"Mightiest of the mighty known, Here thy wonders have been shown; Hundred tribes in various tongue Oft have here thy praises sung; Down that stone which Runic seam'd, Hundred victims' blood hath streamd! Now one woman comes alone, And but wets it with her own, The last, the feeblest of thy flock,—Hear—and be present, Zernebock!"

Later in Harold, Canto VI, stanza 10, he uses the word Zernebock as an path.

The extracts from Ivanhoe that we have just glanced at are the passages that George Borrow (who hated Scott) attacked in his Romany

[&]quot;Ivanhoe, chap. XXXVII. Hertha is Nerthus, the earth goddess of Tacitus, and Zernebock, the devil of the Prussian Slavs, as Professor Bliss Perry points out in his edition of Ivanhoc. The names Skogula and Mista Scott very likely got from the Latin list of the Valkyries in Bartholin, p. 554. (The Norse here is Mist and Skogul.) He may have taken the name Zernebock from Bartholin, p. 607, without noticing that Bartholin cites him as the Slavic devil.

This war hymn is too easily accessible to be quoted here. In a footnote Scott says in part: "It will readily occur to the antiquary that these verses are intended to imitate the antique poetry of the Scalds—the minstrels of the old Scandinavians—the race, as the Laureate so happily terms them,

^{&#}x27;Stern to conflict, and stubborn to endure, Who smiled in death.'

Η

Besides the many Scandinavian references that we have reviewed,—which have been grouped for purposes of exposition mainly according to their source,—there are a number of allusions, chiefly romantic, which are best arranged according to their subject matter. In the majority of these cases Scott gives no hint as to where he derived his information; in some instances, however, I have been able to indicate the probable source. As the passages to be quoted or referred to deal largely with topics which are regularly regarded as peculiar to romances, and as Scott was attracted, as we have seen, by the romantic element in Scandinavian literature, we cannot afford to neglect here one extract, at least, from his Essay on Romance. "Scandinavia, as was to be expected," he writes, "may be safely regarded as the richest country in Europe in ancient tales corresponding with the character of Romance; sometimes composed entirely in poetry or rhythm, sometimes in prose, and much more frequently in a

Rye, Chap. XL. Here the Romany and an Hungarian, whom he has met, converse as follows:

[&]quot;'I know little of them,' said the Hungarian, speaking of gypsies, 'but enough to know that one horse-load of nonsense has been written about them; there is one Valter Scott—'

[&]quot;'Mind what you say about him,' said I; 'he is our grand authority in matters of philology and history.'

[&]quot;'A pretty philologist,' said the Hungarian, 'who makes the gypsies speak Roth-Welsch, the dialect of thieves; a pretty historian, who couples together Thor and Tzernebock.'

[&]quot; 'Where does he do that?' said I.

[&]quot;'In his conceited romance of 'Ivanhoe' he couples Thor and Tzernebock together, and calls them gods of the heathen Saxons.'

[&]quot; 'Well,' said I, 'Thur or Thor was certainly a god of the heathen Saxons.'

[&]quot;'True,' said the Hungarian; 'but why couple him with Tzernebock? Tzernebock was a word which your Valter had picked up somewhere without knowing the meaning. Tzernebock was no god of the Saxons, but one of the gods of the Sclaves, on the southern side of the Baltic.'" Then, after referring to "one fine old book, written by Saxo Grammaticus," the Hungarian concludes: "I do hate that Scott, and all his vile gang of Lowlanders and Highlanders. . . but why be angry with an ignorant, who couples together Thor and Tzernebock? Ha! Ha!"

In the appendix to Lavengro also there is an attack upon Scott. Because of this, Andrew Lang, in his edition of The Pirate, calls Borrow a "rowdy evangelist."

mixture of prose, narrative, and lyrical effusions. Their wellknown Scalds, or bards, held a high rank in their courts and councils. The character of a good poet was scarce second to that of a gallant leader, and many of the most celebrated champions endeavoured to unite both in their own persons.80 Their earlier sagas, or tales, approach to the credit of real history, and were unquestionably meant as such, though, as usual at an early period, debased by the intermixture of those speciosa miracula, which the love of the wonderful early introduces into the annals of an infant country. There are, however, very many of the sagas, indeed by far the greater number of those now known to exist, which must be considered as falling under the class of fictitious than of real narratives; and which, therefore, belong to our present subject of inquiry. The Omeyinger Saga,81 the Heimskringla, the Saga of Olaf Triggwason, the Eyrbiggia Saga,82 and several others, may be considered as historical: whilst the numerous narratives referring to the history of the Nibelungen and Volsungen are as imaginary as the Romances which treat of King Arthur and of Charlemagne. These singular compositions, short, abrupt, and concise in expression, full of bold and even extravagant metaphor, exhibiting many passages of forceful and rapid description, hold a character of their own; and while they remind us of the indomitable courage and patient endurance of the hardy

Previously in the Essay Scott had written: "Poets are the historians and often the priests of the tribe. Their command of language, then in its infancy, excites not merely pleasure, but enthusiasm and admiration. When separated into a distinct class, as was the case with the Celtic Bards, and, perhaps, with the Scalds of Scandinavia, they rank high in the scale of society, and we not only find kings and nobles listening to them with admiration, but emulous of their art, and desirous to be enrolled among their numbers." He might very well have got his ideas of scalds from Bartholin, Book I, Chap. 10, the heading of which begins as follows: "Historia initium sumpsit a Poësi. Poëtae seu Scaldi in Septentrione honorati. Reges & Heroës acta sua canebant, praesertim sub finem vitae. Scaldi viri honorati erant in aulis Regum, in bellis strenui, ab adulatione remoti, non nisi meritos & celebres factis laudantes. . ."

n He must have meant Orkneyinga saga.

Bartholin quotes frequently from all these sagas. Of the Eyrbyggia Scott owned Thorkelin's Latin edition, 1787. For a discussion of the abstract that Scott made of this saga, see below, pp. 46 ff.

Scandinavians,83 at once the honour and the terror of Europe,84 rise far above the tedious and creeping style which characterized the minstrel efforts of their successors, whether in France or England. In the pine forests, also, and the frozen mountains of the North, there were nursed, amid the relics of expiring Paganism, many traditions of a character more wild and terrible than the fables of classical superstition; and these the gloomy imagination of the Skalds failed not to transfer to their romantic tales. The late spirit of inquiry, which has been so widely spread through Germany,85 has already begun to throw much light on this neglected storehouse of romantic lore, which is worthy of much more attention than has yet been bestowed upon it in Britain. It must, however, be remarked, that although the north possesses champions and Romances of its own, unknown to southern song, yet in a later age, the inhabitants of these countries borrowed from the French minstrels some of their most popular subjects; and hence we find sagas on the subjects of Sir

⁸² Scott often refers to these two virtues of the Scandinavians. Cf. his description of Deans in *The Heart of Midlothian*, Chap. XII: "He boasted, in no small degree, the attributes which Southey ascribes to the ancient Scandinavians, whom he terms 'firm to inflict, and stubborn to endure.'" Cf. his use of the same quotation of Southey's in the footnote to *Ivanhoe*, Chap. XXXI.

sa Cf. his remarks in The Pirate, Chap. XV, on the raids of the Northmen.

In knowledge of and interest in Scandinavian literature the Germans at this period were far in advance of Englishmen. Numerous instances might be given. We have already seen that Scott owned and we shall see that he used von der Hagen's Nordische Heldenromane, 3 vols., Breslau, 1814. He was likewise influenced to a great degree, I suspect, by Fouqué, a figure peculiarly like himself. "Chivalry, on the one hand, and the Scandinavian sagas on the other, were the two poles round which his works turned," writes J. G. Robertson of Fouqué (A History of German Literature, 1902, p. 469). Scott praises the German writer highly in his essay On the Supernatural in Fictitious Composition, and then continues: "He endeavours to recall the history, the mythology, the manners of former ages, and to offer to the present time a graphic description of those which have passed away. The travels of Thiodolf, for example, [Die Fahrten Thiodolfs des Isländers (1815)] initiates the reader into that immense store-house of Gothic superstition which is to be found in the Edda and the Sagas of northern nations; and to render the bold, honest, courageous character of his gallant young Scandinavian the more striking, the author has contrasted it forcibly with the chivalry of the south, over which he asserts its superiority."

Tristrem, Sir Percival, Sir Ywaine and others, the well-known themes of French and English Romance. These, however, must necessarily be considered later in date, as well as inferior in interest, to the sagas of genuine northern birth. Mr. Ritson has indeed quoted their existence as depreciating the pretensions of the northern nations to the possession of poems of high antiquity of their own native growth. Had he been acquainted with the Norman-Kiempe Datur, a large folio, printed at Stockholm in 1737, he would have been satisfied, that out of the numerous collection of Gothic champions, far the greater part are of genuine Norse origin; and although having many features in common with the Romances of southern chivalry, they are, in the other marked particulars, distinctly divided from that class of fictitious composition."

This extract is too clear to need much comment. It shows that Scott, like Percy, regarded the Northern sagas as the source of the romance of the Middle Ages. It shows too, once again, his high regard for the literature of the North.

Scott, we have seen, was particularly interested in the Scandanavian duergar. Discussing, in the Essay on Romance, Teutonic and French romances of chivalry, he remarks that the former differ,—and in this he agrees with Mr. Weber, whom he cites,—not only "in the greater ferocity and less refinement of sentiment ascribed to the heroes" but also "in their employing to a great extent the machinery of the Duergar or Dwarfs, a subterranean people to whom the Heldenbuch⁸⁶ ascribes much strength and subtility, as well as profound skill in the magic art; and who seem, to a certain extent, the predecessors of the European fairy." In his essay On the Fairies of Popular Super-



[&]quot;I. e., Eschenbach's Heldenbuch, a book which Scott evidently read with some care. Concerning the tale of Sigard the Horny in this collection he writes: "[It] has the appearance of having originally been a Norse Saga. An analysis of this singular piece was published by Mr. Weber, in a work entitled Illustrations of Northern Antiquities, from the earlier Teutonic and Scandinavian Romances; and the subject has been fully illustrated by the publications of the learned Von der Hagen in Germany, and those of the Honourable William Herbert."

stition⁸⁷ he states that "the superstitions of the islands of Faroe, concerning their Froddenskemen, or underground people, are derived from the *Duergar* of Scandinavia. These beings are supposed to inhabit the interior recesses of mountains, which they enter by invisible passages. Like the Fairies, they are supposed to steal human beings." Similarly, as an explanation to the following lines in *Marmion*:⁸⁸

All nations have their omens drear, Their legends wild of woe and fear.

The Highlander, whose red claymore The battle turn'd on Maida's shore, Will, on a Friday morn, look pale, If ask'd to tell a fairy tale. . .

he writes: "The Daoinshi, or Mcn of Peace, of the Scottish Highlanders, rather resemble the Scandinavian Duergar, than the English Fairies. Notwithstanding their name, they are, if not absolutely malevolent, at least peevish, discontented, and apt to do mischief on slight provocation."

Likewise in connection with *The Pirate* he had occasion to refer to these creatures several times. In the diary of his trip to the scene of the story, the Shetland Islands, which he visited in 1814 before writing the novel, he jots down: "I have gleaned something of the peculiar superstitions of the Zetlanders, which are numerous and potent. Witches, fairies, etc., are as numerous as ever they were in Teviotdale. The latter are called *Trows*, probably from the Norwegian *Dwärg* (or dwarf)—the D being really converted into T. The dwarfs are the prime agents in the machinery of Norwegian superstition. The *trows* do not differ from the fairies of the Lowlands, or the *Sighean* of the Highlanders. . ."89 In Chapter II of the novel he refers to the "dismal tales concerning the Trows or Drows, (the dwarfs of the Scalds,) with whom superstitious eld had peopled many a lonely cavern and brown dale in Dunrossness, as in every other district

" See Lockhart.

[&]quot; Used as an introduction to the Border Minstrelsy.

[&]quot;Introduction to Canto VI.

of Zetland." In Chapter X, where he mentions a gifted chain which the people in the islands knew "was wrought by no earthly artist, but by the Drows, in their secret caverns." he reiterates his ideas on this subject, with slight variation, in the following footnote: "The Drows, or Trows, the legitimate successors of the northern duergar, and somewhat allied to the fairies, reside, like them, in the interior of green hills and caverns, and are most powerful at midnight. They are curious artificers in iron, as well as in the precious metals, and are sometimes propitious to mortals, but more frequently capricious and malevolent." Compare these lines with some of Bartholin's remarks: "hi tanta arte fabrili pollebant, ut omnia fabricare possent. . . Lapidem quendam inhabitarunt. Eo tempore hominibus magis familiares fuere, quam nunc sunt." (p. 570.) Note likewise Scott's description in Chapter XIX of the Dwarfie Stone, the "extraordinary dwelling, which Trolld, a dwarf famous in the northern Sagas, is said to have framed for his own favorite residence."

That strange type of Scandinavian warrior, the berserkar, also interested Scott. In *The Pirate*, Chapter II, Mordaunt says: "My father's passion resembles the fury of those ancient champions, those Berserkars, you sing songs about," and Swertha replies: "Ay. . . the Berserkars were champions who lived before the blessed days of Saint Olaf, and who used to run like madmen on swords, and spears, and harpoons, and muskets, and snap them all into pieces, as a finner would go through a herringnet, and then, when the fury went off, they were as weak and unstable as water." To which Scott adds the note: "The sagas of the Scalds are full of descriptions of these champions, and do not permit us to doubt that the Berserkars, so called from fighting without armour, used some physical means of working

^{**}Berserkers are discussed in Bartholin, pp. 344-349. Here we find the following summary, much like Scott's: "Dicitur, cum rabiosis hominibus, & quos furor Berserkicus agitabat, ita comparatum fuisse; Furore durante, tantarum erant virium, ut ipsis nihil obsistere posset: ubi autem furor remiserat, tum solito erant debiliores. Quod & Kveldulfo accidit; ubi rabies ipsum reliquerat, defessus labore quem illa obsessus sustinuerat, adeo labefactatus erat viribus, ut lecto recumbere necessum haberet."

themselves into a frenzy, during which they possessed the strength and energy of madness."⁹¹ The *Bridal of Triermain* is based to some extent upon this belief, as Scott himself has said. It is "a strange rude story, founded partly on the ancient northern traditions respecting the Berserkars, whose peculiar habits, and fits of frenzy, make such a figure in the Sagas."⁹² Of the berserker Harold, hero of *Harold the Dauntless*, we shall later have occasion to speak in detail.

The "völvur" ("voluspae" as Scott calls them), or Scandinavian fortune-tellers, would of course attract Scott. the allusions to them that we have already noticed, occur a few in The Pirate that are not without significance. In Chapter V, we find the general statement: "Zetland was as yet a little world by itself, where, among the lower and ruder classes, so much of the ancient northern superstition remained, as cherished the original veneration for those affecting supernatural knowledge, and power over the elements, which made a constituent part of the ancient Scandinavian creed." In Chapter XIX, the heroine tells of her ambition: "I longed to possess the power of the Voluspae and divining women of our ancient race; to wield, like them, command over the elements; and to summon the ghosts of deceased heroes from their caverns, that they might recite their daring deeds, and impart to me their hidden treasures. . . My vain and youthful bosom burned to investigate these and an hundred other mysteries, which the Sagas that I perused, or learned from Erland, rather indicated than explained." In Chapter XXVIII, Magnus Troil explains: "Kinswoman, I know not so much as you of the old Norse sagas; but this I know, that when kempies [i. e. warriors] were wont, long since, to seek the habitations of the gall-dragons⁹³ and spae-women, they came with their

⁸¹ Notice the reviewer of Tegner's Frithiof in the Foreign Quarterly Review, vol. III, 1829, pp. 254-282: "The potent necromancer, whose wizard-wand has in many illusive scenes placed the mighty dead before us, has, in "The Pirate," introduced the British public to that combination of transient insanity with super-human strength, which the old Northmen denominated Berserker-fury."

⁵⁰ Lockhart, III, p. 50.

³² Cf. The Pirate, Chap. XXI: "But, come forth of the tent, thou old galdragon," with its footnote, "Galdra Kinna—the Norse for a sorceress."

axes on their shoulders, and their good swords drawn in their hands, and compelled the power whom they invoked to answer them, ay, were it Odin himself."

Somewhat similar to his interest in the voluspae is his interest in runes and runic spells. I have already noted allusions in *The Pirate*, Chapters V and IX. So too in *The Fair Maid of Perth*, Chapter VI, where the smith speaks: "Thorbiorn, the Danish armourer, spoke of a spell he had for making breastplates, by singing a certain song while the iron was heating. I told him that his runic rhymes were no proof against the weapons which fought at Loncarty."

Particularly interesting, and important for the student of folk lore, are Scott's notes on "brotherhood in arms." Of the ballad of Graeme and Bewick⁹⁴ he writes: "[It] is remarkable, as containing, probably, the very latest allusion to the institution of brotherhood in arms, which was held so sacred in the days of chivalry, and whose origin may be traced up to the Scythian ancestors of Odin." As an explanation to the lines

in Sir Tristrem (stanza 39) he remarks: "It is difficult to say for what purpose the minstrel has established this relationship among all the persons who fell under the sword of Tristrem. Perhaps it is only meant that they were brethren in arms, a sacred bond of union, which chivalry borrowed from the Fost-brædalag⁹⁵ of Scandinavia. In pagan times, it was formed by mingling the blood of the future brothers, of which they mutually tasted. In the Loka-Lenna, [sic] or Strife of Loc, that malevolent demon, being excluded from the banquet of the gods, thus addresses Odin:

'Mantu that Odinn, &c.

'Father of slaughter, Odin, say, Remember'st not the former day, When ruddy in the goblet stood,

MIn the Border Minstrelsy, Poetical Works, III, p. 66.
I. e., "fostbrædralag," as in Bartholin, p. 29.

For mutual drink, our blended blood? Remember'st not, then thou didst swear The festive banquet ne'er to share, Unless thy brother Lok were there?'"

This is a rather free translation of a stanza⁹⁶ of the *Lokasenna* in the elder or poetic Edda. It is undoubtedly from a Latin translation of the Norse.⁹⁷

Scott refers several times also to other oaths that were popular among the Scandinavians, especially the "promise of Odin" which he mentions frequently in *The Pirate* alone. "'Hear me,' said Minna. [Chap. XXII.] 'I will bind myself to you, if you dare accept such an engagement, by the promise of Odin, the most sacred of our northern rites which are yet practised among us, that I will never favour another until you resign the pretensions which I have given you." To which Scott adds a footnote: "Although the Father of Scandinavian mythology has been a deity long forgotten in the archipelago, which was once a very small part of his realm, yet even at this day his name continues to be occasionally attested as security for a promise.

"It is curious to observe, that the rites with which such attestations are still made in Orkney, correspond to those of the ancient Northmen. It appears from several authorities, that in the Norse ritual, when an oath was imposed, he by whom it was pledged, passed his hand, while pronouncing it, through a massive ring of silver kept for that purpose.⁹⁸ In like manner, two persons, generally lovers, desirous to take the promise of Odin, which they considered as peculiarly binding, joined hands through a circular hole in a sacrificial stone, which lies in the Orcadian Stonehenge, called the Circle of Stennis."

Here Scott gives the note: "See the Eyrbiggia Saga."

 $^{^{90}}$ The original Norse (Hildebrand-Gering ed., Paderborn, 1912, p. 130) is:

^{&#}x27;Mant þat, Óþinn! es vit í árdaga blendum blóþi saman? olvi bergja lézt eigi mundu nema okkr væri bóþum borit.'

⁷⁷ One would expect it in Bartholin; here "brotherhood in arms" is mentioned, and frequent extracts from the *Lokasenna* are given; but I have failed to locate this passage.

Scott describes the custom again in Chapters XXXIII and XXXVIII. He derived his information from popular tradition in the Orcades and from the Eyrbiggia Saga.⁹⁹

Funeral customs and tales about tombs interested Scott likewise, we have already had occasion to see. In *The Pirate*, Chapter VIII, Swertha replies to Mordaunt: "Nay, nae mair than the great Jarls and Seakings, in the Norse days, did about the treasures that they buried in the tombs and sepulchres auld lang syne. Did I ever tell you the sang, Maister Mordaunt, how Olaf Tryguarson garr'd hide five gold crowns in the same grave with him?" This practice is described in full in Bartholin, Book II, Chapter 9, the heading of which begins: "Pecunia defunctis simul sepulta." In the same novel, Chapter XXIII, Halcro insists: "The corpselights which danced at the haven, they bode no good, I promise you—you wot well what the old rhyme says—

'Where corpse-light
Dances bright,
Be it day or night,
Be it light or dark,
There shall corpse lie stiff and stark.' "

In Bartholin, Book II, Chapter 2, such lights are told about. They are supposed to appear especially over tombs that contain treasures. The little stanza that Halcro quotes might very well have been based by Scott on the short, unrhymed verses that Bartholin cites in this connection.

The hero of *The Antiquary* too is interested in these matters. For example, Chapter XXX: "Our Antiquary,—to leave nothing unexplained,—had commenced with the funeral rites of the ancient Scandinavians, when his nephew interrupted him." Had he not been interrupted, he might have proceeded to give us an outline of Bartholin, Book II, Chapter 3, where burial rites are carefully described.

Somewhat similar is Scott's knowledge of human sacrifice among the Norsemen. In *The Pirate*, Chapter XIX, he pictures

[&]quot;Cf. the footnote to Chap. XXXVIII: "The Northern Popular Antiquities contain, in an abstract of the Eyrbiggia Saga [Scott's], a particular account of the manner in which the Helga Fels, or Holy Rock, was set apart by the Pontiff Thorolf for solemn occasions."

42

Norna of Fitful-Head "chanting some wild Runic rhyme, resembling those sung by the heathen priests of old, when the victim (too often human) was bound to the fatal altar of Odin or Thor." Later in the same chapter Minna asserts that she "knew where the sacrifices were made of yore to Thor and Odin-on what stones the blood of the victims flowed—where stood the dark-browned priest-where the crested chiefs, who consulted the will of the idol-where the more distant crowd of inferior worshippers, who looked on in awe or in terror." The allusions in this passage to an idol of Thor, to consulting its will, and to the crowd that attended these sacrifies, make it seem likely that Scott had read in Bartholin of these occurences. There one finds. for instance, (on page 343): "Idolum ad Thori similitudinem factum erat. . . Intus erat cavum, ara subtus posita, cui sub dio positum insistebat. . . Quatuor panes ipsi quotidie apponebantur, & carnis quantitas panibus congrua. . . Non tamen soli Norvegiae; Daniae quoque Thorus in pretio erat, cui, ut Deo suo, Danos humanum sanguinem libasse, refert Willelmus Gemmeticensis." And on page 394: "Confluente populo sacrificia instituta sunt, oraculaque consulebantur, ac fatidicorum responsa expetebantur. Data fors est, puerum totius regionis nobilissimum sacrificandum esse."

We have already, in other connections, heard Scott refer to the Norse sea-fighter or viking. Compare also Minna's speech in The Pirate, Chapter XX: "I am a daughter of the old dames of Norway, who could send their lovers to battle with a smile, and slay them with their own hands, if they returned with dishonour. My lover must scorn the mockeries by which our degraded race strive for distinction, or must practice them only in sport, and in earnest of nobler dangers. No whale-striking, bird-nesting favourite for me; my lover must be a Sea-King; or what else modern times may give that draws near to that lofty character." In The Fair Maid of Perth, the commander of the pirate ship which William Wallace meets on his way to France is said (Chapter VII) to have "attacked and plundered vessels of all nations,

like one of the ancient Norse Sea-kings, as they were termed, whose dominion was upon the waves." Scott, it will be noticed, uses the term vi-king or sea-king, like most of the writers of his period and many since then, although the Norse vikingr means simply a person who dwells on the shore of a vik or bay, or else has frequent recourse to it. Bartholin gives the accepted definition on page 446: "Piratae a veteribus nominati sunt Vikingar, quos dictos sic volunt a vik, quod Danis sinum maris notat, in iis enim delitescebant a tempestatum injuriis tuti, vel hostibus insidias structuri." To call vikings kings would of course be a natural deduction for any one who was not a philologist. The term, to a great extent, also owes its origin, I think, to the fact that Bartholin, when he does not use the word Wiccingi in his Latin passages, regularly calls these rovers Reges Maris. 100

Of the Scandinavian customs in regard to epithets and drinking, Scott writes as follows in *The Pirate*: (speaking of punch) "Nor was there a man in the archipelago of Thule more skilled in combining its ingredients, than old Eric Scambester, who indeed was known far and wide through the isles by the name of the Punch-maker, after the fashion of the ancient Norwegians, who conferred on Rollo the Walker, and other heroes of their strain, epithets expressive of the feats or dexterity in which they excelled all other men.¹⁰¹

"The good liquor was not slow in performing its office of exhilaration, and as the revel advanced, some ancient Norse drinking-songs were sung with great effect by the guests, tending to show, that if, from want of exercise, the martial virtues of their ancestors had decayed among the Zetlanders, they could still actively and intensely enjoy so much of the pleasures of Valhalla¹⁰² as consisted in quaffing the oceans of mead and brown

¹⁰⁰ Cf. p. 445: "Tales Reges, expeditionum piraticarum principes, Sae-konungar seu Reges Maris dicebantur."

³⁰¹ Such epithets are discussed in Olaus Magnus.

²⁰⁰ Bartholin treats the subject of Valhalla in Book II, Chapters 7 to 13, inclusive. Chapter 12 deals entirely with the phase of life which is mentioned above.

ale,¹⁰³ which were promised by Odin to those who should share his Scandinavian paradise."

Of chess, a game particularly cherished by the old Norsemen, 104 he writes in a note to the line—

A checker he found bi a cheire (Sir Tristrem, stanza 29):

"It was early known to the northern people; and skill in that interesting game was one of the accomplishments of a Sandinavian hero. It is therefore with great propriety that a Norwegian mariner is introduced as the antagonist of Tristrem."

III

So much for these scattered borrowings from and allusions to Scandinavian literature. Lest the reader, however, be led to infer that Scott's interest in Northern life and letters showed itself only in occasional or short outbursts, I have reserved for fuller discussion here four works of his which deal fundamentally with, or are influenced by, Scandinavian writings: the review of William Herbert's Miscellaneous Poetry, 1806; his outline of the Eyrbiggia Saga, 1814; Harold the Dauntless, 1817; and The Pirate, 1821.

The article on Herbert was contributed anonymously¹⁰⁵ to

¹⁰³ That Scott is not greatly exaggerating the amount, is shown by a description, in Bartholin, of a drinking party, pp. 542 ff.: "Frotho [the host] amplum satis domicilium habuit, ibi fabrefactum est vas ingens multas ulnas altum, validisque trabibus firmatum, quod in inferiori domus parte stetit, in superiori vero contignatione camera erat, cujus pavimentum foramen habuit, per quod liquor vasi infundebatur, fuit enim medone repletum. Vespere strenue bibebatur" until each one "vero somno & ebrietate obrutus esset." One guest then, it might be added, going upstairs, "insciusque in foramen proruens, in vas medonem continens decidit, ibique obiit."

Cf. similarly *The Pirate*: "Now this Magnus Troil could not tolerate; it was in defiance to the ancient northern laws of conviviality, which, for his own part, he had so rigidly observed, that although he was wont to assert that he had never in his life gone to bed drunk, (that is, in his own sense of the word,) it would have been impossible to prove that he had ever resigned himself to slumber in a state of actual and absolute sobriety."

¹⁰⁴ Professor Willard Fiske, who was deeply interested in both Icelandic and in chess, made extensive studies on this point.

¹⁰⁶ Lockhart is authority for saying it is Scott's.

the Edinburgh Review. 108 Although Herbert's two volumes contain translations from the Italian, Spanish, Portuguese, German, and other languages. Scott give almost his entire attention to the Scandinavian poems. He mentions the former briefly at the end of the review, and immediately remarks: "Having discharged this unpleasing part of our task, we only add, that we wait with impatience for new information from Asgard, Midgard, and Jotunheim."

In the beginning of his account, Scott denounces the very sin of which he himself is guilty. After mentioning the fact that Herbert's Icelandic poems are in a way a novelty in English literature, he continues: "Although translations of many of these pieces have been made by poets of different degrees of merit, from Gray¹⁰⁷ to Amos Cottle, ¹⁰⁸ yet it has happened rather perversely, that not one of these translators understood the original Icelandic, but contented themselves with executing their imitations from the Latin version, and thus presenting their readers with the shadow of a shade. We can only estimate the injustice which the old Scalds sustained in this operation, by considering what sort of translation could be made of any Greek poet from the Latin version. Mr. Herbert has stepped forward to rescue these ancient poets from this ignominous treatment; and his intimate acquaintance with the languages of the North is satisfactorily displayed in an introductory address to the Hon. C. Anker, Director of the Danish East India Company, executed in Danish poetry, as well as by many learned criticisms scattered throughout the work. We do not pretend any great knowledge of the Norse; but we have so far 'traced the Runic rhyme,' as to be sensible how much more easy it is to give a just translation of that poetry into English than into Latin; and, consequently, how much is lost by the unnecessary intermediate transfusion."

Miscellaneous Poetry. By the Honourable W. Herbert. 1804. In the Edinburgh Review, Oct. 1806, (Vol. IX, pp. 211-223.)

The Fatal Sisters and The Descent of Odin.

³⁶⁰ Icclandic Poetry, or The Edda of Samund Translated into English Verse, Bristol, 1797.

And several lines further on, speaking of mistakes caused by such a policy in translation: "The elegant Mason, 109 as well as Bishop Percy, 110 fell into a similar blunder in translating the Love-song of Harold the valiant, which they understood to be a complaint, that, notwithstanding all the great deeds which he had performed, 'a Russian maiden scorned his love.' Now, this burden,

'Tho lætr gerdr i Gordum Gullhrings vid mer skolla,'

is accurately rendered by Mr. Herbert, after Perinskiold,

'With golden ring in Russian land, To me the virgin plights her hand.' "

Scott here should have included his own name also in the list of blunderers, for in his edition of *Sir Tristrem*, two years before, he translated this song from the Latin of Bartholin and made the same mistake—as we noted above.¹¹¹

This review suggests how widely, and with what interest, Scott had read the most important English translators of Scandinavian literature; it shows, too, a certain keenness, or at least a scholarly exactitude, in his judgment of them.

In 1814, Scott published an abstract of the Eyrbiggia Saga in Weber and Jamieson's Illustrations of Northern Antiquities, pages 477-513. In preparing it, he used the only edition of the saga that then existed, Thorkelin's¹¹² (1787), to which he refers in the beginning of his outline. Thorkelin gives both the Icelandic and a careful Latin translation of his own. Scott undoubtedly gave most of his time to the latter. His version, however, is in no way a translation, but as he says himself, simply "an abstract of the more interesting parts," retold in his own language with the purpose of showing how interesting life in Iceland at this early time was. Similarly, in his Essay on Chivalry, written during the same year, he re-tells incidents from the Saga to show how highly women were ranked in Icelandic society.

⁵⁰⁰ Song of Harold the Valiant in Poems by William Mason. . .

York, 1797.

100 Five Pieces of Runic Poetry translated from the Islandic Language, London, 1763.

¹¹¹ See p. 18.

¹¹³ Scott owned a copy of this edition. See above, p. 11.

Three years later, in 1817, he published *Harold the Dauntless*. It is not a great poem to be sure, nor even one of Scott's best narratives in verse. But it illustrates his strong Scandinavian interests, at this time at least; for in the poem he set out with the idea of writing a narrative about a Norse warrior in a "manner... supposed to be that of a rude minstrel or Scald."

His idea of a Scandinavian hero is best shown by several extracts from the poem. Here is his description of Harold's father before he became a convert to Christianity:

Count Witikind came of a regal strain,
And roved with his Norsemen the land and the main.
Woe to the realms which he coasted! for there
Was shedding of blood, and rending of hair,
Rape of maiden, and slaughter of priest,
Gathering of ravens and wolves to the feast.
When he hoisted his standard black,
Before him was battle, behind him wrack,
And he burn'd the churches, that heathen Dane
To light his band to their barks again."

Other lines of similar nature follow. All together, they are simply a typical description of a viking. What Bartholin did not tell about the Northern pirate Scott supplied from his own imagination.

Harold has a low opinion of his father after the latter's conversion.

What priest-fed hypocrite art thou,
With thy humbled look and thy monkish brow,
Like a shaveling who studies to cheat his vow?
Cans't thou be Witikind the Waster known,
Royal Eric's fearless son,
Haughty Gunhilda's haughtier lord,
Who won his bride by the axe and sword;
From the shrine of St. Peter the chalice who tore,
And melted to bracelets for Freya and Thor;
With one blow of his gauntlet who burst the skull,
Before Odin's stone, of the Mountain Bull?
Then ye worshipp'd with rites that to war-gods belong,
With the deed of the brave, and the blow of the strong:
And now, in thy age to dotage sunk,
Wilt thou patter thy crimes to a shaven monk,—

Introduction to The Lord of the Isles, Poetical Works, X, 9. Canto I, 11. 3-12.

48 Smith College Studies in Modern Languages

Lay down thy mail-shirt for clothing of hair,— Fasting and scourge, like a slave, wilt thou bear?

Oh! out upon thine endless shame! Each Scald's high harp shall blast thy fame, And thy son will refuse thee a father's name.¹¹⁸

Of himself, Harold gives the following description in a speech to his father:

Grimly smiled Harold, and coldly replied, 'We must honour our sires, if we fear when they chide. For me, I am what thy lessons have made, I was rocked in a buckler and fed from a blade, An infant, was taught to clasp hands and to shout, From the roofs of the tower when the flame had broke out; In the blood of slain foemen my finger to dip, And tinge with its purple my cheek and my lip.'116

The reference to flames breaking from the roofs of a tower reminds one of the scene in *Ivanhoe*, written four years later, where Ulrica goes to her death on a parapet of the burning castle,—a scene which Scott regarded as particularly Scandinavian. The line

I was rocked in a buckler and fed from a blade,

one of the best verses in the entire poem, seems to sum up in a few words Harold's character. Scott had in mind when he wrote it, I feel, the following passage in one of the fabliaux translated by Way:

What gentle bachelor is he, Sword-begot in fighting field, Rocked and cradled in a shield, Whose infant food a helm did yield,

These four lines Scott quotes in his Essay on Chivalry, which he wrote three years before Harold.

Harold's address to his page Gunnar shows the other side of the Norse hero,—his delight in the songs of those "viri honorati," as Bartholin calls them, the scalds:

> Arouse thee, son of Ermengarde, Offspring of prophetess and bard! Take harp, and greet this lovely prime

¹¹⁵ Canto I, stanza 9.

With some high strain of Runic rhyme. Strong, deep, and powerful! Peal it round Like that loud bell's sonorous sound, Yet wild by fits, as when the lay Of bird and bugle hail the day. Such was my grandsire Ericks' sport, When dawn gleam'd on his martial court. Heymar the Scald, with harp's high sound, Summon'd the chiefs who slept around; Couch'd on the spoils of wolf and bear, They roused like lions from their lair, Then rush'd in emulation forth

To enhance the glories of the north.—

The reference to the scald waking the heroes at dawn for their day of battle reminds one of the scald's song¹¹⁷ quoted by Bartholin:

Dagr er uppkomin Dynia hana fiadrar Mal er vil mogum At vekia erfidi Vaki oc æ vaki Vina hofut Allir hinir æztu Adils of sinnar. h. e. Dies exoritur Susurrant galli plumæ, Tempus est ut milites Ordiantur laborem, . Vigilent & semper vigilent Amicorum capita, Omnes supremi Adilsi socii.

The incidents in both songs, it is evident, are similar; but Scott's is far behind the Scandinavian in vigor.

Harold continues:

Proud Erick, mightiest of thy race, Where is thy shadowy resting-place? In wild Valhalla hast thou quaff'd From foeman's skull metheglin draught, Or wander'st where thy cairn was piled



Pages 178, 179. Thormob sings it to King Olaf Haraldsson at the battle of Stiklastat, [1030] according to Bartholin: "Sic Thormodus Kolbrunarscald, flagitante Rege Olao Haraldi, instante jam Stiklastadensi certamine. . ."

To frown o'er oceans wide and wild? Or have the milder Christians given Thy refuge in their peaceful heaven?¹¹⁸

The drinking custom referred to here in lines 3 and 4 is discussed at length in Bartholin, Book II, Chapter 12 (pp. 535 ff.) "Bibebant in Valhalla ex poculis, factis e craniis humanis" is one sentence of the chapter heading. The practice, alluded to in line 5, of erecting cairns or mounds to fallen heroes, is made the subject in Bartholin of Book I, Chapter 8 (pp. 111 ff.): "Tumuli in memoriam defunctorum aggesti. . . Colles a defunctis nominati. . . lapides erecti, a defunctis nominati, nomina & laudes mortuorum continentes."

When Gunnar has finished his song, Harold chides him:

The noble Scald Our warlike father's deeds recall'd, But never strove to soothe the son With tales of what himself had done. At Odin's board the bard sits high Whose harp ne'er stoop'd to flattery.

The last two lines reflect once more Scott's indebtedness to Bartholin. 119

Scott makes his hero a berserkar. As Harold continues in his scolding of Gunnar, he thus describes himself:

Profane not, youth—it is not thine To judge the spirit of our line— The bold Berserkar's rage divine,

What cares disturb the mighty dead? Each honor'd rite was duly paid; No daring hand thy helm unlaced, Thy sword, thy shield, were near thee placed, Thy flinty couch no tear profaned, Without, the hostile blood was stain'd; Within, 'twas lined with moss and fern,—Then rest thee, Dweller of the Cairn!—

In short, it is on one of Scott's favorite subjects, the funeral rites of the ancient Scandinavians,—which are treated fully in Bartholin.

¹¹⁸ Canto III, stanza 5. One stanza will illustrate the nature of the song that Gunnar sings to Harold at the conclusion of this speech:

Bartholin, Book I, Chapter 10, where we find such statements as "Rex omnium aulicorum suorum in maximo honore habuit Scaldos, qui in alterius scamni honoratioribus locis sedebant. Primum locum occupavit" [Audunus, a scald] etc.

Through whose inspiring, deeds are wrought Past human strength and human thought. When full upon his gloomy soul The champion feels the influence roll, He swims the lake, he leaps the wall-Heeds not the depth, nor plumbs the fall-Unshielded, mail-less, on he goes Singly against a host of foes; Their spears he holds like wither'd reeds, Their mail like maiden's silken weeds: One 'gainst a hundred will he strive, Take countless wounds, and yet survive. Then rush the eagles to his cry Of slaughter and of victory,-And blood he quaffs like Odin's bowl, Deep drinks his sword,—deep drinks his soul; And all that meet him in his ire He gives to ruin, rout and fire, Then, like gorged lion, seeks some den, And couches till he's man agen .--Thou know'st the signs of look and limb, When 'gins that rage to overbrim-Thou know'st when I am moved, and why: And when thou seest me roll mine eye, Set my teeth thus, and stamp my foot, Regard thy safety and be mute.

Bartholin, we have seen already, describes berserkars carefully in Book II, Chapter 5. Scott, I believe, derived enough from this account to write the above lines. The following extract from Snorri in Bartholin—but one of the many quotations on this subject that Bartholin cites—contains nearly all the essential details in Scott's stanza: "Milites sine loribus incedebant, ac instar canum vel luporum furebant, scuta sua arrodentes: & robusti ut ursi vel tauri, adversarios trucidabant; ipsis vero neque ignis neque ferrum nocuit." In another place, translating from the Hervarar Saga, Bartholin presents the picture of a berserkar who "adeo labefactatus erat viribus, ut lecto recumbere 121 necessum haberet." Compare this with Scott's "And couches till he's man agen."

122 P. 347.

²⁰⁰ P. 345.

The italics are mine.

Scott concludes his tale with a half-humorous allusion to his antiquarian studies:

And now, Ennui, what ails thee, weary maid? And why these listless looks of yawning sorrow? No need to turn the page, as if 'twere lead, Or fling aside the volume till to-morrow,—Be cheer'd 'tis ended—and I will not borrow, To try thy patience more, one anecdote From Bartholine, or Perinskiold, or Snorro. Then pardon thou thy minstrel, who hath wrote A tale six cantos long, yet scorn'd to add a note.

Of the sources—to call them such—that Scott mentions here, I am inclined to take Bartholin as the chief if not the only one; but not for the "anecdotes," since the few incidents in Scott's unusually simple plot are such as he could fabricate without help. What Bartholin furnished, is the character of the hero Harold. The characteristics of this figure are those which one naturally would find in a book that gave reasons for the ancient Danes' despising death. Snorri, with his editor and translator Perinskiold, are added, I believe, chiefly to fill out the line and afford a rhyme. He is, to be sure, as we saw in the quotation on berserkars, frequently cited by Bartholin.

Finally, we come to *The Pirate*, published in 1821. The scene is laid in the Shetlands, which Scott had visited before writing the novel. There he heard from the lips of the inhabitants such stories as he liked to hear,—"the dark romance of those Scandinavian tales," and "strange legends of Berserkars, of Sea-kings, of dwarfs, giants, and sorcerers." We have already seen how Scott introduced details like these into *The Pirate* and other works.

In this novel, however, the stimulation that Scott received from the old literature and life of the North shows itself more especially in the numerous poems contained in the book. This feature struck the fancy of his public evidently, for the review that appeared in Blackwood's¹²⁴ during the same year that The Pirate was published ends with the words: "The poetry of the 'Pirate' appears

¹³⁵ The Pirate, Chap. II.

¹²⁴ Dec. 1821, Vol. X., pp. 712-728.

to us to be of the very highest class of excellence. Our language possesses few things more exquisite than the solemn antique music which breathes along the rhythmical monologues of the Rheimkennar. In one or two of them, the author seems to have recovered all the long-lost inspiration of the old Norse Muse, or at least approached as near as any modern imitator could do, to the majestic energies of the songs of the Odins and the Lodbroks. The fine Scandinavianism of Sintram [by Fouqué]is not more impressive."

The nature of these songs is best illustrated by a few quotations. In the midst of a furious storm, for example, Norna, a character who lives in imagination with the gods and spirits of Viking times, chants the "Song of the Reimkennar," of which this is the first of its five stanzas:

Stern eagle of the far north-west,
Thou that bearest in thy grasp the thunderbolt,
Thou whose rusing pinions stir oceans to madness,
Thou the destroyer of herds, thou the scatterer of navies,
Thou the breaker down of towers,
Amidst the scream of thy rage,
Amidst the rushing of thy onward wings,
Though thy scream be loud as the cry of a perishing nation,
Though the rushing of thy wings be like the roar of ten thousand waves,
Yet hear, in thine ire and thy haste,
Hear thou the voice of the Reim-kennar.¹²⁶

Scott introduces this poem with the remark that it "is a free translation, it being impossible to render literally many of the elliptical and metaphorical terms of expression, peculiar to the ancient Northern poetry." This statement, in all likelihood, is simply a literary device.

In Chapter XV, Halcro, the scald in the story, sings "the following imitation of a Northern war-song," a poem which in temper and versification reminds one of Motherwell's Norse odes:

THE SONG OF HAROLD HARFAGER
The sun is rising dimly red,
The wind is wailing low and dread,
From his cliff the cagle sallies,

m The Pirate, Chapter VI.

Leaves the wolf his darksome valleys; In the mist the ravens hover, Peep the wild-dogs from the cover, Screaming, croaking, baying, yelling, Each in his wild accents telling, 'Soon we feast on dead and dying, Fair-hair'd Harold's flag is flying.'

Many a crest in air is streaming, Many a helmet darkly gleaming, Many an arm the axe uprears, Doom'd to hew the wood of spears. All along the crowded ranks, Horses neigh and armour clanks; Chiefs are shouting, clarions ringing, Louder still the bard is singing, 'Gather, footmen,—gather, horsemen, To the field, ye valiant Norsemen!'

Halt ye not for food or slumber, View not vantage, count not number; Jolly reapers, forward still; Grow the crop on vale or hill, Thick or scatter'd, stiff or lithe, It shall down before the scythe. Forward with your sickles bright, Reap the harvest of the fight— Onward, footmen,—onward, horsemen, To the charge, ye gallant Norsemen!

Fatal Choosers of the Slaughter, O'er you hovers Odin's daughter; Hear the voice she spreads before ye,—Victory, and wealth, and glory, Or old Valhalla's roaring hail, Her ever-circling mead and ale, Where for eternity unite The joys of wassail and of fight. Headlong forward, foot and horsemen, Charge and fight, and die like Norsemen.

This poem is a better reflection of the fighting spirit of the old Scandinavians than we find in *Harold*; and it need hardly be remarked, I hope, after the illustrations brought forward in this paper, that the few definite Norse references in these stanzas could have been and probably were taken from Bartholin.

There are more poems of a similar strain in *The Pirate*, but on the whole not so good. The majority of them are incantations

or invocations. Several are supposed to be "translations." But when one finds such lines as

> Farewell, merry maidens, to song and to laugh, For the brave lads of Westra are bound to the Haaf, And we must have labour, and hunger, and pain, Ere we dance with the maids of Dunrossness again—

called a "literal translation of an ancient Norse ditty," one is inclined to believe that all the metrical versions in the novel are merely inventions of Scott's.

IV

After this long account I shall not repeat in summary what has been set down by way of evidence in the pages above. Enough specific instances,—not all by any means, I confess,—have been brought forward to show that Scott had a very real and vital interest in Scandinavian literature. Its influence upon him is clearly shown,—in fact, is generally indicated by Scott himself,—in his poetic narratives, where, with the exception perhaps of *Marmion*, he was dealing mainly with folk customs, diablerie, night visits to tombs or churches, old legends of chivalry and romance.

I have made no attempt at tracing to a Scandinavian source any passages where the spirit or temper might well be Norse, although the idea expressed was not clearly so. This is a dangerous practice at best. Yet it is hard not to believe that Ulrica upon the burning parapet of Torquilstone in *Ivanhoe*, or even the gypsy Meg Merilies in *Guy Mannering*, owe no less to Scott's Scandinavian studies than does Norna in *The Pirate*.

The depth of his love for Northern literature is shown by its duration. From 1796, the year in which he first published anything of a literary nature, until the early 1820's when the increasing financial difficulties of the Ballantynes forced him to write day and night with no time to wander in search of new romantic material,—that is, for a quarter of a century,—scarcely a book or essay came from his hands without a tinge at least of

what one might call Scandinavianism,—The Border Minstrelsy, 1802, 1803; ¹²⁶ Sir Tristrem, 1804; The Lay of the Last Minstrel, 1805; the review of Herbert's poems, 1806; The Lady of the Lake, 1810; Rokeby, 1812; The Bridal of Triermain, 1813; the abstract of the Eyrbiggia Saga and the Essay on Chivalry, 1814; The Lord of the Isles, 1815; The Antiquary, 1816; Harold the Dauntless, 1817; Ivanhoe, 1819; and The Pirate, 1821.

The significance of Scott's Scandinavian interests can be surmised when we realize that the more important writers in what Professor Herford calls¹²⁷ "the Scott group" of poets,—Southey, Leyden, Cunningham, Mrs. Hemans, Motherwell,—all younger contemporaries and friends of his, were also influenced in various degrees by this same literature.¹²⁸ His influence, too, upon Carlyle, Macaulay, Froude, Prescott, Motley, and Parkman¹²⁹ in their style and method of presenting history can be better understood after we have seen Scott, drawing upon Scandinavian antiquarians, vitalize dead history and make old times and customs live again.¹³⁰

That Scott did not go further into Norse than he did, or that it had no greater creative influence upon him, is largely due, I believe, to the inaccessibility of the material. There was little in English. He had to use foreign books, and he had neither the scholarship nor the patience to get from them what he would probably have taken if the task had been easier. As it is, the

¹²⁰ These are the dates of publication as given by Lockhart, V, 467 ff. ¹²⁷ C. H. Herford, *The Age of Wordsworth*, London, 1894, p. 188.

¹³⁸ See Farley for some account of Southey, Leyden, and Mrs. Hemans. I have treated Cunningham and Motherwell particularly in my doctoral dissertation, Scandinavian Influences on English Literature 1815-1850, (Harvard University Library,)—upon a chapter of which this paper is based.

¹³⁰ I am indebted for this list of historians to a talk on Scott by Dr. G. H. Maynadier before the Modern Language Conference of Harvard University, January 24, 1921.

There is significance, also, in the fact that Scott suggested to R. P. Gillies the idea of starting the Foreign Quarterly Review (see the Dict. Nat. Biog.), a magazine that did much in the way of introducing Scandinavian literature to Englishmen. In 1820 Gillies had written the first extended notice of the Danish dramatist Oehlenschlaeger for Blackwood's (VII, pp. 73-89.). In 1827, with Scott's help, he founded the new quarterly.

number of books that he consulted is, for this period, remarkable. One work is particularly prominent: Bartholin's Antiquitatis Danicæ or De Causis Contemptæ Mortis. We found Scott poring over and making extracts from this volume in 1792, four years before he started his literary career. It was, so far as we know, the first Scandinavian book that he read; and it must have done much in arousing his interest in this field of literature. Later in his writings he used it repeatedly, as we have seen, drawing from it information, and no doubt inspiration too.

We may justly say, I think, that Bartholin deserves a place with Percy's Reliques, with Herder and the German ballads, among the books that had a significant influence upon the youthful Scott. We may even go further. In view of the great indebtedness to Bartholin, for the most part self-confessed, of writers like Gray, Thomas Warton, Percy, William Herbert, William Mason, M. G. Lewis, 181 and Herder, 182—not to mention Scott and poets like Collins 133 who, I suspect, caught some of Bartholin's spirit,—it would be no exaggeration to class the De Causis with Ossian, the Reliques, Evans's Welsh Bards, and the other books famous for their influence upon the poets of the English "romantic movement." Bearing in mind that this is a rare book, little known even to-day, that it is not easy to read and that it has never been translated, we are surprised at its effect upon significant writers in this period, authors who, in turn, were themselves of great influence.

²⁸¹ For these writers see Farley and Kittredge; and Phelps's *The Beginnings of the English Romantic Movement*, Boston, 1893.

^{**}Seven poems in Herder's famous collection of Volkslieder are, according to his own notes, from Bartholin.

¹²⁸ See especially his Ode on the Popular Superstitions of the Highlands of Scotland.

Smith College Studies in Modern Languages

EDITORS

CAROLINE F. BOURLAND ERNST H. MENSEL

HOWARD R. PATCH MARGARET ROOKE

ALBERT SCHINZ

LE DERNIER SÉJOUR DE J.-J. ROUSSEAU À PARIS, 1770-1778

BY

ELIZABETH A. FOSTER, Ph.D.

NORTHAMPTON, MASS.

SMITH COLLEGE

PARIS
LIBRAIRIE E. CHAMPION

Published Quarterly by the Departments of Modern Languages of Smith College

Entered as second-class matter at the postoffice at Northampton, Mass., under the Act of Aug. 24, 1912

LE DERNIER SÉJOUR DE J.-J. ROUSSEAU À PARIS, 1770-1778

ELIZABETH A. FOSTER, Ph.D

TABLE DES MATIERES

	I	AGE
Intro	DUCTION	i
N отіс	E BIBLIOGRAPHIQUE	iii
Chapit	tre	
I.	De Monquin à Paris	1
II.	Logement à Paris	7
III.	Finances	13
IV.	Occupations	25
V.	Visites	39
VI.	Anciens amis	48
VII.	Nouveaux amis	7 0
VIII.	Jean-Jacques Rousseau et Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti	89
IX.	La lecture des Confessions	93
X.	La chute à Ménil-Montant	102
XI.	Projets de quitter Paris et départ	108
XII.	Travaux littéraires	121
XIII.	Ecrits sur la Botanique	145
XIV.	La Musique	151
XV.	Les motifs du retour à Paris	176
XVI	Conclusion	102

INTRODUCTION

Les bibliographies de Rousseau nous offrent une longue liste d'études spéciales sur toutes sortes de problèmes relatifs aux différentes périodes de sa vie. Pour n'en citer que quelques-unes des plus connues, il y a d'abord le livre de M. Ritter sur La famille et la jeunesse de J. J. Rousseau (1896); pour la période suivante ceux de Mugnier Mme, de Warens et J. J. Rousseau (1891), de Montet Mme. de Warens et le pays de Vaud (1897), de Benedetto Mme. de Warens (1914), et le Rousseau aux Charmettes de Houssaye (1863); ensuite plusieurs études sur Rousseau à Venise, par Saint Marc Girardin, A. de Montaigu et d'autres. Les rapports de Rousseau avec Mme. d'Houdetot ont été étudiés par Brunel, Erich Schmidt, Ritter, et Buffenoir; et il y a en outre pour cette période l'étude générale de Aug. Rey sur J. J. Rousseau dans la vallée de Montmorency (1909). Puis on a le Rousseau au Val de Travers (1881) et le Rousseau et le pasteur de Montmolin (1884) de Berthoud; une étude sur Rousseau à l'île de Saint-Pierre par Metzger (1875); le Rousseau in England de Churton Collins (1908); le travail de Courtois sur le même sujet dans le VIe volume des Annales; et le Rousseau au Château de Trie de Sorel (1904). Ensuite vient le livre de Bougeault, Etudes sur l'état mental de Rousseau et sa mort à Ermenonville (1883), et toute une série d'ouvrages sur la "folie" ou la "neurasthénie" de Rousseau et sur la question du suicide. En somme, il y a quelque étude d'ensemble pour presque chaque année de sa vie; pour une seule période, celle de son dernier séjour à Paris, 1770 à 1778, ce travail n'a pas été fait.

Pour ces huit ans on est obligé de se contenter des récits assez sommaires qu'on trouve dans les *Vies* de Rousseau; et qui se basent, en général, sur les mémoires de Dusaulx, d'Olivier de Corancez et de Bernardin de Saint-Pierre. Les plus détaillées de ces biographies ne sont pas de récente date, et l'érudition a marché depuis: celle de Musset-Pathay, sur laquelle se fondent en grande partie toutes les autres, parut il y a bientôt cent ans (en 1821); celle de Morin, qui relève plusieurs points intéressants sur la question

de l'authenticité du Devin du Village et sur les manuscrits des Dialogues, date de 1851; les gros tomes de Brockerhoff sur Rousseau, sein Leben und scine Werke sont de 1874; et la plus récente vie, celle de Beaudouin qui fut publiée en 1891, fourmille d'erreurs de détails. Quant à l'ouvrage de M. Faguet, paru en 1911, il est nécessairement très bref sur cette période et ne consacre au dernier séjour à Paris qu'un chapître de dix-neuf pages.

Nous osons donc penser qu'un travail comme celui que nous avons entrepris ne sera pas entièrement inutile.

Nous exprimons ici notre reconnaissance à ceux qui ont obligeamment mis à notre disposition leur érudition au cours de cette étude: à M. Lucien Foulet et à M. Daniel Mornet, de Paris, pour des conseils et des renseignements bibliographiques; à M. Charles Robert et à M. Emile Lombard, de la Bibliothèque de Neuchâtel, qui ont beaucoup facilité nos recherches dans le dédale de la correspondance inédite de Rousseau; à M Eugène Ritter, qui a mis à notre disposition pour y puiser librement des notes portant sur les années de la vie de Rousseau étudiées ici et qu'il avait recueillies au cours de sa longue carrière de savant; à M. Alexis François, secrétaire de la Société J. J. Rousseau; et surtout à M. Albert Schinz, professeur à Smith College, qui nous a suggéré d'abord le sujet de ce travail et qui en a ensuite surveillé la rédaction.

ELIZABETH A. FOSTER.

Postscriptum:—Pendant que nous lisions les épreuves de ce travail, nous avons reçu le troisième tome du grand ouvrage de L. Ducros. Dans ce volume, intitulé Jean-Jacques Rousseau, de l'Ile de Saint-Pierre à Ermenonville, l'auteur étudie, au chapitre VII (pp. 201-249) la période du dernier séjour à Paris; mais le travail de M. Ducros consiste surtout dans l'analyse de l'état mental de Rousseau d'après les données des Dialogues et des Rêveries et ne touche pas aux problèmes d'érudition qui font l'objet de ces pages.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Pour faciliter l'impression, nous signalons ici les ouvrages cités le plus fréquemment, avec l'abréviation dont nous nous servons pour chacun. Les autres indications bibliographiques se trouvent dans les notes.

Ann.	1.	Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau.
Beaud.	2.	Beaudouin—La vie et les oeuvres de Jean-Jacques Rousseau. Paris 1891.
B-B.	3.	Barruel-Bauvert—Vie de J. J. Rous- seau. Londres et Paris 1789.
B. de StP.	4.	Bernardin de Saint-Pierre—Essai sur la vic de Jean-Jacques Rousseau. (Paru d'abord en 1836.) Edit. Souriau, Société des textes français modernes. 1907.
Bosscha	5.	Bosscha—Lettres de J. J. Rousseau à Marc-Michel Rey. Amsterdam et Paris 1858.
Brizard	6.	Brizard—Mémoires pour la vie de Jean-Jacques Rousseau. Fiches manuscrites—à l'Arsenal—no. 6099.
Brockerhoff	7.	Brockerhoff — Jean-Jacques Rousseau sein Leben und seine Werke. Leipzig, 1863.
Buffenoir	8.	H. Buffenoir—Le prestige de J, J. Rousseau Paris, 1909.
Coignet	9.	Coignet — Notice sur Jean-Jacques Rousseau dans M-P. Inéd. vol. I.
Corancez	10.	Corancez—De Jean-Jacques Rousseau. Articles publiés dans le Journal de Paris An VI (1798).

(iii)

iv	Notici	BIBLIOGRAPHIQUE
Corr. sec.	11.	Métra—Correspondance secrète politique et littéraire, etc.
Dusaulx	12.	Dusaulx—De mes rapports avec Jean- Jacques Rousseau. An VI (1798).
Escherny	13.	Escherny — Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philoso- phie. vol. III. Paris 1811.
Eymar	14.	Eymar—Mes visites à Jean-Jacques Rousseau dans M-P. Inéd. vol. II. 1825.
Godet	15.	Godet—Lettres inédites de J. J. Rousseau à Mme. Delessert. Genève et Paris 1911.
Grimm	16.	Grimm—Correspondance littéraire. Edit. Tourneux.
•	17.	Rousseau—Oeuvres Complètes. Edit. Hachette.
H. VI		Musique et Botanique.
H. VIII et IX		Confessions.
H. IX		Dialogues et Rêveries etc.
H. XI et XII		Correspondance.
Jansen, B.	18.	Jansen—J. J. Rousseau als botaniker. Berlin 1885.
Jansen, F.	19.	Jansen — Jean-Jacques Rousseau— Fragments inédits. Berlin et Paris 1882.
Jansen, M.	20.	Jansen—J. J. Rousseau als musiker. Berlin 1884.
J. de P.	21.	Le Journal de Paris.
Le B. de P.	22.	Le Bègue de Presle. Relation des derniers jours de M. Jean-Jacques

Marin 23. Gazette à la Main. Manuscrit à la I

1779.

Rousseau. Neuchâtel 1778 et Paris

Mem. sec.	24.	Bachaumont—Mémoires secrets, etc.
Merc.	25.	Le Mercure de France.
Monin		Monin—Les oeuvres posthumes et la musique de Rousseau aux Enfants Trouvés. Dans R. H. L. 1915.
Morin	27.	caractère de J. J. Rousseau. Paris, 1851.
M-P. Inéd.	28.	Musset-Pathay—Oeuvres inédites de J. J. Rousseau. Paris, 1825.
M-P. Vie	29.	des ouvrages de J. J. Rousseau. Paris, 1821.
Petitain	30.	Dans les Oeuvres complètes de J. J. Rousseau. Paris—Lefèvre, 1839. t. I.
Prévost	31.	Journal de Genève, 28 février, 1789.
Pougens	32.	Rousseau avec Mme. de Créqui, M. de Luxembourg et M. de Malesherbes. Paris, 1818.
R. H. L.	33.	Revue d'histoire littéraire de la France.
Roth.	34.	Rothschild—Lettres inédites de J. J. Rousseau à Mme. Boy de la Tour. 1762-1772. 1892.
Rousseana	35.	Cousin d'Avalon—Rousseana. Paris, 1810.
Str. M.	36.	respondance inédites de Jean-Jacques Rousseau. Paris, 1861.
Vaughan	37.	Vaughan, C. E.—The Political Writ- ings of Jean-Jacques Rousseau. Cambridge, 1915.

LE DERNIER SÉJOUR DE J.-J. ROUSSEAU À PARIS, 1770-1778

CHAPITRE I

De Monquin à Paris

Après un an et demi de séjour en Angleterre, où il s'était enfin réfugié, Rousseau rentra en France au printemps de 1767 et se rendit presque aussitôt à Trye, propriété de son ami et bienfaiteur le Prince de Conti. Il y demeura avec Thérèse pendant une année. Ensuite, "pour chercher, dit-il, dans un peu de voyages et d'herborisations, les amusements et distractions dont j'avais besoin" (H. XII.87) il se mit en route seul, visita Lyon, et Grenoble, et s'arrêta enfin à Bourgoin, où "Mlle. Renou" alla le rejoindre en août 1768. Au mois de février suivant ils délogèrent de nouveau, à cause de "l'air marécageux" de Bourgoin, et s'installèrent à Monquin.

Le 22 juillet 1769, en revenant de Nevers, où il était allé voir le Prince de Conti, Rousseau s'arrêta quelques jours à Lyon (H. XII.155) pour y voir ses amis les Boy de la Tour, et les Delessert, et dès ce moment il formait le projet d'y revenir. (Godet. p. 33.) Au mois de janvier 1770 il écrivit à Mme. Boy de la Tour qu'il lui fallait quitter Monquin plus tôt qu'il n'avait compté à cause des tracasseries avec les gens du pays; et il annonça son arrivée à Lyon pour le commencement de mars. (Roth. p. 209.) Mais le mauvais temps et les mauvais chemins retardèrent longtemps son voyage, et ce ne fut que le 10 avril qu'il quitta Monquin (Godet. p. 52.); il couchait le même soir à Lyon dans la chambre retenue pour lui près de chez elle par Mme. Delessert. (Godet. p. 47).

Il n'avait d'abord compté probablement y faire qu'un court séjour. Dès la fin de 1769, en effet, il était travaillé par une autre idée, parlant à ses amis des "grands et tristes devoirs" qui l'appelaient; et nous savons qu'avec M. de Saint-Germain, au moins, il avait discuté son projet de retourner à Paris.¹ Il est certain, en tout cas, qu'au moment de quitter Monquin il n'avait pas encore de plans bien arrêtés; il ne sait pas, dit-il (H. XII. p. 209) "ce qu'il fera", quoiqu'il sache très bien "ce qu'il veut faire." Or, arrivé à Lyon² il y voyait ses anciens amis, en faisait de nouveaux, allait dans le monde, aux concerts, aux spectacles, aux diners, et se montrait content et aimable. Il herborisait avec M. de la Tourette et avec Julie Boy de la Tour. Il fit la connaissance de M. Coignet au concert du vendredi saint, le trouva sympathique et l'engagea à faire de la musique pour sa scène de Pygmalion. Tous les deux s'y intéressaient beaucoup et la musique fut bientôt faite (Voir chapitre XIV). Dans la société que fréquentait Rousseau à Lyon, le théâtre de salon était un divertissement favori. Le soir même de son arrivée, il assista à une représentation de la Mélanie de la Harpe.⁸ Sachant. donc, que le célèbre Rousseau et M. Coignet s'occupaient de Pyqmalion, on eut l'idée de le jouer. La première représentation eut lieu sur la scène de l'Hôtel de Ville, probablement au commencement du mois de mai: 1 les acteurs étaient Mme de Fleurieu et M. Le Texier. On compléta la soirée en jouant Le Devin du Village avec les mêmes acteurs et M. Coignet dans le rôle du Devin. Le spectacle eut assez de succès pour qu'on le répétât

¹Cf. la réponse de Saint-Germain à la lettre MXXVI (H. XII. p. 180) publiée dans Jansen, Fr. p. 68, et Dusaulx, p. 271: "A présent que vous êtes loin du foyer de tous les maux dont le souvenir vous met si souvent hors de vous-même, pourquoi s'obstiner à s'y replonger? Q'allez-vous faire à Paris . . .?"

³ Pour son séjour à Lyon cf. le récit de Coignet, dans M-P. inéd. I. p. 461 f.

² Cf. le récit de Brizard f. 227. "Etant arriveé à Lyon [il] alla le soir même à une comédie de société où l'on jouait Mélanie. Il fut si enchanté de la manière dont Mme. Fleurieu, jeune et jolie femme, rendit ce rôle, qu'à peine la pièce finie, il l'attendit dans la coulisse et se précipita à ses pieds en embrassant ses genoux. Made de Fl.— (indéchiffrable) de se sentir serrée dans les bras d'un homme jetta un épouv. cri; mais aussitôt qu' on lui eut dit [que] cet homme était J. J. R., elle qui adorait J. J. se jetta aussi à ses genoux. Cette scène fut fort singulière et n'amusa pas moins les spéctateurs que celle de Mélanie."

Grimm en parlait déjà le 15 mai.

plusieurs fois.⁵ Le bruit de ces représentations se répandit, et on en parla même à Paris. Rousseau se plaisait beaucoup à distribuer parmi ses amis les billets d'auteur qu'on lui envoyait régulièrement; il paraissait aussi assez satisfait de ses interprètes, car plusieurs mois plus tard, le 28 septembre, il écrivait de Paris à M. de la Tourette (H. VI. p. 90): "On a présenté Pyqmalion à Montigny. Je n'y étais pas, ainsi je n'en puis parler. Jamais le souvenir de ma première Galathée (Mme. de Fleurieu) ne me laissera le désir d'en voir une autre."

Il fut donc très sensible à l'accueil qu'on lui fit à Lyon, et il v resta plus longtemps qu'il n'avait pensé. A. M. de Saint-Germain il écrivait le 19 avril:6 "des inconvénients que j'aurais dû prévoir retardent ma marche"; mais il semblerait plutôt qu'il trouvait le séjour de Lyon si agréable qu'il oublia un peu les "tristes devoirs" qui l'appelaient à Paris. D'après Coignet, ce qui l'aurait décidé à quitter enfin Lyon c'est l'insuccès d'une motet de sa composition qu'il avait fait jouer au grand concert. C'est une raison un peu mince. Quoiqu'il en soit, il ne quitta Lyon que le 8 juin, et après deux jours de voyage en carosse il arriva à Dijon, où il resta encore quelques jours.7 Là aussi il paraît avoir trouvé

Godet p. 53. A Mme. Delessert—ce samedi matin (5, 12, ou 19 mai): "Dans la supposition que le petit spectacle de l'Hôtel de Ville puisse amuser un moment l'excellente maman et toute sa digne famille, il mande à sa chère cousine qu'il y a 6 billets pour lundi et autant pour mardi qui leur sont destinés . . . etc."

Cf. aussi Godet. p. 54—du 26 mai 1770.

[&]quot;Je ne puis encore, chère Cousine, vous faire en ce moment une réponse précise quant aux billets; le petit nombre qu'on me fournit ordinairement est presque tout engagé . . . Je reçois en ce moment des billets, en moindre nombre que ci-devant, vu l'extrême affluence des cu-

L'édition Hachette, suivant l'indication de l'édition Musset-Pathay, met cette lettre après celle du 3 juin 1770, à Saint-Germain, en y ajoutant la note "Ou plutôt 19 juin, car Rousseau ne voyagea pas en avril." Il n'y a pas de raison pour contester la date du 19 avril. Le voyage dont il parle dans cette lettre est celui qu'il fit le 10 avril de Monquin à Lyon.

Pour le séjour de Rousseau à Dijon cf. la lettre de Robinet à M. de la Tourette, du 16 juin 1770. (Ms. à Neuchâtel.) Pour le voyage de Lyon à Paris, cf. la lettre de Rousseau à M. de la Tourette, 4 juil. 1770. (H. VI. p. 88.)

4 Smith College Studies in Modern Languages

la vie très agréable. Il dina chez M. Robinet, un ami de M. de la Tourette, et le trouva très aimable. En arrivant à Paris il remercia M. de la Tourette de lui avoir procuré cette connaissance (H. VI. p. 90). Il visita M. le Président de Brosse; il alla au spectacle. Il prenait ses repas à la table d'hôte de l'auberge. Partout il y avait foule pour le voir. Le 15 juin, il repartait, mais fit une nouvelle halte à Montbard, où Robinet lui avait appris qu'il trouverait M. de Buffon et les deux d'Aubenton. Buffon lui fit "l'accueil le plus obligeant." Enfin il se reposa encore quelques jours à Auxerre avant d'achever son voyage.

On ne sait pas au juste la date de son arrivée à Paris, mais ce fut probablement entre le 20 et le 25 juin, car le 30 juin d'Alembert écrivait à Voltaire: "Jean Jacques est actuellement à Paris," et on lit à la date du le juillet dans les Mémoires Secrets qu'il "s'est présenté il y a quelques jours au café de la Régence." Or il ne pouvait guère y être avant le 20, puisqu' il ne quitta Dijon que le 15, et mit probablement deux jours de Dijon à Auxerre, et deux d'Auxerre à Paris, à ajouter aux quelques jours de repos à Auxerre.

S'il est exact que, las de sa vie retirée et obscure, il avait voulu en revenant à Paris attirer sur lui l'attention du public, comme le prétendent quelques-uns de ses biographes, Rousseau y réussit à merveille. Nous avons déjà vu qu'on était renseigné à Paris sur ce qu'il faisait pendant son séjour à Lyon, et le 11 juin, la Gazette à la main de Marin annonçait qu'il allait "venir incessamment à Paris." La nouvelle de son arrivée avait dû se répandre bien vite; pendant les tout premiers temps de son séjour, les gens faisaient des rassemblements pour le voir prendre son café et jouer aux échecs au Café de la Régence; si bien, raconte Grimm (15 juil. 1770), qu'on se vit obligé de le prier de ne plus se montrer dans les cafés, à cause de la foule qui encombrait la rue. Et ce

^oCf. Buffon. Corresp. inédite. Paris 1860, p. par Henri Nadault de Buffon. Lettre de Buffon, 5 déc. 1771, et note de l'éditeur. "En 1771 (erreur de date) J. J. visita Montbard. Buffon le reçut avec une distinction marquée. Son beau-frère conduisit R. dans les jardins. Là, devant le cabinet d'étude de Buffon, R. se prosterna, adressant une invocation inspirée au génie de Buffon."

n'étaient pas seulement les badauds qui s'occupaient de Rousseau; Mme. du Deffand dit, dans une lettre à Walpole, le 15 juillet: "Nous avons ici Jean Jacques. Si je me délectais à écrire, j'aurais de quoi remplir deux feuilles sur son compte. . . . Le spectacle que cet homme donne ici est au rang de ceux de Nicolet (théâtre des Boulevards). C'est actuellement la population des beaux esprits qui s'en occupe."

Personne ne pouvait comprendre qu'il osât se montrer ainsi à Paris étant toujours sous le coup du décret de prise de corps, ni qu'il le fît impunément. Voltaire surtout en était exaspéré, et il écrivait le 11 juillet à Richelieu: "Il est plaisant qu'un garçon horloger, avec un décret de prise de corps soit à Paris, et que je n'y sois pas." On ne s'expliquait cette indifférence de la part du gouvernement qu'en supposant qu'il était protégé. Les Mémoires secrets du ler juillet disaient: "On assure qu'il a parole du procureur général de n'être pas inquiété." Henri Meister écrivait le 22 juillet à son père, "La protection de quelques amis puissants, et la douceur de ses juges, font toute sa sûreté." On disait aussi que le Procureur Général le laissait tranquille à condition qu'il n'écrivît ni n'imprimât plus rien (Grimm, 15 juil. 1770, et Brizard.): autant de bruits dont nous ne connaissons ni l'origine ni le bien fondé. Mais nous savons bien que Rousseau jouissait depuis assez longtemps de la protection du Prince de Conti, et que dans ses délogements successifs pendant les années 1767-1770, il ne faisait aucune démarche sans avoir obtenu sa permission. Et peut-être n'est-il pas besoin de chercher plus loin la clef de l'énigme,-il paraît probable que pendant sa visite à Nevers au mois de juillet 1769 il ait parlé au Prince du désir qu'il avait de rentrer à Paris, et qu'il ait obtenu son consentement et la promesse de sa protection.

Si ce fut à condition de ne rien écrire ou imprimer, Rousseau l'a bien vite oublié, ou n'a jamais eu l'intention de tenir sa parole, ou, tout au moins, il tint sa promesse selon la lettre seulement. En

effet, dès son arrivée il s'occupa de ses Confessions,⁹ et s'il ne les imprima pas alors, comme on sait, il essaya au moins de les répandre autant que possible en les lisant à des groupes d'amis et de connaissances. Rousseau lui-même ne nous apprend rien à ce sujet; nous n'avons plus de lettres adressées au Prince de Conti après son retour à Paris; et dans une lettre à Dusaulx (H. XII, p. 233) il dit: "me voici. . . seul, étranger, sans appui, sans amis, sans parents, sans conseil, armé de ma propre innocence et de mon courage, à la merci des adroits et puissants persécuteurs." Mais on ne doit peut-être pas prendre au pied de la lettre ce qu'il dit, car il en est à l'article de ses ennemis.

^{*}Lettre à Mme. de Nadaillac 20 juil. 1770. (Neuchâtel.) "Permettez que je vous prie de vouloir bien me faire passer par une voie sûre le cahier de Confessions dont vous avez bien voulu être dépositaire et que j'ai besoin de recevoir en ce moment."

Cf. aussi, Confessions VII. (H. VIII p. 195.) Jansen—Fr. p. 24 f. Rédaction des Confessions.

Schinz-R. H. L. 1906. Le manuscrit de la première ébauche des Confessions.

CHAPITRE II

Logement à Paris

On ne sait pas où il est descendu en arrivant; peut-être chez Duchesne, comme il l'avait fait en 1765 (H. XI. p. 298); nous savons au moins qu'il fit envoyer là ses effets (Roth. p. 221). En tout cas, ayant décidé de se fixer à Paris "au moins pour un certain temps," il s'installa dès la première semaine de juillet, avec Thérêse, dans son ancien logement, "rue Platrière, à l'hôtel du St. Esprit" (Roth. p. 222).1 Mais, après s'être installé dans l'unique pièce qui composait ce logement, il n'en fut pas du tout content. Il trouva que l'air humide et malsain gâtait ses plantes² et nuisait à sa santé (H. XII. p. 220), et il se plaignit à Mme. Boy de la Tour (Roth. p. 226) de l'inconvénient de n'avoir qu'une pièce, ce qui le livrait, sans refuge, aux curieux qui "pleuvaient" chez lui. Le 27 août, il parlait à cette amie de son projet de changer de chambre; nous ne savons pas s'il y donna suite. Il ne le semble pas, puisque vers le commencement de novembre il reprit ce sujet, cette fois avec Dusaulx³; il autorisa même celui-ci à lui chercher un appartement, mais s'en repentit aussitôt, et dans sa lettre du 7 novembre (Dusaulx, p. 36 et H. XII. p. 221), refusa de déloger. Un peu plus tard il changea une troisième fois d'avis. C'est Dusaulx qui nous le raconte (p. 71): "Pour être plus voisins, je m'avisai de lui renouveler la proposition que ie lui avais faite. Cette fois il s'agissait d'un joli appartement contigu au mien, qui donnait sur les Tuileries, et dont le prix ne

Digitized by Google

(7)

¹Les manuscrits de la lettre du 4 juillet 1770 à M. de la Tourette et celle du 20 juillet à Mme. de Nadaillac portent l'adresse "rue plastrière (sic) à l'Hôtel du Saint Esprit." (Mss. à Neuchâtel.)

² A. M. de la Tourette, 25 janvier 1772 (H. VI. p. 93) "Quoique j'eusse rassemblé qq. plantes depuis mon arrivée à Paris, ma négligence et *l'humidité de la chambre que j'ai d'abord habitée* ont tout laissé pourrir."

² Dusaulx—p. 34 f. "Vous me trouvez mal logé, me disait-il? En effet,

Dusaulx—p. 34 f. "Vous me trouvez mal logé, me disait-il? En effet, je ne le suis pas trop bien; mais j'y reste, parce que j'y suis:—Voulez-vous l'être mieux? Permettez-moi de vous chercher un appartement. Il y consentit d'abord, ensuite se rétracta: un moment après, il me laissa le maître à condition que dans le nouveau logement il y aurait un réduit propre à recevoir ses plantes et sa musique."

m'inquiétait pas. Il le connaissait.—J'y songeais, me répondit il, et j'en meurs d'envie: ma femme l'a vu; c'est notre affaire à tant d'égards! . . . Honnête homme, chargez-vous de cette négociation: que je sache avant deux heures à quoi m'en tenir; je vous attends." Mais Rousseau se repentit aussitôt de ce qu'il avait dit, et Dusaulx n'était pas plus tôt sorti de chez son ami que celuici alla louer "à deux pas d'ici un réduit à ma mesure et qui sera fort commode en y mettant des planches" (Dusaulx. p. 74). Cet épisode s'est passé probablement au mois de décembre, car le 28 décembre Rousseau écrivait à Mme. Boy de la Tour (Roth. p. 235), "I'ai pris, depuis quelque temps un petit logement, assez joli, quoiqu'au 5^e, auprès de mon ancienne demeure." Il en parle aussi à du Peyrou (H. XII. p. 240) le 2 juillet 1771. "Je me suis logé l'automne dernier moins au large, et à un 5e, mais assez agréablement selon mon goût et en grand et bon air." Cela s'accorde très bien encore avec le témoignage du Duc de Croÿ-Solre,4 qui alla le voir au mois de mars 1772. "Ayant appris qu'il était à un hôtel garni, j'y allai. Un vieux homme me dit qu'il n'y logeait plus, mais que c'était à trois portes de là. Nous y allâmes à tâtons quoique ce fût de jour; ayant gagné la rampe, ie montai toujours, sachant que c'était un 6e." C'était probablement l'appartement de la maison Venant, dont parle Musset-Pathay (Vie-I, p. 180), et où on dit (Petitain, Beaud. Brock.) que Rousseau passa les 8 ans de son séjour à Paris-ce qui, du reste, n'est pas exact, comme nous allons voir tout à l'heure. Au rez-de-chaussée de la maison, ou d'une maison voisine, il y avait la boutique d'un marchand de tableaux où on envoyait des lettres

^{*}Duc de Croy-Extraits des Mémoires-p. par Grouchy 1894.

⁶ Il se trompe; c'était au 5ième. Cela se trouve à plusieurs reprises dans les lettres de Rousseau de 1771-1774.

pour Jean Jacques.⁶ Nous en avons au moins une,—celle de Cossé⁷ (du 25 juillet, 1770) adressée à "M. Rousseau, chez un marchand de Tableaux, vis-à-vis l' Hôtel des Postes, à Paris."

L'appartement de Rousseau se composait de deux pièces, l'une obscure et donnant sur l'escalier, qui servait de cuisine et d'antichambre, l'autre plus grande, avec deux fenêtres qui donnaient sur la rue Platrière. Selon Dusaulx et le Prince de Ligne,8 ce n'était qu'un "grenier," un "galetas," "séjour de rats," et la renommée publique avait répandu cette idée, puisque Eymar, en racontant sa première visite chez le philosophe, dit que le tableau de désordre, de mesquinerie et même de lésine, qu'on lui avait fait était absolument contraire à la vérité. La description qu'il donne (M-P. inéd. II. p. 14), le 2 mai. 1774—trop longue pour être reproduite ici-ressemble assez à celle qu'on trouve dans Bernardin de Saint-Pierre en juin 1772. (B. de St. P. p. 31). La tenture de la chambre et les couvertures des deux petits lits étaient en cotonnade bleue et blanche; la table où travaillait Rousseau se trouvait à côté de la cheminée; il y avait une commode de bois de noyer placée entre les deux fenêtres; une grande armoire et quelques chaises de paille. Bernardin de Saint-Pierre mentionnait une épinette, tandis qu'Eymar, en 1774, quoique sa description soit très minutieuse, n'en parle pas. Peut-être a-t-il fallu que Rousseau s'en défasse, pour faire des économies.9 Entre juin 1772 et

⁶ Mais cf. ce que Rousseau en dit dans le premier Dialogue (H. IX p. 135, note). "On a mis pour cela dans la rue un marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, et à cette porte, qu'on tient fermée, un secret, afin que tous ceux qui voudraient entrer chez moi soient forcés de s'adresser aux voisins qui ont leurs instructions et leurs ordres."

^{&#}x27;Ann. VI p. 274 (Ms. à Neuchâtel.) cf. aussi

St. de Girardin-Mémoires p. 19, "il demeurait alors rue Platrière dans le voisinage de la Grande Poste."

Eymar—(mai 1774) "rue Platrière, vis-à-vis l'hôtel de la poste."

B. de St. P. (p. 31) en 1772 "rue Platrière à peu près vis-à-vis l'hôtel de la poste."

Prince de Ligne—Mes conversations avec J. J. Rousseau, dans ses Mélanges militaires, littéraires, etc., X.

[°]Cf. B. de St. P. p. 103. "Mais peu à peu il semblait s'exercer à quitter toutes les choses de la vie; il se défit de son forte piano, de son herbier—" etc.

Mais voir chapitre IV, p. 34. En 1775 ou 1776 Stanislas de Girardin essayait ches Jean-Jacques la musique copiée par celui-ci.

mai 1774 il doit avoir fait d'autres menus changements dans l'arrangement de son mobilier; en effet Bernardin dit qu'il y avait, fixés aux murs, un plan du parc et de la forêt de Montmorency et une estampe du roi d'Angleterre, tandis qu'Eymar parle de plusieurs médaillions en plâtre représentant Rousseau lui-même, et de deux belles estampes¹⁰ simplement encadrées—le paralytique servi par ses enfants, et un homme d'Etat assis. Il y avait, en outre, un serin dans sa cage, et aux fenêtres des caisses et des pots remplis de plantes.

Tous les deux nous font la description d'un intérieur très modeste, et même pauvre, mais propre, et assez agréable. Nous savons que Rousseau s'y plaisait beaucoup. En 1771 M. Delessert, revenant de Paris à Lyon, avait excité la commisération de sa belle-soeur en lui parlant de la pauvreté du logement de Rousseau. Dans sa lettre du 6 décembre de cette année, celui-ci la tranquillisa (Godet. p. 78) "Je ne comprends pas ce que Monsieur votre beau-frère a pu vous dire de mon logement, pour exciter là-dessus votre commisération. Mais je puis vous assurer que ce logement, quoique fort petit et fort haut, est fort gai, fort agréable, et qu'il paraît charmant à tous ceux qui me viennent voir, et que je n'en ai jamais occupé aucun qui fût plus de mon goût."

En effet, il était tellement content de cet appartement qu'il y resta quatre ans, et n'en déménagea que par nécessité, à cause d'un "voisinage scandaleux" qu'on lui avait donné. (Godet. p. 174-5.)

Son nouveau logement fut encore rue Platrière, seulement "quelques portes plus bas, vis-à-vis l'hôtel de Bullion."—donc plus près de la rue Coquillière (Voir plan. p. 12.) Mais quoique plus grand et plus commode, il lui plaisait pourtant beaucoup moins que l'autre. Il dit à Mme. Delessert qu'il y resterait "en attendant que j'en trouve qui me convienne d'avantage"—mais c'est là la dernière indication que nous ayons de lui à ce sujet, et nous ne savons pas s'il a persisté dans sa résoluton de changer de nouveau. Une phrase de Bernardin de Saint-Pierre (p. 23)

[&]quot;Cf. la lettre à Rey, 18 octobre 1773 (Bosscha, p. 307.) La comtesse d'Egmont a fait cadeau à Rousseau de quatre ou cinq belles estampes encadrées, "lesquelles font l'ornement de ma chambre."

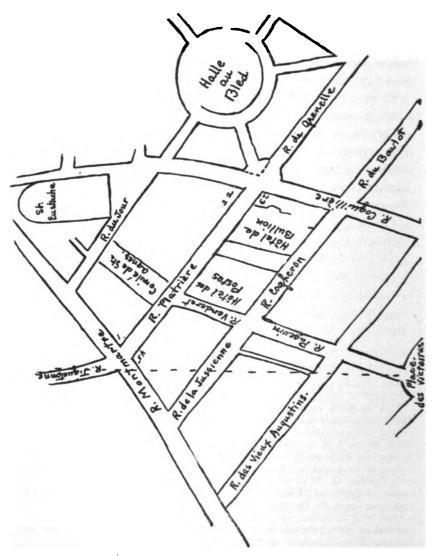
semblerait cependant indiquer que oui. En racontant comment il est allé chez Rousseau vers la fin de mai 1778, seulement pour apprendre que son ami était parti depuis quinze jours, il dit: "Je passai chez lui au carrefour de la rue Platrière." Or, une maison située "vis-à-vis l'hôtel de Bullion" ne pourrait pas être aussi "au carrefour de la rue Platrière."

Il est certain, donc, que pendant son séjour de 8 ans, Rousseau a habité—sans compter l'Hôtel du St. Esprit, où il s'est installé à son arrivée et où il n'est resté que quatre ou cinq mois—au moins deux maisons différentes. Il se peut qu'il en ait habité aussi une troisième, à l'angle de la rue Platrière et de la rue Coquillière.¹¹ Je ne crois pas qu'on puisse déterminer avec pleine exactitude l'emplacement de ces maisons dans la rue Platrière actuelle.¹²



[&]quot;A ce sujet du logement de Rousseau on trouve des renseignements assez contradictoires donnés par ses visiteurs. Par exemple, selon Grimm, janvier 1773, il habite "un 4e de la rue Platrière"; le Duc de Croÿ, en 1772, monte pour le voir au 6e; Pierre Picot, en 1771 le trouve au 3e, Eymar, en 1774 au 5e. Pour les 4 premières années de son séjour, ces choses-là n'ont aucune importance, car nous savons de Rousseau lui-même, qu'il habitait au 5e et qu'il ne changea de logement qu'à la fin de 1774. Aprés la lettre du 17 déc. 1774 à Mme. Delessert, nous n'avons pas un mot à ce sujet de Rousseau, donc pas moyen de contrôler les renseignements contradictoires, qui peuvent être de simples erreurs, ou bien des indications d'un nouveau déménagement. Il n'y en a, du reste, que de l'année 1776.—cf. Mme. Roland (lettre à Sophie Cannet, 29 fév. 1776): "J'entre dans l'allée d'un cordonnier, rue Platrière; je monte au second;" et Grimm—Corr. litt. Sept. 1776 et le Mercure de déc. 1776, qui parlent de son "5e étage."

²⁸ En 1912 on discuta ce sujet dans le supplément littéraire du Figaro du 13 juillet, et dans l'Intermédiaire des chercheurs et curieux du 30 juillet, 10 septembre et 10 octobre.



JAILLOT, Recherches sur Paris. 1773.

(Archives de la Seine.)

N. B. L'Hôtel des Postes occupe aujourd'hui le même emplacement.

L'Hôtel de Bullion est devenu la Salle des Ventes. (Figaro, Suppl. litt. du 13 juillet, 1912.)

CHAPITRE III

Finances

Pour les frais de son voyage à Paris, et pour s'y établir, il fallut que Rousseau se servit du capital qu'il avait dans la maison Boy de la Tour à Lyon. Il toucha 623 fr. le 7 juin, 1770 (Godet. App. I) avant de quitter Lyon, et au mois de novembre M. Boy de la Tour, étant à Paris, lui paya tout ce qui restait à son nom-1200 fr. Il y laissait cependant encore 2400 fr. qu'il avait déposés le 7 avril de cette même année au nom de Thérèse, et le 17 mars 1771 il écrivit à Mme. Boy de la Tour (Roth. 237): "Les dettes que j'ai été forcé de contracter pour me mettre dans mes meubles, et la gêne de ma situation présente me forcent de disposer de la petite somme qui reste entre les mains de Monsieur votre fils, et que j'avais compté laisser à ma femme." Il en reparla le 27 mars (Godet. p. 59.) et le 3 avril (Roth. p. 240). Entre le 3 et le 27 avril M. Boy de la Tour, faisant de nouveau un court séjour à Paris, paya à Thérèse 1220 fr. (Godet. App. I), à peu près la moité de son dépôt. Le 17 déc. 1771, Rousseau en retira encore 100 fr. pour la pension qu'il faisait à sa tante; et le 3 janvier 1772, il accusa réception à M. Boy de la Tour (Roth. p. 247) de 1232 1. 10 s.—le solde du "petit capital," en disant: "Il n'a pas moins fallu que la plus indispensable nécessité pour m'engager à retirer ce petit dépôt." Entre le 7 juin 1770 et les premiers mois de 1772, Rousseau avait donc mangé les 4275 fr. environ, qu'il avait dans la maison Boy de la Tour, et il ne lui restait plus que ses rentes viagères, et ce qu'il pouvait gagner en copiant de la musique.

Essayons maintenant de déterminer ce qu'il avait en fait de rentes viagères. Voici ce que nous savons à ce sujet de lui-même:

- 1. 17 ± 70 —à Mme. Delessert (Godet. p. 41):—"Me voyant réduit pour toutes ressources, en comptant ce qui est dans les mains de Monsieur votre frère (M. Boy de la Tour) à 600 fr. de rente, dont 200 sont très mal assurés."
- 2. 15 janvier 1772—à M. de Sartine (H. XII. p. 243 note)
 —en se plaignant des faux bruits au sujet des pensions qu'on lui

supposait: "Celles en particulier de Mme. Duchesne se réduisent toutes à une rente de 300 fr. stipulée dans le marché de mon Dictionnaire de Musique. J'en ai une de 600 fr. de milord Maréchal, dont je jouis par l'attention de celui qu'il en a chargé à ma prière, mais sans autre sûreté que son bon plaisir, n'ayant aucun acte valable pour le réclamer de mon chef. J'ai une rente de 10 livres sterling, pour mes livres que j'ai vendus en Angleterre, sur la tête de l'acheteur et sur la mienne, en sorte que cette rente doit s'éteindre au premier mourant. Tout cela fait ensemble 1100 fr. de viager, dont il n'y a pas 300 de solides. Ajoutez à cela quelque argent comptant, dernier reste du petit capital que j'ai consumé dans mes voyages et que je m'étais réservé pour avoir quelque avance en faisant ici mon établissement."

- 3. Dans une conversation citée par Bernardin de Saint-Pierre (p. 60) et qui aurait eu lieu un peu après la date de la lettre à Sartine: "Un libraire de Hollande par reconnaissance m'a fait 600 livres (fr.) de pension viagère dont 300 l. sont réversibles à ma femme après ma mort. Voilà toute ma fortune. Il m'en coûte 100 louis (2400 fr.) pour entretenir mon petit ménage; il faut que je gagne le surplus."
- 4. Dans le Second Dialogue (H. IX, p. 219), ". . . de tout cela bien calculé et bien prouvé, il résulta qu'avec quelque argent comptant, provenant tant de son accord avec l'Opéra que de la vente de ses livres de botanique et du reste d'un fond de mille écus (3000 fr.) qu'il avait à Lyon, et qu'il retira pour s'établir à Paris, toute sa fortune présente consiste en 800 fr. de rente viagère incertaine, et dont il n'a aucun titre, et 300 fr. de rente aussi viagère, mais assurée, du moins autant que la personne qui doit la payer sera solvable. 'Voilà très-fidèlement, me dit-il, à quoi se borne toute mon opulence.'"

De ces quatre citations, celle de Bernardin de Saint-Pierre ne mérite probablement pas une discussion très sérieuse. Les données

¹ B. de St. P. p. 62: "Il me raconta que, dans le temps même où il me parlait, un libraire de Paris mettait en vente une nouvelle édition de ses ouvrages et répandait le bruit . . . qu'il lui avait passé un contrat de 1000 écus de pension. R. s'en plaignit à M. de Sartine."

y sont très inexactes; (1) la pension du "libraire de Hollande" (Rey) n'était que de 300 l.; (2) c'était une pension faite à Thérèse, non pas à Rousseau; (3) d'ailleurs, Rousseau ne fait pas mention des trois autres pensions dont il parla lui-même à M. de Sartine vers le temps où cette conversation aurait eu lieu. Ce n'est pourtant pas au compte de Rousseau qu'il faut mettre tout cela; il est beaucoup plus probable que Bernardin, qui est d'une inexactitude extrême dans tous ces détails de dates et de chiffres, en écrivant quelque temps plus tard son rapport de cette conversation, a oublié et embrouillé ce que Rousseau lui avait dit.

Quant au passage tiré de la lettre à Mme. Delessert, on ne s'attendrait pas naturellement à ce qu'il établît des comptes exacts en écrivant à une amie. Il y parle de 600 francs de rente "dont 200 très mal assurés." Les 200 doivent être la pension que Dutens lui payait pour les livres vendus en Angleterre (cf. lettre à M. de Sartine); reste 400 fr., dont 300 sont probablement la pension payée par Duchesne, et 100 l'intérêt du capital qui était dans les mains de M. Boy de la Tour. Il ne compte pas ici la pension de 300 fr. que Thérèse tenait du libraire Rey, ni la pension de Milord Maréchal. Nous verrons tout à l'heure la raison de cette dernière omission.

Les deux autres citations sont d'une importance beaucoup plus grande; dans toutes les deux, Rousseau prétend établir un compte très exact. (Mais remarquons que c'est toujours avec l'intention de faire ressortir sa pauvreté—relative.) Dans la liste de pensions fournie par la lettre à M. de Sartine, notons que Rousseau ne donne à la livre sterling qu'une valeur de 20 fr. tandisque la valeur en était à cette époque 24 fr.; 2 notons aussi qu'il n'y compte pas, non plus que dans la lettre à Mme. Delessert, la pension de Thérèse, quoique, en se plaignant des bruits qu'on faisait courir sur sa fortune, il parle de pensions qu'on suppose faites à sa femme aussi bien que de celles qu'on lui attribue à lui.

Le passage du Second Dialogue date d'au moins deux ans plus

²Cf. citation d'une lettre de Milord Maréchal à la page 17.

tard que la lettre à M. de Sartine, mais ce que Rousseau y dit s'accorde très bien avec les données de cette lettre. Les 300 fr. assurés doivent être la pension de Duchesne, et les 800 incertains seraient donc les 200 de Dutens et les 600 de Milord Maréchal. Depuis janvier 1772, sa fortune a été augmentée par la vente de ses livres de bontanique et par ce que l'Opéra lui paya en 1774. Il ne manque pas de signaler cette augmentation, mais sans en dire rien de précis. De sorte que, sur ce point, nous ne savons pas à quoi nous en tenir. Dans ce passage Róusseau ne parle pas non plus de la pension de Thérèse. Il est permis évidemment, en dressant la liste de ses ressources d'omettre les pensions payées à sa femme, et ce que Rousseau dit au sujet de sa fortune est donc assez exact—à la lettre; mais puisqu'il n'y a pas de raisons de croire que les 300 fr. de Thérèse n'entrassent pas dans le budget du ménage, il me semble que son mari aurait montré plus d'honnêteté en ajoutant, dans ces déclarations, cette pension aux autres.

Pour débrouiller cette affairs des pensions, il faut remonter jusqu'en 1762. Au commencement de cette année, ou à la fin de l'année précédente, Marc-Michel Rey offrit de faire à Thérèse une pension à vie de 300 l., "en reconnaissance du bien que vous

^a Pas avant 1774, date de la réconciliation entre Rousseau et les directeurs de l'Opéra, mentionnée par les *Mémoires sec.* à la date du 24 avril 1774.

Beaudouin (II. p. 478) dit d'une façon très précise que sa fortune fut augmentée "de 340 l. par an, par le placement d'une somme de 2000 écus qu'il reçut de l'Opéra." Je ne sais pas d'où M. Beaudouin tire ses renseignements. Cela ne se trouve assurément pas dans le passage cité de du Peyrou (Discours préliminaire en tête de la seconde partie des Confessions -éd. 1790, p. VIII) et qu'il donne comme seule reférence. "M. de Girardin nous apprit, dit du Peyrou, qu'elle (Thérèse) avait outre ce viager (300 fr. de Rey-400 fr. de Milord Maréchal) la propriété d'un contrat de 15000 l. de principal provenant des 2000 écus (6000 l.) qui par ordre du Roi d'Angleterre lui furent comptés à la mort de Rousseau. . . . D. ux autres mille écus (60001.) avaient été payés par la direction de l'Opéra de Paris. . . . " Or les 6000 1. (ou fr.) en question furent payés à Thérèse par le nouveau directeur de l'Opéra, De Vesmes de Valgay, quand il lui acheta, après la mort de Rousseau, les six nouveaux airs du Devin. (Monin. R.H.L. p. 50—Les œuvres posthumes et la musique de J. J. Rousseau.)

(Rousseau) m'avez fait." Pendant les trois premiers mois de 1762, il discuta avec Rousseau les arrangements à faire pour cela (Bosscha. p. 129, 132, 138), et lui envoya enfin une copie du contrat par lequel il promit de payer, lui-même ou par ses héritiers, 300 l. par an en argent de France, à partir de 1763 (Bosscha. p. 153 note). C'était donc une rente viagère des mieux assurées.

En 1764, Rousseau fit avec Duchesne le contrat pour la publication du *Dictionnaire de musique*, en lui laissant le choix entre "200 louis (4800 fr.) en trois payements égaux, ou 100 louis (2400 fr.) en recevant le manuscrit et une pension viagére de 300 fr. bien assurés" (H. XI. p. 184.) De ces deux formes de payement proposées par Rousseau, Duchesne choisit la seconde.

En 1765 Milord Maréchal, ayant appris que l'entreprise de faire une Edition Générale des oeuvres avait manqué, écrivit à Rousseau le 22 mai "Vous m'appelez votre père. . . . ne puis-je exiger par l'autorité que ce titre me donne, que vous permettiez que je donne à mon fils 1200 fr. (50 l. sterling) de rente viagère?" (M-P. Vie II. p. 160). Rousseau n'en accepta que la moitié⁶—600 fr. en rente viagère, dont le capital de 300 louis (7200 fr.) fut remis par Milord Maréchal à du Peyrou au mois de juillet 1776 (H. XI, p. 373).

Mais à l'époque même où Rousseau acceptait cette pension de

Rey à Rousseau. (inédit) Ann. X. p. 38. Article sur Rousseau et M. M. Rey. par A. Schinz.

^{*}Confessions XII (H. IX. p. 69.) "Milord Maréchal m'en avait offert une de 1200 fr. que je n'avais acceptée qu'en la réduisant à moitié. Il m'en voulait envoyer le capital, que je refusai, par l'embarras de le placer. Il fit passer ce capital à du Peyrou, entre les mains de qui il est resté et qui m'en paye la rente viagère. . . . Joignant donc mon traité avec du P., la pension de Milord M. dont les ¾ étaient réversible à Thérèse après ma mort, et la rente de 300 fr. que j'avais sur Duchesne je pouvais compter sur une subsistance honnête, et pour moi, et après moi pour Thérèse, à qui je laissais 700 fr. de rente, tant de la pension de Rey que de celle de Milord Maréchal. . . . "

Milord Keith, il fit un accord avec du Peyrou⁷ qui se substitua à la compagnie Neuchâteloise, laquelle avait entrepris et puis abandonné l'Edition Générale (Bosscha. p. 250). Du Peyrou reçut "le recueil" de tous les matériaux pour l'édition générale, tant manuscrits qu'imprimés, avec les mémoires de la vie de Rousseau et toutes les pièces qui s'y rapportaient, et en échange il promit de payer à Rousseau une rente viagère de 1600 fr. (Bosscha. p. 251).

Puis, pendant le séjour en Angleterre, Rousseau reçut de M. Dutens, pour ses livres, une pension de 10 l. sterling (240 fr.) et aussi la pension (de 100 l. sterling) que lui fit le roi d'Angleterre. De sorte qu'en 1767 quand ils rentrèrent en France, Rousseau et Thérèse auraient eu, sans compter celle du roi, des pensions viagères s'elevant à 3000 francs, ce qui leur aurait amplement suffi. Mais à ce moment commença pour Jean Jacques une période de trouble et d'agitation extraordinaires, pendant laquelle il renonça à la pension du roi d'Angleterre, et rompit son accord avec du Peyrou, restant son débiteur de 100 louis (2400 fr.) que du Peyrou lui avait déjà payés et que Rousseau tenait à restituer. Il pensait renoncer aussi à la pension de Milord Maréchal, mais se décida enfin à la recevoir au moins assez longtemps pour pouvoir

⁷ H. XI. p. 253—lettre à du Peyrou, 23 mai 1765. "Comme . . . notre convention générale est faite, rien ne presse sur le reste."

Bosscha, p. 263—lettre à Rey, 18 octobre 1765. "Il est vrai que l'accord pour l'édition de mes écrits est une affaire faite."

Confessions XII (H. IX. p. 69 "Je lui remis tous les matériaux de cette édition . . . j'y joignis l'engagement de lui remettre les mémoires de ma vie, et je le fis dépositaire généralement de tous mes papiers, avec la condition expresse de n'en faire usage qu'après ma mort. Au moyen de cela la pension viagère qu'il se chargeait de me payer suffisait pour ma subsistance."

⁸ H. XII. p. 80—lettre à M. d'Ivernois, 26 avril 1768. "Je crois pour de bonnes raisons, devoir renoncer à la pension du roi d'Angleterre; et pour des raisons non moins bonnes j'ai rompu irrévocablement l'accord que j'avais fait avec M. du Peyrou."

payer les 100 louis de du Peyrou.9 Il lui proposa cet arrangement le 24 mars 1768:--"il me semblait que, sans rien changer à la destination de cette rente, quatre ou cinq ans, dont une partie est déjà écoulée, suffisaient pour acquitter ces 100 louis." Nous ne savons pas ce que du Peyrou en dit; mais depuis ce temps-là jusqu'en 1770 nous n'entendons plus parler de cette rente. Dans une lettre du 28 février 1770, Rousseau lui écrivait: "Je n'avais pas besoin, mon cher hôte, de la note que vous m'avez envoyée pour être convaincu de votre exactitude dans les comptes. Cette note me fait plaisir, en ce que j'y vois approcher le temps où nous serons tout à fait quittes, et vous me faites désirer de vivre au moins jusque-là. Il n'est pas temps encore de parler des arrangements ultérieurs." (H. XII. p. 202). Le 5 novembre, en renvoyant un mandat de du Peyrou, il disait: "Pourquoi voulez-vous prendre des arrangements positifs sur des suppositions, et m'envoyer un mandat sur vos banquiers sans savoir si je suis équitablement dans le cas de m'en prévaloir. Attendez du moins que, de retour chez vous, vous puissiez vérifier par vous-même l'état des choses, et ne m'exposez pas, en recevant des payments avant l'échéance, à redevenir votre débiteur sans en rien savoir." On pourrait conclure de cela que du Peyrou avait accepté la proposition de Rousseau, et qu'il recevait lui-même la rente provenant des 300 louis de Milord Maréchal jusqu'en 1770, quand, sa dette acquittée, Rousseau recommença à toucher les 600 francs par an.

[°]Cf. H. XII. pp. 73, 81, 83—lettres à du Peyrou, 24 mars, 29 avril, 10 juin 1768. "... ayant nettement refusé de vous rembourser de vos 100 louis sur l'argent qui vous a été remis par milord maréchal ... il faut ou que je tire de ma poche ces 100 louis pour vous les rendre, ou que je vous en reste débiteur. Or je ne veux point rester votre débiteur."... "Refuserez-vous de vous rembourser de ces 100 louis, parce que je ne veux pas recevoir les 200 autres? ... Vous me pressez de vous répondre catégoriquement si je veux recevoir la rente viagère ... Je vous réponds à cela que, si vous refusez de vous rembourser du payment des 100 louis que je vous dois ... Je la recevrai ... jusqu'à ce que vous soyez payé; après cela je verrai ce que j'aurai à faire ... Bien entendu qu'aussitôt que la somme qui vous a été remise pour moi par milord maréchal lui sera restituée, il faudra bien qu'à votre tour vous receviez la restitution des 100 louis." (H. XII. p. 81-2).

De sorte que pendant les années 1768-1770 il ne touchait que les 200 fr. de Dutens, les 300 fr. de Duchesne, les 300 fr. que Rey payait à Thérèse, et environ 100 fr. d'intérêt du petit capital qui était dans la maison Boy de la Tour; 900 fr. donc, y compris la pension de Thérèse, et de ces 900 fr. il payait chaque année 100 fr. à sa vieille tante, Mme. Goncerut.10

Ce n'était donc pas sans raison qu'il se plaignait de sa pauvreté à cette époque-là; il n'avait, en effet, que la moitié des 1600 fr. "qui est la somme que je dépense annuellement, dit-il à Rey (Bosscha. p. 250), depuis que je vis dans mon ménage." A partir de juillet 1770, quand il toucha de nouveau la pension de Milord Maréchal il avait environ 1440 fr. de rentes viagères qui lui furent payées jusqu'au moment de sa mort.¹¹ Ajoutons que sa tante mourut au commencement de 1775 (Godet. p. 175), et dès lors Rousseau n'eut plus à prendre sur sa petite rente les 100 fr. qu'il lui payait tous les ans depuis 1768.

En résumé, les Rousseau semblent avoir touché 800 fr. au moment de guitter Monquin, environ 1300 fr. de la fin de 1770 jusqu'à 1775, et environ 1400 fr. de 1775 jusqu'à la mort de Jean-Jacques.

Il est bien certain que Rousseau ne croyait pas pouvoir vivre à Paris sans avoir quelque chose de plus que ses pensions viagères. Dans le Second Dialogue (H. IX. p. 219), ayant déclaré qu'il ne possédait que 1100 fr. de rente, plus quelque argent comptant:

²⁶ Pour la pension faite à la tante Goncerut cf.

H. XII p. 55-lettre à M. d'Ivernois, 29 janvier, 1768.

H. XII p. 63—lettre à M. Guy, 17 février, 1768. Godet—pp. 41, 57, 60, 62, 119, 158—à Mme. Delessert.

¹¹ Pension de Duchesne--- "servie jusqu'à la mort de Rousseau"-ce sont les mots de d'Avenel-R. d. d. m-15 nov. 1908.

Pension de Dutens-devait s'éteindre au premier mourant-Dutens n'est mort qu'en 1812.

Pension de Rey-payée à Thérèse après la mort de Rousseau-Cf. lettre de Girardin à Rey, 8 août 1778, Bosscha-p. 316.

Pension de Milord Maréchal—Cf. Lettres de du Peyrou à Rey 7 déc. 1778, 16 jan. 1779. Bosscha, p. 311, 312: "Il (M. de Girardin) doit si peu ignorer que les 600 1. de pension viagère constituée à M. R. sont réversibles pour 400 1. à sa veuve, que dès ma première lettre . . . je lui mandai cet arrangement et lui remis pour Mme. R. une lettre de 300 1. pour les 6 premiers (mois) de l'année échus en juillet, etc. . . . "

"Vous pourriez, continua-t-il, dire comme tant d'autres que, pour un philosophe austère, onze cents francs de rente devraient. . . . suffire à ma subsistance. . . . A cela je réponds, premièrement, que je ne suis ni philosophe, ni austère, et que cette vie dure, dont il plaît à vos messieurs de me faire un devoir, n'a jamais été ni de mon goût, ni dans mes principes, tant que par des moyens justes et honnêtes, j'ai pu éviter de m'y réduire. . . . sans avoir jamais été riche, j'ai toujours vécu commodément; et il m'est de toute impossibilité de vivre commodément dans mon petit ménage avec onze cents francs de rente."

En faisant ses plans pour rentrer dans la capitale, il avait pensé à reprendre son ancien métier de copiste et il en avait parlé évidemment à des amis, car très tôt après son arrivée à Paris, dans sa première lettre à M. de la Tourette (H. VI, p. 89) il lui dit, en parlant de ses dîners en ville et de ses visites: "Tout ceci n'est pas le moyen de reprendre la copie de la musique d'une façon bien lucrative, et j'ai peur qu'à force de dîner en ville je ne finisse par mourir de faim chez moi." A peine était-il à Paris depuis trois semaines qu'on y parlait de sa décision de se faire copiste comme d'une chose connue, 12 et Grimm (15 juil.) prétendait même que Rousseau disait avoir besoin de gagner 1500 francs par an avec ses copies pour être à son aise. Il y avait naturellement des gens qui l'accusaient de se faire copiste par affectation. Morellet, par exemple, dit dans ses Mémoires (Chap. 5, p. 107): "Rousseau continue froidement de copier de la musique comme il faisait avec affectation devant ceux qui venaient le voir, en répétant qu'il fallait qu'il vécût de son travail." Jean-Jacques savait qu'on portait contre lui ces accusations et il s'en plaignit, entre autres auprès de M. de Sartine le 15 janvier 1772 (H. XII, p. 242.); aussi dans le Second Dialogue (H. IX, p. 219). Après sa mort on imagina encore autre chose, et on commença à répandre le bruit qu'il n'employait pas pour lui-même l'argent gagné en

²³ Mme. du Deffand. Correspondance complète avec ses amis—Paris 1865, lettre à Walpole 15 juil. 1770.

copiant, mais qu'il le donnait à de plus pauvres que lui. Lui-même déclara toujours qu'il le faisait par nécessité. "Pourquoi voulezvous que, sur mes vieux jours, je fasse sans nécessité le dur apprentissage d'une vie plus que frugale, à laquelle mon corps n'est point accoutumé; tandis qu'un travail qui n'est pour moi qu'un plaisir me procure la continuation de ces mêmes commodités, dont l'habitude m'a fait un besoin, et qui, de toute autre manière, seraient moins à ma portée ou me coûteraient beaucoup plus cher?"

Maintenant que gagnait-il ainsi? Ce que nous savons confirme que pendant les deux ou trois premiers mois de son séjour il ne s'était pas, peut-être, livré très sérieusement à son travail. registre de copies (tenu régulièrement depuis le ler avril 1772 jusqu'au 22 août 1777) ne fait commencer son travail que le ler septembre 1770 (Jansen, M. p. 475), et ce ne fut qu'à la fin de 1771 ou le commencement de 1772 que les commandes lui vinrent en abondance, et qu'il se décida à s'y livrer tout entier (Roth. p. 249; Godet. p. 115). A partir de ce moment il travaillait avec un tel acharnement qu'il ne se donnait même plus le temps d'écrire des lettres. (Cf. sa dernière lettre à Mme. Boy de la Tour, le 18 janvier 1773: "Mes occupations me tiennent surtout en hiver, cloué à ma besogne avec une telle assiduité que je n'ai plus le temps ni le courage d'écrire aucunes lettres.") Son registre de copies montre un total de 9,236½ pages de musique copiées entre le ler avril 1772 et le 22 août 1777. 9,236½ pages à 10 sous la page (M-P. inéd. II. p. 23) nous donnent 4,618 fr. en cinq ans et demi, ou environ 838 fr. par an. Ce qui, ajouté à ses rentes viagères, lui faisait un revenu d'environ 2,238 fr.

Rousseau cessa de tenir son registre à la date du 22 août 1777, comme s'il renonçait désormais à ce travail. Nous apprenons aussi par Pierre Prévost, précepteur des enfants de Mme. Delessert, et qui connaissait Rousseau à cette époque-là, que Jean-Jacques avait "cessé de copier de la musique la dernière année de sa vie, et déjà auparavant il se livrait peu à ce travail." De sorte que même

¹⁸ L'Année littéraire 1778 t. VIII, lettre de Mme. de la Motte (i. e. Mme. de la Tour de Franqueville) et Correspondance Secrète de Métra, le janvier 1780.

en ne payant plus les 100 fr. par an à sa tante, Jean-Jacques était vraiment plus pauvre à partir de 1777 qu'il n'avait été depuis 1771. Si, en 1774, il ne croyait pas pouvoir vivre commodément sans ajouter à ses rentes viagères ce qu'il gagnait par sa copie, cela lui devenait naturellement encore plus difficile, à mesure que lui et sa femme viellissaient et sentaient le besoin d'une vie plus aisée. Malheureusement aussi, au moment où il commençait à moins gagner, Thérèse tombait malade; il fallait ajouter encore aux dépenses du ménage en lui donnant une domestique (H. IX, p. 403) et voilà Rousseau qui tombe dans une crise de découragement et de pessimisme, et qui écrit au mois de février 1777 le fameux mémoire dans lequel il demande n'importe où un asile pour lui et pour sa femme.

Même après sa mort, on discutait encore si c'était par nécessité qu'il avait copié de la musique. LeBègue de Presle dit que Rousseau, à la fin de sa vie, quoiqu'il n'eût pas un revenu assez grand pour vivre à Paris et payer un domestique, n'était pas "à la misère," puisqu'il avait 1440 livres de rentes viagères. L'auteur des Mémoires Secrets (9 mars 1779) est d'une autre opinion-"La cause, dit-il que M. LeBègue de Presle donne au départ de est. assez gauche. . . puisqu'il con-. . . vient que ce philosophe possédait 1450 l. de rentes constituées, premier fonds assez suffisant pour un ménage aussi médiocre que celui de Rousseau." Il est probablement vrai qu'on aurait pu vivre à Paris avec les 1300 ou 1400 fr. de rente dont disposaient Jean-Jacques et Thérèse à partir de la fin de 1770; encore plus, quand, à partir de 1774, cette rente fut augmentée par l'argent reçu de l'Opéra et par les 100 fr. par an qu'il n'avait plus à payer à sa tante. Mais il est aussi probable que Rousseau ne savait pasnous venons de voir qu'il ne voulait pas-vivre de si peu, surtout vers la fin de sa vie lorsqu'il ne se sentait pas la force de se priver et de faire des économies. Il me semble aussi, d'après les faits que nous avons computés, que Rousseau voulait toujours se faire croire un peu plus pauvre qu'il ne l'était. Ce n'était pas, évidemment, pour obtenir des cadeaux-puisqu'il n'en voulait

24 Smith College Studies in Modern Languages

jamais recevoir; c'était probablement encore une manifestation de sa manie—pour faire ressortir plus clairement ses malheurs et la méchanceté de ses ennemis.

TABLEAU DES RENTES DONT DISPOSAIENT ROUSSEAU ET
THERESE DE 1767 A 1778

Rousseau	1767	1768	1769	1770	1771	1772	1773	1774	1775	1776	1777	1778	1
Duchesne	300	300	300	300	300	300	300	300	300	300	300	300	1
Milord Maré- }	600				600	600	600	600	600	600	600	600	Rentes Viagères
du Peyrou	1600												
Dutens	240	240	240	240	240	240	240	240	240	240	240	240)
sur son		100	100	100	?								'
Copie					۴	838	83 8	838	83 8	838	1		
			—	—			_					-	
Total	2740	64 0	640	640	1140	1978	1978	1978	1978	1978	1140	1140	
Rente que } R. payait } à sa tante	100	100	100	100	100	100	100	100					
			<u> </u>	—					_	—			
Reste	2640	540	540	540	1040	1878	1878	1878	1978	1978	1140	1140	
Thérèse													
Rey	300	300	300	300	300	300	300	300	300	300	300	800	Rente Viagère
				_	—		<u> </u>		<u> </u>	_			
Rente To- tale dont disposaient Rousseau et Thérèse	2940	840	840	840	1 34 0	2178	2178	2178	2278	2278	1440	1440	
P. du Roi d'Angle-terre	24 00												

CHAPITRE IV

Occupations

1. La copie.

Rousseau venait donc à Paris en 1770 avec l'intention de reprendre son métier de copiste de musique. Comme nous venons de le voir, il se plaignait d'abord des visites et des distractions de la vie sociale qui l'empêchaient de se mettre bien sérieusement au travail; mais il obtint quand même et livra quelques commandes dès l'été de 1770.1

C'était surtout la matinée qu'il consacrait à ce travail. Selon Bernardin de Saint Pierre (p. 49-50) "il se levait à cinq heures du matin en été, se mettait à copier de la musique jusqu'à sept heures et demie; alors il déjeunait et pendant son déjeuner il s'occupait à arranger sur du papier les plantes qu'il avait cueillies l'après-midi de la veille; après déjeuner il se remettait à copier de la musique. Il dînait à midi et demi. A une heure et demie il allait prendre du café assez souvent au "Café des Champs Elysées" où nous nous donnions rendez-vous. Ensuite il allait herboriser dans les campagnes." Pendant l'hiver il sortait moins et travaillait davantage. (Roth. pp. 249 et 258.)

Ses visiteurs le trouvaient presque toujours penché sur sa copie, qu'il continuait tranquillement, "notant et causant à la fois." C'est ainsi qu'il reçut pour la première fois Bernardin de Saint-Pierre (p. 31), Goldoni,² et Champagneux (Buffenoir p. 199) en 1775. "Dès la seconde visite, dit Champagneux, il me demanda la permission de continuer son travail, dont il dit qu'il était obligé de se faire une ressource pour vivre. . . . Quand j'avais le talent d'amener la conversation sur des sujets qui piquaient sa curiosité ou flattaient son coeur, adieu règle et notes—il oubliait tout cela pour se livrer à l'expansion de ses idées."

²Goldoni. Mémoires 1787—III. p. 126 s.

¹ H. XII. A M. de Saint-Germain, 14 août 1770: "J'y exerce mon ancien métier de copiste."

Mieux que cela, depuis qu'on savait que Jean-Jacques s'était fait copiste, les curieux se servaient volontiers de ce prétexte pour entrer chez lui en apportant de la musique à copier, qu'ils oubliaient même parfois de retirer et de payer.8 Eymar—qui s'était lui-même servi de ce moyen de faire la connaissance du philosophe-raconte (M-P. inéd. II, p. 23f.) que pendant sa seconde visite, il arriva un jeune homme "d'une figure intéressante qui vint apporter quelques feuilles de musique à copier, et dont l'embarras et la timidité déguisèrent mal le véritable motif de Rousseau s'en apercut, et néanmoins le recut fort bien. Il se chargea de sa musique et fixa le jour auquel elle serait prête—mais quand le jeune homme fut sorti il se tourna vers nous et dit: Cette personne m'a bien l'air d'être venue chez moi dans un tout autre but que celui qui a paru l'y amener." Une autre fois un seigneur russe,4 le comte Schouvalof, qui avait employé la même ruse avec assez de succès, gâta tout, une fois la conversation engagée, en avouant que sa musique à copier n'était qu'un simple prétexte. "Rousseau fronce le sourcil et ramasse en hâte la musique.—Je suis chambellan de sa Majesté Impériale.— Tant pis pour vous, répond le citoyen de Genève. Puis, en se levant: Voilà votre musique et votre argent; remportez-les; mais comme vous m'avez fait perdre deux heures, je retiens 12 francs.⁵ Puis il le pousse hors de sa chambre et referme la porte."

C'est ainsi que le Marquis de Girardin fit, en 1775 ou 1776, la connaissance de celui qui devait être son hôte à Ermenonville en 1778. Son fils Stanislas nous raconte⁶ que son père fit connaissance avec Rousseau à son retour d'Italie. Jean-Jacques

^a Cf. son Registre de copies de musique. (Jansen M. p. 475) "18 pages en parties séparées . . . pour Mme. la Comtesse d'Egmont dont elle a oublié de me payer la copie" . . . "77 pages de *Duo de Guzman*, copiées pour Mme. la Princesse de Pignatelli, et qui ne m'ont pas non plus été payées."

⁴ Comte d'Allonville—Mémoires secrets de 1770 à 1830. Chap. XIV. p. 181.

⁶ A raison de 10 sous le page, cela ferait 12 pages par heure; plus qu'il n'aurait vraiment pu faire en une heure de travail. Il fait payer cher au chambellan impérial ces deux heures gaspillées!

Stanislas de Girardin-Mémoires, journal et souvenirs. 1829.

"demeurait alors rue Platrière dans le voisinage de la Grande Poste. Mon père s'était introduit chez lui en lui portant de la musique italienne à copier,—il multipliait par ce moyen les occasions de le voir. Il me menait quelques fois avec lui pour essayer la musique copiée par Jean-Jacques."

Sa clientèle, cependant, ne se composait ni exclusivement, ni en majeure partie de ces curieux. S'il en avait été ainsi, on les aurait vus venir d'abord en foule, pendant que son retour à Paris faisait sensation, et puis en nombre toujours diminuant, tandis que c'est juste le contraire qui eut lieu. Lui-même ne date (Jansen, M. p. 475.) le commencement de son travail sérieux que du premier septembre 1770 (deux mois après son retour) et le petit commerce ne battit son plein qu'encore plus tard (Roth. "L'ouvrage, qui durant près de deux ans ne venait qu'avec peine, m'est venu tout d'un coup en abondance et assez à propos" (Godet, p. 115). Le premier avril 1772, il commenca à tenir un registre (Jansen, M. p. 475 s. et H. IX. p. 215) de toutes ses copies payées, "dans l'ordre où elles ont été faites, et sous chacun de ces numéros est marqué, avec la date du jour où la copie a été achevée, le nom de la personne pour qui elle a été faite, ensuite l'indication de la pièce, le nombre des parties séparées. . . . et enfin le nombre des pages." Les numéros sont arrangés en centaines, chaque centaine marquée par une lettre de l'alphabet. Il fait commencer le registre au numéro B. 1., ayant réservé la centaine A au travail fait entre le premier septembre 1770 et le premier avril 1772-travail qui par conséquent ne figure pas dans le registre. La dernière entrée, celle du 22 août 1777 est E. 60., ce qui fait 360 copies (9,236½ pages) en cinq ans et demi. Toutes les copies faites depuis le premier avril 1772 portaient à la fin, avec les initiales IJR, une lettre et un numéro correspondants à ceux du registre. Il y a, en outre, à la fin du registre, une page où il inscrivait la musique qu'il copiait gratuitement pour des amis, et enfin une liste des pièces qui restaient entre ses mains au moment où il cessa de tenir son registre. Il s'était résigné, vers la fin de sa vie, à abandonner ce travail qui devenait de plus en plus difficile et pénible. Sa main n'était plus ni assez ferme, ni assez rapide, et sa vue s'affaiblissait; il trouvait aussi qu'il gaspillait trop de temps avec des importuns qui apportaient ou remportaient leur musique. "Un autre inconvénient très grave me forcera d'abandonner enfin ce travail.... c'est l'abord fréquent d'étrangers... qui s'introduisent chez moi sous ce prétexte, et qui savent ensuite s'y cramponner malgré moi." (H. IX, p. 227 note.)

Nous venons de voir le soin qu'il mettait à inscrire et à numéroter toutes ses copies et à séparer celles qu'on lui payait de celles dont il faisait cadeau à ses amis; nous allons voir qu'il se piquait aussi de faire de très belles et de très exactes copies. Grimm disait déjà le 15 juillet 1770: "il prétend n'avoir pas son pareil;" et il semble que cette fois Grimm n'ait pas beaucoup exagéré. Le Prince de Ligne (op. cit.), ayant entendu parler de ce faible de Rousseau, en profita pour s'assurer un bon accueil. Etant allé le voir pendant la première quinzaine de juillet 1770, il lui parla d'abord de ses gros livres de botanique. et puis lui demanda: "Est-il vrai que vous soyez si habile pour copier la musique?"-et Rousseau de lui montrer ses copies, en disant: "Voyez comme cela est propre." En recevant la visite de Goldoni,8 le philosophe se leva, lui montra une copie qu'il était en train de faire, et dit, mais peut-être en plaisantant un peu:-"Voyez si personne copie de la musique comme moi; je défie qu'une partition sorte de la presse aussi belle et aussi exacte qu'elle sort de chez moi." En effet, elles étaient très belles, et, selon Corancez, "d'une exactitude rare." Eymar (M-P. inéd. II, p. 47) en parle aussi avec enthousiasme. "Je n'ai rien dit encore de la beauté et de la perfection de sa copie. Elle ne laissait absolument rien à désirer. Notes, paroles et

⁷LeB. de P.; aussi H. IX. p. 227: "Il est vrai qu'avancé déjà dans la vieillesse, il ne peut espérer de vaquer longtemps encore à son travail: sa main déjà tremblotante lui refuse un service aisé; sa note se déforme, son activité diminue; il fait moins d'ouvrage et moins bien dans plus de temps"

aussi-Girardin à du Peyrou, 22 juil. 1778.

Goldoni-Op. cit.

signes, tout semblait être moins l'ouvrage de la plume que du burin. . . . Il se piquait même d'y mettre du luxe, et de la prodigalité, s'il est permis de nommer ainsi l'élégance la plus recherchée. Chaque première page, après le titre, était ornée d'une vignette ou d'un fleuron; une belle encre rouge marquait le genre du morceau et faisait ressortir à l'œil les piano et les forte: les paroles étaient alignées sous le chant avec un réglet, un tiret proprement façonné servait à réunir les parties qui devaient aller ensemble; enfin, au bout de la dernière page, le nombre total des mesures était rapporté, et le tout se terminait par un chiffre ou une signature en lettres initiales à peu près de cette manière—JJR cop.; telle était la copie de Rousseau."

Avec "l'honnêteté d'un ouvrier de bonne foi," comme dit Bernardin de Saint-Pierre (p. 60), il faisait très consciencieusement les copies qu'on lui demandait, et refusait toujours d'accepter plus que le prix qu'il avait fixé, quoiqu'on essayât parfois de lui faire la charité en lui payant davantage (B.-B., p. 363). Cependant, par une logique assez bizarre, il se faisait payer plus cher (10 sous la page) parce qu'il travaillait plus lentement et faisait plus de fautes que n'en faisaient d'autres copistes "moins distraits et plus expéditifs que lui."9

Ce ne fut pas sans protestations de la part de ses amis que Rousseau s'occupa ainsi pendant ses années de Paris. Tous se faisaient un devoir de le plaindre, ou de l'engager à reprendre plutôt sa plume de philosophe. Mais lui, ayant renoncé définitivement à faire des livres, paraissait très content et ne trouvait pas bon que ses amis se mêlassent tellement de ses affaires à lui. "Vous me plaignez, dit-il à ce sujet à Goldoni (op. cit.) parceque je m'occupe à copier? Vous croyez que je ferais mieux de composer des livres pour des gens qui ne savent pas lire et pour fournir des articles à des journalistes méchants? Vous êtes dans l'erreur. J'aime la musique de passion, je copie des originaux

⁶ Eymar—M-P. inéd. II. p. 23; aussi H. IX p. 226. "Il travaille lentement, pesamment, fait beaucoup de fautes, efface ou recommence sans cesse; cela l'a forcé de taxer haut son ouvrage, quoiqu'il en sente mieux que personne l'imperfection."

excellents, cela me donne de quoi vivre, cela m'amuse et en voilà assez pour moi." Bernardin de Saint-Pierre (p. 65) lui demandait s'il n'aurait pas pu prendre quelque autre état que celui de copiste, et Rousseau lui répondit: "Il n'y a point d'emploi qui n'ait ses charges. Il faut une occupation. J'aurais cent mille livres de rente que je copierais de la musique: c'est pour moi à la fois un travail et un plaisir." Il prétendait aussi qu' "en copiant de bonne musique il jouissait d'un concert parfait." (Prévost.)

Il avait donc trouvé un métier qui l'occupait sans le fatiguer, et en même temps lui procurait un vrai plaisir; qui lui donnait de quoi mener une vie indépendante et pas trop dure, tout en le laissant libre d'arranger comme il voulait sa journée dont il ne devait compte à personne.

2. La Botanique.

L'étude de la botanique devenait par moments chez Rousseau une vraie passion. Pendant son séjour à Lyon, avant d'arriver à Paris, il avait herborisé avec ses amis de là-bas, et à peine rentré dans la capitale, il se mit en relations avec les principaux botanistes et jardiniers du jour. Il alla voir le jardin d'un M. Cochin (H. VI, p. 88); il fit la connaissance de Richard (Ibid.), qui promit de lui montrer les jardins du Trianon; surtout on lui fit accueil au Jardin du Roi (H. VI, pp. 89 et 90). Il y allait causer avec les deux de Jussieu, l'oncle et le neveu, et assistait aux promenades d'herborisation qu'ils avaient l'habitude de faire avec leurs éléves (Mém. Sec. 22 et 26 juil. 1770). Ce fut au Jardin du Roi aussi qu'il fit la connaissance du grand Lamarck, oet du jardinier Thouin dont la collection de graines (H. VI, p. 94) excita tellement son émulation que pendant deux ou trois ans il demandait à tout le monde 11 des fruits et des graines pour

^{**} Revue hebdomadaire 21 nov. 1908 p. 309. Lamarck se lie avec les botanistes du Jardin des Plantes et herborise avec Jean Jacques Rousseau, qui ne parait pas l'avoir séduit. Article d'Edmond Perrier.

¹¹ A Linné—le 21 sept. 1771 (H. XII, p. 241). A M. de la Tourette, le 26 nov. 1770 (H. VI, p. 90), le 25 janv. 1772 (H. VI, p. 92). A M. de Malesherbes (H. VI, p. 63).

augmenter sa petite collection; il en recevait même de l'Angleterre. (H. VI, p. 94).

Il aurait voulu cependant consacrer encore plus de temps à la botanique, et il trouvait que d'autres soins la lui avaient fait extrêmement négliger. "Depuis que je suis à Paris, écrivait-il le 26 novembre à M. de la Tourette, (H. VI, p. 91) je n'ai été que 3 ou 4 fois au Jardin du Roi; quoiqu'on m'y accueille avec la plus grande honnêteté, et qu'on m'y donne volontiers des échantillons de plantes, je vous avoue que je n'ai pu m'enhardir encore à demander des graines. . . . " Mais il faisait déjà des projets pour la saison prochaine, où il comptait se "remettre au courant de la botanique." Il parlait aussi d'une promenade d'herborisation qu'il comptait faire "le printemps prochain" à Montmorency (Ibid.) Il y alla, en effet, pendant le printemps ou l'été de 1771 avec Antoine Laurent de Jussieu et "la caterve du Jardin du Roi," mais sans réussir à trouver le plantago monanthus qu'il désirait surtout revoir, et que, lui, ainsi que les autres membres de l'expédition, cherchaient avec soin autour de l'étang (H. VI, p. 62).

Cela nous étonne—et cela étonnait déjà les contemporains—que ces parties d'herborisation aient pu convenir au "promeneur solitaire." Et de fait, elles ne lui plaisaient pas trop; il finit par y renoncer. Au printemps de 1772, il écrivait à Malesherbes: "J'ai suivi M. de Jussieu l'aîné (Bernard) dans sa dernière herborisation, et je la trouvai si tumultueuse et si peu utile pour moi que quand il en aurait encore fait, j'aurais renoncé à l'y suivre." Cependant, à en croire Antoine Laurent de Jussieu, le neveu, Rousseau aurait herborisé avec lui et M. Thouin toutes les semaines pendant cinq des derniers étés de sa vie. 12

Rousseau avait toujours aimé la promenade, et depuis qu'il s'intéressait aux plantes, il l'aimait davantage encore. Tous les jours pendant la belle saison, il se promenait l'après-midi. Le plus souvent il était seul. Thérèse ne partageait pas son enthousiasme pour la nature, et son mari avait toutes les peines

²⁸ Annales du Museum d'histoire naturelle, Paris, 1808, t. XI.

du monde à obtenir cinq ou six fois l'an qu'elle sortit avec lui (H. XII, p. 220). Parfois il fut accompagné par un ami; par Dusaulx pendant les quelques mois que dura leur amitié (Dusaulx, p. 112); au moins une fois il alla herboriser avec Monsieur de Malesherbes, probablement pendant l'été de 1771.18 Après qu'il se fut lié d'amitié avec Bernardin de Saint-Pierre (au mois de juin 1771),14 il prit l'habitude de sortir avec lui. Au moins une fois par semaine pendant qu'il faisait beau, ils parcouraient l'après-midi les environs de Paris, causant et herborisant. Parfois même on partait le matin à 7 heures, on dînait à 2 heures dans quelque village et on ne revenait que le soir ou à la nuit. Un lundi de Pâques (probablement en 1776 ou 1777)¹⁵ ils firent une expédition au Mont Valérien (B. de St.-P., p. 106). Ce jour-là ils dinèrent dans le réfectoire d'une communauté de religieux, assistèrent ensuite dans la chapelle à la litanie des voyageurs, et se promenèrent dans le cloître et dans le jardin d'où on jouissait d'un spectacle magnifique. "Vue immense; grand rideau de nuages et de pluies; Paris élevant ses tours; des coups de lumière au loin. . . . des nuages plombés, se succédant de l'ouest, remplissaient les vallons." (B. de St.-P., p. 109.) Une autre fois Bernardin conduisit Rousseau à Romainville (B. de St.-P., p. 109), pour lui montrer à son tour un paysage à son goût. On passa une journée délicieuse, on dîna au cabaret de Romainville et pour ajouter au plaisir, on eut du café que Bernardin avait apporté, sachant que c'était une des "choses de luxe" que Rousseau aimait.

Ils parcoururent de cette façon les bords de la Seine, le Pré St. Gervais, le Bois de Boulogne, le Parc de la Muette, les hauteurs de Sèvres, etc.; Rousseau herborisant, le chapeau sous le bras ou accroché à sa poche, même en plein soleil, et armé

¹² A M. de Malesherbes, 21 oct. 1771 et 11 nov. (1771)—(Pougens.)

¹⁶ Cf. Bernardin de Saint-Pierre—p. 31. Bernardin se trompe d'une année. La lettre de Rousseau citée par lui à la page 35, et dont l'orginal existe au Musée Carnavalet, est datée: "ce vendredi 3 août 1771."

²⁶ Cf. p. 109 du récit de Bernardin: "J'ai été à la Trappe. . . ." Il avait visité la Trappe pendant un voyage qu'il fit au printemps de 1775.

d'une loupe, d'une boîte de fer blanc et d'un "petit louchet de fer blanc ajusté avec une serpette de même, qu'il agençait au bout de sa canne pour attraper les plantes qu'il ne pouvait atteindre" (B. de St.-P., p. 163). Bernardin s'intéressait plutôt aux conversations qu'aux plantes. C'était pendant ces promenades autour de Paris que Rousseau cueillait les plantes destinées à la composition de ses herbiers.

Outre son grand herbier in-folio, auquel il faisait toujours des additions, il se donna beaucoup de peine pendant les deux premières années de son séjour pour en faire un joli petit in 8 pour Mlle. Julie Boy de la Tour. Il le lui avait promis au printemps de 1770, quand il herborisait avec elle dans les environs de Lyon (Godet, p. 82). Enfin, vers la fin d'avril 1772 le travail fut achevé et Rousseau confia le paquet à M. Guyenet qui retournait au Val de Travers. Le précieux envoi n'arriva cependant à sa destination qu'après d'assez longs délais (Roth. p. 255). Au mois de juillet "la tante Julie"—comme Rousseau avait l'habitude de l'appeler l'attendait encore; et Rousseau s'inquiétait. "Je n'ai pas laissé, dit-il, d'y prendre quelque soin. C'est une perte qui, quoique petite, ne me serait pas facile à réparer promptement" (Godet. p. 98). Voici la description de cet herbier (Ann. II, p. 261); on ne s'étonne pas que Rousseau ait mis deux ans à le faire: "Chaque plante a été disposée dans un feuillet double et fixée au moyen de bandelettes en papier vert et doré sur le recto du second feuillet, lequel est encadré de deux filets à l'encre rouge. Deux feuillets doubles demeurés vides, ouvrent et terminent l'herbier: sur l'un est écrit 'Ceci est le dessus' et sur l'autre, 'Ceci est le dessous.' Des arabesques à l'encre bleue. . . . ornent les faces extérieures de deux cartons qui servent de couvertures: il y a quatre attaches en soie de même couleur." Pour chaque plante, le numéro et le nom sont inscrits sur le recto du premier feuillet, et l'herbier est accompagné d'une liste numérotée du contenu. "Iamais, dit Prévost, herboriste n'a poussé plus loin la délicatesse et la propreté dans l'arrangement des plantes sur le papier. . . . Son moussier de format in 12 était un petit chef

d'œuvre d'élégance." Il mettait évidemment le même soin à faire de beaux herbiers qu'à produire de belles pages de musique, et la même recherche de l'élégance se voit dans la copie des deux premières parties de la Julie qu'il fit pendant l'hiver de 1757. (H. VIII, p. 313). Lui-même dans son Second Dialogue dit: "Il s'attache plus à faire de jolis herbiers qu'à classer et caractériser les genres et les espèces. Il employait un temps et des soins incroyables à dessécher, à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles; de sorte que, collant avec soin ces fragments sur des papiers qu'il ornait de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignait l'éclat de la miniature et le charme de l'imitation." (H. IX, p. 188).

Deux années plus tard, vers la fin de mai 1774, Rousseau envoya à Lyon un second herbier, destiné, celui-ci à l'amusement et à l'instruction de sa petite élève Madelon Delessert (Godet. p. 165), pour qui il avait aussi écrit les Lettres élémentaires sur la Botanique.

Enfin, en même temps qu'il composait l'herbier de Mlle. Boy de la Tour, Rousseau en faisait un encore pour M. de Malesherbes qui aimait la botanique et l'étudiait sous la direction de son ami. En octobre 1771, Jean-Jacques lui envoya un "échantillon d'herbier" de format in 4°, dans lequel it avait mis, entre autres, un morceau du "vrai papier, qui jusqu'ici n'était point connu en France, pas même de M. de Jussieu." C'était son ami M. de la Tourette de Lyon qui l'avait rapporté de Naples et qui le lui avait donné.

A ce moment-là Rousseau s'intéressait particulièrement aux mousses et aux lichens—goût qu'il avait pris à Wootton. Il alla les étudier au Bois de Boulogne (H. VI, p. 62.) et il engagea Malesherbes à en faire de même dans son parc. Pour lui faciliter cette étude, il lui envoya en décembre un "moussier," en offrant de classer et de nommer, autant qu'il lui serait possible, les échantillons que Malesherbes lui enverrait. (H. VI, p. 64).

Non content de travailler à son herbier à lui, et d'en faire pour ces trois amis (qui étaient aussi en quelque sorte ses élèves), il fut tellement transporté par son enthousiasme qu'il conçut l'idée,—dans l'automne de 1771,—de faire aussi des herbiers à vendre à des amateurs de botanique. Au mois de novembre il fit part de son projet à Malesherbes, qui lui répondit, le 2 janvier 1772, qu'il était bien sûr de six personnes qui en demanderaient, et peut-être davantage. Rousseau en parla aussi dans ses lettres, à M. de la Tourette (H. VI, p. 94) et à la Duchesse de Portland (H. VI, p. 77.) Il comptait collectionner les plantes pendant l'été de 1772 et puis les arranger et faire les herbiers au cours de l'hiver suivant. En effet, il rassembla une quantité de plantes, et fit de grands préparatifs, mais quand le moment arriva de se servir de tout cela, il se sentit effrayé par la tâche qu'il s'était imposée. Il renonça donc à vendre des herbiers, ¹⁶ mais il continua trois ou quatre collections miniatures "pour donner encore quelque objet à ses courses champêtres."

Le découragement dont il se sentit pris au moment d'arranger toutes ses plantes contribua sans doute à diminuer son goût pour la botanique à partir de l'hiver de 1773.¹⁷ Jusqu'alors il avait entretenu des correspondances presque entièrement botaniques avec M. de la Tourette de Lyon, avec M. de Malesherbes, et avec la Duchesse de Portland, sans parler du traité élémentaire sous forme de lettres qu'il composait pour la fillette de Mme. Delessert. Dès le mois de janvier 1773, il dit à M. de la Tourette que son occupation principale (la copie) et la diminution de ses forces avaient ralenti son goût pour la botanique. A plusieurs reprises ensuite il se plaignit de l'appesantissement et de la paresse qui l'empêchaient de courir les bois et les prés; et enfin, le 6 octobre, il annonçait à M. de Malesherbes qu'il avait entièrement abandonné les herbiers et presque entièrement la botanique. Le 15 décembre il en fit part aussi à Mme. Delessert: "le partage d'un temps qui

³⁶ A Malesherbes—18 avril 1773—(Pougens)—"J'ai ramassé une grande quantité de plantes. J'ai acheté des boites, du papier, du carton, des portefeuilles, j'ai fait des cadres. Ce n'est que quand j'ai voulu venir enfin à l'emploi de tout cela que j'ai senti mon insuffisance."

[&]quot; Jansen (Rousseau als Botaniker) l'attribue à sa préoccupation—pendant la période de 1773-1776—de l'idée du complot, et de la composition des Dialogues.

m'est nécessaire et dont la botanique ne me dédommagerait pas m'ont forcé d'y renoncer." Mais il répéta qu'il serait toujours rempli d'empressement de faire ce qu'il pourrait pour le divertissement ou l'enseignement de Mme. Delessert et de sa famille; et il fit même l'effort de lui écrire, au printemps de 1774, une dernière lettre sur les arbres fruitiers. Mais c'est là la fin de ses correspondances botaniques. Le 11 juillet 1776, il écrivait à la Duchesse de Portland: "Je me suis défait de tous mes livres de botanique, 18 j'en ai quitté l'agréable amusement devenu trop fatiguant."

Pourtant, voici bien Rousseau. Après avoir renoncé à toutlivres, herbiers et même sa collection de graines "qu'il a donnés à M. Boin, (sic.—il a voulu dire Thouin) jardinier du Jardin du Roi, qu'il estimait beaucoup" (B. de St.-P., p. 92), et après s'être borné pendant quatre ans à revoir seulement dans ses promenades les plantes communes des environs de Paris, un brusque revirement se produisit au printemps de 1777; une fois de plus il se livra à l'étude de la botanique "avec un engouement qui tient de l'extravagance. . . . Tout d'un coup, âgé de 65 ans passés, privé du peu de mémoire que j'avais et des forces qui me restaient pour courir la campagne; sans guide, sans livres, sans jardin, sans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant pour la première fois. . . . Hors d'état de racheter des livres de botanique, je me suis mis en devoir de transcrire ceux qu'on m'a prêtés." (H. IX, p. 373.) Cela est confirmé par Pierre Prévost, qui connut Rousseau pendant les dernières années de sa vie. "Il se procurait divers livres de botanique—surtout d'anciens auteurs-dont il faisait des extraits écrits et rangés avec un soin et

¹⁸ Cf. aussi Rêveries (H. IV, p. 373) et Bernardin de Saint-Pierre, p. 103. En 1770, Rousseau avait promis ses livres de botanique à du Peyrou: "J'ai apporté (à Paris) mes livres et mon herbier par votre conseil même, et parce qu'en effet ils m'ont fait tant de bien dans mes malheurs que j'ai résolu de ne m'en détacher qu'à la dernière extrémité; . . . Du reste leur destination n'est point changée; et puisque vous m'avez demandé la préférence, selon toute apparence ils ne tarderont pas beaucoup à vous revenir." (H. XII, p. 222). En fin de compte, cependant, les livres furent achetés par un M. Malthus (H. IX, p. 216 note).

un ordre recherchés." Ce travail à la fin de sa vie prit la place des courses de botanique auxquelles il dit avoir renoncé par lassitude et par ennui, parceque les environs de Paris ne lui offraient plus rien de piquant. Nous savons par sa correspondance que, pendant les premières années de son séjour, il empruntait des livres de botanique à M. de Malesherbes. Il en consultait aussi à la Bibliothèque du Roi, et les notes et les extraits qu'il tirait de ces livres se trouvent encore parmi ses manuscrits. (Jansen, B. p. 172).

Non content de lire et de faire des extraits, Rousseau commença aussi à refaire un herbier, et il a dû y travailler avec assiduité, ayant composé pendant ce dernier été de sa vie (1777) "six cahiers de plantes, chacun de l'épaisseur d'un volume in 4º ordinaire." (Prévost.) Pour faire cela, il sortait souvent de 9 heures du matin à midi ou même jusqu'à une heure, et l'aprèsmidi jusqu'à la nuit. Le soir et le matin avant de sortir, il s'occupait à arranger sur le papier les plantes qu'il avait cueillies. A Ermenonville il en trouva encore beaucoup de très intéressantes dont il s'empressa d'enrichir sa collection.

Un "dernier herbier" de Jean-Jacques, qui compte onze volumes, et qui aurait été légué par lui à Mlle. de Girardin l'ainée, se trouve—à l'exception du troisième tome—au Musée botanique de Berlin (Jansen, B. p. 256). En 1823 on mit en vente à Paris, au Musée Européen, "l'herbier que Rousseau avait recueilli pour son usage. Sa veuve en avait fait hommage à M. LeBègue de Presle, médecin et ami particulier de Rousseau. Cet herbier se compose d'environ 1,500 familles, format in 40."19 Enfin, M. Buffenoir a vu chez le Marquis Stanislas de Girardin à Paris le "dernier herbier de l'auteur des Confessions," composé de 6 cartons et contenant des notes de la main de Rousseau. Le Marquis de Girardin a signé en 1894 la déclaration que voici:

¹⁰ Deville—La botanique de Jean Jacques Rousseau. Paris, 1823, p. 317-318.

SMITH COLLEGE STUDIES IN MODERN LANGUAGES

38

"Je certifie que cet herbier est celui que J. J. Rousseau recueillit à Ermenonville chez mon arrière-grand-père le Marquis de Girardin . . . et que cet herbier me vient directement de ma famille, dont il n'est jamais sorti." (Buffenoir. App. II, p. 453.)

Voilà encore un problème à résoudre.

CHAPITRE V

Visites

Pendant ce dernier séjour à Paris, les lettres que Rousseau écrivait à ses amis sont pleines de phrases comme celles-ci: "Je suis livré . . . sans refuge à tous ceux qui m'obsèdent, et qui tâchent de ne pas me laisser un moment de liberté."—"Voilà des arrivants, il faut finir" (Roth. p. 228.)—"Je suis, depuis mon arrivée, tellement accablé de visites et de dîners que si ceci dure, il est impossible que j'y tienne" (H. VI, p. 89)—"Vu qu'on ne me laisse pas trop disposer de mon temps" (Roth. p. 223.)—"A l'égard des gens qui pleuvent chez moi" (H. VII, p. 247).

Tout au commencement il ne laissa pas, quoiqu'il en dise, d'être un peu flatté de cet empressement; mais bientôt il commença à s'inquiéter. Par exemple, dans une lettre au Comte Wielhorski (à la requête duquel il avait fait les Considérations sur le Gouvernement de Pologne) il parlait des "visites aussi frivoles qu'affectées que, depuis l'écrit que je vous remis, j'ai souvent reçues de plusieurs personnes d'une nation dont je ne pense pas mieux que vous, qui sûrement m'aime encore moins que je ne l'estime" (Ann. VIII, p. 77). C'est en avril 1774 qu'il dit cela; dans les Dialogues (H. IX, p. 268-9) il parle avec encore plus d'amertume des gens qui l'obsèdent, traduisant leur curiosité et leurs bêtises en termes de haine et de mépris. Des gens qui venaient se plaindre auprès de lui, lui demander des conseils, ou des secours, il dit: "La façon dont ils se présentent, le ton qu'ils prennent en lui parlant, les fades louanges qu'ils lui donnent, le patelinage qu'ils y joignent, le fiel qu'ils ne peuvent s'abstenir d'y mêler, tout décèle en eux de petits histrions grimaciers qui ne savent ou ne daignent pas mieux jouer leurs rôles. Mais quand ils n'ont plus retrouvé la facilité de s'introduire avec ce pathos, ils ont bientôt repris leur allure naturelle et substitué, pour forcer sa porte, la férocité des tigres à la flexibilité des serpents. Il faut avoir vu les assauts que sa femme est forcée de soutenir sans cesse, les injures et les outrages qu'elle essuie journellement de tous ces humbles admirateurs, de tous ces vertueux infortunés, à la moindre résistance qu'ils trouvent."

Il y a évidemment de l'exagération dans ce qu'il dit là; mais nous avons le témoignage de ses amis pour prouver qu'il ne se plaignait pas absolument sans cause. Dusaulx, qui le connut pendant la première année de son séjour, et qui-on ne voit pas trop bien pourquoi-lui plut beaucoup, quoique pas très longtemps, nous raconte (Dusaulx. p. 55-6) que Rousseau le pria un jour de recevoir à sa place les visiteurs: des "importuns et de charmantes importunes, dont j'entends à peine le langage entortillé." "Làdessus, dit Dusaulx, arrivèrent des femmes de la cour, dont quelques-unes y allaient, il est vrai, mais sans en être; toutes dévotes ardentes de Jean-Jacques, et suivies de jolis messieurs saupoudrés d'ambre, et qui sifflaient en parlant. Le moment d'après survint la muse limonadière,1 les mains pleines de petits vers innocents qu'elle faisait ou faisait faire dans son café pour les mariages, les naissances, les morts de tous les rois, princes et princesses de l'Europe. . . . La conversation s'engage: Jean-Jacques dit quelques mots d'un air embarrassé . . . puis il me fait signe de jouer mon rôle. Après les avoir honnêtement reçus et expédiés de même, au nom du maître du logis, ils s'en allèrent si contents qu'ils promirent de revenir bientôt. J'avoue que i'étais aussi fort content de moi-même: Rousseau ne l'était pas tant. . . . Si je vous laissais aller, Monsieur, vous me mèneriez plus loin que je ne veux."

"Il venait des hommes de tout état le visiter," dit Bernardin de Saint-Pierre (p. 65), et plus loin: "chez lui, j'y ai toujours vu du monde" (p. 100).

Quand Escherny vint à Paris en 1770 et recommença à fréquenter Rousseau, après une longue séparation, "il se répandit, dit-il (Escherny III, p. 156 s.), que j'avais quelque crédit sur son esprit . . . il me venait de tous côtés de la ville et de dehors

¹ Mme. Bourette, limonadière et auteur d'une comédie et d'un recueil de vers. Cf. Quérard *La France littéraire*, I, p. 467, et Musset-Pathay, *Vie*, II, p. 28. Elle essaya, mais sans succès, d'attirer Rousseau à son café.

des gens qui désiraient voir et connaître Rousseau. On me les adressait, ou ils venaient directement à moi; j'en refusais plusieurs sous différents prétextes; mais ceux que je lui présentais étaient toujours très bien reçus, et le nombre n'en était pas petit."

A côté de cela, nous avons aussi les récits plus ou moins détaillés de quantité de visites. A quoi bon avoir été chez Jean-Jacques si on n'en parlait pas à tout le monde? Aussi chacun s'est-il empressé de raconter son entrevue dans des lettres, dans des mémoires et même dans les journaux. Citons seulement quelques-uns des plus intéressants et des moins connus de ces récits, sans répéter ici ceux de Eymar, de Corancez, de Dusaulx, de Bernardin de Saint-Pierre et d'autres qu'on trouvera chez tous les biographes de Rousseau depuis Musset-Pathay.

Dès son arrivée à Paris, le Prince de Ligne² se précipita chez Rousseau sans s'être même muni d'un prétexte pour le voir. Ne sachant comment expliquer sa visite, il feignit de se tromper, demanda si c'était là qu'habitait M. Rousseau de Toulouse (Rédacteur du Journal Encyclopédique). "—Je ne suis que Rousseau de Genève, répondit Jean-Jacques. —Ah, oui, ce grand herboriseur. Je le vois bien. Que d'herbes, et de gros livres! Ils valent mieux que tous ceux qu'on écrit." Il fit semblant d'admirer l'herbier, "ce recueil très peu intéressant," et ensuite la musique que Rousseau était en train de copier, et réussit ainsi à gagner l'attention et l'intérêt du philosophe. "Je ne m'aperçus pas qu'il se méfiât de moi le moins du monde. A la vérité, je l'avais tenu bien en haleine depuis que j'entrai, pour ne pas lui donner le temps de réfléchir sur ma visite."

En 1772 le Duc de Croÿ,³ ami du Prince de Ligne, voulant, lui aussi, voir le philosophe, pria le Prince de le présenter, "Mais, dit-il, voyant que cela traînait, et étant persuadé que je

⁸Prince de Ligne. Mélanges militaires, etc. X p. 268 s. Dans son Manuel bibliographique, tome III M. Lanson signale un article de la Revue illustrée de 1903, par Ad. Brisson, Quelques pages inédites de Moreau le Jeune, où se trouve le récit d'une visite à J. J. Rousseau. Ces "pages inédites" ne sont que des extraits copiés mot à mot des Mélanges militaires du Prince de Ligne.

Duc de Croy. Extraits des Mémoires, p. par Grouchy 1894.

l'apprivoiserais d'abord, en ne lui parlant que des objets qui l'intéressaient alors, qui étaient la botanique, et de plus, ayant grand désir de savoir ce qu'il pensait du plan de mes ouvrages, et de sonder sa façon de penser sur les grands objets, je résolus d'y aller tout simplement. . . . Parvenu à sa porte, je frappai. Sa femme toujours en manière de servante m'ouvrit et m'annonça. Je la suivis de peur qu'il ne dise qu'il n'y était pas, et, ayant débuté par des objets qui l'intéressaient et qui nous conduisirent à bien d'autres, nous fûmes bientôt bons amis. . . . Il me reçut bien, sans gêne; il a le meilleur ton de la bonne compagnie." La conversation dura deux heures; on discuta entre autres choses la manière d'étudier la botanique, les oeuvres de Rousseau, les antiquités, etc., pendant que Thérèse tricotait à côté de son mari, et s'inquiétait beaucoup de ce que le laquais du Duc toussait, craignant qu'il ne s'enrhumât dans leur petite antichambre.

Mais tous les visiteurs n'étaient pas aussi habiles que ces deux messieurs, et ne réussirent pas, par conséquent à capter l'intérêt et la confiance de l'ombrageux Jean-Jacques. Il y avait, par exemple, le jeune homme d'Alais (M-P. inéd. II, p. 29) qui admirait beaucoup la Julie. Voulant lier connaissance avec l'auteur, il s'adressa à Madame Mazoyer, de Lyon, qu'il savait être une amie de Rousseau, et il lui demanda une lettre-que la dame lui refusa net. Elle lui suggéra, cependant, l'idée de porter à Rousseau des figues fraîches que celui-ci aimait beaucoup, et elle permit même de les offrir en son nom et de sa part. Evidemment elle ne connaissait pas trop bien les idées de son ami au sujet des cadeaux, sans cela elle aurait su que ce n'était pas là un moyen de se mettre dans ses bonnes grâces. Le jeune homme, lui, ne soupçonnait même pas qu'il y eût dans ce petit cadeau de quoi frustrer toutes ses espérances, et se vantait déjà à ses compagnons de voyage de sa future amitié avec le grand homme. "Arrivé à Paris, sa première affaire est d'aller chez Rousseau. Il lui présente, de la part de l'amie de Lyon, le précieux paquet qu'il tient gracieusement à la main; . . . il le prie de l'agréer, ajoutant qu'il s'estime le plus heureux des mortels d'en être le porteur . . . et cent

autres grossières flagorneries du même genre qui ne tardèrent pas à faire sourciller Rousseau.-Madame Mazoyer, lui dit froidement celui-ci, a sans doute accompagné son obligeant envoi d'une lettre ou d'un billet?-Non, monsieur, répond le jeune homme; ella a jugé que l'objet n'en valait pas la peine; elle m'a tout simplement chargé de vous les remettre de sa part, et moi, enchanté. etc, etc.—N'allez pas plus loin, reprend Rousseau, je reçois très rarement des présents et je n'en reçois jamais auxquels ne soit joint un avis de la personne dont ils viennent. Je remercie Mme. Mazoyer de ses figues, mais je ne les accepte pas.—Quoi! vous me feriez l'affront de les refuser!-Je n'entends pas vous faire un affront, j'entends seulement ne pas me départir d'une régle inviolable que je me suis prescrite.—Cela est bien dur pour moi, et je ne m'attendais pas à un semblable accueil.—J'en suis fâché, mais je n'en fais point d'autre à ceux qui, sans titre, viennent m'offrir des cadeaux, et veulent me forcer à les accepter."

Les gens qu'il accueillait ainsi s'en plaignaient naturellement à leurs amis, de sorte qu' avoir accès auprès de lui passait pour très difficile "surtout, dit Eymar (M. P. inéd. II, p. 7), depuis que le bruit courait de cette brusque réponse: 'l'ours n'est pas visible,' qu'il venait de faire à un visiteur importun, en lui fermant sa porte." Par conséquent on imagnait les moyens les plus bizarres et les plus inattendus pour se faire recevoir. Un seigneur russe, par exemple, se déguisa en perruquier et lui porta le matin sa perruque. Rousseau à sa maladresse eut des doutes. Il vérifia que le garçon perruquier s'était laissé corrompre, et ne voulut plus des services du maître. (Brizard.)

Corancez, qui, quoique bon ami du philosophe, s'était fait une loi de ne lui présenter personne, avait une fois chez lui une jeune Anglaise, amie de sa femme et qui désirait ardemment voir Rousseau. Pour lui donner ce plaisir sans, cependant, se départir de la règle qu'il s'était imposée, Corancez lui proposa de prendre le costume de la bonne et de venir avec lui chez Rousseau un jour où il devait y conduire un de ses enfants que Jean-Jacques voulait voir. La ruse réussit très bien—Rousseau remarqua l'air délicat

de la prétendue bonne, mais sans soupçonner apparemment la vérité. Il causa avec elle et la plaignit d'avoir un état dont les fatigues paraissaient devoir surpasser ses forces.

Encore un cas. Cette fois, c'est un Monsieur Deville, qui raconte⁴ comment en 1774 ou 1775, se trouvant un jour dans le magasin du bonnetier, chez qui il habitait, rue Montmartre, il entend le propriétaire qui disait à un de ses garçons: "Allez porter les bas à M. Rousseau." Deville demande si c'est de Jean-Jacques Rousseau qu'il s'agit, et sur une réponse affirmative, sollicite la permission d'accompagner le garçon. "Vous en êtes le maître, répliqua le bonnetier, et nous nous acheminons vers la rue Platrière, où Rousseau demeurait alors. Nous arrivons chez lui, nous frappons à sa porte qu'il ouvre lui-même. Je vis en entrant qu'il s'occupait à copier de la musique.-Monsieur, je vous apporte les bas que vous avez demandés, dit le jeune homme.-Ah, fort bien, répondit Rousseau, voyons. A peine le jeune homme avait déroulé son paquet que nos oreilles sont frappées du bruit d'une sonnette qui venait de la rue; nous reconnûmes aussitôt qu'on portait le saint viatique à un mourant. A l'instant Jean-Jacques ouvre sa fenêtre, ôte son bonnet, se met à genoux, ferme les veux et se recueille un instant. Nous en fimes autant. Quand le saint viatique fut passé, il se lève et ferme sa fenêtre. Ma surprise était extrême, et je ne puis m'empêcher de lui dire:-Ouoi, Monsieur Rousseau, vous êtes protestant, et vous vous agenouillez devant le saint viatique?—Oui, monsieur, me réponditil, quand on prononce le nom de Dieu, il faut que tout genou fléchisse."

Mais les ruses ne réussissaient pas toujours. Bernardin de Saint-Pierre dit avoir été témoin plus d'une fois de la manière sèche dont Jean-Jacques éconduisait quelques-uns de ses visiteurs. En 1771, il refusa de recevoir chez lui Mme. de Créqui, en lui disant, "Je reçois chez moi, j'en conviens, des gens pour qui je n'ai nulle estime; mais je les reçois par force; je ne leur cache pas mon dédain." (H. XII, p. 238.) Le 23 mai 1776, dans une lettre

Dans La Quotidienne du 21 juin 1819.

à Mme. la Comtesse de. . . . le ton est encore plus amer: "Je serais touché de l'honneur de votre visite faite avec les sentiments dont je me sens digne; mais quiconque ne veut voir que le rhinocéros doit aller, s'il veut, à la foire, et non pas chez moi." (H. XII, p. 251) En 1776 la jeune Marie Phlipon essaya de se faire recevoir mais ne réussit même pas à franchir le seuil de l'anti-chambre.⁵

On a beaucoup reproché à Rousseau cette sauvagerie. Sans essayer de l'excuser, on peut cependant se l'expliquer. Il n'est guère probable, naturellement, que tous ces gens fussent des ennemis, des espions. Au contraire, il y en avait sans doute qui admiraient Rousseau et qui, venant en toute sincérité lui témoigner leur admiration et leur reconnaissance, se seront montrés, à cause de leur timidité, gênés et mal à l'aise; et cela n'aura pas manqué d'éveiller des soupçons chez Jean-Jacques. D'autres encore, quoique bien intentionnés, auront froissé et contrarié, par leur maladresse et manque de sympathie, le grand homme à qui ils voulaient rendre hommage. Il est bien certain, d'ailleurs, que beaucoup des gens qui allaient chez lui n'avaient vraiment d'autre but que de voir cet original tout simplement pour pouvoir dire qu'ils l'avaient vu. En tout cela il n'y avait probablement qu'une curiosité frivole, qui tenait à se satisfaire sans égards aux sentiments qu'elle pouvait exciter chez la victime de ses importunités. La victime, cependant, pour peu qu'elle eût de pénétration, ne pouvait manquer de s'apercevoir de la frivolité de ces prétextes de visites.⁶ et de sentir que ce n'était ni un vrai besoin, ni une admiration sincère, ni sympathie intellectuelle, ni conformité de goûts qui les attiraient chez lui. Cette conviction bien établie, seul un homme très vain et très frivole lui-même n'en aurait pas été dégoûté. Rousseau, plus que ne l'aurait été un autre, fut

⁶ Mme. Roland. Lettres aux demoiselles Cannet, 1841. Lettre à Sophie Cannet, 29 févier, 1776.

^{*}Il la voyait, en effet. Cf. Bernardin de Saint-Pierre Op. cit. p. 65— "Je lui disais,—Sans le savoir ne vous serais-je pas importun comme ces gens-là?—Quelle différence, me répondit-il, d'eux à vous. Ces messieurs viennent par curiosité, pour dire qu'ils m'ont vu, pour connaître les détails de mon petit ménage et pour s'en moquer."

profondément blessé et déçu; et, passant toujours d'un extrême à l'autre, il ferma un jour sa porte et refusa obstinément de recevoir des inconnus, et même des gens qu'il connaissait, mais qui lui avaient déplu. Il avait fini par se persuader que c'étaient des ennemis, ou qu'ils étaient employés par ses ennemis.

Nous venons de citer seulement quelques récits de visites d'occasion. Or il y eut des visiteurs réguliers, dont les relations avec Rousseau sont plus importantes, et qui méritent un chapitre spécial. Avant d'y arriver, ajoutons brièvement qu'il y eut aussi des correspondances. Ceux qui ne pouvaient pas venir le voir lui écrivaient volontiers des lettres; et il "lui faudrait, dit-il (H. IX, p. 269), vingt ans d'application pour lire seulement tous les manuscrits qu'on le vient prier de revoir, de corriger, de refondre. . . . il lui faudrait dix mains et dix secrétaires pour écrire les requêtes, placets, lettres, mémoires, compliments, vers, bouquets, dont on vient à l'envi le charger, vu la grande éloquence de sa plume et la grande bonté de son coeur : car c'est toujours là l'ordinaire refrain de ces personnages sincères."7 Il brode, bien entendu; cependant il y a là quelque chose de vrai. Nous avons dans la correspondance de cette période au moins une réponse de Rousseau à une lettre de ce genre écrite par un jeune homme qui prétendait vouloir se suicider.8 Ennuyé par ces lettres, il prit bientôt l'habitude de

¹Cf. aussi Dialogues-H. IX, p. 269, note. "Au moment même où j'écris ceci, une dame de province vient de me proposer douze francs, en attendant mieux, pour lui ecrire une belle lettre a un prince. C'est dommage que je ne me sois pas avisé de lever boutique sous les charniers des Innocents; j'y aurais pu faire assez bien mes affaires."

^{*}H. XII, p. 227. AM. . . . 24 nov. 1770. Cf. aussi Eymar, Op. cit. p. 31. "J'avais reçu d'un avocat de mes amis, M. Beaux de Maguilles, un gros paquet contenant entr'autres papiers une lettre pour Rousseau, qu'il me chargeait de lui rendre en main propre, me prévenant qu'il y avait inséré le prospectus du plan d'un grand ouvrage de philosophie qu'il avait composé et sur lequel il désirait consulter le philosophe de Genève avant de le livrer à l'impression."

n'en recevoir que celles dont il connaissait l'écriture (H. VI, p. 79). De cette façon il se protégeait contre les importuns, et il évitait de payer le port d'une quantité de lettres qui coûtaient cher et qui ne valaient rien. Naturellement il courait aussi le risque de perdre ainsi des lettres qui lui auraient fait plaisir, ou qui auraient pu lui être de quelque profit.

CHAPITRE VI

Amis

I. Ses anciens amis.

Loin de fuir ses amis d'autrefois, Rousseau les rechercha. Dès le 5 juillet 1770, il écrivait à Mme. Boy de la Tour, "J'ai repris . . . mes anciennes connaissances; j'ai eu du plaisir à les retrouver et elles ont aussi marqué de la satisfaction à me revoir," et le mois suivant il dit la même chose à M. de Saint-Germain (H. XII, p. 219). Il refusa même la connaissance d'un certain M. Desboulmiers,¹ en disant que "les anciennes connaissances doivent être préférées aux nouvelles," et qu'il n'a même plus le temps de suffire aux anciennes.

Non seulement il recevait les visites de ses amis de Paris, mais ses amis de Lyon et d'autres villes aussi profitaient des affaires qui les amenaient à Paris pour aller le saluer; et lui, semblait toujours les voir avec plaisir. Nos renseignements proviennent parfois des correspondances et des mémoires de ses amis, mais surtout de la correspondance de Rousseau lui-même. Or, à cette époque il n'écrivait pas beaucoup, et il est fort probable qu'il recevait bien des visites dont nous ne voyons aucune trace dans la correspondance.

Ducis et Deleyre.

On ne pouvait s'attendre, naturellement, à le voir renouer ses relations avec ses anciens amis du monde des lettres—tout cela était fini depuis longtemps et ne convenait plus à sa manière de vivre ni de penser. Il avait conservé, néanmoins, l'amitié de Ducis,² et de Deleyre, qui "avait de grands rapports avec lui"

Digitized by Google

¹ Plan—Rousseau raconté par les gazettes de son temps. Paris, 1912, p. 151.

Dusaulx—p. 126. "Je vais consulter Ducis dont il aimait la droiture, dont il estimait la vigueur tragique, et auquel il était d'autant plus attaché qu'il le voyait rarement."

nous dit M. Dusaulx (p. 50)8 avec un léger ton de jalousie. Une lettre de Ducis à Mme. Deleyre4 nous apprend que lui et Deleyre se sont rencontrés chez Rousseau un jour, au mois de juillet 1777 (le dernier été de sa vie) et qu'ils l'ont trouvé de bonne humeur, d' "une gaieté bonne et naïve." L' année suivante, au moment même de la mort du philosophe, Deleyre projetait d'aller avec Ducis le voir "dans sa nouvelle demeure d'Ermenonville." Ducis ne savait pas s'il pourrait y aller, mais "j'en ai le désir, dit-il. C'est sûrement à vous que je dois le bon accueil qu'il m'a toujours fait." Ducis est trop modeste. Il ne devait qu'à lui-même le bon accueil dont il parle ici. Le Marquis de Fontanes—venu à Paris vers 17775—en est témoin. Ce fut pendant la seconde année de son séjour que, se promenant un jour avec Ducis, ils rencontrèrent Jean-Jacques; "Ducis, qui le connaissait, l'aborda, et, avec sa franchise cordiale, réussissant à l'apprivoiser, le décida à entrer chez un restaurateur. Après le repas, il lui récita quelques scènes de son Oedipe ches Admète, et lorsqu'il en fut à ces vers où l'antique aveugle se rend témoinage:

. . Ecoutez-moi, grands Dieux! etc.

Jean-Jacques, qui avait jusque-là gardé le silence, saute au cou de Ducis, en s'écriant d'une voix caverneuse: "Ducis, je vous aime."

Non content d'admirer les tragédies de son ami, Rousseau l'engagea à pénétrer dans le domaine de la haute comédie en traitant le sujet de Timon le Misanthrope. "J'ai suivi le conseil de M. Rousseau de Genève, écrivait Ducis le 9 novembre 1776, Timon le Misanthrope est l'unique tableau qui depuis deux mois soit sur mon chevalet."6

^aCf. aussi une lettre de Deleyre à Dusaulx écrite après la mort de Rousseau et avant la publication des *Confessions*: "Je l'ai connu et, pratiqué depuis vingt-cinq ans." Cité par Thiébaut, *Voyage à Ermenonville*, 1819, p. 171.

Ducis-Lettres. Edit. nouvelle-Paris 1879.

Sainte Beuve Portraits littéraires. II, p. 312.

Campenon Lettres sur Ducis. 1824, p. 247.

Romilly

Il reçut aussi, pendant tout son séjour à Paris, le sieur Romilly, horloger Genevois qu'il connaissait depuis longtemps, qui l'invitait parfois à dîner et qui lui présenta son gendre, M. de Corancez. Celui-ci aussi resta en relations avec Rousseau jusqu'au moment du départ pour Ermenonville, et plus tard alla avec M. Romilly assister aux obsèques de leur ami.

Malesherbes

M. de Malesherbes et Rousseau, quoiqu'ils ne se vissent que rarement, correspondirent⁸ jusqu'a la fin de 1773, surtout à propos de la botanique. Plus que cela, Malesherbes prêtait des livres à Rousseau, et Rousseau, de son côté, lui envoyait des plantes et des conseils pour ses herbiers. M de Malesherbes invita plusieurs fois son ami à venir herboriser dans sa propriété de Malesherbes près de Fontainebleau-invitations que Rousseau n'acceptait pas, du reste-mais, à en juger par sa lettre du ler novembre 1772, Malesherbes le connaissait évidemment trop bien pour se formaliser de refus, même répétés. "Je ne vous ai point fatigué de lettres, écrit-il, pendant le cours de cette année, ni de visites pendant le temps que j'ai été à Paris, parce que je sais que cela vous importune." La correspondance cesse à partir de 1774, quand Rousseau se refroidit à l'endroit de la botanique-mais il n'oublie pas tout à fait son ami, et lui écrit de nouveau en 1777, à la nouvelle de la mort de Madame de Malesherbes.

Dandiran

Il avait d'autres amis moins connus dans le monde et dans les lettres, et qui ne nous ont rien dit de leurs rapports avec

^{&#}x27;Mém. Sec. 21 juil. 1778: "M. J. J. Rousseau était fort lié avec un horloger, beau-père du Sieur Corencé (sic.)" 5 nov. 1778: ". . . Sieur du Rumilly (sic.), fameux horloger, le compatriote et l'ami de Rousseau. . ." Jean-Jacques cite dans son Dictionnaire de Musique (H. VII. p. 20) un carillon qu'il avait composé pour être exécuté sur une pendule faite par Romilly.

⁸ Les lettres se trouvent dans Pougens; dans Jansen, B. p. 293 ss. et en manuscrit à la Bibliothèque de Neuchâtel.

lui. Un certain M. Dandiran, par exemple, petit banquier à Paris, et chargé par Rey de payer la pension que celui-ci faisait à Thérèse. Il le voyait naturellement plusieurs fois par an pour affaires, mais ils étaient aussi des amis. Eymar (M.P. inéd. II, p. 51 s.) dit qu'au moment où il lui fallut quitter Paris, ce M. Dandiran projetait justement une partie de campagne qui devait durer trois jours. On devait aller chez un Genevois, ami du banquier, et Rousseau "avait promis d'y venir."

Coindet

Un autre Genevois, Coindet, caissier de la Maison Necker et Thélusson et ancien ami de Rousseau, maintenait des relations avec celui-ci et, selon Gaberel, lui rendait "tous les services imaginables . . . dans ses affaires pécuniaires." Ce fut probablement de lui et de Moultou que Madame de Staël tira ses renseignments sur Rousseau. 10

Roguin

Parmi les bons amis qui visitèrent Rousseau à Paris, il faut donner une place à M. Roguin, frère de Mme. Boy de la Tour de Lyon et neveu de son ami Daniel Roguin d'Iverdun. Rousseau connaissait la famille depuis 1762, quand Mme. Boy de la Tour lui avait offert comme logement une petite maison du village de Motiers-Travers. Depuis ce temps-là il était resté en relations d'amitié—ainsi que d'affaires (Voir chapitre III)—avec toute la famille, mais surtout avec la fille aînée de Mme. Boy de la Tour, Mme. Delessert. Ce M. Roguin, l'oncle de Mme. Delessert, était au moins pendant une partie de l'année "voisin"

A. Gaberel Particularités inédites sur le caractère et les croyances de Jean-Jacques Rousseau. 1858.

[&]quot;Dans ses Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau, elle cite comme authorité "un Genevois qui a vécu avec Rousseau pendant les vingt dernières années de sa vie dans la plus grande intimité." Dans sa réponse à une lettre de la Comtesse de Vassi, fille de M. de Girardin, elle précise: "Un Genevois, secrétaire de mon père, et qui a passé, une partie de sa vie avec Rousseau; un autre nommé Moultou. . . . confident de ses dernières années, m'ont assuré ce que j'ai écrit." M-P. Vie I, 280.

de Jean-Jacques; et il alla le voir souvent pendant l'été de 1770 (Roth. p. 225). En 1772, au mois d'octobre, comme M. Roguin rentrait à Lyon, Rousseau ne voulut pas le laisser partir sans lui donner pour sa soeur "un petit signe de vie." (Roth. p. 253).

Boy de la Tour et Delessert

Pendant l'automne de 1770, les deux fils de Mme. Boy de la Tour firent un séjour à Paris et allèrent chez Rousseau. le plaisir, dit-il, de les accompagner à Versailles, et j'aurais tort de n'avoir pas trouvé ce voyage agréable puisqu'ils n'ont rien épargné pour me le rendre tel." (Roth. p. 229). Evidemment il ne l'a pas trouvé tout à fait agréable! La veille de leur départ, Rousseau dîna avec eux chez Mme. de Faugnes (Neuchâteloise, amie de Mme. de Luze et qu'il connaissait depuis 1764) et leur confia des lettres pour Madame Boy de la Tour ainsi que pour M. de la Tourette (H. VI, p. 91). En 1771, au cours de l'automne, ce fut le beau-frère de Mme. Delessert qui passa à Paris; il alla naturellement voir Jean-Jacques, qui le chargea de lettres pour sa belle-soeur (Godet p. 76). Au printemps de 1773, ce fut le tour de M. Delessert (le mari, cette fois) de faire un assez long séjour dans la capitale; le 26 avril Rousseau écrivait: "j'ai eu hier le plaisir de passer la journée avec votre cher mari." (Godet p. 127.) Le 24 mai, au moment du retour à Lyon, Rousseau dit que M. Delessert est venu le voir "un grand nombre de fois" et qu'il l'a trouvé si aimable et "d'une société si agréable que je ne le verrais partir sans regret si je ne savais préférer votre bonheur à mon plaisir." (Godet p. 143.) Au mois de mai de l'année suivante (1774), M. Delessert fait un second très court séjour à Paris (Godet p. 164), et au commencement de 1775 il y est de nouveau-mais cette fois Rousseau dit qu'il n'a "profité que bien peu du plaisir de voir votre cher mari depuis son arrivée." (Godet, p. 176.) Et ce n'est pas seulement les membres de la famille qu'il reçoit, il marque aussi du plaisir à recevoir chez lui de leurs amis. Le 23 août 1774 il écrivait: "Rien ne pouvait me donner une plus pure joie que d'apprendre l'entier rétablissement de ma Tante Julie (Emilie Julie Boy de la Tour, soeur de Mme.

Delessert). J'ai vu ici avec bien du plaisir son amie Rosette, qui m'a paru vive et douce comme elle, et que leur amitié m'a rendue encore plus intéressante." (Godet p. 171). En 1774, en parlant d'un jeune homme qui était venu avec M. Gaujet le voir et lui présenter une lettre de la part de Mme. Delessert, il dit: "Parent de votre cher mari, attaché à votre maison, et honoré de votre estime, il a tous les titres possibles pour être toujours reçu chez moi avec plaisir." (Godet p. 172.)

Négociants de Lyon

D'autres fois encore c'étaient quelques négociants qui, faisant la navette entre Paris et Lyon, allaient apporter à Rousseau des salutations de la part de tous les amis de là-bas. Nous l'entendons parler, dans ses lettres, d'un M. de Chateaubourg (H. VI, p. 94), d'un M. Gaujet (Godet, p. 172 et p. 177), d'un M. de Luc (Godet, p. 153), et d'un M. Teissier (Godet, p. 158) qui lui ont donné plusieurs fois des nouvelles de Lyon, et qui se chargent, en rentrant chez eux, de petites commissions que leur confie Rousseau. Il y avait aussi un certain M. Rigot (Godet, p. 167) qui venait de temps en temps de la part de Mme. Delessert.

Guyenet

Au printemps de 1772, M. Guyenet de Motiers—celui qui avait pris le parti de Rousseau dans l'affaire avec M. de Montmollin et les pasteurs neuchâtelois, et qui avait épousé sa jeune amie Isabelle d'Ivernois—frappait à la porte de Rousseau et emporta, à son, retour, l'herbier destiné à Julie Boy de la Tour (Roth, p. 255).

Laliaud

Au commencement de l'année 1773 arrivait M. Laliaud, de Nîmes, qui avait passé par Lyon où il avait rencontré M. Delessert. (Roth, p. 257). L'année suivante, au cours d'une de ses visites, M. Eymar ayant mentionné M. Laliaud, Rousseau et Thérèse, demandèrent tous les deux avec empressement des nouvelles de leur ami. (M-P. inéd. II, p. 25 s.)

Delessert

Non seulement il recevait des visites des membres de la famille Delessert, et de leurs nouvelles par d'autres amis, mais il entretenait avec Mme. Delessert et avec sa mère une correspondance telle qu'il n'en entretenait plus avec personne. Ces charmantes lettres témoignent bien l'intérêt affectueux qu'il prenait à toute la famille et à tout ce qui s'y passait.11 Mme. Delessert lui demandait des conseils qu'il voulait bien lui donner, pour soigner et la santé et l'éducation de ses enfants (Godet, pp. 61, 81, 146, 168). C'est pour la fille ainée de Mme. Delessert qu'il écrivit les lettres sur la Botanique; et il les continue même après avoir perdu son goût pour cette étude. La dernière lettre à Mme. Boy de la Tour est du 18 janvier 1773; après cette date, sachant qu'elle ne se porte pas très bien et que cela la fatigue beaucoup d'écrire des lettres, il n'écrit plus qu'à Mme. Delessert, qui lui donne des nouvelles de toute la famille. Cependant, après le 8 mars 1776, la correspondance s'arrête. Nous savons qu'en ce temps-là Rousseau n'écrivait presque pas de lettres, et il est possible qu'il ait cessé toute correspondance, même avec les amis qu'il aimait le mieux. Toutefois, le ton un peu sec de la dernière lettre trahit un malentendu quelconque, "Ne doutez jamais, dit-il, que votre sincère amitié ne me soit toujours précieuse. Jamais, en fait d'amitié et de sincérité, Rousseau ne fut en reste avec personne. Et il ne voudrait pas commencer par vous. Je vous aimerai toujours quoiqu'il arrive . . . quand même ce ne serait pas un retour." C'est pendant une crise de pessimisme et de désespoir qu'il a écrit ce billet,—une dizaine de jours seulement après la tentative qu'il a faite de déposer à Notre-Dame le manuscrit des Dialogues. Deux fois déjà, en 177012 et en 1771,18 il y avait

²⁸ Rothschild, p. 234. A Mme. Boy de la Tour, 28 déc. 1770: "Vous avez trop de bonté d'entrer en explication avec moi sur mes maussades gronderies—c'est assez de les pardonner."

[&]quot;Godet, p. 118. A Mme. Delessert, 5 déc. 1772: "Parlez-moi de vos enfants, de toute votre famille, de tout ce qui vous touche; il me semble que j'ai plus faim qu'à l'ordinaire d'une lettre de vous."

¹⁸ Rothschild, p. 244. A Mme. Boy de la Tour, 20 juil. 1771: "Il y a longtemps que je m'aperçois que quelqu'un se cache et s'interpose entre vous

eu quelque froissement, mais dans ces deux cas le malentendu s'était vite dissipé sans laisser de trace. Dans ce dernier cas, de 1776, nous ne savons pas si, ou comment les choses se sont Il y a cependant une autre explication possible. Depuis deux ou trois années Mme. Delessert parlait d'un projet qu'elle avait fait de venir à Paris avec une partie au moins de sa famille.14 Le 2 février 1775 ce voyage avait été une fois de plus remis. "Il m'est pourtant bien difficile, dit Rousseau, de voir sans un peu de murmure renvoyer si loin ce voyage que vous m'aviez promis." Il se peut donc que le voyage se soit enfin accompli et que nous n'ayons plus de lettres tout simplement parcequ'on n'avait plus besoin de se servir de ce moyen de communication. Je n'ai rien trouvé qui prouve cela d'une façon absolue. Mais il est certain que M. Pierre Prévost, de Genève, qui était en 1775 précepteur des enfants Delessert, était à Paris et connut Rousseau pendant les deux dernières années de sa vie (1777 et 1778). Il est possible, même probable, qu'il y accompagna Mme. Delessert et ses enfants.

De la Tourette

Après les Delessert et les Boy de la Tour, les amis dont Rousseau paraissait faire le plus de cas étaient M. de la Tourette, conseiller à la Cour des Monnaies de Lyon, et M. et Mme. de Fleurieu, frère et belle-soeur de celui-ci. Le 4 juillet 1770, il écrivait à cet ami: "Je n'ai point trouvé de société mieux tempérée et qui me convînt mieux que la vôtre, point d'accueil plus selon mon coeur que celui que sous vos auspices j'ai reçu de l'adorable

et moi. . . . Je n'ai pas mérité votre changement ni celui de votre fille." Cf. Godet. 62: A Mme. Delessert, 13 août 1771: "Vous n'aurez pas de peine à rassurer un coeur qui, trop effarouché par des trahisons sans exemple, avait conçu des craintes plutôt que des soupçons. . . . Vous en avez effacé jusqu'à la moindre trace."

¹⁶ Godet, p. 167. A Mme. Delessert, 23 août 1774: "Je vous sais gré de nourrir l'espérance que vous m'avez donnée de vous voir quelque jour à Paris."

Mélanie." (Voir chap. I, p. 2, note 3.) M. de Fleurieu était à Paris en 1770 quand Rousseau y arriva, et il alla au moins une fois le voir. Mais Rousseau oublia son adresse et ne put pas lui rendre sa visite. Il s'en excusa deux fois auprès de M. de la Tourette (H. VI, p. 90 et 91.) Un peu plus tard, de la Tourette et son frère revinrent à Paris y faire ensemble un séjour, pendant lequel ils eurent naturellement l'occasion de voir Rousseau. son côte, Rousseau alla les voir à la veille de leur départ, le 19 mars, pour leur souhaiter un bon voyage, et pour les charger d'une lettre pour Mme. Boy de la Tour. Avant de partir, M. de la Tourette avait eu l'idée de présenter à Thérèse un portrait de son mari; malheureusement le modèle ne goûta pas du tout la copie—et même il y vit une tentative de persécution, sans attribuer de mauvaises intentions, du reste, à de la Tourette. Il lui rendit le portrait en lui disant: "Je ne puis mieux vous marquer la considération que j'ai pour vous qu'en vous rendant sans le briser ce monument de la méchanceté de mes ennemis."15 Ils continuèrent à correspondre; cependant, comme ils s'écrivaient surtout au sujet de la botanique, la correspondance cessa vers le commencement de 1773, quand la passion de Rousseau pour cette étude se fut refroidie, et que la copie occupa de plus en plus son temps. explique tout cela à M. de la Tourette: "La nécessité d'une vie trop sédentaire, et l'inhabitude d'écrire des lettres, en augmentent journellement la difficulté, et je sens qu'il faudra renoncer bientôt à tout commerce épistolaire, même avec les personnes qui, comme vous, me l'ont toujours rendu instructif et agréable." (H. VI, p. 93.)

d'Escherny

En 1770 M. d'Escherny, de Neuchâtel, qui connaissait Rousseau depuis 1764, était à Paris et recommença à fréquenter le Genevois. Non seulement celui-ci le recevait bien, mais il accueillait aussi les personnes que d'Escherny lui amenait—jusqu'au jour où M. Osterwald, directeur de la Société typographique de

¹⁶ A M. de la Tourette, 19 mars 1771. Manuscrit à la Bibliothèque de Neuchâtel. Ne se trouve pas dans l'édition Hachette.

Neuchâtel, se fit présenter rue Platrière. "Il ambitionnait vivement, dit d'Escherny, d'être imprimeur de la collection entière de ses oeuvres—ce qui pouvait lui valoir un bénéfice considérable. Je ne prévoyais guère que cette présentation me brouillerait avec lui: il nous reçut fort mal; c'était la première fois, je n'y comprenais rien. M. du Peyrou m'expliqua l'énigme; il m'écrivit que ce chef d'imprimerie. . . . était le même magistrat qui par son crédit et son influence avait quelques années auparavant empêché cette même entreprise d'une édition générale à Neuchâtel parce qu'on avait refusé de l'y associer." (Escherny). Jamais d'Escherny ne réussit à convaincre Rousseau qu'il était innocent. Dès ce moment la porte de son ancien ami lui fut fermée.

Comte de Conzié

En 1772, au printemps, Rousseau reçut la visite du Comte de Conzié, son ancien voisin des Charmettes, qui écrivait à Rey, le 17 mars, qu'il avait vu Jean-Jacques à Paris et qu'il l'avait trouvé gros, bien portant et content de son sort. (Bosscha, p. 294 note 2).

Rev

Au commencement de l'année suivante il vit arriver chez lui le gendre de Rev. A cette occasion, il écrivait le 28 février à son ancien ami qu'il avait eu du plaisir à recevoir ainsi de ses nouvelles, et que "s'il arrivait que j'en eusse encore quelquefois par vousmême . . . je les apprendrais toujours avec autant de plaisir et d'intérêt que lorsque nous nous connaissions le mieux." (Bosscha, p. 304). Le 15 septembre, il prévenait Rey de deux arrangements "relatifs à ma situation présente qui m'interdit toute occupation oiseuse—l'un de n'avoir plus de correspondance suivie et de ne faire de réponses aux lettres que je reçois que quand elles sont nécessaires-l'autre de ne répondre aux propositions qu'on peut me faire que lorsque je les accepte." (Bosscha, p. 304). Vers ce temps-là la petite Rey, filleule de Jean-Jacques, faisait pour son parrain une paire de manchettes, et à propos de ce cadeau il fit une chose vraiment cruelle! Au lieu de remercir gentiment la petite fille et de garder les manchettes, quand même il ne

voulait pas les mettre, il se crut obligé de les renvoyer en disant: "Ie suis fâché qu'un travail si mignon ne soit pas à mon usage. . . . Ie les accepte de tout mon coeur : mais pour que l'ouvrage de ma Jeannette ne soit pas perdu, je la prie de l'offrir de ma part à M. son frère aîné." (Bosscha, p. 306.) La dernière lettre que nous avons de Rousseau à Rey, datée du 16 décembre 1773, accuse réception d'un examplaire de l'Héloise qu'il avait demandé, et continue ainsi:--"Vous me marquez que vous m'envoyez l'édition originale; l'exemplaire que j'ai reçu est d'une édition très différente. Vous me ferez grand plaisir de me marquer, et même le plus tôt qu'il sera possible, si ce quiproquo vient de vous; car je désire extrêmement, et pour vous et pour moi, de savoir à quoi m'en tenir sur cet article." (Bosscha, p. 308.) recut cette letre le 22 décembre et y répondit le même jour (Bosscha, p. 308, note). Le 23 janvier 1774 (un mois plus tard) Jean-Jacques écrivait dans la Déclaration relative à différentes réimpressions de ses ouvrages, qu'il fit imprimer dans les Gazettes:16-"Sa confiance dans le libraire Rey ne lui laissa pas supposer qu'il participât à ces infidélités, et en lui faisant parvenir sa protestation contre les imprimés de France, toujours faits sous le nom du dit Rey, il y joignit une déclaration conforme à l'opinion qu'il continuait d'avoir de lui. Depuis lors il s'est convaincu aussi par ses propres yeux que les réimpressions de Rey contiennent les mêmes altérations, suppressions, falsifications que celles de France." Evidemment, la réponse de Rey n'avait pas suffi à expliquer les fautes d'impression qui à Rousseau paraissaient être des falsifications voulues, et la correspondance cessa absolument; nous ne retrouvons plus même de billets pour accuser reception des paiements de la pension de Thérèse.17

¹⁶ Bosscha—(p. 303, note, et p. 308, note) date cette déclaration du mois de janvier 1774—date qui se trouve aussi dans l'édition Musset-Pathay. Hachette, au contraire, la donne comme étant du 23 février. Elle fut insérée dans la Gasette de littérature, des sciences et des arts, du 19 février. 1774.

[&]quot;Sur les rapports de Rousseau avec Rey-voir Schinz: J. J. Rousseau et le libraire-imprimeur Marc-Michel Rey. Ann. X.

du Peyrou

Quant à du Peyrou, Rousseau avait à peu près cessé ses rapports avec lui même avant de quitter Monquin. Le 7 juin 1770,¹⁸ il lui écrivit au moment de quitter Lyon, mais sans lui dire où il allait, et ce ne fut qu'en faisant un voyage à Lyon que du Peyrou apprit enfin son séjour et son adresse. Depuis l'arrivée à Paris, nous n'avons que trois lettres—la dernière est du 2 juillet 1771. Du Peyrou, passant par Paris au mois de mai 1775, alla cependant voir Rousseau, qui le reçut et qui causa avec lui, entre autres, de Milord Maréchal "l'homme qu'il aimait et respectait au-dessus de tous les hommes." 19

Brooke-Boothby

Il gardait aussi quelques souvenirs agréables de son séjour en Angleterre, et écrivait de temps en temps à la Duchesse de Portland (H. VI, p. 76-80), à Milord Harcourt (H. XIII, p. 245), et il reçut, au mois d'avril 1776 la visite de Brooke-Boothby, 20 jeune Anglais qui avait été son voisin à Wootton. Ils parlèrent des amis anglais de Rousseau. Lorsqu'ils se séparèrent, Rousseau lui confia un manuscrit du premier Dialogue. Un autre Anglais vint le voir au cours de l'automne de la même année. C'était un M. Court Dewes, frère de Mary Dewes, jeune fille avec qui Rousseau avait herborisé dans la campagne autour de Wootton, et qui lui envoya par son frère une très gentille petite lettre "pour servir d'introduction à mon frère qui désire ardemment connaître une personne qu'il a longtemps connue et admirée dans ses ouvrages. . . . et pour vous marquer ma reconnaissance de ce que M. Boothby m'a appris que vous m'aviez honorée de votre souvenir."

²⁶ Cette lettre se trouve parmi les autres conservées à la Bibliothèque de Neuchâtel; cependant je ne l'ai jamais trouvée imprimée, ni dans les éditions de la correspondance, ni dans les Annales J. J. Rousscau. Je la crois donc inédite. Sur l'extérieur une autre main que celle de Rousscau a écrit, sous l'adresse à du Peyrou, ces mots: "Hôtel du Saint-Esprit, rue Platrière."

¹⁰ Lettre de du Peyrou à Mme. de la Tour de Franqueville, dans Jean Jacques Rousseau vengé par son amie. 1779.

Courtois, Séjour de Rousseau en Angleterre. Ann. VI, p. 99.

(Ann. VI, p. 100). Malheureusement pour lui, M. Dewes arriva au moment où Rousseau venait d'être renversé à Ménil-Montant par le chien de M. de Saint-Fargeau (le 24 octobre 1776). Le 6 novembre il écrivait à une amie (Ibid.), "I called at his lodgings. . . . I was admitted into a little kind of anti-chamber filled with bird-cages; there I saw Mme. Rousseau (late Vasseur); she told me her husband (she repeated "mon mari" 10 times I believe in 5 minutes' conversation) had had a fall, had hurt himself and could not see anybody, but if I would call again in a week's time I might see him. I left my letter (celle de sa soeur que je viens de citer) and about a week after sent to know how he did and if he was well enough to admit me; but he still continued too ill to receive visits. . . . I shall call upon him again tomorrow and then if I do not succeed shall give the matter up." Nous ne savons pas s'il a finalement réussi à le voir.

Moultou

De 1776 jusqu'en 1778, nous n'avons pas de mention de visites; mais au commencement du mois de mai de cette année. trois semaines à peine avant le départ de Rousseau pour Ermenonville, un ancien ami, Moultou,21 vint avec son fils Pierre à Paris. Ils n'échangeaient plus de lettres depuis huit ans. Une seule fois, à notre connaissance, au mois de mai 1772, Moultou avait écrit pour envoyer à son ami une lettre de la Duchesse de Portland (H. VI, p. 78); de Rousseau nous n'avons plus de lettres depuis celle qui est datée de Monquin le 6 avril 1770 (H. XII, p. 211) et dans laquelle il disait: "Voici peut-être la dernière fois que je vous écrirai. . . . Vous n'ignorerez pas où je serai, mais je dois vous prévenir qu'après avoir été ouvertes à la poste, mes lettres le seront encore dans la maison où je vais loger." C'était au moment où Rousseau pensait que le séjour qu'il comptait faire à Paris lui serait dangereux. Je ne trouve rien qui explique son silence une fois qu'il se voit tranquillement établi; d'autant

²¹ Str-M. p. XIV. Cf. aussi Naville, dans la Bibliothèque Universelle, avril 1862, et la Lettre du Dépositaire des Mémoires à M. du Peyrou.

plus qu'il gardait assez d'amitié à Moultou et assez de confiance en son intégrité pour remettre entre ses mains, en mai 1778, tous ses manuscrits, dont le plus important était celui des Confessions; tout au plus pourrait-on dire, si on en juge d'après le récit qui nous en est fait, que Rousseau se montra d'abord mal disposé envers Moultou, le soupconnant de connivence avec ses détracteurs. Il lui dit trois fois "M. Moultou, vous êtes bien changé." Lorsque Moultou comprit enfin ce que Jean-Jacques voulait dire, il demanda que Rousseau l'entendît avant de le condamner; et il réussit évidemment à calmer les soupçons de son ami. On rappela Pierre Moultou qui, pendant ce temps-là, causait avec Thérèse dans l'autre pièce, et Rousseau lui dit, "Je viens de confier à. . . . votre père ce que j'ai de plus précieux—ces manuscrits qu'il m'a promis de faire imprimer après ma mort. Pour le cas où il mourrait avant moi, pouvez-vous me donner votre parole d'honneur que vous prendriez sa place?" Pierre le promit. Deux jours plus tard, Moultou fit une seconde visite chez Rousseau, qui lui demanda au moment où il le quittait: "Où allez-vous, mon cher, finir votre matinée?—Chez Voltaire, lui répondit Moultou.—Que vous êtes heureux, lui répliqua Rousseau, vous allez passer d'agréables moments!"22 Cela se passait quelque semaines seulement avant la mort de Voltaire et deux mois avant celle de Rousseau.

En plusieurs occasions Rousseau a dit du bien de cet homme, qui ne disait jamais que du mal de lui. Par exemple, en parlant de lui avec Bernardin de Saint-Pierre, il disait: "Personne n'a mieux réussi à faire un compliment;" "son premier mouvement est d'être bon, la réflexion le rend méchant." (B. de St.-P. p. 4). Lorsque Voltaire revint à Paris en 1778, quelqu'un qui était allé chez Rousseau parlait de Voltaire avec dédain; Rousseau répondit: "Je ne puis approuver ni partager vos sentiments injustes envers le plus grand poète de la nation." (Rousseana p. 198). Le lendemain du jour où Voltaire fut couronné au Théâtre Français, quelqu'un vint en rendre compte à Rousseau devant Corancez, en se permettant des plaisanteries contre Voltaire—"Comment, dit Rousseau avec chaleur, on se permet de blâmer les honneurs rendus à Voltaire dans le temple dont il êst le dieu. . . . qui voulez-vous donc qui y soit couronné?" (Corancez). Les témoignages de Mme. de Genlis et de Dusaulx servent aussi à confirmer cette générosité de la part de Rousseau. On ne saurait en dire autant de Voltaire. Voici, par exemple, des choses qu'il dit de Jean-Jacques: "Je ne connais point de plus méprisable charlatan" (à d'Alembert 27 juil. 1770); "La satire (de La Harpe) est fort juste, et tombe sur le plus détestable fou que j'ai jamais lu. . . . ce polisson m'indigne et ses partisans me mettent en colère." (à Mme. du Deffand, 8 août 1770).

Saint-Germain

La correspondance avec M. de Saint-Germain ne continua pas très longtemps après l'arrivée de Rousseau à Paris. La lettre du 7 janvier 1772 (H. XII, p. 24) explique l'attitude de Rousseau: "Moi vous oublier, monsieur! écrit-il, pourriez-vous penser ainsi de vous et de moi? Non, les sentiments que vous m'avez inspirés ne peuvent non plus s'altérer que vos vertus, et dureront autant que ma vie. Mes occupations, mon goût, ma paresse, m'ont forcé de renoncer à toute correspondance." C'est la dernière lettre adressée à Saint-Germain que nous ayons. Dusaulx, dans son livre, reproche à Rousseau le ton sec et froid de cette lettre:-"Que cette lettre est loin de ressembler à celles qu'il avait écrites avec tant d'abandon, lorsqu'il ambitionnait l'estime et l'affection de M. de Saint-Germain. D'autres temps d'autres moeurs; non que je veuille l'accuser d'ingratitude; l' ingrat sait ce qu'il doit et le nie, ou du moins le dissimule. Jean-Jacques convient de tout, mais il allègue son impuissance." (Dusaulx, p. 276.) Ici comme dans tout son livre. Dusaulx est sévère; et son jugement décèle une amertume due probablement à la fin désastreuse de son intimité avec Jean-Jacques.

Mme. de la Tour de Franqueville

Il reste à parler de Mme. de la Tour de Franqueville, une des admiratrices les plus enthousiastes de Rousseau, une des plus exigeantes aussi, et celle qu'il traîta peut-être avec le plus d'injustice et de sévérité. Elle avait commencé à lui écrire en 1761 sous le nom de Julic; elle réussit à l'intéresser et à entretenir une correspondance²³ avec lui sans qu'ils se fussent jamais vus. Dès le commencement, cependant, elle se plaignait qu'il ne répondait pas assez tôt à ses lettres, et cela finit par ennuyer Jean-Jacques, qui voulait toujours faire les choses quand bon lui semblait. Depuis plusieurs années il ne lui écrivait que deux ou trois fois par antoujours, du reste, sur un ton affectueux. La dernière lettre avant

²⁸ Correspondance avec Mme, de la Tour de Françucville et du Peyrou, 1803.

sa rentrée à Paris est de juillet 1769 et il n'y dit rien de ses projets. Elle cependant lui avait écrit sept fois depuis cette date sans obtenir un mot de réponse. C'est peut-être dans ces sept lettres qu'il faut chercher la cause des soupcons de Rousseau et de sa résolution de rompre absolument cette liaison épistolaire; quoiqu'il en soit, il ne lui avait donc pas annoncé son arrivée dans la ville. Elle, d'autre part, savait qu'il était là, mais elle ne dit rien jusqu'au 2 août; alors, ne pouvant plus se contenir, elle lui écrit: "Quoi, mon cher J. J., vous êtes à Paris depuis plus d'un mois, logé presqu'à ma porte, sans prendre aucun arrangement pour me procurer le bonheur de vous voir!. . . . La crainte de vous déplaire m'a retenue. . . . j'ai cru m'y conformer (à vos intentions) en ne me permettant pas la moindre plainte dans la lettre que je vous ai fait remettre par M. Guy" (le 25 juillet). Elle lui demande une explication de son silence, et ajoute dans un post scriptum: "Au cas que votre indisposition contre moi soit assez forte pour vous inspirer une réponse dure, .de grâce n'en chargez pas verbalement mon laquais." répond qu'il la verra "aussitôt que la chose sera possible." le 2 septembre, ne l'ayant pas encore vu, elle lui écrit qu'elle va partir le 10 pour passer deux mois à la campagne; et elle demande la permission de venir le voir; elle aime mieux faire cela, dit-elle, que de le recevoir chez elle. Deux jours plus tard il répond par un tout petit billet très froid et très sec, en refusant et de la recevoir et d'aller chez elle. Le ton de ce mot est tellement diffèrent de celui qu'il avait toujours employé dans leur correspondance qu'elle eut bien raison de s'en plaindre. Cependant elle ne se fâcha point, comme l'auraient fait la plupart des gens:--"Je ne vous demande pas la cause de ce changement; je la devine; je vous plains". . . et elle persistait dans son désir de le voir avant son départ. "Les inconvénients que je trouvais à vous recevoir ont disparu devant l'inconvénient bien plus grand de rompre avec vous tout commerce. Venez, mon cher Jean-Jacques, je serai chez moi lundi et mardi, ne devant partir que mercredi." Elle dit aussi qu'elle avait formé le projet de publier leur correspondance

et qu'elle allait s'en occuper pendant son séjour à la campagne. Malgré ses prières, la pauvre dame est forcée de s'en aller sans avoir vu Rousseau, et pendant quelques mois elle ne lui écrit plus. Le printemps suivant, à son retour de la campagne, elle recommence; "Venez me voir, mon cher Jean-Jacques, ou dites-moi pourquoi vous n'y venez pas. . . J'insiste. illustre ami, sur la communication des motifs de votre résistance. qui pourait se représenter le plus aimant des hommes, Jean-Jacques Rousseau, enfonçant d'une main sûre un fer empoisonné dans le sein de l'amitié, qui, sous les traits d'une femme qu'il craignit de trop aimer, ne cesse de lui tendre les bras?" Elle lui annonça aussi qu'ayant relu leur correspondance, elle renonçait absolument à la rendre publique "tant que nous Cette lettre lui, attira enfin une existerons tous les deux." réponse de Rousseau (H. XII, p. 239)-mais quelle réponse! Il y expliquait avec une franchise terrible, que leur commerce lui était devenu onéreux, qu'elle était la plus exigeante de toutes ses correspondantes, et en même temps celle qu'il connaissait le moins; que l'ostentation des services qu'on s'empressait de lui rendre cachait souvent un piège plus ou moins adroit; qu'il ne connaissait pas le vrai motif de son empressement, et qu'enfin il avait toujours cru qu'il était permis de rompre les liaisons d'amitié quand elles cessaient de convenir, surtout quand ces liaisons étaient purement épistolaires, et "pourvu que cela se fît franchement, sans tracasserie et sans éclat." Sans doute l'exigence et l'empressement de la dame lui étaient déjà à charge avant son arrivée à Paris, de sorte que le terrain était tout préparé aux soupçons. Pendant presque deux semaines, Mme. de la Tour fut tellement écrasée par cette cruelle lettre qu'elle ne dit mot. Elle n'y répondit que le 26 avril, en déclarant que cette lettre serait la dernière, et qu'elle ne comprenait rien à ses reproches. "Adieu pour jamais, lui dit-elle. Vous n'entendrez plus parler de moi qu' après ma mort." Mais en même temps elle lui envoya "pour que vous le jetiez au feu" un petit

écrit²⁴ que la détention à la Bastille de M. Guy l'avait empêchée de publier. Ce petit écrit lui valut encore une lettre de Rousseau, car le libraire Guy, sorti de la Bastille, en parla avec Jean-Jacques et lui fit penser évidemment que Mme. de la Tour voudrait ravoir le manuscrit ou qu'elle voudrait au moins connaître l'opinion de Rousseau. Le 7 juillet 1771, il lui renvoie le manuscrit avec ces mots: "Voici le manuscrit dont Mme. de la Tour a paru en peine, et que je ne tardais à lui renvoyer que parce qu'elle m'avait écrit de le garder. Je l'ai trouvé digne de sa plume et d'un coeur ami de la justice." S'étant repenti un peu de sa cruauté, il refusa d'accepter son "adieu pour jamais." "Les temps, dit-il, peuvent changer et. . . . je ne désespérerai jamais de la Providence. Mais en attendant, je crois porter bien plus de respect à nos anciennes liaisons en les interrompant jusqu'à de plus grandes lumières, que de les entretenir avec une confiance altérée et des réserves indignes de vous et de moi." Elle essaya d'obtenir encore une lettre en lui demandant les noms de baptême et même le nom de famille de Mme. Rousseau "car je ne les sais que par la voix publique, et tout ce qu'on sait ainsi, on le sait mal." Jean-Jacques refusa pourtant de continuer la correspondance, et lui renvoya pour toute réponse une feuille de papier à lettre pliée et adressée, et qui ne contenait que les mots: "Thérèse Le Vasseur." Elle se contint encore jusqu'au printemps suivant; mais vers la fin de mars 1772, elle ne put plus résister à son désir de voir son cher Jean-Jacques et elle imagina d'aller chez lui avec de la musique à faire copier. Naturellement il ne la reconnut pas, ne l'ayant vue qu'une seule fois, six ans auparavant pendant son séjour au Temple, en route pour l'Angleterre, et il la remit à trois mois pour lui rendre quatre pages de musique. Ce qui la surprit et la désespéra, ce fut qu'ayant su qui elle était, il ne rapprocha pas ce terme. Au bout de 17 jours elle perdit patience et écrivit pour lui demander de la

La Vertu vengée par l'amitié—ms. à la Bibliothèque de Neuchâtel—p. l. "la seconde lettre. . . . a pour titre, Réflexions sur ce qui s'est passé au sujet de la rupture de J. J. Rousseau, et de M. Hume; elle fut faite dans les premiers jours de 1767, et n'a jamais paru." Puis on a ajouté la note suivante: "Non: mais en 1772 J. J. la lut et l'honora de son approbation."

recevoir plus tôt, parcequ'elle comptait quitter Paris pendant les premiers jours de juin, et pour se plaindre d'une certaine Madame Pasquier qui avait eu plus de chance qu'elle. "Vous lui avez paru fâché de terminer un objet (la copie d'un morceau de musique) qui servait de prétexte à ses visites. . . enfin vous l'avez engagée à vous voir à son retour."25 Il n'y a pas de réponse de Jean-Jacques, et le 23 juin elle lui fit une seconde visite pour reprendre sa musique. Elle lui proposa en même temps de comparer avec les bonnes éditions de ses oeuvres celles qu'il croyait frauduleuses-offre qu'il refusa en réitérant qu'il ne voulait plus recevoir ni ses visites, ni ses lettres; "le résultat de ces réflexions est de me confirmer pleinement dans la résolution dont je vous ai fait part ci-devant, et à laquelle vous vous devez, selon moi, de ne plus porter d'obstacle." (H. XII, p. 246.) Elle persistait, néanmoins, dans son intention de comparer les bonnes éditions de ses oeuvres avec celle que faisait alors Simon, et de lui envoyer le résultat de ce travail; mais elle promettait de le délivrer de sa présence jusqu'à ce qu'il fût libre des "incroyable soupçons" qui l'obsédaient. Elle ne le revit plus et ne reçut plus de ses lettres; mais elle ne l'oublia pas. En décembre 1773, elle lui envoya des extraits d'une lettre d'une de ses amies lui apprenant que Jean-Jacques avait mis ses enfants aux Enfants Trouvés; "Eh bien! mon cher Jean-Jacques, dit-elle-affectez-vous donc encore des propos du public!. . . . Au reste, vous voyez comme je tiens ma parole." En mars 1775, elle reprit la plume pour lui apprendre qu'elle était séparée de son mari et qu'elle avait repris son nom de Franqueville. Au mois de juin de l'année suivante, elle envoya savoir de ses nouvelles avant d'aller à la campagne, et de nouveau au mois de novembre, quand elle apprit l'accident qui lui

Madame Pasquier. "Ma mère, dit-il, n'avait pu résister au désir très naturel de voir d'un peu près ce Jean-Jacques si célèbre; elle s'était servie. . . . du prétexte. . . . de lui porter de la musique à copier. Ma mère était spirituelle, et l'attrait de sa conversation fut assez pour que le prétendu philosophe témoignât le désir de la revoir. L'exil du Parlement qui survint en 1771 mit fin à ces relations." Chancelier Pasquier—Histoire de mon temps, mémoires. 1893-1895. Chap. I.

était arrivé à Ménil-Montant. "Je reviens de la campagne, mon cher Jean-Jacques. J'apprends l'accident qui vous est arrivé, et j'envoie, avec le plus inquiet empressement, savoir s'il n'a point eu de suites fâcheuses, car bien que le changement de mon nom ne vous ait inspiré la moindre inquiétude sur celui de mon sort, bien que vous me traitiez avec une indifférence assommante, jamais, non jamais, je n'en concevrai pour vous." Et elle tint parole. Elle n'écrivît plus à Jean-Jacques, mais après sa mort elle écrivit contre ceux qui attaquaient sa mémoire. Elle finit par recueillir plusieurs lettres qu'elle avait écrites pour le défendre de son vivant, en ajouta d'autres, et publia le tout sous le titre de La Vertu vengée par l'Amitié. Elle avait eu bien des raisons de se plaindre de Rousseau, et cependant elle fut toujours la plus fidèle et la plus dévouée de ses amis.

Nous croyons avoir solidement établi que Rousseau, à son arrivée à Paris, contrairement à ce qu'on aurait attendu de sa nature ombrageuse et contrairement aussi à l'opinion généralement reçue, ne se déroba pas à la société de ses anciens amis. Au contraire, il recevait avec plaisir les visites de ses amis et connaissances qui venaient à Paris, et non-seulement cela, mais, dès son arrivée, il chercha à se remettre en relation avec les gens de sa connaissance qui se trouvaient dans la capitale. Il faisait des visites, comme aussi il en recevait; il dînait en ville chez Mme. de Chenonceaux (H. XII, p. 221), chez Mme. de Faugnes (Roth. p. 231), chez Mme. Trudaine de Montigny;²⁶ il voyait Mme. Brionne (H. XII, p. 217-218) et Mme de Créqui;²⁷ il envoyait à Mme. de Verdelin un recueil de romances (Str-M. p. 582). Le 28 décembre 1770, il écrivait à Mme. Boy de la Tour; "Je vivrais

^{**} Morellet Mémoires sur le dix-huitième siècle, 1821. Chapitre 5, I, p. 103.

¹⁷ H. XII, p. 220-221, et 238. Cf. aussi M-P. inéd. I, p. 373-4. La lettre de Rousseau à cette dame qui se trouve à la page 238 de l'édition Hachette, tome XII, est mal datée. On devrait y mettre 1776, et non 1771. Mme. de Créqui ne cessa de voir Rousseau qu'en 1776—cf. sa lettre du 7 août 1783, à Servan: "J'ai acquis. . . . votre dernier ouvrage sur Jean-Jacques, que j'ai tant aimé, que j'ai tant connu, et dont j'avais tant rabattu (sic.) les deux dernières années de sa vie."

en tout avec assez d'agrément si les sociétés où je me plais étaient moins éparses, et qu'en cette saison les rues de Paris fussent plus praticables pour un piéton qui commence à s'appesantir."

Il faut reconnaître d'ailleurs que cela ne dura pas très longtemps. Le premier enthousiasme du retour passé, la lassitude reprit peu à peu le dessus. Et rien d'étonnant à cela chez un sexagénaire qui n'était point habitué à cette vie mondaine. Enfin son métier de copiste l'accaparait passablement. Le 17 septembre 1770, il écrivait à M. de Saint-Germain: "Il est vrai que je tâche insensiblement de reprendre la vie retirée et solitaire qui convient à mon humeur." En 1772 il n'allait "plus chez personne, ni à la ville, ni à la campagne." (H. XII, p. 246.) Cependant en 177728 son ancien ami Dupin de Francueil réussit à l'amener chez lui pour le présenter à sa jeune femme, Marie-Aurore de Saxe, qui devint, plus tard, grand'mère de Georges Sand. Voici comment elle raconte cette visite:29 "Depuis mon mariage je ne cessais de tourmenter M. de Francueil pour qu'il me le (Rousseau) fit voir ; et ce n'était pas aisé. Il y alla plusieurs fois sans être recu. Enfin un jour il le trouva jetant du pain sur sa fenêtre à des moineaux. . . . Avant que je visse Rousseau, je venais de lire tout d'une haleine la Nouvelle Héloïse et, aux dernières pages, je me sentis si bouleversée que je pleurais à sanglots. . . . Pendant cela M. de Francueil, avec l'esprit et la grâce qu'il savait mettre à tout, courut chercher Jean-Jacques. Je ne sais comment il s'y prit, mais il l'enleva, il l'amena, sans m'avoir prévenue de son dessein. Jean-Jacques céda de fort mauvaise grâce. . . ." La jeune femme, ne sachant pas que Rousseau l'attend dans le salon, ne se presse pas de finir sa toilette. "Enfin je vais au salon, j'aperçois un petit homme assez mal vêtu et comme refrogné, qui se levait lourdement, qui machonnait des mots confus. Je le regarde et

²⁸ Selon Georges Sand le mariage de M. de Francueil avec Marie-Aurore de Saxe eut lieu le 13 avril 1777. Elle dit que le premier enfant naquit "neuf mois après le mariage, jour pour jour." Or la date de la naissance de cet enfant est le 13 janvier 1778. Georges Sand Histoire de ma vie. Première partie, chapitre 3.

²⁹ Georges Sand, op. cit.

je devine. Je crie, je veux parler, je fonds en larmes. Jean-Jacques, étourdi de cet acceuil, veut me remercier et fond en larmes. Francueil veut faire une plaisanterie, et fond en larmes. . . On essaya de dîner pour couper court à tous ces sanglots. Mais je ne pus rien manger, M. de Francueil ne put avoir d'esprit, et Rousseau s'esquiva en sortant de table, sans avoir dit un mot."

Dans une lettre du 14 août 1772, il laissait voir encore plus clairement son pessimisme: "A moins d'affaires, je n'irai plus chez personne; mes visites sont un honneur que je ne dois plus à qui que ce soit désormais. Un pareil témoignage d'estime serait trompeur de ma part." (H. XII, p. 247). C'est en conséquence de ces humeurs noires qu'il retira même, et pour des causes qui nous paraissent peut-être bien insuffisantes, son amitié à Rey et à Mme. de la Tour de Franqueville.

Par contre, il fit pas mal de nouveaux amis.

CHAPITRE VII

Amis

II. Nouveaux amis.

Dès les premiers temps de son séjour, Rousseau s'était montré plus disposé que d'habitude à faire de nouvelles connaissances. On remarqua ce changement chez lui, et on en parlait. Dans les Mémoires Secrets, à la date du 22 juillet 1770, on lit: "Ce qu'il y a de sûr, c'est. . . . qu'il se prête à la société; qu'il va manger fréquemment en ville, en s'écriant que les dîners le tueront." Et Grimm (15 juil. 1770) dit qu'il "va beaucoup dans le monde, chez les belles dames. . . . qu'il va souper aussi chez Sophie Arnoud avec l'élite des petits-maîtres et des talons rouges, et il paraît que c'est Rulhières qu'il a choisi pour conducteur." Cette fois-là Grimm n'était pas aussi bien renseigné que d'habitude. Voyons comment Musset-Pathay (Vie. I, p. 181-2) raconte l'histoire. Rousseau, dit-il. "dînait quelques fois chez Sophie Arnoud, mais tête à tête ou du moins avec un ou deux convives. Un jour, des seigneurs de la cour, voulant le connaître, prièrent Mlle. Arnoud de les faire souper avec lui. Le refus qu'elle fit, parce qu'elle était certaine d'en éprouver un de Jean-Jacques les mécontenta; ils revinrent souvent à la charge et menacèrent Sophie Arnoud de se brouiller avec elle. Pour éviter cette rupture elle fit auprès de Rousseau une tentative inutile. Voici comment elle se tira d'affaire. Le tailleur de la Comédie avait quelque ressemblance avec Jean-Jacques; elle le remarque et se résout à lui faire jouer le rôle de Rousseau. Le jour est pris; les invitations sont faites; le tailleur arrive et joue fort bien son rôle. Il y avait environ une douzaine de convives du haut parage. Mlle. Arnoud plaça le tailleur à sa droite, ayant pris ses mesures pour enivrer ses hôtes, comptant sur le vin pour rendre l'illusion plus complète, et voulant le ménager au prétendu Rousseau parce qu'il était nécessaire qu'il fût entièrement muet. . . . Ce qu'il y eut de singulier, c'est que chacun . . . et trouva qu'il répondait parfaitement admira le muet. à l'idée qu'on s'était faite de son esprit et de ses talents.

D'une façon générale, cependant, le témoignage de Grimm est confirmé par la correspondance de Rousseau et par les récits des contemporains.

Rulhières

Rulhières connaissait Rousseau déjà depuis 1762; mais en 1770, il chercha à se pousser bien avant dans son intimité (Dusaulx. p. 178). Cependant, comme il n'aimait guère en Rousseau que l'homme célèbre, et ne le fréquentait que pour raconter de lui plus tard, dans les cercles où il brillait, des anecdotes et des traits amusants, il ne put pas, malgré son habileté, faire durer ce jeu très longtemps. Le philosophe apprit un jour que Rulhières s'occupait à écrire une comédie intitulée le Méfiant; il la crut dirigée contre lui, et il cessa d'en recevoir chez lui l'auteur. Dusaulx (p. 184) raconte à ce sujet une anecdote qui lui aurait été communiquée par Rulhières lui-même: celui-ci s'était vanté d'avoir conservé assez longtemps son crédit auprès de Rousseau: "Mais il faut en convenir, ajouta-t-il, je touche à la fin, et viens d'avoir mon tour. . . J'allai dernièrement sur les onze heures du matin chez Jean-Jacques. Je sonne, il m'ouvre.-Que venez-vous faire ici? Si c'est pour dîner, il est trop tôt; si c'est pour me voir, il est trop tard. Puis, se ravisant:-Entrez; je sais ce que vous cherchez, et n'ai rien de caché. . . . pour vous. Cela me promettait une bonne scène! J'entre; la marmite était au feu.-Ma chère amie, dit Jean-Jacques, as-tu salé le pot? Y as-tu mis des carottes?—et bien d'autres questions de la même importance. Vous voilà suffisamment instruit des secrets de ma maison, et je défie votre sagacité d'y jamais rien trouver qui puisse servir à la comédie que vous faites. J'attendais son dernier mot.-Bon soir, monsieur, allez finir votre Défiant.—Je vais vous obéir; mais, pardon, mon cher JeanJacques, est-ce défiant qu'il faut dire, ou méfiant. . . .—Comme il vous plaira, monsieur, comme il vous plaira; bon soir."

La Comtesse d'Egmont

Ce fut Rulhières qui amena chez Rousseau la Comtesse d'Egmont,1 qui passait pour la plus jolie femme de la cour. Rousseau lui dédia à la fin de 1771 un recueil de vingt-cinq chansons qu'il avait composées sur des paroles dont elle lui avait fourni la plus grande partie.² Au printemps de cette année, elle l'avait amené dans sa propriété de campagne—le château de Braisne, à 18 kilomètres de Soissons—pour qu'il y fît une lecture de ses Confessions devant elle et devant ses amis le Prince de Pignatelli. la marquise de Mesmes, le marquis de Juigné (H. IX, p. 82). Le 8 mai elle écrivait au roi de Suède, Gustave III,-qui, sous le nom du comte de Haga, venait de faire un séjour à Paris, pendant lequel il avait appris son accession au trône (au mois de février 1771):-"J'oubliais de dire à Votre Majesté que j'avais passé cinq jours à la campagne pour entendre les mémoires de Rousseau. Il ne nous a lu que sa seconde partie, la première ne pouvant se lire à des femmes, m'a-t-il dit." Selon M. Buffenoir (App. I, p. 450), il aurait herborisé aussi avec elle dans le parc de ce château de Braisne. Le manuscrit des Confessions passa même, par l'entremise de la jeune Comtesse ou de Rulhières,3 entre les mains du prince royal de Suede.

¹ Morellet-Mémoires. Ch. V. p. 107.

³ Mme. de Staël—Lettres inédites à Henri Meister. Usteri et Ritter. Paris 1903. Notice sur Meister. Lettre de Meister à Bodmer, 6 janvier 1772. "Il (Rousseau) vient d'en dédier vingt huit à la comtesse d'Egmont." Cf. aussi Jansen, M. p. 475.

⁸ Musset-Pathay—Vie. I. p. 205: "Le roi de Suède en obtint la communication par l'entremise de Rulhières." Mais cf. aussi Monin (R. H. L. 1915 p. 78) qui dit que Rulhières (ou Mme. d'Egmont) lui fait quitter sa robe d'Arménien, et se vêtir convenablement pour se faire présenter à la légation. "Peu de jours après, le 9 mars 1771, il fit au nouveau roi de Suède la lecture d'un fragment de ses mémoires." M. Monin ne dit pas d'où il tire ces renseignements. Il se trompe absolument au sujet de la robe d'Arménien, que Rousseau ne portait plus quand il revint à Paris. Est-ce qu'il se trompe aussi sur les autres points?

Dusaulx

Sur la recommandation de son ancien ami Duclos, Rousseau recut M. Dusaulx, jeune littérateur qui lui plut beaucoup. La liaison commença en 1770, bientôt après l'arrivée de Jean-Jacques à Paris, mais ne dura que six ou sept mois-la dernière lettre de Rousseau est du 16 février 1771-et se termina par une querelle. Plus tard-en 1798-Dusaulx publia leur correspondance dans le livre bien connu qu'il intitula De mes rapports avec J. J. Rousseau, et qui trahit l'amertume que lui avait inspirée son insuccès auprès de Rousseau. D'après son récit, le grand homme l'ayant recu d'abord très froidement, alla le chercher deux mois plus tard, et ils devinrent presque aussitôt "de vieux amis." "Excepté Rulhières, dit-il, qui avait usurpé les grandes entrées. . . . j'étais le seul qui pût le voir à toute heure, et j'en usais librement" (Dusaulx. p. 51). "J'allais chez lui; il venait chez moi, y dinait quelquefois. . . .4—J'ai donc enfin trouvé ce que je charchais! me disait-il en me dévorant des yeux, mais je ne vous vois pas assez souvent, je veux vous voir tous les soirs." (Dusaulx. p. 42.)

On serait tenté de croire que M. Dusaulx se flattait un peu, mais on sait que Rousseau avait parfois de ces enthousiasmes, et il faut avouer que les quelques lettres qu'il écrivit à Dusaulx ne contredisent pas le témoignage de ce dernier. Par exemple: "Toutes vos bontés, monsieur, lui écrivait-il le 7 novembre 1770, me trouveront toujours sensible et reconnaissant parce que je suis sûr de leur principe." Le 10 février 1771, même après le commencement de leur querelle, Rousseau lui écrivait: "En lisant et relisant votre lettre, je sens qu'il me faut du temps pour y penser.

Dusaulx aurait aussi amené Rousseau chez Alexis Piron. Est-ce que ce récit de la visite chez Piron est authentique? Morin (p. 296) ne s'y fie pas. En tout cas, les détails ne sont pas tous exacts, car Dusaulx dit que c'était justement ce jour-là la fête de Piron—et la fête de Piron serait au mois de juillet. (Il naquit le 9 juillet 1689, et la fête de Saint Alexis est le 17 juillet). Or, au commencement du mois de juillet 1770 Dusaulx ne connaissait pas encore Rousseau—ou venait seulement de faire sa connaissance—et au commencement du mois de juillet 1771 il ne le voyait plus depuis quatre ou cinq mois!

Permettez que j'attende le retour du sang-froid. Un homme comme vous mérite bien qu'on délibère quand il s'agit de s'en détacher"; et dans la dernière lettre, du 16 février, il lui dit: "J'aurais tort assurément d'être difficile en liaisons, et bien plus de me refuser à la vôtre, puisque votre société me paraît très agréable, et que, sans vous confondre avec tous les empressée qui m'entourent, je vous compte parmi ceux que j'estime le plus."

Dusaulx aurait donc joui pendant plusieurs mois de la confiance de Jean-Jacques qui lui parlait de sa vie, de ses Confessions, de ses amis, qui aurait devant lui "passé en revue jusqu'à ses moindres connaissances—pour s'en plaindre il est vrai." Rousseau lui montra aussi les "matériaux de sa vie," qu'il était en train de revoir un jour, au moment de l'arrivée de Dusaulx; c'étaient des lettres dont il avait gardé copie et dont il se servait comme pièces justificatives. "Si vous voulez me bien connaître, dit-il à son ami, parcourez-les tandis que je vais achever ma tâche journalière," et il l'engage à lire surtout la longue lettre à M. de Saint-Germain (H. XII, p. 180). Ce serait aussi avec l'assistance de Dusaulx qu'il aurait fait les arrangements pour la première lecture des Confessions, (Dusaulx, p. 60) et qu'il dressa la liste de ceux qu'il consentirait à y admettre. Dusaulx assista lui-même aux deux premières de ces séances, chez le Marquis de Pezay et chez le poète Dorat. A plusieurs reprises Rousseau demanda à son ami son opinion sur les Confessions, et très naturellement il fut décu. La première fois, Dusaulx n'avait pas voulu parler: "-Je vous le dirai une autre fois, j'y pense encore.-Et le sort de mes cinq enfants, et les frèdaines de ma jeunesse? lui demanda Rousseau. -Comme je ne vois là rien d'exemplaire, vous n'auriez pas dû en parler." Un jour enfin, quand ils se promenaient à Vincennes. Rousseau revint à la charge, et cette fois Dusaulx prétend avoir dit tout ce qu'il pensait. Il est sûr de l'avoir fait avec toutes les précautions possibles pour "l'éclairer sans l'aigrir," et il débite un

Dusaulx, p. 275—Mais cf. Bernardin de Saint-Pierre, p. 124. "Il ne m'a jamais parlé de ses autres amis, et je ne crois pas à eux de moi." (sic) Cependant nous verrons que Rousseau exposa à Corancez toute sa querelle avec Dusaulx et qu' à propos de cela il faillit se brouiller aussi avec Corancez.

long discours où il le traîte assez sévèrement—par exemple: "Je veux croire que vous n'aviez rédigé les mémoires de votre vie qu'à bonne intention, et seulement pour vous rendre compte de vos propres erreurs: mais vous conviendrez que vous avez été plus loin, et que sans cesse vous passez les bornes prescrites par une Vous croyez que vos Confessions, remplies de détails purement domestiques, et même scandaleux, ajouteront à votre réputation de grand écrivain et d'honnête homme? Pour moi je n'en crois rien,—au contraire. Qui n'a pas été tenté de laisser après soi des mémoires ou confessions? C'est la manie du moindre barbouilleur de papier." Rousseau ne s'en fâcha pourtant pas; au contraire il lui dit: "Je suis content de vous; nous n'en serons pas moins amis." On ne voit pas trop pourquoi Dusaulx refuse de croire à la bonne foi de Rousseau, ni pourquoi il voit dans ce calme une indication de la duplicité dont il l'accuse toujours. En effet, à la façon dont Dusaulx écrivit plus tard le récit de ce qui s'est passé entre eux, on voit bien que son amour-propre a beaucoup souffert par la fin de leur liaison. Persuadé que Rousseau veut l'éprouver, il soupçonne des arrière-pensées et finalement se montre tout aussi méfiant-retrospectivement-que Jean-Jacques lui-même. Il prétend connaître celui-ci à fond, et se rendre bien compte des particularités de son caractère, et cependant il fait toujours des choses qui ne pouvaient manquer de froisser cette sensibilité excessive. Son empressement déplairait même à des gens moins difficiles que Rousseau. Prenez par exemple sa réponse au très gentil billet d'invitation que Rousseau lui envoya le 4 janvier 1771:—"Jamais nouvelle mariée, près de passer dans les bras d'un amant chéri, ne prononça son oui avec plus d'allégresse que je ne m'empresse de vous envoyer ce petit oui si gracieusement demandé. . . L'heureuse soirée! Je la marquerai d'une pierre blanche à la manière antique. . . . Que de grâce et d'urbanité dans ce billet subitement tombé de votre plume! Heureux homme! Vous avez quand il vous plait tous les dons de l'esprit, tous les accents qui vont au coeur-etc., etc." (Dusaulx. P. 76-7). Il n'est pas étonnant que des paroles tellement affectées aient fait naître chez Rousseau des doutes sur leur parfaite sincérité.

Déçu dans les espérances qu'il avait fondées sur la lecture de ses Confessions, Rousseau passait évidemment par une crise de pessimisme et de méfiance,6 et malheureusement ce fut à ce moment que Dusaulx s'avisa de lui lire le portrait qu'il avait fait d'un maître fourbe, et dans lequel il avait mis ces lignes: "Tel fut le monstre qui s'était emparé de ma jeunesse. Que d'art et de perfidie! Il me tenait de beaux discours et de non moins touchants que l'illustre Jean-Jacques en a composé depuis sur les moeurs et sur l'éducation." C'en était trop pour la sensibilité ombrageuse du philosophe qui ne pouvait pas supporter de se voir ainsi mis en parallèle avec un "monstre," un "maître fourbe." Ayant compris que Rousseau en était sérieusement irritè, Dusaulx raya aussitôt les lignes fatales, mais sans réussir à fléchir son ami, qui le quitta en disant: "Ne nous revoyons plus jusqu'à nouvel ordre. Je vous écrirai sous peu de jours; en attendant je vous laisse avec votre conscience." Ce fut vraiment la fin car les trois ou quatre lettres qui suivirent ne firent qu'augmenter le malentendu et rendre impossible désormais tout rapprochement.

Mme. de Genlis

A lire Dusaulx on croirait volontiers qu'il fut pendant ces six ou sept mois presque le seul ami de Rousseau—du moins qu'il le voyait constamment et plus que personne, exception faite de Rulhières. Mais nous savons, par les lettres de Rousseau luimême que ce fut pendant ce temps qu'il sortait le plus. Ce fut aussi, probablement, la période de ses rapports avec Mme. de Genlis.⁷ On ne peut pas cependant en être tout à fait sûr à cause de l'inexactitude des dates dans les Mémoires de cette dame. Elle dit, par exemple, que quand elle fit la connaissance de Rousseau elle avait dix-huit ans, et que lui était à Paris depuis six

Dusaulx. p. 125: "A compter de cette époque, néanmoins, je l'ai trouvé plus souvent sombre, mystérieux, et concentré en lui-même. Il vint au point qu'il évitait mes yeux et baissait les siens lorsque je les rencontrais."

^{&#}x27;Mme. de Genlis-Souvenirs de Félicie. I. p. 289 ss.

mois; or, étant née en 1746, elle avait dix-huit ans en 1764 quand Rousseau habitait Motiers-Travers. De même elle prétend l'avoir vu tous les jours "pendant plus de six mois"—jusqu'en mai 1771 alors;—mais ailleurs elle dit qu'ils se brouillèrent à la première du "Persifieur," qui eut lieu le 8 février 1771; et encore que Rousseau "nous parla de ses Confessions, qu'il avait lues à Mme. d'Egmont"; et ce ne fut que le 8 mai 1771 que celle-ci écrivait à à Gustave III de Suède qu'elle avait passé "cinq jours à la campagne pour entendre les Mémoires de Rousseau." Donc il aurait parlé des Confessions à Mme. de Genlis après le commencement de mai, tandis qu'elle prétend ne l'avoir plus revu apres le 8 février. Impossible, on le voit de se fier à ses dires; aussi bien, elle n'écrivit ses souvenirs que sept ou huit ans plus tard; en 1770-1771 elle ne rédigeait pas encore de journal.

Jean-Jacques, qui connaissait déjà évidemment M. de Genlis et M. de Sauvigny (auteur de la comédie du Persificur), fut mené un soir par celui-ci chez Mme. de Genlis pour l'entendre jouer de la harpe. On avait dit à la jeune dame que son mari comptait lui jouer un tour en lui présentant l'acteur Préville déguisé en Rousseau; aussi, voyant entrer le philosophe, le prit-elle tout naturellement pour Préville déguisé et, comme il ne l'embarrassait pas du tout, elle "lui répondait très cavalièrement tout ce qui lui passait par la tête." Il la trouva fort originale et sa naîve gaieté ne lui déplut pas. Il se montra gai, "me regardait toujours en souriant avec cette sorte de plaisir qu'inspire un enfantillage bien naturel; et en nous quittant, il promit de revenir le lendemain dîner avec nous." Ce ne fut qu'après le départ du visiteur, assuret-elle, qu' elle apprit son erreur et sut qu'elle avait causé avec le philosophe lui-même.

La connaissance une fois faite, ils se virent tous les jours; Rousseau dinait chez Mme. de Genlis et "ne s'en allait communément qu'à dix heures du soir." Pendant plusieurs mois, selon Mme. de Genlis, tout alla bien, et Rousseau "n'avait montré

⁸ Si cette liaison occupait les mêmes mois que celle de Rousseau avec Dusaulx, Rousseau n'aurait pas eu le temps de faire autre chose que causer avec ses amis!

ni susceptibilité ni caprice," lorsque M. de Genlis, un beau jour, eut l'imprudence de lui envoyer un panier de vingt-six bouteilles d'un certain vin que Rousseau aimait beaucoup, et dont il avait consenti à accepter deux bouteilles. M. de Genlis ne connaissait évidemment pas les sentiments de Rousseau au sujet des cadeaux et fut très étonné de recevoir son panier tout entier avec un billet de trois lignes qui "exprimait avec énergie le dédain, la colère et un ressentiment implacable." M. de Sauvigny leur apprit que Rousseau était vraiment furieux et ne voulait plus jamais les revoir. Pourtant une lettre de Mme. de Genlis arrangea un peu les choses; Rousseau revint à la maison; mais s'il se montrait comme autrefois très aimable pour Mme. de Genlis, il ne rendit jamais entièrement ses bonnes grâces au mari. Le malentendu qui termina définitivement cette liaison ne date que de quelque temps plus tard et. d'après le récit de Mme. de Genlis, aurait été dû à une nouvelle crise de méfiance de la part de Jean-Jacques. Celui-ci avait consenti à l'accompagner au théâtre pour assister à la première du Persifleur-dont il "paraissait aimer beaucoup" l'auteur-à la condition qu'on serait dans une loge grillée pour que Rousseau pût voir sans être vu. Le soir du spectacle, Rousseau arriva chez Mme, de Genlis de très bonne humeur, mais il parut surpris qu'elle eût une parure si brillante, pour se cacher dans une loge grillée. Arrivés au théâtre, il refusa de laisser baisser la grille et se mit derrière la jeune dame, de sorte que pour voir il était forcé d'avancer la tête entre M. et Mme. de Genlis. On le vit, le reconnut, et on "répétait de proche en proche dans le parterre. mais tout bas: c'est Rousseau! c'est Rousseau! et tous les yeux se fixaient sur notre loge; mais on s'en tint là." Cet incident contraria vivement le grand homme, qui soupçonna que la jeune Mme. de Genlis n'avait eu d'autre intention que d'attirer sur lui l'attention du public. Il refusa de rentrer souper avec elle, après la pièce, et s'en alla chez lui. Le lendemain il persista dans sa rancune, et cela choqua tellement Mme. de Genlis qu'elle ne voulut pas faire la moindre démarche pour le ramener. Elle ne le revit jamais. Il y eut toutefois un petit épilogue quelques années plus tard. Sachant par Mlle Thouin—du Jardin du Roi, et dont Rousseau voyait souvent le frère—que Rousseau eût beaucoup aimé avoir accès aux jardins de Monceaux où le public n'entrait qu'avec des billets: "J'obtins pour lui une clef du jardin avec la permission d'aller s'y promener tous les jours et à toute heure, et je lui envoyai cette clef par Mlle. Thouin. Il me fit remercier et j'en restai là."9

Le récit de Mme. de Genlis est fort intéressant, et à part l'inexactitude de ses dates, elle n'est pas peut-être plus injuste dans son interprétation des motifs et des idées de Rousseau qu'il ne le fut envers elle.

Le Comte d'Albaret

Une autre amitié aussi intime peut-être, et aussi passagère que celles de Dusaulx et de Mme. de Genlis, mais moins connue, ce fut celle du Comte d'Albaret. C'etait un jeune homme dont Rousseau s'était "engoué ridiculement" dit Meister, écrivant à son ami Bodmer. Ce dut être en 1771. L'abbé Brizard en a fait mention dans ses Mémoires pour la vie de Rousseau. Le 12 septembre 1771, Meister écrivait encore à son ami: "On a vu Rousseau quelquefois chez le Comte d'Albaret, mais il vient de se brouiller avec lui aussi légèrement qu'il s'était lié." La cause de la brouille, toujours selon Meister, 10 aurait été que le Comte d'Albaret avait fait exécuter une ariette italienne avant de faire chanter une des romances de Jean-Jacques. Dans sa colère, Rousseau l'aurait traité de "monstre."

Voilà donc trois exemples de connaissances faites au commencement de son séjour, et toutes les trois éphémères. Il n'y a rien d'extraordinaire, puisque parmi un groupe de nouvelles connaissances il y en a très souvent qui nous plaisent d'abord, mais qui ne nous conviennent pas vraiment et que nous cessons de fréquenter, une fois la nouveauté passée. Tel serait encore plus sûrement le cas chez un homme comme Rousseau, dont le carac-

^{*} Cela indiquerait que Rousseau continuait ses visites au Jardin du Roi, et qu'il restait en relations avec les gens dont il avait fait là la connaissance.

³⁰ Lettre du 6 janvier 1772.

tère était à la fois si prompt aux enthousiasmes et si méfiant. Il y en eut d'autres d'ailleurs, parmi les connaissances qu'il fit aux premiers temps de son séjour, qui ont su conserver son amitié.

Les Venant

Il voyait très souvent, dit-on, la famille de M. Venant, épicier retiré et propriétaire d'une des maisons que Jean Jacques habita dans la rue Plâtrière. Mme. Venant surtout lui plut¹¹ par son bon sens, ses manières et sa franchise, et, sachant cela, on eut recours à elle lors de la chute qu'il fit à Ménil-Montant en 1776. Elle ne réussit cependant pas à lui persuader de se laisser saigner—traitement qu'on voulait lui imposer, et auquel il s'opposait obstinément (M.-P. Vie I, p. 183).

Et puis deux hommes surtout le connurent pendant cette période de sa vie, qui l'aimèrent toujours assez pour lui pardonner ses brusqueries et sa susceptibilité: Bernardin de Saint-Pierre et Oliver de Corancez.

Corances

Ce dernier dit l'avoir connu pendant les douze dernières années de sa vie; dans ce cas la connaissance se serait faite bientôt après le séjour en Angleterre. Tout ce que Corancez rapporte, cependant, ne date que d'après le retour à Paris. Présenté par son beau-père, M. Romilly, ami et compatriote de Jean-Jacques, Corancez ne manqua pas de ressentir comme tout le monde les effets du caractère ombrageux de Rousseau, mais il considérait cela comme "un tribut qu'il fallait payer" et il aimait assez sincèrement son ami pour payer ce tribut sans se plaindre. Il nous raconte deux épisodes qui auraient sûrement mis fin à toute relation avec d'autres, s'ils avaient été, par exemple, du genre sermonneur de Dusaulx. La première fois, il s'agissait de la pension du Roi d'Angleterre, que Rousseau ne recevait plus depuis quelques

²¹ Le 30 décembre 1770, l'Abbé Galiani crivait à l'Abbé Raynal d'aller rue Platrière voir "la jolie mercière qui tient lieu de tout sur la terre à Jean-Jacques Rousseau, n'en déplaise à sa gouvernante." Musset-Pathay, Vie, I p. 180.

années; Corancez, persuadé qu'il en avait besoin, se laissa entraîner par son zèle, et sans demander permission à Rousseau, il fit obtenir par son ami le secrétaire d'ambassade en Angleterre une lettre de change sur un banquier de Paris pour 6,336 livres (la somme due alors). Il obtint aussi qu'on dispensât Rousseau d'en donner quittance, c'est-à-dire qu'on consentît à se contenter de la lettre de Corancez déclarant que Rousseau avait touché l'argent. Ayant fait tous ces arrangements, Corancez se présenta chez Rousseau. Il connaissait assez bien son ami pour soupçonner déjà que les choses n'iraient pas toutes seules, et il avait bien deviné quelle réponse lui ferait Jean-Jacques. Rousseau l'écouta avec étonnement, et puis répondit qu'il pouvait bien gouverner ses affaires luimême et qu'il ne savait pas par quelle fatalité les autres croyaient toujours mieux savoir que lui ce qu'il devait faire; s'il ne touchait plus sa pension, c'était parce qu'il ne voulait plus la toucher, etc. Corancez, au lieu de l'accuser d'ingratitude et de se fâcher, s'excusa, assura Rousseau que l'affaire n'aurait pas de suites désagréables pour lui, et le quitta.¹² Il n'osa cependant retourner lui-même chez Rousseau; il y envoya son beau-père, et celui-ci réussit à le persuader que Corancez n'était pas son ennemi.

La seconde fois, ils faillirent se brouiller à propos de la correspondance entre Rousseau et Dusaulx. Rousseau s'était avisé de la lire à Corancez pour savoir son opinion. Il ne s'était pas, peut-

²⁸ Cet épisode a dû se passer au printemps de 1771; le 25 juillet 1771, Rousseau écrivait au chevalier de Cossé, qui, lui aussi, avait essayé de lui faire toucher cette pension: "La pension que vous dites m'avoir été retirée, et que vous offrez de me faire rendre, m'a été apportée avec les arrérages, ici, dans ma chambre, il n'y a pas quaire mois, en une lettre de change de 6000 fr." H. XII. p. 240. Pour la lettre de Cossé—cf. Ann. VI. p. 274. Avant Corancez, et le Chevalier de Cossé, M. Dutens et le Colonel Roguin s'étaient déjà mêles de la même affaire. Dans une lettre à M. Dutens le 8 novembre 1770, (H. XII, p. 221) Rousseau refuse de la recevoir, se déclare très surpris du procédé du Colonel Roguin, qui savait déjà les idées de Rousseau à ce sujet. "Je trouve très bizarre, dit-il, qu'on s'inquiète si fort de ma situation, dont je ne me plains point et que je trouverais très heureuse si l'on ne se mêlait pas plus de mes affaires que je ne me mêle de celles d'autrui." Cf. aussi à Mme. Boy de la Tour, 26 november 1770: "M. le Colonel votre frère. . . . vient de me faire une tracasserie avec M. Dutens au sujet de la pension du Roi d'Angleterre, dont je ne le remercierai pas, etc."

être, remis encore de l'état d'agitation où l'avait jeté cette dispute, et quand Corancez lui demanda s'il n'y avait pas une autre lettre entre la dernière de Dusaulx et la dernière de Jean-Jacques, Rousseau se fâcha; il fit froide mine pendant plusieurs jours, croyant que Corancez l'accusait d'avoir supprimé des lettres défavorables à sa cause. Corancez n'en continua pas moins ses visites, et réussit enfin à convaincre Rousseau de l'injustice de ses soupcons. Il ne s'est jamais apercu, dit-il, que Rousseau lui ait gardé aucun ressentiment; au contraire, il semblait le recevoir toujours avec plaisir, surtout quand Corancez venait accompagné de ses enfants, que Rousseau aimait à voir, pour pouvoir "jouir en eux des vertus de leur mère." Les Rousseau et les Corancez faisaient parfois des excursions ensemble; -- une fois, par exemple, ils étaient allés à Meudon en "batelet," et ce fut pendant cette promenade que Rousseau leur raconta l'histoire de sa fuite d'Angleterre. dinaient parfois ensemble, soit chez les uns, soit chez les autres. Rousseau promit de mettre en musique toutes les paroles que Mme. L'air composé, elle venait chez lui Corancez lui enverrait. l'entendre et l'approuver ou le rejeter. M. Corancez aussi lui fournissait parfois des paroles. Une fois ce fut un duo entre Tircis et Dircé que Rousseau mit "en musique charmante;" une autre fois, un petit opéra que Corancez avait esquissé sur le roman de Daphnis et Chloé. (Voir chapitre XIV.)

Cette amitié continua, évidemment sans interruption, jusqu'au moment où Rousseau quitta subitement Paris pour aller à Ermenonville. Il avait déjà parlé avec M. de Corancez de son désir de se réfugier à la campagne. Celui-ci lui avait offert un petit logement qu'il possédait à Sceaux, et avec beaucoup de peine le lui avait fait accepter. Presque immédiatement après, Rousseau s'en alla sans dire mot à ses amis, et à sa prochaine visite Corancez ne trouva que Thérèse, qui ne lui dit même pas que son mari avait déjà quitté Paris.

Bernardin de Saint-Pierre

Passons maintenant à Bernardin de Saint-Pierre.¹³ Vers le milieu de janvier 1771, au moment de quitter L'Île de France, Bernardin écrivait à son ami Rulhières qu'il allait avoir le plaisir de jouir de deux étés dans la même année. Rulhières, qui voyait encore Rousseau en ce temps-là, lui montra la lettre de Bernardin et, aussitôt après l'arrivée de celui-ci à Paris, le présenta rue Platrière.¹⁴

Jean-Jacques était déjà prévenu en sa faveur par la lettre que Rulhières lui avait montrée, et la connaissance ainsi commencée devint bientôt une amitié sincère. Les deux amis passaient ensemble une grande partie de leur temps assis près du feu pendant les soirées d'hiver et se promenant, pendant la belle saison, dans les champs et les bois des environs de Paris. Ils causaient de botanique, de littérature, de philosophie et de religion. Rousseau pria son ami d'écrire la suite d'Emile, dont il avait déjà dressé le plan (B. de St. P., p. 174), mais Bernardin s'y refusa absolument. Malgré l'intimité qui régnait entre eux, Rousseau ne lui montra jamais ses Confessions (Ibid., p. 29); il avait été déçu dans les espérances qu'il avait fondées sur leur lecture dans les salons, et il ne voulait même plus en parler; "Ne parlons pas des hommes, parlons de la Nature," disait-il à Bernardin (Ibid., p. 29, note 1.)

¹⁸ D'après les récits de B. de St.-P. lui-même, ils continuèrent à se voir jusqu'au départ de Rousseau pour Ermenonville, et je ne trouve qu'un seul auteur qui conteste cela. Petitain dit: "la liaison ne dura guère, ayant été brusquement interrompue par le fait de Mme. Rousseau. . . . Nous avons su de bonne part cette circonstance, dont Bernardin de Saint-Pierre a eu la discrétion de ne point parler."

La date ne peut pas être établie d'une façon bien précise. Selon M. Souriau (B. de Saint-Pierre d'après ses manuscrits, p. 119) B. de St.-P. ne rentra en France qu'au mois de juin 1771 ("A peine arrivé en France. . . . B. écrit à sa sour, le 9 juin 1771, pour lui annoncer son retour.") mais à la page 133 il dit: "Dès son retour en France, B. était entré en relations avec Jean-Jacques, et se vantait à ses amis au mois de mai 1771 de connaître le grand homme." B. de St.-P. lui-même, dans son Essai dit que ce fut au mois de juin 1772 (p. 31); et le billet que lui écrivait Rousseau au sujet du café que son ami voulait lui donner "quelques jours" seulement après avoir fait sa connaissance (p. 35) porte la date du 3 août 1771. Ce fut probablement à la fin de mai, ou au commencement de juin 1771.

Plus d'une fois ils faillirent se brouiller; tout au début, à propos d'un paquet de café dont Bernardin voulut lui faire cadeau, et plus tard tout simplement parce que Rousseau se trouvait un jour de mauvaise humeur. Cette fois, ce fut Rousseau qui fit le premier pas vers la réconciliation-comme il devait le faire. du reste, puisque c'était lui qui avait eu tort. Voici comment Bernardin raconte cette histoire (Ibid., p. 66 s.):-"Un jour que je lui rapportais un livre de botanique. . . . il me recoit sans rien dire, d'un air austère et sombre; je lui parle; il ne me répond que par monosyllabes. En copiant sa musique, il effaçait et ratissait à chaque instant son papier. . . . J'ouvre pour me distraire un livre qui était sur sa table.—"Monsieur aime la lecture," me dit-il d'une voix troublée. Je me lève pour me retirer. Il se lève en même temps et me reconduit jusque sur l'escalier, en me disant, comme je le priais de ne pas se déranger: "C'est ainsi qu'on en doit agir envers les personnes avec lesquelles on n'a pas une certaine familiarité." Je ne lui réponds rien, mais agité jusqu'au fond du coeur d'une amitié si orageuse, je me retirai résolu de ne plus retourner chez lui. Il y avait deux mois et demi que je ne l'avais vu lorsque nous nous rencontrâmes une après midi. . . . Il vint à moi et me demanda pourquoi je ne venais plus le voir.-Vous en savez la raison, lui répondis-je.-Il y a des jours, me dit-il, où je veux être seul. . . . Je serais fâché, ajouta-t-il d'un air attendri, de vous voir trop souvent, mais je serais encore plus fâché, de ne vous pas voir du tout. . . . L'humeur me surmonte. . . . Je la contiens quelque temps: ensuite je ne suis plus le maître; elle éclate malgré moi. J'ai mes défauts. Mais, quand on fait cas de l'amitié de quelqu'un, il faut prendre le bénéfice avec les charges." Il m'invita à dîner chez lui pour le lendemain."

Il ne saurait être question de relater ici en détail les divers épisodes de leur liaison; on trouvera tout cela raconté d'une façon charmante par Bernardin de Saint-Pierre lui-même dans son Essai sur la vie et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau. Jusqu'au milieu du mois de mai 1778, ils continuèrent à faire leurs prome-

nades d'herborisation; puis, brusquement et sans mot dire, Rousseau disparut après avoir donné à son ami rendez-vous pour un voyage à Sèvres. Le pauvre Bernardin lui écrivit sans obtenir de réponse, puis alla chez lui seulement pour apprendre qu'il était allé depuis quinze jours se réfugier à la campagne. Puis un jour lui arriva la nouvelle de sa mort à Ermenonville, le 2 juillet.

Il semble que Bernardin ait vu presque exclusivement le bon côté du caractère de Rousseau. C'est que les deux hommes se convenaient et que la société de Bernardin faisait ressortir les meilleurs traits de Jean-Jacques.

Prévost

Même pendant la dernière moitié de son séjour à Paris, quand il avait presque cessé de sortir, Rousseau faisait encore de nouvelles connaissances. Par exemple, celle du professeur Pierre Prévost de Genève, qui était venu à Paris en 1776 ou 1777—probablement avec la famille Delessert—et qui dit avoir joui de l'avantage de voir souvent Jean-Jacques dans sa vieillesse.

Duprat

Ainsi encore le jeune Comte Duprat, lieutenant-colonel au régiment d'Orléans, lorsqu'il était à Paris, ne manquait guère, nous dit Musset-Pathay (Vie II, p. 74), d'aller tous les matins visiter Rousseau. Celui-ci l'aimait assez pour s'inquiéter quand une fois une semaine entière passa sans visite. Ayant appris que le Comte était malade, il alla tous les jours se promener devant sa maison. Enfin, malgré la loi qu'il s'était imposée de ne plus aller chez personne, il finit par céder à l'anxiété, entra dans l'hôtel et pénétra jusqu'à la chambre du Comte.

C'était avec lui et avec son ami le Commandeur de Menon que Rousseau faisait des arrangements pendant l'hiver de 1777-1778 pour se retirer dans une propriété de Duprat dans le voisinage de Lyon—plans qui, du reste, ne furent jamais mis à exécution (Voir chap. XI). Nous n'avons que très peu de renseignements sur ces messieurs, mais les quelques lettres échangées entre Rousseau et Duprat indiquent une certaine intimité. C'était peut-être la

musique qui l'avait rapproché du Commandeur de Menon; car nous apprenons par son registre qu'il lui avait donné la copie d'une chanson dont le Commandeur lui-même avait fait les paroles et l'air, et Rousseau la basse et l'accompagnement.

Desjobert

Il avait donné des copies aussi à un certain M. Dessobert (Jansen, M. 477). C'est probablement le M. Desjobert, dont Saint-Beuve¹⁵ raconte l'histoire suivante qu'il tenait d'un de ses amis, qui la tenait de son père. M. Desjobert était fiancé à une jeune fille qui lui demanda un jour :-- Connaissez-vous M. Rousseau?-Non.-Comment peut-on être homme, avoir vingt-cinq ans et ne pas connaître Rousseau? Le jeune homme résolut de tout faire pour connaître Rousseau. La première fois, il ne réussit pas à le voir ; il y retourna avec de la musique à faire copier. On la prit à la porte et lui dit de repasser dans huit jours. Cela continua pendant des mois sans qu'il réussit à voir Rousseau. Enfin, un jour, on lui dit que Rousseau voulait lui parler. Il entra et Rousseau lui expliqua que, le chat ayant renversé l'encrier sur le cahier, il faudrait refaire la copie. La conversation s'engagea et Rousseau apprit que le jeune homme se destinait aux Eaux et Forêts et qu'il savait la botanique. Ils firent aussitôt des arrangements pour herboriser ensemble. Ils se promenèrent plusieurs fois et Desjobert gagna la confiance du philosophe au point que lorsqu'il fallut quitter la rue Platrière pour Ermenonville, ce fut lui que Rousseau chargea de vendre ses livres.

Le Bègue de Presle

Parmi les nouveaux amis de ces dernières années il faut mentionner aussi le docteur Le Bègue de Presle, quoique nous ne sachions pas la date de leur première rencontre. M. Magellan, ¹⁶ qui fit la connaissance de Rousseau à Ermenonville, dit dans son

³⁶ Saint-Beuve—Causeries du lundi. XV, p. 242s. Cf. aussi Ann. VII, p. 197.

¹⁶ Magellan—Derniers jours de Rousseau; publié à la suite de la notice de Le Bègue de Presle. Paris 1779.

récit des derniers jours du philosophe que celui-ci était "intimement lié" avec M. Le Bègue de Presle, ainsi qu'avec M. Aublet,¹⁷ botaniste du roi; et Thiébaut de Berneaud, dans son Voyage à Ermenonville, dit que Le Bègue de Presle "fut toujours l'ami du citoyen de Genève." Le seul renseignement que nous tenions de Le Bègue de Presle lui-même est que, depuis 1777, Rousseau lui parla de son désir de quitter la ville; qu'enfin Le Bègue de Presle réussit à lui faire accepter l'offre du Marquis de Girardin, et que ce fut lui qui l'accompagna à Ermenonville.

de Flamenville

Il y avait aussi, parmi les gens qu'il recevait avant son départ de Paris, le jeune de Flamenville, chevalier de Malte. m'avait donné de lui une excellente opinion, dit Corancez, par le prix qu'il mettait à se conserver chez Rousseau. Il y venait assez fréquemment, et souvent nous nous y rencontrions." Les relations avaient été assez cordiales pour que M. de Flamenville risquât le voyage d'Ermenonville. N'ayant pas réussi d'abord à voir Rousseau, il lui écrivit une lettre¹⁸ dans laquelle il lui offrait un asile dans ses terres, en Picardie ou en Normandie: "Je suis bien fâché, Monsieur, écrivait-il, que votre temps ne m'ait pas permis de vous voir. Les bontés dont vous m'avez honoré m'ont fait croire que ce ne serait pas une indiscrétion à moi que de me présenter chez vous. Je serais au désespoir que vous prissiez mon empressement pour importunité! L'amitié que vous m'aves toujours témoignée me rassure sur cette crainte." Cette lettre a dû persuader à Rousseau de recevoir le jeune homme, puisque celui-ci, de retour à Paris, déclara à Corancez avoir reçu du

³⁷ J. B. Christ. Aublet. 1723-1778, botaniste du Roi, auteur de l'Histoire des plantes de la Guyane française.

²⁸ Le manuscrit se trouve à la Bibliothèque de Neuchâtel. Nous croyons que cette lettre est inédite.

philosophe, "un papier¹⁹ écrit de sa main pour le prier de lui trouver un asile dans un hôpital."

Le sujet des amis et connaissances qu'on connaît au Rousseau de cette époque n'est point épuisé; mais les pages précédentes suffiront pour convaincre qu'il n'était pas le sauvage pour lequel on a voulu le faire passer souvent.

[&]quot;Mémoire écrit au mois de février 1777. Voir H. IX, p. 403, et chapitre XI de ce travail.

CHAPITRE VIII

Jean-Jacques Rousseau

et

Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti

En l'an VI parut chez Royon un livre extraordinaire intitulé Mémoires historiques de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, écrits par elle-même. Dans ce livre, la soi-disant Princesse de Montcairzain se déclare fille naturelle du Prince de Conti et de la Duchesse de Mazarin. Elle raconte en détail sa vie, d'abord au palais du Temple chez son père, son enlèvement au moment même où elle allait être légitimée par le roi en 1773, et ensuite sa vie de misère, dévorée par une obsession:—se faire reconnaître publiquement comme fille du Prince de Conti. M. Lenôtre a étudié cette affaire dans un travail qu'il a publié sous le titre de Montcairzain. Il arrive à cette conclusion: "De ces constatations et de bien d'autres similaires, on peut conclure que les Mémoires de Stéphanie-Louise, malgré l'extravagance de leur rédaction, reposent sur un fond de vérité." Est-ce qu'on doit donc la croire quand elle prétend avoir eu comme précepteur J. J. Rousseau? M. H. Buffenoir le pense évidemment, puisqu'il lui consacre un chapitre dans son livre Le Prestige de J. J. Rousseau (p. 101 ss.) "Son témoignage à l'adresse de Rousseau, dit-il à la page 115, a, selon nous, une importance toute spéciale, puisque, enfant, et au milieu d'un cadre propice, elle vécut dans l'intimité du philosophe, reçut ses leçons, entendit ses préceptes, recueillit directement sa morale."

Il serait bien intéressant de pouvoir constater que pendant les deux ou trois premières années de son séjour à Paris, Rousseau s'occupait, entre autres choses, de l'éducation de la fille de son bienfaiteur, et qu'il mettait en pratique les théories de son Emile. Malheureusement tout cela parait très invraisemblable; le récit fourmille de détails contradictoires qui en affaiblissent la valeur. "C'est au Temple, dit-elle (Buffenoir p. 103), c'est sous

² Lenôtre—Vielles Maisons, Vieux Papiers, 4e série, p. 112-3, note.

le toit de mon père que Jean-Jacques Rousseau trouva un refuge quand il fut inquiété pour son *Emile*; et il ne le quitta que pour aller dans son château de Trye, qui plaisait davantage à cet amant de la Nature." Elle oubliait évidemment, ou elle ne savait pas qu'entre son court séjour au Temple (dec. 1765) et son séjour au château de Trye (juin 1767-juin 1768) Rousseau avait passé presque un an et demi en Angleterre.

Elle raconte ailleurs comment son père lui promit un jour de l'emmener à Versailles pour le mariage du Dauphin—"La première chose que je fis, dit-elle, dès que mon père m'eut quittée, ce fut de confier à ma mère, à mon institutrice, à Jean-Jacques. . . . ce qu'on venait de me promettre." Or, la cérémonie du mariage du Dauphin eut lieu le 16 mai 1770, et en ce moment Rousseau était à Lyon (il y fut du 10 avril jusqu'au 8 juin), n'arrivant à Paris qu'à la fin de juin (Voir chapitre I). Il est impossible, donc, qu'il fût devenu le maître de la petite fille avant le ler juillet 1770.

D'après les Mémoires. Rousseau aurait copié pour son élève plusieurs cahiers de musique de sa composition, et aurait rédigé aussi pour son instruction des principes élémentaires de mathématique: "Dédié à son Altesse Sérénissime par J. J. Rousseau, citoven de Genève" (Buffenoir p. 116). On pourrait peut-être vérifier ce qu'elle dit au sujet de la musique en examinant le registre de ses copies tenu par Jean-Jacques, et qui appartient maintenant au Marquis de Girardin (Jansen, M. p. 475). Mais ce ne serait pas très concluant, puisque, si les copies dont elle parle dataient d'avant le ler avril 1772, elles n'y seraient pas inscrites, le registre ne commençant qu'à cette date. Quant aux "Principes élémentaires de mathématique," le renseignement ne peut pas Rousseau ne se serait pas servi en 1770-1773 du être exact. titre de Citoyen de Genève; il y avait renoncé publiquement dès 1763.2

²Cf. Actes inscrits sur le registre du Conseil d'Etat de Genève, 16 mai 1763—"Lecture faite d'une lettre du sieur J. J. Rousseau, adressée à M. le premier syndic Favre, en date de Motiers-Travers, le 12 de ce mois, par laquelle il renonce à la bourgeoisie de cet état." (M.-P. inéd. I. p. 455.)

Il semble aussi très invraisemblable que Rousseau soit allé presque tous les jours au Temple pendant les premiers temps de son séjour sans que personne en ait fait mention et sans qu'il en parle lui-même nulle part, ni dans les *Dialogues* ni dans ses lettres.

Encore un point:- "Quoique Jean-Jacques parût, dit-elle, prendre un véritable plaisir à diriger mon éducation, cependant, par suite de son caractère libre et indépendent, il ne s'asservissait point à venir tous les jours, ni à des heures marquées; il faisait même quelquefois d'assez longues absences dont nous ignorions les causes; car quoiqu'il fût souvent incommodé, il n'aimait point qu'on le fatiguât de questions sur sa santé. . . " Cela aurait été vrai d'une autre période de sa vie, mais justement pendant les premières années de son séjour à Paris, il se portait bien. "Il se porte mieux qu'il ne fit jamais, lit-on dans les Dialogues. n'a plus ses souffrances habituelles, cette maigreur, ce teint pâle, cet air mourant qu'il eut constamment dix ans de sa vie-pendant tout le temps qu'il se mêla d'écrire." (H. IX, p. 239). Le 2 août 1770, Mme. de la Tour lui écrivait ". . . Je vous aurais dit avec quelle joie j'apprenais (quoique ce ne fût pas par vous) que vous jouissiez d'un embonpoint qui ne vient qu'avec la santé." Pendant ce temps-là il ne se plaint de sa santé qu'assez rarement dans ses lettres.

D'ailleurs, on ne voit pas trop comment, avec sa copie et ses herborisations, il aurait eu le temps de soigner si minutieusement l'éducation de la fillette. Nous avons vu déjà au chapître IV, que depuis octobre ou novembre 1771 il travaillait avec acharnement à sa copie.8

La précision même des détails, qui donne un air de vraisemblance au récit, paraît suspecte quand on se souvient que l'auteur raconte à trente-six ans des choses qui se seraient passées quand elle n'en avait que huit! D'autant plus qu'on peut prouver, comme

⁸ Cf. A Mme. Boy de la Tour, 16 avril 1772—"Depuis six mois le travail étant venu avec abondance. . . . j'ai cru devoir m'y livrer tout entier, et j'ai passé l'hiver cloué sur ma chaise avec une telle assiduité que de peur de rebuter les pratiques, je ne me suis permis aucune distraction." (Roth. p. 349).

nous venons de voir, que plusieurs de ces détails ne sont pas du tout exacts.

Ce ne sont pas là, et on s'en rend bien compte, des preuves absolument convaincantes de la fausseté des prétentions de Stéphanie-Louise, mais elles suffisent au moins à nous empêcher de partager la belle confiance de M. Buffenoir dans la véracité de ces Mémoires de la soi-disant Princesse de Bourbon-Conti. Nous serions plutôt de l'opinion de M. Alexis François, qui écrivait dans un compte-rendu de l'article de M. Lenôtre: "Malgré tout, malgré ces efforts de la critique pour éclairer une destinée aussi singulière, malgré la précision des détails et l'espèce de vraisemblance du récit des Mémoires, cette éducation d'une jeune fille de haute lignée par Jean-Jacques, après son retour et son établissement à Paris, demeure mystérieuse." (Ann. VII, p. 172).

CHAPITRE IX

La Lecture des Confessions

Que ce fut là le seul motif de son retour à Paris ou non, il est certain en tout cas que Rousseau était arrivé avec l'intention d'y faire connaître ses Confessions. Pendant son séjour à Lyon il en parlait déjà à son ami M. de la Tourette; celui-ci, ayant vu dans une Gazette que Rousseau lisait ses Confessions à Paris, lui demandait par une lettre du 14 janvier 1772: "Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander si l'Avant-Courreur a dit vrai en annonçant que vous aviez lu, devant plusieurs amis, les mémoires de votre vie, et si cet ouvrage . . . est réellement achevé. J'en connais le préambule, vous eûtes la complaisance de me le dire de vive voix dans une de nos promenades."

Trois semaines environ après son arrivée (le 20 Juillet 1770),² Rousseau écrivit de Paris à l'abbesse de Nadaillac. ". . . . permettez, Madame, que je vous prie de vouloir bien me faire passer par une voie sûre le cahier de *Confessions* dont vous avez bien voulu être dépositaire,³ et que j'ai besoin de recevoir en ce moment." Cinq jours plus tard, il accusait réception du paquet.

¹ Cela indiquerait-il qu'au moment de son séjour à Lyon (avril-juin 1770), Rousseau n'avait pas encore achevé les douze livres des Confessions, et qu'il y travaillait encore après son arrivée à Paris? M. Jansen (F. p. 60) croit que le dernier livre fut écrit en tout ou en partie à Paris. Cependant la lettre de M. de la Tourette pourrait tout aussi bien se rapporter à la troisième partie que Rousseau avait projetée, mais qu'il n'écrivit pas.

^a Plusieurs auteurs donnent, au lieu du 20 juillet, le 20 septembre; entre autres M. Buffenoir (p. 266). Cela est dû à une erreur de Mme. de Nadaillac dans sa lettre du 9 octobre 1778 à du Peyrou, où elle dit: "Vous verrez, Monsieur, par la copie fidelle de la lettre du 20 7brc 1770 qu'il (le dépôt du manuscrit des Confessions) m'a été demandé et par celle du 25 7bre 1770 que je l'ai envoyé." Or la "copie fidelle" porte la date 17 ½70, et la seconde celle du 17 ½70,—c'est-à-dire le 20 juillet et le 25 juillet 1770.

Il avait laissé entre les mains de Mme. de Nadaillac, dont il fit la connaissance pendant son séjour à Trye, un manuscrit des Confessions, une liasse de lettres qui lui furent écrites au sujet de la Julie (Hach. IX, p. 2) et quelques livres italiens concernant la Corse (cf. lettre de Girardin à du Peyrou, 7 novembre 1778).

Ce fut aussi vers le commencement du séjour à Paris (probablement en septembre ou en octobre 1770) que Dusaulx le trouva une fois "s'amusant à repasser ce qu'il appelait les matériaux de sa vie; c'étaient des lettres qu'il avait écrites et dont il avait gardé copie." (Dusaulx p. 51)

Pendant ce premier été à Paris, il revoyait donc ses Confessions et les pièces justificatives; il en achevait peut-être la deuxième partie qu'il n'avait pas pu terminer à Monquin; et il se préparait pour en faire des lectures.

En effet, il les lut plusieurs fois, en tout ou en partie, dans l'hiver de 1770-1771. Le bruit que firent ces séances éveilla la curiosité publique; on en parla dans les journaux et dans les correspondances du temps. La Harpe, dans sa Correspondance Littéraire (Lettre LXXXIX), dit qu' "il est bien sûr que les Mémoires existent manuscrits, puisque nombre de gens en ont entendu la lecture, mais l'impression est encore une chose problématique." Meister, en donnant des nouvelles de Jean-Jacques dans une lettre du 12 septembre 1771,4 dit que "ce qu'on sait de plus neuf, c'est qu'il a lu les mêmoires de sa vie au roi de Suède et au marquis de Pezay." De son côté, Madame d'Epinay écrivait à M. de Sartine (M-P. Vie. I, p. 209), "Je dois vous dire encore que la personne dont je vous ai parlé hier matin a lu son ouvrage aussi à M. Dorat, à M. de Pezav et à M. Dusaulx. C'est une des premières lectures qui en ait été faite." Et l'Abbé Brizard ajoute qu'il "les a rendus aussi publics qu'il le pourrait . . . les a lus à un grand nombre de personnes entre lesquelles on compte un roi et plusieurs princes."

Il est difficile cependant de débrouiller l'histoire de ces lectures. Il y en a trois pour lesquelles nous avons des renseignements assez précis—une chez le Marquis de Pezay, une chez le poète Dorat, et une autre chez la Comtesse d'Egmont. Quant aux dates où elles auraient eu lieu, les opinions diffèrent. Selon M. Buffenoir (p. 265 s.) celle chez Mme. d'Egmont serait la première, la seconde aurait été chez de Pezay, et la dernière chez

^{&#}x27;Mme. de Staël-Lettres inédites à Henri Meister. Paris, 1903.

Dorat. Selon M. Faguet,⁵ la lecture chez Mme. d'Egmont serait la seconde. De fait la séance chez le Marquis de Pezay semble bien avoir été la toute première, et celle qui eut lieu chez la Comtesse d'Egmont la dernière. Reprenons en détail les faits.

I. La séance chez le Marquis de Pezay. Les principaux documents relatifs à cette séance sont: le récit de Dusaulx (p. 60 s.); la lettre de Dorat, publiée dans plusieurs journaux au moment de la mort de Rousseau; et le rapport publié par Barruel-Bauvert (p. 390), lequel est basé, dit-on, sur le témoignage de Le Mierre.

"Il s'agissait, dit Dusaulx, de la lecture de ses Confessions.
. . . Ce n'était pas une petite affaire que d'arrêter la liste de ceux qu'il consentirait à y admettre.—Vous le voulez, me dit-il? hé bien! faisons-la, cette liste, et mettez votre nom le premier. Je lui proposai plusieurs noms de personnages très célèbres: il les rejeta.—Je vous avertis que je n'entends pas qu'il y ait à cette lecture plus de huit personnes, moi compris. J'en exclus, sans exception, toutes mes anciennes connaissances; il m'en faut de nouvelles.
. . . La liste fut bientôt faite: Dorat, Pezay, Barbier de Neuville, Le Mierre, etc. y furent inscrits." Cela, avec Rousseau et Dusaulx, ne fait que six et on ne parle pas d'autres assistants à cette lecture—cependant Dusaulx a mis un etc. comme s'il y en avait eu encore d'autres. Furent-ils tous de nouvelles connaissances? "A proprement parler, dit bien vaguement Dusaulx, il ne les connaissait pas."

Ces préparatifs, cette liste si soigneusement dressée, indiquerait déjà que ce fut là la première lecture. Elle a dû se faire vers la fin de décembre 1770 ou, au plus tard, dans les tout premiers jours du mois suivant, car le 4 janvier (1771) Rousseau invita Dusaulx à souper (H. XII, p. 229) et après le repas il lui demanda: "Vous avez entendu la lecture de mes Confessions, qu'en pensez-vous?"

La séance commença à six ou sept heures du matin (les témoignages ne sont pas d'accord sur ce point); dura jusqu'à deux heures du matin suivant, et ne fut interrompue que par deux courts repas. Avant de commencer la lecture, Rousseau "tira de

^{*}E. Faguet-Vie de Rousseau. Paris, 1911. Chap. 25.

sa poche deux ou trois pages qu'il avait écrites pour se concilier notre bien-veillance et capter notre attention."6 Il est très probable que ces deux ou trois pages ne furent autre chose que le préambule publié par Streckeisen-Moultou dans Oeuvres et Corresbondance inédites de J. J. Rousseau, mais qui ne figure dans aucune édition des Confessions. Le petit discours fut écrit évidemment pour la première lecture qu'il fit, puisqu'il y dit: "Il m'importe de commencer par ce que j'ai à dire de plus essentiel, afin que, s'il survenait des obstacles à d'autres séances, le fruit de celle-ci ne fût pas perdu," et encore: "Vous êtes les premiers, vous serez probablement les seuls à qui j'aurai fait ce récit." Ajoutons que toute la première partie en est adressée à un auditoire composé d'hommes seulement. ("Après de longues incertitudes, je me détermine à verser les secrets de mon coeur dans le nombre petit, mais choisi, d'hommes de bien qui m'écoutent.") Plusieurs fois aussi il se sert du mot, Messieurs. Le dernier alinéa. où il s'adressa aux "dames, qui ont la bonté de m'écouter," doit avoir été ajouté pour une autre lecture faite en présence d'une compagnie mixte-très probablement la compagnie rassemblée chez la Comtesse d'Egmont, et dont nous reparlerons plus tard.

Evidemment on ne pouvait pas lire à haute voix tout le livre des *Confessions*, même dans une séance de dix-sept à dix-huit heures. Il fallait choisir, et le préambule que nous venons de citer nous indique très précisément la partie qu'il choisit. "Je me bornerai donc, Messieurs, à vous faire aujourd'hui le narré fidèle de mon âme depuis mon entrée en France jusqu'à mon départ de Montmorency, lors du décret rendu contre moi"—cela comprendrait les livres 7-11.

En arrivant au chapître de ses enfants mis aux Enfants Trouvés (H. VIII, p. 243), "il s'arrêta, nous regarda d'un air interrogatif, tout le monde baissa les yeux.—N'avez-vous rien à m'objecter? On ne lui répondit que par un morne silence. . . .

⁶ Ensuite, comme s'il citait ces quelques mots d'introduction, Dusaulx insère dans son récit (p. 66) un passage pris dans la lettre de Rousseau à Saint-Germain, du 26 fév. 1770 (H. XII, p. 197)—comme il fait, du reste, en d'autres endroits où il veut faire parler Rousseau. Cf. ce qu'il en dit lui-même à la page 47.

Rousseau qui avait vu notre détresse. . . . nous apostropha en ces termes:—Hommes justes! Vous ne devez pas me juger sans m'avoir entendu: écoutez donc, sur ce qui concerne ma conduite à l'égard de mes enfants, une défense consciencieuse et que j'ai déposée dans le sein d'un homme vertueux."—Ici Dusaulx renvoie à un passage de la lettre à M. de Saint-Germain (H. XII, p. 186). En ce point, le récit de Dusaulx diffère notablement de celui de Barruel Bauvert—"Lorsqu'il fut à l'article des Enfantstrouvés, un silence morne régna dans l'assemblée; il vit toutes les figures allongées et portant l'empreinte de l'improbation. . . . J'entends votre silence, Messieurs, dit le grand homme, en s'interrompant lui-même; et posant son manuscrit sur une table, il en déchira sur-le-champ, quatre pages qui contenaient sa justification."

Tout le monde fit des notes sur ce qui se passa à cette séance (Dusaulx p. 67). Elle fit beaucoup de bruit "aussi fut-elle suivie de plusieurs autres dont la sensation alla toujours en diminuant.

. . . ce grand feu se perdit en fumée."

II. Parmi ces "plusieurs autres," il y eut une séance chez le poète Dorat. Nos seuls renseignements viennent de Dusaulx (p. 68 s.) Il ne s'y fit évidemment qu'une lecture très fragmentaire; on a dû y passer la plus grande partie du temps à causer. "La séance des mémoires ou confessions en provoqua bientôt une autre chez le poète Dorat. Un essaim de jeunes littérateurs, la plupart inconnus, s'y rendit des différents quartiers. La conversation tomba d'abord sur la grande conspiration à laquelle on feignait de croire par égard pour la manie de Jean-Jacques, et aussi pour en tirer quelques anecdotes, dont on était très friand, et qui avaient alors grand cours dans le commerce." A la fin, dit Dusaulx sur un ton peu aimable, tout le monde était plein de vénération pour lui, et Rousseau s'en alla chez lui très content, "se frottant les mains et souriant à ses pensées."

Si la sensation que faisaient ces lectures "alla toujours en diminuant," comme le prétend Dusaulx, elle restait du moins assez grande pour susciter une opposition active de la part de deux personnes de marque. M. de Malsherbes d'abord, qui, ne se sentant pas assez d'influence sur Rousseau, alla prier Dusaulx

d'intervenir et de demander la suppression de quelques anecdotes capables de déshonorer des familles entières. Mme. d'Epinay, ensuite, qui avait beaucoup plus de raisons que M. de Malesherbes de craindre les révélations des Confessions. Elle ne se contenta pas de si peu; elle alla droit à M. de Sartine, lieutenant de Police, et lui demanda de faire cesser ces lectures; le lendemain de son entrevue, elle lui écrivit une lettre qui est publiée déjà dans le livre de Musset-Pathay (Vie. I, p. 209), et puis ailleurs. Nous allons, néanmoins, à cause de son grand intérêt, la citer encore.

"ce vendredi, 10

"Il n'y a rien de si insupportable pour les personnes surchargées d'affaires, monsieur, que ceux qui n'en ont qu'une. C'est le rôle que je meurs de peur de jouer avec vous; mais comptant, comme je le fais, sur votre amitié et sur votre indulgence, je dois vous dire encore, que la personne dont je vous ai parlé hier matin, a lu son ouvrage aussi à M. Dorat, à M. Depezav et à M. Dusaulx: c'est une des premières lectures qui en ait été faites. Lorsqu'on prend ces messieurs pour confidents d'un libelle, vous avez bien le droit d'en dire votre avis, sans qu'on soit censé vous en avoir porté des plaintes. J'ignore cependant s'il a nommé les personnages à ces messieurs. Après y avoir réfléchi, je pense qu'il faut que vous parliez à lui-même avec assez de bonté pour qu'il ne puisse s'en plaindre, mais avec assez de fermeté cependant pour qu'il n'y retourne pas. Si vous lui faites donner sa parole, je crois qu'il la tiendra. Pardon mille fois, mais il y va de mon repos. . . ." Cette lettre fit probablement suspendre la lecture des Confessions-au moins à Paris. On sait que Rousseau fut mandé à la police, mais on ignore ce qui se passa entre M. de Sartine et lui (M-P. Vie, I, p. 210).

III. Il est permis de supposer que ce fut là la raison pour laquelle la lecture qu'il fit devant la Comtesse d'Egmont et ses amis eut lieu à la campagne et non à Paris. C'était à la fin d'avril ou au commencement de mai 1771; Rousseau avait accepté l'hospitalité de Mme. d'Egmont au château de Braisne, près

de Soissons, pour lire là ses Confessions "à M. et Mme. la Comtesse d'Egmont, à M. le Prince de Pignatelli, à Mme. la Marquise de Mesme et à M. le Marquis de Juigné." (H. IX, p. 82). C'est la seule de ces occasions pour laquelle nous ayons le témoignage précis de Rousseau lui-même. Non seulement il nous donne la liste de ses auditeurs, mais il cite un dernier alinéa qu'il avait ajouté pour cette occasion au texte des Confessions, et il nous rend compte de l'impression qu'il produisit: "J'achevai ainsi ma lecture, dit-il et tout le monde se tut; Mme. d'Egmont fut la seule qui me parut émue; elle tressaillit visiblement. Mais elle se remit bien vite et garda le silence, ainsi que toute la compagnie. Tel fut le fruit que je tirai de cette lecture et de ma déclaration." Il parla aussi de cette séance à Mme. de Genlis.⁷

Une lettre de la Comtesse d'Egmont elle-même nous permet de fixer approximativement la date de cette lecture. Elle écrivait au jeune roi de Suède, Gustave III, (le 8 mai 1771): "J'oubliais de dire à votre Majesté que j'avais passé cinq jours à la campagne, pour entendre les *Mémoires* de Rousseau. Il ne nous a lu que sa seconde partie, la première ne pouvant se lire à des femmes, m'a-t-il dit. Mon grand intérêt a été de vous entendre louer par quelqu'un digne de parler de vous." (Buffenoir, p. 449).

Chronologiquement, c'est là la dernière lecture dont nous ayons des échos.

A part ces trois séances pour lesquelles nous avons des renseignements précis, il y en eut probablement d'autres. Pierre Picot (Ann. I, p. 260) en mentionne une chez Mme. Necker où Rousseau aurait "fort diverti l'assemblée." Beaudouin (II, p. 508) parle d'une lecture chez Mme. de Créqui, se basant sur une lettre de celle-ci à Servan le 7 août 1783.8 Il se peut aussi que Rousseau ait lu des passages des Confessions devant Gustave

⁷ Mme. de Genlis—Souvenirs de Félicie t. I. "Il nous parla de ces Confessions qu'il avait lues à Mme. d'Egmont."

^{*} Citée par Musset-Pathay—Vic I. p. 473-4. "Je crois que son mécontentement prétendu était un prétexte; qu'il était honteux de m'avoir lu ses Confessions."

III, dont nous parlions plus haut en disant qu'il avait eu communication du manuscrit. C'était là le témoignage de Dusaulx (p. 60). Selon lui, le jeune roi de Suède "n'obtint que fort tard, et encore par la médiation de Rulhières, la communication de cet étrange mais piquant manuscrit." Le Mierre, qui était aussi parmi les auditeurs de la première séance, raconte une autre histoire: il atteste avoir entendu lire les Confessions par Rousseau en 1771. "Ce fut en faveur du Prince Royal de Suède, alors à Paris; elle (la séance) eut lieu chez M. le Marquis de Pezav, et ce fut le philosophe genevois qui lui-même en régala l'assemblée peu nombreuse. La lecture dura depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir." (Mém. sec. 1 août 1778). On supposerait volontiers que Le Mierre s'était trompé, en se rappelant après sept années la lecture à laquelle il avait assisté en décembre 1770 ou janvier 1771; mais on trouve le même renseignement dans une lettre de Meister,9 datée du 12 septembre 1771: "Mon fils me mande qu'on n'a pas de nouvelle de fraîche date de Jean-Jacques Rousseau. . . . Ce qu'on sait de plus neuf c'est qu'il a lu les mémoires de sa vie au roi de Suède et au Marquis de Pezay. C'est une lecture de quatorze heures."

D'après ces deux passages, il faut ou bien admettre que le futur roi de Suède assista à la première séance (représenté par le "etc" de Dusaulx qui mentionne quatre noms sur six), ou bien qu'il y eut deux séances chez le Marquis de Pezay. Cette seconde alternative serait appuyée (1) par un détail auquel il ne faudrait pas attacher en soi d'importance, c'est que dans la séance mentionnée par Dusaulx la lecture est de plus de quatorze heures, et (2) par le fait que Monin (R.H.L. 1915, p. 78) donne une date précise qui ne pourrait pas être celle de la première séance: "Le 9 mars 1771, dit-il, Rousseau fit au nouveau roi de Suède la lecture d'un fragment de ses Mémoires." Monin ne nous indique pas la source de ce renseignement. Sans en savoir davantage on ne pourrait résoudre le problème.

L'impression faite par ces lectures ne répondit pas du tout

[°]Cf. Note 4.

aux espérances de Rousseau. Nous rappelons qu'il ne voulut pas lire les *Confessions*, ni même en parler à Bernardin de Saint-Pierre (Voir au chapître VII, p. 83) quand il eut fait sa connaissance, un mois ou deux plus tard. Il abandonna, après le printemps de 1771, le projet de se faire des partisans et de se défendre contre ses ennemis par ce moyen-là, mais il commençait bientôt après un autre écrit destiné à la défense de sa mémoire, i.e. *Les Dialogues*.

CHAPITRE X

La Chute à Ménil-Montant

Depuis longtemps la curiosité publique avait cessé de s'occuper de Rousseau, qui vivait assez paisiblement dans sa retraite de la rue Platrière, quand un accident ramena vivement encore une fois l'attention sur lui. Le 24 october 1776, comme il revenait à la fin de l'après-midi d'une promenade du côté de Ménil-Montant, il fut violemment renversé par un chien. Voici comment il raconte lui-même la chose (H. XI, p. 333),—"J'étais, sur les six heures, à la descente de Ménil-Montant, presque vis-à-vis du Galant-Jardinier, quand les personnes qui marchaient devant moi s'étant tout à coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le temps de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avais d'éviter d'être jeté par terre était de faire un grand saut, si juste que le chien passât sous moi tandis que je serais en l'air. Cette idée, plus prompte que l'éclair, et que je n'eus le temps ni de raisonner ni d'exécuter, fut la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup, ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit, jusqu'au moment où je revins à moi.

"Il était presque nuit quand je repris connaissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me racontèrent ce qui venait de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir son élan s'était précipité sur mes deux jambes, et, me choquant de sa masse et de sa vitesse, m'avait fait tomber la tête en avant; la mâchoire supérieure, portant tout le poids de mon corps, avait frappé sur un pavé très raboteux, et la chute avait été d'autant plus violente, qu'étant à la descente, ma tête avait donné plus bas que mes pieds. Le carrosse auquel appartenait le chien suivait immédiatement, et m'aurait passé sur le corps si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux.

"Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m' avaient relevé et qui me soutenaient encore lorsque je revins à moi. . . .

On me demanda où je demeurais; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étais; on me dit à la Haute-Borne: c'était comme si l'on m'eût dit au mont Atlas. Il fallut demander successivement le pays, la ville, et le quartier où je me trouvais: encore cela ne put-il suffire pour me reconnaître: il me fallut tout le trajet de là jusqu'au boulevard pour me rappeler ma demeure et mon nom. Un monsieur que je ne connaissais pas, et qui eut la charité de m'accompagner quelque temps, apprenant que je demeurais si loin, me conseilla de prendre au Temple un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchais très bien, très légèrement, sans sentir ni douleur, ni blessure, quoique je crachasse toujours beaucoup de sang,-mais j'avais un frisson glacial qui faisait claquer d'une facon très-incommode mes dents fracassées. Arrivé au Temple, je pensai que, puisque je marchais sans peine, il valait mieux continuer ainsi ma route à pied que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Platrière, marchant sans peine, évitant les embarras, les voitures, choisissant et suivant mon chemin tout aussi bien que j'aurais pu faire en pleine santé. J'arrive, j'ouvre le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'escalier dans l'obscurité, et j'entre enfin chez moi sans autre accident que ma chute et ses suites, dont je ne m'apercevais pas même encore.

"Les cris de ma femme en me voyant me firent comprendre que j'étais plus maltraité que je ne pensais. Je passai la nuit sans connaître encore et sentir mon mal. Voici ce que je sentis et trouvai le lendemain. J'avais la lèvre supérieure fendue en dedans jusqu'au nez; en dehors la peau l'avait mieux garantie, et empêchait la totale séparation; quatre dents enfoncées à la mâchoire supérieure, toute la partie du visage qui la couvre extrêmement enflée et meurtrie, le pouce droit foulé et très gros, le pouce gauche grièvement blessé, le bras gauche foulé, le genou gauche aussi très enflé et qu'une contusion forte et douleureuse empêchait totalement de plier. Mais avec tout ce fracas, rien de brisé, pas même une dent, bonheur qui tient du prodige dans une chute comme celle-là.

"Voilà très fidèlement l'histoire de mon accident. En peu de

jours cette histoire se répandit dans Paris, tellement changée et défigurée, qu'il était impossible d'y rien connaître. . . .

"J'étais déjà sorti plusieurs fois, et je me promenais même assez souvent aux Tuileries, quand je vis, à l'étonnement de plusieurs de ceux qui me rencontraient, qu'il y avait encore à mon égard quelque autre nouvelle que j'ignorais. J' appris enfin que le bruit public était que j'étais mort de ma chute; et ce bruit se répandit si rapidement et si opiniâtrement, que, plus de quinze jours après que j'en fus instruit, l'on en parla à la cour comme d'une chose sûre. Le Courrier d'Avignon, à ce qu'on eut soin de m'écrire, annonçant cette heureuse nouvelle, ne manqua pas d'anticiper à cette occasion sur le tribut d'outrages et d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort, en forme d'oraison funèbre."

Bernardin de Saint-Pierre raconte la même histoire (p. 48-9), évidemment comme il l'avait apprise de Rousseau lui-même. Il ne dit rien, cependant, de la foulure du pouce et du bras gauche, et il ajoute une chose que Rousseau passe sous silence dans le passage cité: "Un médecin accourut: il (Rousseau) le remercia de son amitié, mais refusa son secours; il se contenta de laver ses blessures qui, au bout de quelques jours, se cicatrisèrent parfaitement. C'est la nature, disait-il, qui guérit; ce ne sont pas les hommes." On dirait presque que Bernardin ne l'avait pas vu pendant qu'il souffrait des suites de sa chute, et qu'il raconte seulement ce que Rousseau lui avait dit de l'accident.

M. de Corancez, au contraire, alla le lendemain rue Platrière, et nous dépeint la situation pénible où il trouva son ami. "En entrant, je fus saisi d'une odeur de fièvre véritablement effrayante. Il était dans son lit. Je l'aborde; jamais sa figure ne sortira de ma mémoire. Outre l'enflure de toutes les parties de son visage, qui, comme on le sait, en change si fort le caractère, il avait fait coller de petites bandes de papier sur les blessures de ses lèvres; ces blessures étaient en long, de façon que ces bandes allaient du nez au menton. Mon effroi fut proportionné à l'horreur de ce spectacle. . . . J'observai. . . . qu'il n'était pas possible de se trouver dans un état plus affligeant et plus dangereux,

puisque la fièvre attestait que la chute avait causé dans toute la machine un ébranlement général. . . . Jamais, de mon côté, je ne fus moins disposé à rire. Jamais Rousseau n'avait eu plus de raison de s'affliger; cependant le cours de la conversation nous amena tous deux à des propos si gais, que le malheureux, dont le rire rouvrait toutes les plaies couvertes par les petites bandes de papier, me demanda grâce. . . . J'en sentis moi-même et l'importance et la nécessité, et tout cessa par ma retraite."

M. de Corancez ne dit pas pendant combien de temps Rousseau se ressentit de cet accident—une huitaine de jours au moins. à en juger par la lettre du jeune Anglais, Court Dewes, à son amie Mrs. Delany écrite le 6 novembre 1776 (donc deux semaines après l'accident), "I called at his lodgings. . . . Mrs. Rousseau told me her husband had had a fall and had hurt himself and could not see anybody, but if I would call in a week's time I might see him. I left my letter (lettre de recommendation de sa soeur, Mary Dewes, Mme. Port, qui avait connu Rousseau en Angleterre) and about a week after sent to know how he did. . . but he still continued too ill to receive visits. I shall call again to-morrow and then if I do not succeed, give the matter up" (Ann. VI, p. 100, note 2). Cela indiquerait une maladie beaucoup plus grave que ne nous le ferait croire le récit de Bernardin de Saint-Pierre. Il se peut évidemment que Rousseau se soit servi seulement de ce prétexte pour ne pas recevoir des visites importunes. Mais en faisant cela, il aurait répandu lui-même, et en les grossissant, les bruits qui couraient déjà au sujet de son accident. Or il se plaignait, nous venons de le voir, dans le passage cité des Rêveries, des histoires défigurées qu'on répétait partout.

Il est bien vrai qu'on avait exagéré et altéré les faits,—ce qui, du reste, arrive toujours, et le plus naturellement du monde. On racontait, par exemple, qu'en revenant seul un soir du Pré St. Gervais, il fut surpris par un carrosse qui venait au galop derrière lui et, en essayant de l'éviter, il marcha sur la patte d'un chien danois qui courait devant la voiture. Le chien, pour se venger, colletta le malheureux Jean-Jacques, le terrassa, lui mit

le visage en sang et le laissa à terre sans connaissance. La maladie violente qui fut la suite de cette chute le mit "aux portes de la mort." (Corr. Sec. 23 nov. 1776.)

Dans le recueil d'anecdotes intitulé Rousseana, on dit (p. 40) qu'il fut relevé et reconduit chez lui par des paysans, boiteux et souffrant beaucoup, tandis que, lui, il prétend être rentré tout seul, "marchant très bien et très légèrement, sans sentir ni douleur ni blessure."

Selon la version qu'on trouve dans les Mémoires de Stanislas de Girardin, Rousseau aurait été rapporté chez lui sur un brancard, et ne se serait jamais parfaitement rétabli des suites de la chute; il s'en serait plaint encore pendant son séjour à Ermenonville, un an et demi plus tard. Grimm (sept. 1776), au contraire, en parle comme d'une chose tout à fait insignifiante, et il raconte l'épisode de façon à suggérer un empressement généreux de la part de M. de Saint-Fargeau-à qui appartenaient la voiture et le chien-et un refus sec et peu gracieux de la part de Rousseau. "Il y a bien longtemps que Jean-Jacques n'avait fait parler de lui. . . . Un accident qui vient de lui arriver l'a remis un moment sur la scène." M. de Saint-Fargeau, assure-t-il, vola au secours, et quand il le reconnut, ses excuses redoublèrent; il pressa Rousseau de lui permettre de le ramener chez lui. Celui-ci refusa et retourna seul, à pied, sans autre mal du reste que quelques légères meurtrissures au visage. Le premier soin de M. de Saint-Fargeau fut d'envoyer le lendemain matin savoir de ses nouvelles. -"Dites à votre maître qu'il enchaîne son chien" fut toute la réponse.

Le Mercure de France (déc. 1776) publia une lettre indignée sur cet accident et sur "l'imprudence des conducteurs de voitures." "C'est surtout lorsque des hommes de génie. . . . sont les victimes de l'étourderie de nos jeunes gens, que l'on doit s'élever avec force contre des abus aussi funestes."

Dans la Correspondance secrète de Métra (23 mars 1777) on lit à la fin d'une notice sur la vie de Rousseau: "M. Rousseau a cependant conservé autant d'amis que d'admirateurs. Il a pu s'en apercevoir lors de l'accident qui a mis sa vie en danger, et

dont il est maintenant bien rétabli." Le 22 novembre 1776, Meister rend compte de l'évènement à son ami Bodmer—enthousiaste de Jean-Jacques. Madame de la Tour l'apprend à son retour de la campagne et envoie demander de ses nouvelles.

On voit par ce qui précède que cet accident causa vraiment une grande émotion à Paris; et même en disant "le bruit public était que j'étais mort de ma chute," Rousseau n'exagérait pas. Nous n'avons pas pu vérifier l'article qu'il cite du Courrier d'Avignon; mais voici un passage intéressant tiré d'une lettre de Voltaire à M. de Florian le 26 décembre 1776: "Jean Jacques a très bien fait de mourir. On prétend qu'il n'est pas vrai que ce soit un chien qui l'ait tué; il est guére des blessures que son camarade le chien lui avait faites; mais on dit que le 12 décembre il s'avisa de faire l'Escalade dans Paris avec un vieux genevois nommé Romilly; il mangea comme un diable, et s'étant donné une indigestion, il mourut comme un chien. C'est peu de chose qu'un philosophe." (Ann. VIII, p. 379).

Quand on lit des choses pareilles, on comprend que Rousseau se soit plaint parfois des mensonges malveillants débités sur son compte.

CHAPITRE XI

Projets de Quitter Paris et Départ

Ce fut probablement dans l'hiver de 1776-1777, après la chute qu'il fit à Ménil-Montant, que Rousseau commença à penser à s'éloigner de Paris. Le Bègue de Presle prétend que plus d'un an avant son départ, il disait déjà vouloir se retirer à la campagne.

On connaît le *Mémoire* qu'il écrivit au mois de février 1777 (H. IX, p. 403) pour demander un asile "n'importe où."

Une note de Brooke-Boothby, dans l'édition qu'il fit à Londres du premier Dialogue, nous apprend aussi que "Rousseau était si bien revenu de ses préjugés contre l'Angleterre, que peu de temps avant sa mort il lui (à Boothby) donna commission de lui chercher un asile dans ce pays pour y finir ses jours." (Mém. sec. 12 sept. 1780). C'est le seul renseignement que nous ayons sur ce projet de rentrer en Angleterre. En avril 1776 Rousseau avait confié à M. Boothby une copie du premier Dialogue (H. XII, p. 320); rien n'indique qu'il l'ait revu après; ce fut donc probablement à la même occasion (plus de deux ans avant sa mort) qu'il le chargea de cette commission.

Le Mémoire de février 1777 fut écrit évidemment dans une crise de découragement. En hiver, lui et Thérèse souffraient tous les deux de rhumatisme; le temps était mauvais, les rues presque impraticables pour un vieillard, et il ne pouvait pas, comme en été, chasser les pensées noires en se promenant dans la campagne. Cette année-là avait été particulièrement mauvaise; Thérèse avait été longtemps malade, et, non-seulement elle ne pouvait pas s'occuper des soins du ménage, mais elle avait besoin de quelqu'un pour la soigner elle-même. Rousseau l'avait fait autrefois, mais maintenant il n'avait plus la force. Même la domestique qu'ils avaient depuis le 25 mars 1776 ne facilitait pas beaucoup les choses. Rousseau dit au contraire: "Dix mois d'expérience m'ont fait sentir l'insuffisance et les inconvénients inévitables et intolérables de cette ressource dans une situation pareille à la nôtre." Mile. Froment, la domestique en question, ne sentait pas évidem-

ment autant que son maître ces "inconvénients inévitables et intolérables"; au contraire, elle resta chez les Rousseau jusqu'au 15 avril 1778, et conserva du ménage des souvenirs assez agréables pour se faire inscrire en 1790 parmi les souscripteurs pour une statue de Jean-Jacques! Mais une domestique coûtait chermême en 1777—et Rousseau commençait déjà à abandonner son métier de copiste, par lequel il avait jusque là augmenté son revenu.

Accablé par toutes ces difficultés, Jean-Jacques demande donc qu'on leur ouvre quelque asile "où nous puissions subsister à nos frais, mais exempts d'un travail qui désormais dépasse nos forces, et de détails et de soins dont nous ne sommes plus capables. Du reste, de quelque façon qu'on me traite, qu'on me tienne en clôture formelle ou en apparente liberté. . . . je consens à tout pourvu qu'on rende à ma femme les soins que son état exige, et qu'on me donne le couvert, le vêtement le plus simple et la nourriture la plus sobre, jusqu'à la fin de mes jours, sans que je ne (sic) sois plus obligé de me mêler de rien. Nous donnerons pour cela tout ce que nous pouvons avoir d'argent, d'effets et de rentes."

Il n'existe, que je sache, aucune réponse à ce Mémoire et nous ne le trouvons pas même mentionné avant la mort de Rousseau. Au mois de juin, le Chevalier de Flamenville en aurait montré à Corancez une copie que l'auteur lui aurait donnée à Ermenonville quelques jours auparavant (Voir au chapître VII, p. 87s). Corancez la publia le 20 juillet dans le Journal de Paris, et le lendemain l'article fut copié par les Mémoires secrets. Il y a donc vraiment lieu de se demander si Rousseau fit usage de son Mémoire en 1777. Il paraît impossible, s'il eût été rendu public avant le départ de Paris, que les journaux n'en eussent rien dit et que Corancez n'en eût rien su. Il n'en resterait pas moins vrai que Rousseau avait eu l'intention de s'en servir.

¹ Figaro—Supp. litt. du 13 juil. 1912. Liste de souscriptions d'un écu pour une statue de Rousseau, ouverte le 20 jan. 1790 par Prudhomme dans son journal. Dans une des premières listes on lit "Mlle. Froment, ancienne servante de Rousseau, chez lequel elle a été depuis le 25 mars 1776 jusqu'au 15 avril 1778. . . . 6 livres."

Mais, même s'il ne publia pas le Mémoire, il parla de son projet de départ avec son ami le comte Duprat pendant l'été ou l'automne de 1777, priant celui-ci de lui chercher un asile hors de Paris. Duprat s'en chargea volontiers, et dans une lettre du 20 décembre 1777 il lui rendit compte de ce qu'il avait fait dans ce but depuis son départ de Paris. Comme nous croyons cette lettre encore inédite, et qu'elle nous offre des détails précis et intéressants, nous la citons en entier:2

"au château du May et de Montagne par St. Gérand le pui et Cusset en bourbonnais." 20 dec. 1777.

"Aurais-je le malheur, Monsieur, que vous puissiez soupconner mon empressement ou m'accuser d'oubli et de négligence à m'acquitter de ce que je vous avais promis à mon départ de paris. Je puis vous assurer avec vérité que je n'ai point perdu de temps, et que la seule difficulté de la chose a pu mettre obstacle à ma bonne volonté. Désirant ne vous proposer qu'un sort fait pour vous, et une maison où vous trouvassiez avec une entière liberté, les douceurs et les aisances de la vie, j'ai cherché à Clermont, dans mes environs, à portée de moi, et je n'ai pas cru qu'aucun de ces établissements put vous convenir, par la crainte de vous isoler trop et de vous faire déranger à pure perte votre état actuel" (changé en "établissement"). "J'ai trouvé de l'avidité, des pretres (?) et point la bonhomie qu'il vous faut. Faché de mon peu de succès, je me suis adressé alors au commandeur de Menon, le seul auquel je vous ai nommé. Je lui ai fait part de vos vues et je n'ai pas eu besoin de le presser pour l'engager à chercher à lion (Lyon) de son coté comme moi du mien. Il me mande qu'il croit avoir trouvé ce que vous voulez chez la veuve d'un avocat très douce et très honnête, se faisant d'avance une fête de recevoir les hotes qu'on lui annonce (ce sont ses termes). Elle s'engage à fournir une grande chambre, deux lits, la table et le feu pour 800 livres. Le commandeur demande un cabinet séparé pour que vous soyez plus au large, j'ignore la reponse à cet article. Je sais, Monsieur, que vous vouliez vous engager pour la vie et

³ Ms. à la Bibliothèque de Neuchâtel.

trouver quelqu'un qui vous debarassât absolument de toute espèce de soins, je ne l'ai point oublié, mais permettez-moi de vous faire observer que ce projet est trop périlleux pour que je puisse contribuer à vous faire faire un si grand sacrifice; je voudrais au contraire assurer votre indépendance. Je vous ai entendu parler de la vente de vos meubles, de celle de votre musique et autres effets, ce serait une ressource pour les événements qu'on ne peut pas prévoir. J'ai une partie de ma famille à Lyon (lion), le comeur y a la sienne, et ses amis, peut-être nos soins réunis pourront-ils vous faire jouir d'une tranquillité que vos ennemis vous ont si durement refusée. Si vous acceptez ma proposition, je vous prie, Monsieur, de me la mander. Des affaires indispensables m'arrêtent ici pour l'hiver et trompent l'espérance que j'avais de vous revoir bientot, je ne m'y attendais pas et c'est la suite d'une négligence que je me reproche souvent sans pouvoir la vaincre. Quand vous aurez essayé de votre nouveau séjour dans une grande ville, s'il vous déplait et qu'un pays triste et solitaire ne vous effraie pas, vous aurez peu de chemin à faire pour trouver une retraite peu agréable, mais douce et paisible. Ne pouvant vous l'offrir qu'avec crainte, je souhaiterais que vous la connussiez avant, j'en désespère d'autant moins que venant à Lyon, c'est une très court voyage, et d'ici à un an ou deux je serai débarassé d'ambition, et des sollicitations de mes parents. Si vous avez cru voir de la franchise dans mes procédés avec vous, ne doutez pas, je vous prie, que cette complaisance de votre part ne me comblât de joie. J'espère, Monsieur, que vous excuserez le long silence que j'ai gardé et que vous approuverez ma délicatesseelle serait justice, quand bien même elle n'avait pas été dictée par le vif intérêt que je prendrai toute ma vie à ce qui vous regarde, désirant ardemment vous en convaincre et vous faire agréer mes hommages et l'entier dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être. Monsieur, votre très humble et très obeissant serviteur.

Duprat."

"Permettez que je présente à M^{de} Rousseau mes compliments et mes voeux pour sa santé."

112 Smith College Studies in Modern Languages

Duprat lui offre, donc, le choix entre une maison à Lyon et une autre à la campagne pas loin de cette ville, dans un pays triste et solitaire. Rousseau lui répondit le 31 décembre (H. XII, p. 252), en acceptant "avec empressement et reconnaissance l'asile paisible et solitaire" et en refusant de consentir aux arrangements proposés par le Commandeur de Menon, parce qu'il ne voulait plus habiter une grande ville. Mais, ainsi que dans l'hiver de l'année prédédente, Thérèse ne se portait pas bien: elle ne pourrait pas supporter le voyage. Dès lors, "Il n'y faut pas songer durant la saison où nous sommes." Malheureusement nous n'avons pas les lettres suivantes de Duprat, mais celles de Rousseau nous renseignent au sujet des arrangements à faire pour le déménagement et le voyage.

Le 3 février (H. XII, p. 253) Rousseau, répondant de nouveau à une lettre de Duprat, écrivait cette fois sur un ton de découragement absolu:—"Vous rallumez, Monsieur, un lumignon presque éteint; mais il n'y a pas d'huile à la lampe, et le moindre air de vent peut l'éteindre sans retour. Autant que je puis désirer quelque chose encore en ce monde, je désire d'aller finir mes jours dans l'asile aimable que vous voulez bien me destiner. . . . le mal est qu'il faut s'y transporter. En ce moment je suis demi-perclus de rhumatismes; ma femme n'est pas en meilleur état que moi. . . . je sens à chaque instant le découragement qui me gagne."

Il accepta encore l'offre que lui fit Duprat, de lui envoyer quelqu'un pour veiller à ses effets, et pour vaquer aux soins dont Rousseau se sentait incapable; mais le choix qu' avait fait Duprat d'un certain M. de Neuville ne plut guère à Rousseau. On ne le voit que trop bien, l'idée du long voyage à faire l'épouvantait. Il alla jusqu'à prier Duprat et le Commandeur de Menon de venir à Paris pour qu'il pût voyager avec eux à leur retour.—"J'aime à me bercer. . . . de l'idée que vous seriez ici. . . . avec M. le Commandeur. . . . que si vous poussiez l'oeuvre de miséricorde jusqu'à permettre ensuite que nous fissions route à la suite de l'un ou de l'autre, et peut-être de tous les deux; alors comme tout serait aplani! comme tout irait bien!" (H. XII, p. 254-5.)

Duprat avait recommandé, comme précautions à prendre pour éviter les commérages, et pour lui assurer une vie paisible dans sa retraite, qu'il se fît passer pour Catholique, qu'il allât à la messe, et qu'il prît un autre nom que celui de Rousseau. Sur ces articles Jean-Jacques se déclara prêt à faire ce qui serait nécessaire, mais il montra très nettement qu'il ne goûtait pas beaucoup les suggestions de Duprat. "Je n'ai nulle répugnance à aller à la messeau contraire, dans quelque religion que ce soit, je me croirai toujours avec mes frères, parmi ceux qui s'assemblent pour servir Dieu. Mais ce n'est pas non plus un devoir que je veuille m'imposer, encore moins de laisser croire dans le pays que je suis catholique. . . . Quant au changement de nom, après avoir repris hautement le mien, malgré tout le monde, pour revenir à Paris, et l'y avoir porté huit ans, je puis bien maintenant le quitter pour en sortir, et je ne m'y refuse pas; mais l'expérience du passé m'apprend que c'est une précaution très-inutile et même nuisible." Encore une fois, le 15 mars 1778, il écrivait pour demander quelqu'un, ami ou domestique même, qui ferait le voyage avec eux et en épargnerait les soucis à lui et à Thérèse. "L'état de ma femme, empiré depuis quelque temps, et qui rend le mien de jour en jour plus embarrassant et plus triste, m'ôte presque l'espoir d'achever et le courage de tenter le long voyage qu'il faudrait faire. Ce qu'il y a du moins déjà de bien sûr est qu'il nous est impossible de le faire seuls. . . . Si une occasion ne se trouve pas. . . . le seul parti qui me reste à prendre est d'attendre ici votre arrivée ou celle de M. le Commandeur." Une note du Comte Duprat ajoutée à cette lettre dit: "Les choses n'ont pu s'arranger pour qu'il fît le voyage projeté."

Après la mort de son mari, Thérèse parlait sans doute du même projet à l'architecte Paris,⁸ quand elle disait que peu de temps avant de venir à Ermenonville, ils avaient résolu de se retirer à 100 lieues de Paris, mais qu'une longue maladie qu'elle eut les en

^a Gazier-La mort de J. J. Rousseau. R. H. L. 1906.

avait empêchés. Est-ce que Rousseau se trompait de distance, en disant à Le Bègue de Presle, à la fin d'avril, qu'il était sur le point d'accepter une habitation à "40 lieues" de Paris, ou est-ce qu'il parlait d'un autre projet dont nous ne savons rien?

Corancez, quoiqu'il vît très souvent les Rousseau, ne savait apparemment rien de tout cela. Ce ne fut qu'au printemps de 1778, et à propos de cette maladie de Thérèse, que Jean-Jacques lui parla de son désir d'aller à la campagne. Il convient de relever qu'il ne s'agissait pas en ce moment de quitter la ville pour toujours, et de se procurer un asile pour le reste de ses jours, mais seulement de passer quelque temps hors de Paris à cause de la santé de Thérèse. "Depuis longtemps j'avais remarqué, dit Corancez, qu'il travaillait moins: ses ressources étaient diminuées dans cette proportion. La santé de sa femme se dérangea, il m'en parla plusieurs fois, et toujours avec inquiétude. . . . Il me dit un jour qu'il avait consulté un médecin sur le parti à prendre. . . . que ce médecin avait ordonné l'air de la campagne, mais lorsque le temps serait fixé à la chaleur. Nous étions alors au printemps: il m'ajouta que ses moyens ne le lui permettaient pas. Je ne crus pas le moment favorable pour lui offrir un petit logement que j'avais à Sceaux et que je tenais à loyer. A ma première visite je lui en parlai. Il m'observa que ma femme en avait besoin et que certainement il ne l'en priverait pas. Je fis alors des efforts et des raisonnements inutiles. Je revins une seconde fois lui dire qu'une affaire imprévue nous privait cette année de notre séjour ordinaire à la campagne, et que, dans ce cas, je croyais pouvoir le lui offrir; il me dit qu'il n'étais pas ma dupe, et qu'il ne l'accepterait pas. . . . Je revins enfin une troisième fois. l'en parlai de nouveau, mais avec indifférence. . . . Mon air tranquille lui en imposa probablement; il me dit alors que, s'il était bien assuré que je ne dusse pas l'habiter, il irait volontiers, attendu que le sol de Sceaux. . . . offrait de belles herborisations. Je le lui confirmai de nouveau, et il accepta, même avec des démonstrations de satisfaction." Mais avant la prochaine

visite de Corancez, Rousseau était déjà parti pour Ermenonville et Thérèse renvoya cet ami dévoué en lui disant seulement que son mari était sorti.

A l'époque même, probablement, où Corancez lui offrait sa maison à Sceaux, les Girardin offraient à Rousseau de venir habiter chez eux à Ermenonville.

Un jour, vers la fin d'avril, en causant avec Le Bègue de Presle, Rousseau lui disait qu'il était sur le point d'accepter une hibitation à environ 40 lieues de Paris (voir le page 114). M. de Presle lui représenta les inconvénients d'un pareil éloignement, et le peu de certitude qu'il avait que les personnes et les lieux qu'il choisissait lui convinssent. Puis il lui offrit une habitation à Ermenonville, de la part de ce Marquis de Girardin, dont Rousseau avait reçu plusieurs visites, depuis quelques années. "Je n'eus pas de peine, dit-il, à montrer à M. Rousseau des raisons essentielles pour qu'il préférât M. et Mme. de Girardin ainsi que leur Terre aux autres personnes et habitations dont on lui avait parlé." Rousseau s'en rapporta au jugement de Le Bègue de Presle, et quelques jours plus tard, quand M. et Mme. de Girardin vinrent renouveller l'offre, il l'accepta "avec sensibilité."

Si l'on doit se fier aux récits de Thérèse,—ce qui nous paraît fort douteux—ce fut à elle qu'on proposa d'abord le séjour d'Ermenonville. Un jour, pendant qu'elle était seule à la maison, M. de Girardin serait venu la voir à ce sujet; elle aurait promis d'en parler à son mari; celui-ci n'aurait pas d'abord voulu accepter; mais il consentit enfin, dit-elle, "puisque cela vous fait plaisir." Le lendemain il allait faire ses arrangements avec M. de Girardin. Celui-ci envoya son suisse et deux domestiques pour aider au déménagement.4

Ayant accepté l'offre des Girardin, Rousseau, d'après le récit de M. d'Escherny, s'en était bientôt repenti,—"C'est ainsi que cet homme si jaloux de sa liberté. . . . va. . . . à Ermenonville et se reproche ensuite amèrement sa faiblesse. . . . C'est l'état où je le vis aux Champs-Elysées; il vint à moi sans plus se souvenir qu'il m'en voulait (Voir au chapître VI, p. 56-57). . . . Il me fit l'aveu de son imprudence, mais il ne

⁴ Ibid.

pouvait plus reculer. . . . il me parla de quelques meubles qu'il avait vendus ou voulait vendre."⁵

Le Bègue de Presle ne lui laissa pas cependant le temps de revenir sur sa décision cette fois, "parce que j'étais obligé, dit-il, de me trouver à Paris la veille de la Pentecôte, et. . . . s'il restait à Ermenonville, comme je l'espérais, il convenait que j'y passasse quelque temps avec lui." Il emmena donc Jean-Jacques sans Thérèse, car il fallait voir si le lieu et les personnes lui conviendraient. Pour éviter des retards Le Bègue avait promis de rendre, à son retour à Paris, les divers effets qu'on avait prêtés à Rousseau, et de recevoir pour lui son revenu. Comme il se pouvait que Rousseau ne se plût pas à Ermenonville, et qu'il revint à Paris, on convint d'annoncer qu'il était allé passer quelques jours à la campagne.6

Le Bègue de Presle et Rousseau partirent le 20 mai, dans une chaise qui les mena à Louvres où ils trouvèrent un carrosse et des chevaux du Marquis de Girardin. Dès le troisième jour, Rousseau écrivait à Thérèse de "faire ses paquets et de le venir trouver avec ses meubles." Il la reçut le mardi suivant dans l'appartement qu'il avait choisi dans un des pavillons en avant du château.

Tout cela se trouve dans le rècit de M. Le Bègue de Presle; celui du marquis de Girardin est un peu différent; le voici:⁷ "Je crois, Madame, vous avoir dit dans ma dernière lettre avec quel tendre épanchement de coeur le plus sensible des hommes avait reçu la proposition de se retirer à Ermenonville. On part

⁶ Les souvenirs de M. d'Escherny sont un peu vagues sur ce point. Il ne se souvient pas si la rencontre eut lieu avant ou après le départ de Rousseau, et il se trompe absolument en disant que Rousseau passa quatre mois à Ermenonville.

^{*}Corancez—(M-P. Vie I, 267)—"J'ai su depuis par M. Le Bègue de Presle. . . . que Rousseau était parti pour 5 jours, qu'il voulait revenir pour raisonner de son départ de Paris, de ses papiers, de ses effets, etc., mais qu'il lui fut observé que Mme. Rousseau, sur les lieux, ferait mieux que lui. . . et que ce serait doubler pour lui la fatigue du voyage, puisque Mme. Rousseau arrivant incessamment, il serait obligé de revenir avec elle."

^{&#}x27;René de Girardin à Sophie-Juillet 1778.

pour lui faire arranger un appartement sous un toit de chaume, au milieu d'un ancien verger . . . mais l'impatience de son coeur fut encore plus prompte que la main des ouvriers. . . . peu de jours après notre départ il vint nous trouver, avec un de ses amis et des miens. . . . Il avait laissé sa femme à Paris; elle s'y était chargée de tous les soins du déménagement, afin de lui épargner le tourment et l'agitation."8

Les Girardin craignaient, évidemment, que Rousseau ne fît avec eux la même chose qu'avec les autres personnes qui lui avaient proposé des maisons à la campagne, et ne refusât de venir même après avoir donné son consentement. Pour s'épargner une déception ils auraient hâté autant que possible le départ, en lui suggérant de venir simplement voir si Ermenonville lui convenait. Une fois là, pensaient-ils, sa paresse naturelle l'empêcherait de retourner à Paris. "Je dois observer ici, dit M. Corancez, en parlant du départ de Rousseau pour Ermenonville après que celui-ci avait accepté son offre d'une maison à Sceaux, que la préférence de Mme. Rousseau pour Ermenonville était bien naturelle. Sceaux ne lui offrait que l'habitation, et les moyens de Rousseau pour soutenir son ménage étaient devenus insuffisants. M. de Girardin, M. Le Bègue de Presle, et Mme. Rousseau, qui ne considéraient que ce côté de sa situation, étaient donc louables de chercher à effectuer ce parti." Nous n'avons pas à discuter si Rousseau se repentit ou non de son choix d'asile, question sur laquelle on trouve des renseignements et des opinions contradictoires. Rousseau à Ermenonville n'est plus le sujet de cette étude.

La nouvelle de son départ ne se répandit pas très vite. Bernardin de Saint-Pierre (B. de St.-P. p. 23) ne l'apprit qu'une quinzaine de jours après.—"Je passai chez lui, au carrefour de la rue Platrière. . . . j'appris que ma lettre ne lui était pas parvenue; que depuis 15 jours il avait déménagé; qu'il s'était retiré à la campagne, dans un lieu inconnu, d'où il avait envoyé

^{*}C'était pourtant, à cause de la santé de Thérèse qu'il avait voulu se retirer à la campagne!

une seule fois un commissionaire prendre les lettres qui lui étaient adressées." Quand Corancez fut-il mis au courant?

Il n'annonce pas même le départ de son ami pour Ermenonville dans le Journal de Paris, dont il était pourtant rédacteur. Les Mémoires Secrets annoncent pour la première fois à la date du 22 juin 1778—un mois après l'évènement—que "M. Rousseau de Genève, plus ami de la retraite que jamais, vient de quitter le séjour de Paris et de se retirer à la campagne environ à 10 lieues d'ici chez un ami qui lui a offert sa terre."

Lorsque l'évènement fut généralement connu, on commença à chercher des raisons pour ce départ précipité, et on en imagina de toutes sortes. Le plus souvent on essaya d'établir une relation directe entre le départ de Paris et le bruit qui courait justement alors que ses Mémoires étaient sur le point de paraître. "Comme cette nouvelle s'est répandue depuis la mort de Voltaire,9 on dit-lit-on dans les Mémoires secrets du 22 juin 1778que le sort du célèbre incrédule l'effrayait et qu'il voulait se soustraire à une persécution semblable; mais il est constaté que son évasion est antérieure. On a voulu encore qu'elle fût la suite d'autres crantes qu'il avait à l'occasion des Mémoires de sa vie paraissant imprimés dans le public: mais ces Mémoires s'ils existent sont fort rares." Quatre jours plus tard les Mémoires secrets ajoutent: "On confirme l'existence des Mémoires de la vie de Jean-Jacques Rousseau, on ajoute que M. Lenoir¹⁰ l'a envoyé chercher, lui a demandé s'il avouait ce livre et les faits qui y étaient contenus, et qu'à tout il a répondu catégoriquement oui: que là-dessus le Lieutenant de Police lui a conseillé de quitter Paris et de se soustraire aux recherches qu'on pourrait faire.11 Tout cela est si singulier et si absurde, qu'on ne le rapporte qu'à cause du personnage fort cynique, et des auteurs de ce récit qui, par leurs liaisons avec le ministre, semblent mériter quelques créances." Le 3 juillet on y lit de nouveau:

^{*}Le 20 mai 1778.

[&]quot;Lieutenant de Police à partir de 1774.

¹¹ Cf. la note sur ce passage dans Plan-J. J. Rousseau raconté par les gazettes de son temps. Paris 1912.

"Par les informations qu'on fait journellement sur le compte de Rousseau, on a lieu de croire que ses *Mémoires* prétendus n'existent encore que manuscrits. Il n'est point hors du royaume, comme on l'avait dit; il est toujours chez un M. de Girardin, fameux par ses jardins anglais."

Le bruit que le manuscrit des Confessions lui avait été volé, et que le livre allait paraître, était évidemment très répandu. Bernardin de Saint-Pierre dit (p. 24): "des grandes rumeurs courent sur ses Mémoires qui paraissent: les uns disaient qu'il s'était enfui en Hollande: on citait des traits calomnieux de ses Mémoires j'étais inquiet; je sentis qu'il était à plaindre." M. de Flamenville, ayant entendu cela à Paris, écrivait (Voir au chapître VII, p. 87) à Rousseau: "Deux choses m'ont engagé à partager la curiosité de parents à moi qui sont venus voir Armenonville (sic)—la première est le bruit qui se répand à Paris que les Mémoires de votre vie vous ont été volés et vont paraître. Je me suis dit à cette occasion . . . j'y serai peut-être à même de lui rendre quelque service." 12

La Correspondance Secrète de Métra, à la date du 7 juillet 1778, nous apprend qu'il avait quitté la ville à cause de son inquiétude "depuis le vol du manuscrit qui lui avait été fait par sa femme. . . . portée à cette affreuse perfidie par une somme de 1000 livres que lui a payée un certain libraire." 18 Du Peyrou demanda à M. de Girardin, le 14 juillet, s'il était vrai "qu'une partie des Mémoires manuscrits de sa vie lui ait été enlevée et que ce vol ait occasionné sa retraite de Paris."

Le Marquis de Girardin, Le Bègue de Presle et Corancez firent de sérieux efforts pour mettre fin à ces commérages; Corancez dit dans le Journal de Paris du 6 juillet: "Il avait dessein depuis quelque temps de quitter Paris; il a cédé aux instances de l'amitié et s'est établi sur la fin de mai dernier dans une petite maison qui appartient à M. le Marq. de Girardin;" et encore le 20 juillet, dans



²⁹ Cf. aussi Grimm, juin 1778 . . . "le bruit s'est répandu depuis quelques semaines que les *Mémoires* ou *Confessions* de J. J. Rousseau allaient paraître—que l'ouvrage avait été imprimé en Hollande."

²² Cf. aussi *Mém*, Sec. 1 août 1778.

un article où il cite le Mémoire de février 1777; Girardin, dans ses lettres à Rey—8 août 1778—et à du Peyrou—22 juillet 1778—insiste que ce furent son besoin de repos et son goût constant pour la campagne qui l'amenèrent à Ermenonville. Quant à Le Bègue de Presle, il réfuta point par point les bruits qu'on avait fait courir—1. Rousseau, dit-il, n'avait ni donné, ni laissé prendre, ni vendu récemment ses Mémoires ou Confessions; et Madame Rousseau ne l'avait pas fait non plus: 2. La personne en pays étranger à qui Rousseau avait donné ses manuscrits n'avait, jusqu'à sa mort, violé en aucune façon ce dépôt: 3. Ce qu'on avait imprimé en pays étranger et dont on avait parlé comme des Mémoires, n'étaient que des lettres publiées contre le gré de Rousseau: 14 4. Rousseau n'avait quitté Paris ni pour se dérober à des poursuites, ni pour obéir à des ordres relatifs aux Mémoires ou Confessions, ni à aucun autre ouvrage, mais de son plein gré.

Comme la question du vol du manuscrit, toute intéressante qu'elle soit, ne s'attache pas vraiment au sujet de ce chapitre, nous la renvoyons aux notes.¹⁵

³⁶ C'était le Supplément des Oeuvres de Rousseau publié à Bruxelles et à Neuchâtel en 1778.

[&]quot;Il y avait, de fait, dans ce bruit, un fond de vérité. Pierre Prévost dit (Journal de Genève 1789) que dans le cours de l'été 1777, Rousseau s'aperçut ou crut s'apercevoir que le manuscrit des Confessions lui manquait, et qu'il parlait avec Prévost de cette perte, qui lui causait quelque défiance. "Mais, continue Prévost, il paraît qu'elles ne lui furent jamais enlevées; si elles furent égarées quelques instants, il n'en devait accuser que sa propre négligence." La Corresp. sec. de Métra annonça cette perte prétendue, mais à la date du 16 février 1778—donc, beaucoup plus tard que la date approximative donnée par Prévost—"Ces mémoires aujourd' hui se trouvent égarés. Il soupçonne que quelqu' un les lui a volés. Il craint qu'on ne les fasse paraître et que cette production ne lui suscite de nouvelles affaires, il est dans une agitation au-dessus de toute expression." Cf. aussi Grimm, Corr. litt. juillet 1778 . . . "ce que Rousseau lui-même a dit il y a quelque temps à des personnes de notre connaissance, c'est qu'il en avait égaré le manuscrit, rien ne pouvant être en sureté chez lui. Nous savons plus sûrement encore, qu'il a dit depuis à un de nos amis communs que l'ouvrage n'était pas perdu, soit qu'il eût retrouvé la copie égarée, soit qu'il en eût deux."

CHAPITRE XII

Travaux littéraires

Dans plusieurs passages des Dialogues Rousseau se plaint amèrement de ce qu'on lui attribue, pour le perdre entièrement dans l'esprit de ses contemporains, des ouvrages qu'il n'a jamais écrits. On lit. par exemple, dans le premier Dialogue (H. IX, p. 121): "Le Français—Il en fait tous les jours (des livres). Rousseau—Sur quoi, je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il se cache si bien. . . . Le Français—Ce sont des fadaises de toute espèce; des leçons d'athéisme, des éloges de la philosophie moderne, des oraisons funèbres, des traductions, des satires. Rousseau-Contre ses ennemis, sans doute? Le Français -Non, contre les ennemis de ses ennemis. . . . Vous ne connaissez pas la ruse du drôle. Il fait cela pour mieux se déguiser. Mais à chaque instant sa vanité se décèle par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple, il a fait dernièrement un livre fort plat intitulé L'an deux mille deux cent quarante dans lequel il consacre avec soin tous ses écrits à la postérité." Dans le second Dialogue (H. IX, p. 214) il parle de "cette traduction du Tasse, si fidèle et si coulante qu'on répand avec tant d'affectation sous son nom," et de nouveau (H. IX, p. 223) "tous ce fatras de livres et de brochures qu'on lui fait barbouiller et publier tous les jours." Ce ne seraient donc pas des livres signés de son nom, mais des écrits anonymes que la voix publique lui aurait attribués.

En parcourant les bibliographies de cette période, on voit que beaucoup d'ouvrages paraissaient sans nom d'auteur, ou avec des noms supposés; on essayait d'en deviner les auteurs, et quoi de plus naturel que de choisir des noms connus? Il était d'autant plus facile d'attribuer quelques-uns de ces écrits à Rousseau qu'on ne savait pas au juste ce qu'il faisait dans la retraite où il se tenait. Citons quelques exemples qui montrent qu'en effet l'imagination maladive de Jean-Jacques n'a pas eu à inventer ces faux bruits.

Pendant l'hiver de 1774-1775, à propos des opéras de Gluck, les journaux de Paris publiaient beaucoup d'articles et de lettres discutant la musique française. Suard, qui s'y intéressait, écrivit trois morceaux sur l'enthousiasme, l'intolérance, et l'esprit de partiqui animaient ces polémiques; il signe "L'anonyme de Vaugirard." Ces morceaux furent attribués à Diderot ou à Jean-Jacques Rousseau.¹

Le 19 août 1771, La Gasette à la main (Marin) annonce L'an 2440, ouvrage publié à l'étranger sans nom d'auteur.² La Gasette ne dit rien de Rousseau et rien ne prouve qu'on lui ait attribué ce livre. Nous ne savons pas non plus s'il traite, "pour les consacer à la postérité," des écrits de Jean-Jacques. Mais il parut à peu près à la même époque un Testament de Jean-Jacques Rousseau,⁸ ouvrage apocryphe, qui fait justement cela. Rousseau aurait-il confondu les deux ouvrages?

Le 29 juin (1774) le Lieutenant de Police, M. de Sartine écrivait à M. d'Hémery: 4—"Je suis sûr que l'oraison funèbre attribuée à jean jacques a été acheté au palais roial, envoyer y sur le champs et procurer la moi dans la matinée: il est ridicule que ces gens là ne nous servent pas mieux." Or dans le premier passage

Garat-Suard et le XVIIIe siècle. II, p. 251-2.

^a C'était un livre de Louis Sebastien Mercier, publié à Amsterdam 1770, à Londres et Paris 1771. Cf. aussi Mém. sec. 12 sept., 1780.

^{*}Le testament de Jean-Jacques Rousseau.

Qui notus nimis omnibus, Ignotus moritur sibi. MDCCLXXI.

Cet opuscule de 62 pages in 8 fut trouvé à la Bibliothèque royale de Berlin par M. Jansen (Jansen, F. p. 69). Plus tard le *Testament* fut découvert de nouveau par M. Schultz-Gora et publié par lui en 1897 avec introduction et notes. Ces deux auteurs sont persuadés de l'authenticité de l'ouvrage et s'étonnent de ce que personne, entre 1771 et 1882 n'en parle et ne paraisse même en soupçonner l'existence. Il semble très probable que l'opuscule, étant reconnu par les contemporains comme une supercherie sans importance, fut bien vite oublié, et disparut comme tant d'autres écrits éphémères de la même époque. Aujourd'hui il est généralement considéré comme apocryphe. Il suffit de le lire pour être convaincu que Rousseau n'en fut pas l'auteur.

La question a été discutée plus au long par M. Buffenoir, Le Prestige de Jean-Jacques Rousscau, Chap. XV; voir aussi Dufour dans les Annales I, p. 188.

⁴ Ms. à la Bibliothèque nationale—Fonds Français 22,154, no. 240.

cité des Dialogues, Jean-Jacques parlait aussi justement d'une oraison funèbre qu'on lui attribuait.

Le mois suivant de la même année, Grimm annonça une nouvelle traduction du Tasse attribuée à M. Rousseau, mais celui-ci, dit-il, "ne l'avoue pas." Ce bruit fut assez répandu pour que Mme. Delessert écrivit de Lyon à Rousseau pour demander si la traduction était véritablement de lui. (Godet p. 169.)

Non content de lui attribuer des livres faits, on répandait de temps en temps des nouvelles de ce qu'il était en train de faire. Ainsi le 9 septembre 1770 il se plaint à Rey (Bosscha, p. 296)—"On fait courrir le bruit que je travaille à un dictionnaire de botanique, à un opéra, à que sais-je quoi. . . . j'ai pris le parti de les laisser dire." Et de fait nous lisons dans les Mémoires Secrets à la date du ler juillet 1770—"On assure qu'il travaille à nous donner un dictionnaire de botanique."

Une autre fois c'est du *Dictionnaire de musique* qu'il s'agit. Le 14 janvier 1772 M. de la Tourette lui écrivait: "Je vous remercie avec le public de la nouvelle édition qu'on assure que vous allez donner de votre excellent dictionnaire."

Le lendemain même, Rousseau se plaignait à M. de Sartine du libraire Simon. Celui-ci mettait en vente une nouvelle édition des Oeuvres de Rousseau, et répandait le bruit qu'il avait passé un contrat de 1000 écus de pension en faveur de l'auteur pour dédommager celui-ci de la peine qu'il avait prise à faire la revision. (H. XII, p. 243, et B. de St. P., p. 62.)

Puis, en 1774, on parla à plusieurs reprises d'un opéra que Rousseau serait en train de composer: "On assure qu'il va tirer de son porte-feuille un nouvel opéra dont les paroles, la musique et les ballets seront entièrement de sa composition." Cette fois le bruit n'est pas tout à fait sans fondement. Il travaillait, en effet, vers ce temps à l'opéra de Daphnis et Chloé. (Voir au chapitre XIV, p. 163ss).

En 1777 on parlait de nouveau d'un opéra. Le renseignement doit être exact, car Pierre Prévost, qui voyait Rousseau en ce



Nouvelles à la main-28 avril 1774-Ms. à l'Arsenal-no. 12,440. La Harpe-Corresp. litt. ler décembre, 1774.

temps-là, écrivait le 13 avril 1777 à son ami Lesage: "Je vois quelquefois Jean-Jacques. . . . fort occupé de la musique, ne lisant plus que le Tasse et composant un opéra qu'il ne veut pas livrer au public." (Ann. II, p. 269, note). Nous ne savons pas quel était cet opéra. Peut-être était-ce le Daphnis et Chloé qu'il aurait repris.

Passons maintenant des bruits plus ou moins inexacts et des oeuvres qui lui furent faussement attribuées aux écrits importants dont il s'occupait réellement. Pendant les premiers temps de son séjour, nous avons vu qu'il s'occupait des lectures de ses Confessions. Loin d'être découragé par l'insuccès de ses efforts au point de ne plus écrire, il composa pendant les six dernières années de sa vie trois écrits considérables. Les Dialogues, 1772-1776, les Rêveries 1777-1778, qui sont, pour ainsi dire, une continuation des Confessions, où il ne parle que de lui-même; et les Considérations sur le gouvernement de Pologne, 1772, oeuvre d'un tout autre genre, purement politique.

1. Considérations sur le gouvernement de Pologne.⁶

Cet ouvrage fut écrit, comme on sait, à la demande du Comte Wielhorski, patriote polonais qui s'intéressait beaucoup à des projets de réforme pour le gouvernement de son pays. Faisant en ce temps-là un séjour à Paris, il s'était plus ou moins lié avec Rousseau, et lui fournissait pour son travail les renseignements nécessaires sur l'histoire et les moeurs des Polonais. Le Comte avait écrit lui-même un Plan de Gouvernement de Pologne suivi de réflexions; il confia alors ce manuscrit au philosophe de Genève

Voir au sujet de cet écrit:

^{1.} R. H. L., 1898, p. 443 s. Article de Delacroix—Lettres de Rousseau à Wielhorski, et lettre de d' Alembert. (Mêmes lettres publiées dans Ann. VII, p. 75 en 1911.)

^{2.} Bulletin du bibliophile 1909, p. 569-586. Article de Girardin sur Le Comte de Wielhorski et Jean-Jacques Rousseau (Tirage à part 1910). Lettres du Marquis de Girardin et de Wielhorski.

^{3.} Ann. IX, p. 29 (1913). Article de V. Ocszewicz sur Le Manuscrit Czartoryski des Considérations etc.

^{4.} C. E. Vaughan—The Political Writings of Jean-Jacques Rousseau. Cambridge, 1915. t. II.

en lui demandant de l'examiner, de lui dire ce qu'il en pensait, et au besoin de lui donner le résumé de ses méditations. Ce résumé allait être les *Considérations*.

Ajoutons encore qu'avant de s'adresser à Rousseau, Wielhorski s'était adressé déjà à Mably, qui avait écrit à sa demande un traité dont la première partie est du 31 août 1770 et la seconde du 9 juillet 1771. D'après M. Vaughan (II, p. 372), Rousseau aurait connu le travail de Mably. Il l'aurait même eu sous les yeux en écrivant son propre ouvrage.

Ouant à la date des Considérations-dans les éditions basées sur celle de 1801, l'ouvrage porte en tête l'inscription suivante: Considérations sur le gouvernement de la Pologne et sur sa réformation projetée en avril 1772. De cela on conclurait que la date d'avril 1772 marque le commencement et non la fin des six mois que Rousseau consacra à ce travail (H. IX, p. 218). Cette théorie s'accorderait très bien avec le passage du septième chapitre qu'on considère généralement comme une allusion au coup d'état de Gustave III de Suède, le 19 août 1772. M. Vaughan, cependant, vient de démontrer qu'on ne peut guère baser des théories sur ce titre de l'édition de 1801; la première édition portait le titre Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réformation projetée. Par J. J. Rousseau. En avril 1772. Le même titre se trouvait dans le manuscrit appartenant à Mirabeauà en juger par le catalogue de la vente des livres de ce dernier. Le manuscrit de Neuchâtel ne donne ni nom d'auteur, ni date, seulement: Considérations sur le gouvernement de la Pologne et sur sa réformation projetée. On pourrait ajouter encore le témoignage contemporain de Grimm (janvier 1773), qui dit que l'ouvrage sur la Pologne fut "écrit en avril 1772." Il faudrait donc croire que Rousseau acheva en avril ce travail commencé dès Novembre 1771.

L'intérêt qu'on prenait à la Pologne et les dangers qu' il pouvait y avoir à discuter ses affaires, sont démontrés par une lettre du Lieutenant de Police à M. d'Hémery, datée du 2 mai 1772.⁷ "On m'assure, monsieur, qu'il paraît deux ouvrages, l'un

Ms. à la Bibliothèque Nationale—Fonds Français 22,154. no. 154.

126

intitulé: Lettres historiques sur l'état actuel de la Pologne et sur l'origine de ses malheurs, l'autre: Réflexions politiques sur la Pologne. L'intention de M. le Chancelier est qu'il n'en paraisse aucun exemplaire. Je vous prie de vous transporter sur le champ chez les libraires qui en ont et vous assurer des exemplaires et d'en faire faire des paquets et de les mettre sous cachet."

Rousseau devait d'autant plus craindre la publication de ses Considérations qu'il y avait dit des choses désagréables pour la Russie, et que ses ennemis Grimm et Diderot étaient dans les bonnes grâces de l'impératrice Catherine. Il était donc essentiel, et pour l'auteur et pour le Comte Wielhorski, que le contenu de l'ouvrage ne fût pas révélé au public, et Rousseau avait exigé le secret (Lettre de Rousseau, 20 avril 1774). Le Comte cependant, n'avait pas pu garder pour lui seul un manuscrit si intéressant. Il le communiqua à des gens qui furent à leur tour indiscrets. En janvier 1773 Grimm l'avait déjà lu et en donna le résumé; mais il ne dit pas de qui il tenait le manuscrit. L'ouvrage fut commandé, dit-il, par le Comte de Wielhorski "sans autre avantage que celui de partager la lecture de la nouvelle législation avec quelques oisifs de Paris." Le 30 juin de l'année suivante (1774) le libraire Guy vint trouver Rousseau; on lui avait demandé d'imprimer un écrit sur la Pologne; ce livre, disait-on, était de lui, Rousseau, et d'Alembert l'avait à ce moment-là entre les mains. Guy en fit même voir le commencement et la fin à Rousseau, lequel reconnut avec étonnement l'écrit qu'il avait fait en 1772 pour le Comte Wielhorski. Rousseau avait déjà conçu des soupçons à l'égard du Comte, et plus d'un mois avant la visite du Sieur Guy, il l'avait accusé d'avoir trompé sa confiance. La lettre renfermant cette accusation n'avait pas encore été remise à Wielhorski quand le libraire vint alimenter les soupçons déjà conçus. Rousseau raconta tout cela aussitôt au comte et lui demanda des explications. réponse de Wielhorski nous manque. Il serait bien intéressant de la voir; mais il se peut d'ailleurs qu'il n'y en eut point. D'après ce que raconta plus tard le Comte, les choses se seraient arrangées le plus simplement du monde de vive voix. "Il me demanda un rendez-vous-nous nous vîmes-je lui déclarai que je n'avais

prêté le manuscrit qu'avec son agrément à M. le Prince Czartoryski; je lui promis de faire les démarches nécessaires pour en empêcher l'impression, et nous nous rapatriâmes. Je m'adressai à M. de Sartine, j'obtins ce que je demandai et l'ouvrage ne fut pas publié." (Lettre de Wielhorski 20 nov. 1778.)

Le Comte put en tout cas éviter une rupture, mais, à en juger par une note du troisième Dialogue, Rousseau ne fut pas aussi content que Wielhorski voudrait nous faire croire. "M. le Comte de Wielhorski, dit-il, m'apprit, en venant me dire adieu à son départ de Paris, qu'on avait mis des horreurs de lui dans la Gasette de Hollande. A l'air dont il me dit cela, j'ai jugé en y repensant, qu'il me croyait l'auteur de l'article et je ne doute pas qu'il n'y ait du d'Alembert dans cette affaire. . . . Je ne puis assurément approuver la conduite du Comte Wielhorski à mon égard. Mais, cet article à part, que je n'entreprends pas d'expliquer, j'ai toujours regardé et je regarde encore ce seigneur polonais comme un honnête homme et un bon patriote." (H. IX, p. 306 et 7, note 2.)

D'Alembert apprit, on ne sait comment, qu'on le soupçonnait d'avoir en sa possession le manuscrit des Considérations et de l'avoir donné à l'imprimeur Guy. Aussi, sans attendre qu'on lui demandât des explications, écrivit-il le premier à Wielhorski feignant une ignorance absolue: "On m'assure que vous avez une lettre de Rousseau dans laquelle il prétend que le Sieur Guy lui a dit qu'il tenait de moi je ne sais quel manuscrit sur la Pologne." Il voudrait, ajoute-t-il, savoir à quoi s'en tenir pour confondre le Sieur Guy, "qui avance la plus insigne fausseté."

^{*}Lettre de d'Alembert à Wielhorski 4 juillet (1774). (Ann. VII, p. 76 s.)

Cf. La lettre de Wielhorski à M. de Girardin le 12 mars 1779 (Bull. du Bib. 1909): "Il est vrai que quand je faisais des perquisitions pour découvrir l'auteur du vol de mon manuscrit, on me dit que le Sieur Le Jay [Guy] en tenait la copie des mains du secrétaire de M. d'Alembert. J'écrivis aussitôt à ce dernier: il me répondit qu'il n'en avait aucune connaissance, ainsi que son secrétaire. Je priai Mme. Blondel de lui en parler. . . . Elle m'assura que ni M. d'Alembert ni son secrétaire n'en savait rien. Je communiquai la réponse en question à M. Rousseau."

Néanmoins, Rousseau et le Marquis de Girardin considéraient toujours comme certain que d'Alembert avait eu en sa possession ce précieux manu-

Wielhorski confirme la nouvelle de l'existence d'une copie furtive de son manuscrit, et, évitant d'entrer dans les détails de l'affaire, il rejette, en apparence au moins, tout le blâme sur le libraire; mais il prie d'Alembert de découvrir par qui le manuscrit avait été communiqué à Guy. Nous ne savons pas comment le Polonais s'y prit pour apaiser et Rousseau et d'Alembert, mais, d'une façon ou d'une autre la chose s'arrangea, le livre ne parut pas, et on n'en entendit plus parler qu'après la mort de Rousseau.

Alors,—en 1778—le bruit courut qu'il avait perdu, ou qu'on lui avait volè, le manuscrit des Considérations et que l'ouvrage allait paraître. On accusait Thérèse de l'avoir volé et vendu pour 1000 écus à "une personne de considération." Pour sauvegarder la réputation et les intérêts de Mme. Rousseau, le Marquis de Girardin se mit aussitôt en devoir d'expliquer l'existence des copies, ou de la copie qui aurait donné lieu à ce bruit. Il écrivit au Comte Wielhorski pour lui demander s'il avait toujours l'original et s'il l'avait prêté à quelqu'un qui en aurait tiré des copies furtives. "Ma considération, M. le Comte, dit-il, pour un homme d'honneur tel que vous et ce que je dois aux dernières intentions de M. Rousseau me presse de vous informer de ce qui se passe au sujet du Manuscrit sur la constitution de la Pologne. Vous savez mieux que personne les conditions auxquelles M. Rousseau vous a remis cet ouvrage, qu'il a composé gratuitement pour vous et qui ne peut être imprimé avec justice sans que la valeur du travail de l'auteur, suivant ses dernières intentions, n'en revienne à sa femme dont c'est l'unique ressource. Or, il vient de se commettre ici une venimeuse friponnerie à l'occasion de cet ouvrage, car à l'honnêteté moderne de chercher à escamoter le bien d'autrui et à voler le dossier de sa veuve, on a ajouté la barbare calomnie, en

scrit. Cf. la lettre de Girardin à du Peyrou, le 4 octobre 1778. (Ms. à Neuchâtel; cité par Vaughan p. 422): "Cet exemplaire, ainsi que M. de Wichorski en est convenu lui-même vis-à-vis de M. Rousseau a été transmis par son valet de chambre, qui a trouvé son secrétaire ouvert et qui a été soi-disant assez osé pour l'y prendre et le porter au plus géomètre de la secte à laquelle vous faites beaucoup d'honneur en ne l'appelant qu'intriguante. Il faut que pendant le peu de jours que le ms., de manière ou d'autre, a passé sur la table de l'algèbre, il s'y soit promptement multiplié."

présentant ce manuscrit vrai ou faux chez les libraires, de dire qu'on l'avait acheté mille écus de la femme de l'auteur. cette conjoncture. . . . je ne doute pas que votre attachement pour M. Rousseau, vos égards pour sa mémoire, votre justice pour les intérêts de sa femme, votre indignation de la calomnie qu'on a répandue contre elle à cette occasion et ce que vous vous devez à vous-même d'imposer silence à de pareils bruits, ne vous détermine à certifier publiquement soit dans le Courrier de l'Europe, soit dans un autre journal public, si l'original de ce Ms. est encore entre vos mains et dans le cas où par accident ou autrement il en est sorti, de nommer les personnes auxquelles il aurait été transmis, afin qu'on puisse savoir s'il est possible ou non qu'on en eut (sic) tiré des copies furtives. Car le public connaît trop son monde pour se tromper sur ceux qui auraient été capables ou non de ce manège. Si vous ne jugez néanmoins cette voie la plus convenable pour confondre l'iniquité, j'espère qu'au moins vous voudriez bien honorer Mme. Rousseau d'une lettre ostensible à cet égard.

"J'ai l'honneur. . .

"L'adresse de Mme. Rousseau est toujours dans le même endroit où j'ai eu le malheur de voir mourir le meilleur des hommes, à Ermenonville par Senlis."

La réponse de Wielhorski ne paraît pas tout à fait franche. Au lieu de répondre bien clairement aux questions de M. de Girardin, il parle d'autre chose—des 600 francs qu'il veut bien payer à Thérèse comme dédommagement du travail fait par son mari, dédommagement qu'il n'avait jamais osé offrir à celui-ci. Il rappelle la "petite brouillerie" survenue entre Jean-Jacques et lui à ce sujet quelques années auparavant. Il cède ses droits à l'écrit en faveur de Thérèse, et enfin il dit, comme une chose de peu d'importance, que de retour en Pologne il avait en effet prêté le manuscrit—pour une seule nuit—à un de ses compatriotes et que le jeune homme en avait tiré copie, mais "ce ne peut être que la première copie, dit-il, qui sert à l'impression." Il admet, donc, l'avoir prêté deux fois—une fois à Paris, et avec le consentement de Rousseau, au Prince Czartoryski (Voir p. 127 de ce chapitre),

et une autre fois en Pologne à ce jeune homme qu'il ne nomme pas. Cette réponse vague et évasive ne satisfit naturellement pas M. de Girardin, qui écrivit une autre lettre pour lui demander comment la première copie était arrivée entre les mains du libraire. La copie, dit Girardin, a dû être faite sur l'unique manuscrit, confié par Rousseau au comte, et on ne peut pas soupçonner le Prince Czartoryski. Il demande donc les noms de tous "ceux dans les mains desquels le manuscrit a passé avant que Le Jay [Guy] se soit présenté chez M. Rousseau. Nous savons déjà, ajoute-t-il. que M. d'Alembert l'a eu en sa possession."

Interrogé ainsi, le Comte se rappelle encore quelques détails—par exemple, qu'il avait communiqué le manuscrit aussi à M. le duc de la Rochefoucauld "qui le garde sûrement très soigneusement s'il en a fait tirer copie, mais j'en doute fort"—et enfin—chose assez importante—qu'il avait eu à Paris un copiste allemand nommé Könich, dont il avait reconnu l'infidélité, mais qui n'avait jamais voulu avouer qu'il avait tiré une copie du manuscrit en question.

Le fait est que nous ne savons pas au juste comment le manuscrit est arrivé entre les mains du libraire, et le Comte de Wielhorski ne le savait pas probablement plus que nous. Mais il s'était montré bien indiscret, plus même qu'il ne voulait l'avouer à M. de Girardin à qui il ne parle que du Prince Czartoryski, du Duc de la Rochefoucauld, d'un jeune Polonais, et de son secrétaire allemand. Il avait montré l'écrit aussi à M. Sandoz Rollin, secrétaire de l'ambassade de Prusse à Paris, qui écrivait au Marquis de Girardin le 20 octobre 1778: "Je me rappelle très bien d'avoir lu le manuscrit sur la constitution de la Pologne. . . . M. le Comte de Wielhorski me l'avait confié pendant son séjour à Paris, et je puis presque garantir que l'original est actuellement entre ses mains." Nous savons déjà que Grimm le connaissait et qu'il le disait répandu parmi les oisifs de Paris.

Il y eut probablement de l'indiscrétion aussi de la part de Rousseau. Au moins nous avons certaines indications qu'il communiqua son écrit à d'autres personnes que le seul Comte Wielhorski. Dans le catalogue de la vente des livres de Mirabeau, imprimé en 1791, on lit au numéro 2540: "Considérations sur le gouv. de la Pol. L'original de cet ouvrage a été communiqué par J. J. Rousseau à M. Necker, qui l'a fait copier et mettre au net comme le voici." Une note ajoutée par Girardin au manuscrit parmi les papiers Rousseau conservés à Neuchâtel, dit: "Cette minute était celle de l'auteur: à sa mort elle a passé directement dans mes mains, avec 4 pages déchirées. . . . sans doute elles l'ont été par l'auteur lui-même. . . . quoiqu'il en soit, j'ai recopié moi-même ces 4 pages manquantes sur une copie qui n'est point de la main de l'auteur et que m'a prêtée M. Foulquier, conseiller au Parlement de Toulouse." Il existe aussi une copie faite pour François Coindet, ancien ami de Rousseau, employé dans la maison de Thélusson et Necker. 10

Il n'est donc pas surprenant qu'une copie soit parvenue enfin entre les mains du libraire Guy, que ce fût ou non le secrétaire de d'Alembert qui la lui eût donnée.

Enfin, puisqu'on menaçait de publier l'ouvrage d'après une de ces copies furtives, le Comte Wielhorski se décida à envoyer aux éditeurs du Peyrou et Moultou son manuscrit, l'original, pour en faire imprimer—avec des suppressions qu'il jugeait nécessaires —une édition autorisée qui serait vendue au profit de la veuve. Et c'est ainsi que la chose se fit.

2. Les Dialogues.

Ayant abandonné l'effort infructueux de confondre ses ennemis par la lecture des *Confessions*, et n'espérant plus se faire écouter par ses contemporains, Rousseau commença presque aussitôt à écrire les *Dialogues*, qui serviraient, pensait-il, à influencer en sa faveur le jugement des générations à venir (H. IX, p. 324). Ce fut au commencement de l'année 1772 qu'il se mit à l'ouvrage. Il nous dit dans l'*Histoire du précédent écrit* qu'après avoir travaillé

Dans le registre que Rousseau tenait de ses copies de musique, on apprend qu'il avait donné à M. Foulquier une copie de sa Romance—"Dors mon enfant."

²⁶ La question assez embrouillée des manuscrits est discutée en détail par Vaughan, II, p. 396 ss.

pendant quatre ans, il partit enfin le 24 février¹¹ 1776 pour déposer à Notre-Dame le manuscrit complet transcrit et mis au net.

Si nous examinons les quelques passages qu'il est possible de dater, nous verrons qu'en effet ils sont tous compris entre la fin de 1771 et le commencement de 1776, à cinq notes près, dont trois datent de 1776 et deux de 1777. Ces passages démontrent que Rousseau a dit vrai en prétendant avoir souvent abandonné et repris ce travail pénible. Dans le premier Dialogue, par exemple, se trouvent à la même page (H. IX, p. 121) trois passages dont l'un date de 1772: "Il fait de violentes sorties contre la présente administration (en 1772) dont il n'a point à se plaindre";12 un autre, de 1771 ou 1772: "il a fait dernièrement un livre fort plat intitulé l'An 2240"—ce livre fut annoncé par les journaux dans l'été de 1771; et le troisième probablement de 1774; on lui attribue, dit-il "des oraisons funèbres" et nous savons qu'on lui en attribuait une en 1774 (voir p. 122 de ce chapitre). Il résulte de cette manière de travailler que l'ouvrage manque de suite, et qu'il contient beaucoup de répétitions.

Il est intéressant de noter que la plupart des passages qu'on peut dater avec quelque degré d'exactitude sont de 1774 ou après. Il y en a quatre dans le premier *Dialogue*: 1. Une allusion à Gluck "venu depuis peu dans ce pays" (H. IX, p. 113)—Gluck ne vint à Paris qu'en 1774; 2. Une allusion aux "transports d'admiration excités par la dernière reprise" du *Devin du Village* (H. IX, p. 115). On jouait le *Devin* au printemps et dans l'automne de 1772, mais ce fut surtout la reprise de 1774¹³ qui

¹¹ Ce même manuscrit, confié plus tard à Condillac portait "sur l'enveloppe quelques lignes de la main de celui-ci, datées du ler janv. 1776" (Mém. scc. 27 nov. 1780). Evidemment quelqu'un s'est trompé de date, l'auteur des Mémoires secrets probablement.

³⁸ Il aurait écrit le passage d'abord sans date; puis en revoyant plus tard son travail, il aurait ajouté entre parenthèses la date 1772 pour qu'il n'y eût pas de doute au sujet de l'administration mentionnée.

¹¹ D'après les journaux du temps, *Le Devin* fut joué en 1772, mars, avril et mai, et aussi octobre et novembre.

En 1774, janvier.

En 1777, janvier, mars, avril, et mai.

En 1778, janvier, mars, avril, et mai.

A vrai dire, la reprise qui paraît avoir fait la plus grande sensation fut

excita des "transports d'admiration," à en juger par les comptesrendus des journaux. 3. Une allusion aux oraisons funèbres et aux traductions qu'on lui attribue (H. IX, p. 121). Nous venons de dire qu'en effet une oraison funèbre lui fut attribuée en 1774 et aussi, dans la même année, la traduction du Tasse de M. LeBrun. 4. Une date très précise qu'il nous donne en citant un "article encore plus récent, tiré de la Gazette de France du 31 octobre 1774" (H. IX, p. 151).

Dans le second Dialogue se trouvent encore-1. Une seconde allusion à la traduction du Tasse dont nous venons de parler (H. IX, p. 214). 2. En parlant de la botanique il dit: "Je l'ai vu s'attiédir enfin sur cet amusement" (H. IX, p. 188). Or, c'est en 1774 qu'il écrit à Mme. Delessert qu'il a absolument abandonné la botanique. Quant aux autres passages, il faudrait dire plutôt qu'ils ne datent pas d'avant 1774. Dans un endroit il parle de l'argent provenant de son arrangement avec l'Opéra, et de la vente de ses livres de botanique (H. IX, p. 219). Or, l'accord avec l'Opéra eut lieu avant le 24 avril 1774.14 et la vente de ses livres de botanique s'était faite entre 1774 et 1776, quand il achevait le texte des Dialogues. A la page 186 du second Dialogue il nous indique la date de 1775, en disant: "Il y avait cinq ans que, de retour à Paris, il avait recommencé d'y vivre," tandis que quelques pages plus loin il dit, en parlant de sa profession de copiste: "Rien ne m'a fait juger que ce travail l'ennuyât, et il paraît, au bout de six ans (donc, en 1776), s'y livrer avec le même goût. . . . que s'il ne faisait que de commencer." Dans le troisième Dialogue il y a un passage (H. IX, p. 304) qu'il écrivit certainement après janvier 1774, puisqu'il y parle de la Déclaration qu'il avait fait publier au sujet des réimpressions de ses ouvrages. Trois pages plus loin, il dit qu'on "vient de mettre

celle de 1777; mais sans avoir comparé les différents manuscrits des Dialogues, on ne pourrait pas dire que ce passage fût ajouté en 1777 au texte déjà achevé en 1776.

³⁶ Mémoires secrets—24 avril 1774: "M. Rousseau de Genève s'est reconcilié avec les directeurs de l'Opéra par l'entremise du Chevalier Gluck."

à Paris Pygmalion malgré lui sur la scène," et nous savons que la première de Pygmalion eut lieu le 30 octobre 1775.15

Ces quelques dates ne suffisent pas, bien entendu, à prouver grand chose; cependant, il en résulte l'impression qu'une partie considérable du travail fut faite de 1774 à 1776. Cela semble être confirmé par les faits suivants: que dans la période entre la fin de 1771 (commencement des Dialogues) et 1774, Rousseau écrivait aussi les Considérations sur le gouvernement de la Pologne, et les Lettres sur la botanique; 16 qu'il s'occupait à faire plusieurs herbiers, grands et petits, et qu'il travaillait presque constamment à sa copie.

Le texte a dû être achevé à la fin de 1775, ou dans les premières semaines de 1776; mais il y a cinq notes qui ont été ajoutées plus tard.

- 1. Une note à la page 133 du premier Dialogue: "Choisir un Anglais pour mon dépositaire et mon confident serait, ce me semble, réparer d'une manière bien authentique le mal que j'ai pu penser et dire de sa nation." Cela ne peut pas dater d'avant avril 1776, car ce fut en avril de cette année que Brooke-Boothby fit visite à son ancien voisin de Wootton, et devint dépositaire du manuscrit du premier Dialogue.
- 2. Dans une note à la page 257 du second Dialogue, Rousseau cite un mot au sujet de Fréron qui "vient de mourir." Or, celuici mourut le 10 mars 1776.
- 3. A la page suivante, une note nous apprend qu'on attribuait à Rousseau la Philosophie de la Nature et "la note du roman de Mme. d'Ormoy." Ce ne fut qu'en octobre ou novembre 1776 qu'il conçut des soupçons sur ce roman (H. IX, p. 335), qui s'intitulait Les malheurs de la jeune Emilie, et la Philosophie de la Nature. ouvrage de Delisle de Sales, ne parut sous ce titre qu'en 1777.17

³⁸ Mercure de France—nov. 1775: "Les comédiens français ont donné le lundi 30 octobre la première représentation de Pygmalion, scène lyrique par J. J. Rousseau."

La seconde lettre date du 18 octobre 1771, et la septième du printemps de 1774.

[&]quot;Cf. Quérard: La France Littéraire.

- 4. Dans une note du troisième *Dialogue*, Rousseau reparle de la *Philosophie de la Nature*, qu'on avait brûlée au Châtelet. La sentence rendue contre ce livre est du 21 mars 1777.
- 5. En parlant de sa copie, il dit à la page 246 du second Dialogue: "Je réponds que jamais un déterminé scélérat . . . n'écrira dans six ans 8000 pages de musique," et puis il ajoute en note: "Ayant fait une partie de ce calcul d'avance et seulement par comparaison, j'ai mis tout trop au rabais. . . . au bout de cinq ans et demi seulement, j'ai déjà plus de 9000 pages bien articulées, et sur lesquelles on ne peut contester." La première entrée de son registre de copies est du ler avril 1772; cinq ans et demi nous amènerait donc à septembre 1777. La date exacte de la dernière entrée est le 22 août 1777. On peut conclure de cela que cette note fut ajoutée au texte en août-septembre 1777.

Voyons maintenant quelle disposition Rousseau prit pour cet ouvrage, une fois terminé. Il nous en raconte lui-même l'étrange histoire dans l'espèce de post-scriptum qu'il ajouta au manuscrit (H. IX, p. 318ss). Il fit d'abord la fameuse tentative de déposer celui-ci sur l'autel de Notre-Dame, le samedi 24 février 1776. L'insuccès de cette démarche le jeta dans une agitation extrême, sous l'influence de laquelle il errait par la ville sans savoir au juste ce qu'il faisait. Revenu ensuite de son égarement, il imagina une façon bien plus sûre de disposer de son manuscrit. Ce fut de le remettre à l'Abbé de Condillac, "un homme de lettres de ma plus ancienne connaissance. . . . que je n'avais point cessé d'estimer." Ce projet fut aussitôt mis à exécution, et Rousseau en était d'abord tout à fait content. Quinze jours plus tard, étant allé chez son dépositaire "fortement persuadé que le moment était venu où le voile de ténèbres. . . . allait tomber, et que, de manière ou d'autre, j'aurais de mon dépositaire des éclaircissements qui me paraissaient devoir nécessairement suivre de la lecture de mon manuscrit," il éprouva une nouvelle déception. Condillac lui parla de son écrit "comme il m'aurait parlé d'un ouvrage de littérature que je l'aurais prié d'examiner pour m'en dire son sentiment. Il me parla de transpositions à faire pour donner un meilleur ordre à mes matières; mais il ne me dit rien de l'effet

qu'avait fait sur lui mon écrit.' (Il avait proposé aussi de s'occuper de faire une édition correcte des oeuvres de Jean-Jacques, proposition que celui-ci reçut mal.) Voyant que Rousseau était mécontent, Condillac offrit de lui rendre son dépôt. L'offre ne fut pas acceptée, mais il fut décidé que Condillac remettrait le manuscrit à quelqu'un de plus jeune que lui, qui pût survivre à Rousseau et à ses ennemis, et qui le publierait un jour sans crainte d'offenser personne. dillac cacheta alors le manuscrit en mettant sur l'enveloppe une suscription qu'il communiqua à Rousseau et qui défendait d'ouvrir le paquet avant le commencement du siècle suivant. Après cela, Rousseau cessa de le fréquenter. "Il (Condillac) m'a fait, dit-il (H. IX, p. 320) deux ou trois visites, que nous avons eu bien de la peine à remplir de quelques mots indifférents, moi n'ayant plus rien à lui dire, et lui ne voulant me rien dire du tout."

Croyant avoir mal choisi son dépositaire et avoir perdu par conséquent et ses peines et son dépôt, il se mit à recopier son manuscrit, espérant trouver pour cette seconde copie un meilleur ami. Avant qu'il eût fini ce travail, il reçut la visite de Brooke-Boothby et, persuadé qu'il lui avait été envoyé par la Providence, il se hâta de lui confier, le 6 avril 1776, ce qui était déjà transcrit—le premier livre seulement—en promettant de lui donner le reste l'année suivante. Il ne le lui donna cependant pas. Deux ans après la mort de Rousseau—en 1780—Brooke-Boothby fit imprimer à Londres son manuscrit du premier livre, avec le titre Memoires de J. J. Rousseau. L'édition faite, il déposa le manuscrit au British Museum.

Aussitôt après le départ de Boothby, Rousseau fut assailli de nouveau par des doutes sur la sagesse de son choix. Convaincu que toutes les personnes qui venaient le voir étaient envoyées par ses ennemis, et qu'il fallait chercher un dépositaire parmi ceux qui ne s'approchaient pas de lui, il eut l'idée d'écrire un billet circulaire adressé à Tout Français aimant encore la justice et la vérité (H. IX, p. 401), dans lequel il demande qu'on lui apprenne enfin quels sont ses crimes, et comment et par qui il a été jugé; d'en

faire un grand nombre de copies, et de les distribuer dans les rues aux gens dont la physionomie lui plairait, 18 Il ne faisait que se préparer une nouvelle déception, car très naturellement on ne comprenait rien à ces billets distribués par un vieillard inconnu, et après en avoir lu les premiers mots, on refusait de les accepter. Rousseau s'obstina pourtant. Il envoya son billet en réponse à des lettres qu'il recevait de gens qu'il ne connaissait pas, et demanda une réponse décisive. Encore une fois il échoua. Personne ne lui fit la réponse catégorique qu'il demandait, parceque personne ne comprit de quoi il s'agissait. Cela paraît d'une façon très nette dans sa correspondence avec la Comtesse de St.—(H. XII, p. 250-52). En mai 1776, il reçut d'elle une lettre qui le priait de vouloir bien la recevoir. Pour toute réponse il lui envoya le billet à tout Français, avec ces mots: "Je suis fâché de ne pouvoir complaire à Mme. la Comtesse, mais je ne fais point les honneurs de l'homme qu'elle est curieuse de voir, et jamais il n'a logé chez moi : le seul moyen d'y être admis de mon aveu, pour quiconque m'est inconnu, c'est une réponse catégorique à ce billet." La pauvre femme ne réussit pas, bien entendu, à lui faire la réponse qu'il voulait. "Demander une réponse catégorique, lui dit-elle, à une femme qui pour savoir la signification de ce mot a été obligée de recourir au dictionnaire, n'est-ce pas lui demander une chose impossible?" Rousseau lui expliqua que la phrase du billet à laquelle il s'agissait de répondre était celle-ci, "Mais ce que je veux, et ce qui m'est dû tout au moins après une condamnation si cruelle et si infamante, c'est qu'on m'apprenne enfin quels sont mes crimes, et comment et par qui j'ai été jugé."

L'insuccès de ces billets circulaires le découragea enfin, mais il n'abandonna pas encore son projet: "L'espérance éteinte étouffe bien le désir, mais elle n'anéantit pas le devoir, et je veux jusqu'à la fin remplir le mien dans ma conduite avec les hommes. Je suis

¹⁸ Cf. Brizard: "Rousseau, rencontrant un soir dans la rue une personne qu'il avait vue quelques fois dans une maison. . . . et voyant que cette personne le saluait, alla à lui et tirant de sa poche un écrit en forme de lettre, 'Cela peut s'adresser à vous—en ce cas faites-en l'usage que vous voudriez.' Il avait plusieurs autres de cet écrit dans sa poche."

dispensé désormais de vains efforts pour leur faire connaître la vérité qu'ils sont déterminée à rejeter toujours; mais je ne le suis pas de leur laisser les moyens d'y revenir. . . . et c'est le dernier usage qui me reste à faire de cet écrit. . . . Je vais donc me borner à une (copie) dont j'offrirai la lecture à ceux de ma connaissance que je croirai les moins injustes. . . . Si, contre toute attente, il s'en trouve un que mes raisons frappent et qui commence à soupçonner la vérité. . . . c'est de celui-là que je ferai mon dépositaire. . . . Si parmi mes lecteurs je trouve cet homme sensé, disposé, pour son propre avantage, à m'être fidèle, je suis déterminé à lui remettre non-seulement cet écrit, mais aussi tous les papiers qui restent entre mes mains. . . . Si je n'en trouve point, comme je m'y attends, je continuerai de garder ce que je lui aurais remis, jusqu'à ce qu'à ma mort. . . . mes persécuteurs s'en saisissent." (H. IX, p. 324.)

Il y eut, en effet, un troisième manuscrit que Rousseau confia, avec une copie des *Confessions* et d'autres papiers encore, à son ami Paul Moultou quand celui-ci vint le voir à Paris dans les premiers jours de mai 1778. ¹⁹

Selon Thérèse, il existait encore deux manuscrits dont un fut donné (par son mari) au Comte d'Angervilliers, ordonnateur des bâtiments du roi, qui avait été présenté chez Rousseau par M. Ducis.²⁰ Ce fut là, dit-elle, "le vrai et premier manuscrit, sortant des mains de mon mari par confiance." L'autre se serait trouvé parmi les papiers de Rousseau, et aurait passé entre les mains de M. de Girardin.²¹

Les Dialogues lui tenaient donc tellement à coeur qu'en dehors de la copie partielle confiée au jeune Anglais, il en fit au moins trois, et très probablement quatre, complètes. L'histoire postérieure

¹⁰ Cf. Naville—Bibliothèque Universelle—avril et mai 1862. Thérèse avait dit à M. de Girardin que "tous les nouveaux (écrits)" avaient été confiés par Rousseau à Moultou en même temps que le ms. des Confessions. Cf. Girardin à du Peyrou 17 mai 1780.

Ducis à Girardin-7 août 1778. (Lettres, édit. nouv. Paris 1879.)

² Cf. Thérèse à du Peyrou, 6 mars 1780—Ms. à Neuchâtel. Girardin à du Peyrou, 4 nov. 1778—Ms. à Neuchâtel. Girardin prétend n'avoir point vu ce manuscrit.

de ces manuscrits n'est pas tout à fait claire.²² Nous n'en connaissons aujourd'hui que trois. Celui de Brooke-Boothby se trouve au British Museum; la copie qui est à la Bibliothèque publique de Genève doit être celle que Paul Moultou reçut des mains de l'auteur : quant au manuscrit de la Chambre des Députés, on dit encore que c'est celui que Rousseau déposa entre les mains de l'Abbé de Condillac.28 Il semble, cependant, que Morin avait bien prouvé le contraire. Puisque ce manuscrit contient L'histoire du précédent écrit avec le récit de la visite de Rousseau à Condillac, il ne peut pas être celui qui fut confié à l'Abbé pendant cette visite. D'ailleurs, on lit sur le verso de la couverture: "Ce manuscrit a été donné par l'auteur à une dame de la famille de Cramavel, qui le donna elle-même à M. de Clérigny, ancien administrateur des domaines de la couronne. Celui-ci le donna à M. de la Chapelle. Il est passé ensuite à M. Flobert." savons par un article du Journal de Paris du 28 décembre 1789, que le manuscrit de Condillac fut remis à sa mort, en 1780, à l'Abbé de Reyrac, ensuite à l'Abbé de Mably, frère de Condillac. Un certain M. Le Maître l'avait en sa possession jusqu'en 1785. A la mort de celui-ci, la copie aurait été déposée chez un M. Plinguet, ingénieur en chef du duc d'Orléans.

On dirait donc que le manuscrit de Condillac n'a pas été retrouvé, et que celui de la Chambre des Députés est peut-être une sixième copie sur laquelle nous n'avons pas d'autres renseignements. Morin croit que c'est la première mise au net. Il y aurait des recherches à faire au sujet de ces manuscrits.

Tous les dépositaires gardèrent bien fidèlement le secret sur ce nouvel écrit-plus fidèlement peut-être que Rousseau n'eût désiré -de sorte qu'on n'en entend point parler avant sa mort. Ce ne fut qu'en 1780 que parut l'édition de Brooke-Boothby-édition incomplète, du reste, et ne comprenant que le premier Dialogue.

[™] Voir à ce sujet:

Morin—p. 599 note.
 Jansen, F.—p. 73 note.

Plan—Rousseau raconté par les Gazettes de son temps, p. 246 note

3. Les Rêveries d'un promeneur solitaire.

C'est son dernier écrit. A croire ce qu'en disaient le Marquis de Girardin et son fils Stanislas²⁴, Rousseau en aurait composé la plus grande partie à Ermenonville. Si on examine les *Rêveries* elles-mêmes, il paraît, au contraire, que tous les passages qu'on peut dater furent écrits à Paris.

Les Rêveries sont bien certainement postérieures aux Dialogues, et à l'Histoire du précédent écrit qui accompagne ceux-ci. Dans la première Promenade, il fait allusion à ce qu'il avait déjà dit dans l'Histoire. Elles ne furent donc pas commencées avant la fin du printemps ou l'été de 1776. D'autre part, elles furent commencées avant le 24 octobre de la même année, car dans la seconde Rêverie, l'auteur dit que la promenade du 24 octobre, pendant laquelle il fut renversé par le chien de M. de Saint-Fargeau, fut une des "promenades qui suivaient le projet d'écrire la suite de mes Confessions," projet qu'il annoncait dans la première Rêverie.

La première Promenade date donc, probablement, de septembre ou d'octobre 1776. La seconde doit être de quelques semaines après le 24 octobre (1776), car les détails de sa chute à Ménil-Montant étaient évidemment encore bien présents à son esprit au moment où il écrivait. Dans la septième Promenade, en parlant de sa passion renouvelée pour la botanique, il dit qu' il est âgé de 65 ans passés—ce qu'il n'aurait pu dire qu'après le 28 juin 1777. Il n'était pas encore parti pour Ermenonville (20 mai, 1778) puisqu'il dit: "sans livre, sans jardin, sans herbier. . . j'herborise savamment sur la cage de mes oiseaux." La neuvième doit être, au moins en partie, de la fin de 1777 ou du commencement de 1778. Il y parle de l'Eloge de Mme. Geoffrin par d'Alembert. qu'on venait de lui montrer. Or Mme. Geoffrin mourut le 6 octobre 1777, et l'éloge dut être composé bientôt après sa mort. La dixième Promenade fut composée le dimanche des Rameaux, le 12 avril 1778; donc avant son départ pour Ermenonville. Dans d'autres passages encore, même quand on ne peut pas en préciser les dates, on voit très clairement qu'ils furent écrits à Paris. Par

^{*} Stanislas de Girardin-Mémoires, journal et souvenirs.

exemple, dans la sixième; "Hier, en passent sur le nouveau boulevard pour aller herboriser le long de la Bièvre . . . " et dans un passage de la huitième; "Je loge au milieu de Paris. . . ." Nous ne savons pas absolument, bien entendu, dans quel ordre Rousseau écrivit ces Rêveries, et il se peut, après tout, que quelques-unes où nous ne trouvons pas de date précise fussent écrites à Ermenonville.

Quant au plan de cet écrit et au but que Rousseau s'y proposait, il nous explique tout cela dans la première Promenade, et on ne saurait mieux faire que de citer ses mots (H. IX, p. 328): "Sitôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute son étendue, j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public sur mon compte Mais je comptais encore sur l'avenir, et j'espérais qu'une génération meilleure, examinant mieux et les jugements portés par celle-ci sur mon compte, et sa conduite avec moi, démêlerait aisément l'artifice de ceux qui la dirigent, et me verrait encore tel que je suis. C'est cet espoir qui m'a fait écrire mes Dialoques, et qui m'a suggéré mille folles tentatives pour les faire passer à la postérité. Cet espoir, quoique éloigné, tenait mon âme dans la même agitation que quand je cherchais encore dans le siècle un coeur juste. . . . J'ai dit dans mes Dialogues sur quoi je fondais cette attente. Je me trompais. Je l'ai senti par bonheur assez à temps pour trouver encore, avant ma dernière heure, un intervalle de pleine quiétude et de repos absolu." . . . "Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans mon coeur." . . . p. 329. "Seul pour le reste de mes jours. . . je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'est dans cet état que je reprends la suite de l'examen sévère et sincère que j'appelai jadis mes Confessions. Je consacre mes derniers jours à m'étudier moi-même et à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. . . . Les loisirs de mes promenades journalières ont souvent été remplis de contemplations charmantes. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore. . . . Ces feuilles ne seront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. . . je dirai ce que j'ai pensé tout comme il m'est venu et avec aussi peu de liaison que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en résultera toujours une nouvelle connaissance de mon naturel et de mon humeur. . . Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes *Confessions*."

Il serait intéressant de savoir quel était "l'événement aussi triste qu'imprévu" qui était venu deux mois avant le commencement des Rêveries le tranquilliser en effaçant de son coeur tout rayon d'espoir. Ce fut peut-être un dernier échec qu'il aurait éprouvé dans ses efforts pour trouver le dépositaire qu'il lui fallait pour ses Dialogues. Il est cependant indiscutable que la plus grande partie des Rêveries est l'oeuvre d'un esprit beaucoup plus tranquille que celui qui imagina les Dialogues.

Comment rédigea-t-il les Rêveries? Pierre Prévost, qui le voyait assez souvent à cette époque, nous décrit ainsi sa méthode de travail: son imagination, dit-il, "le jetait dans des rêveries dont il ne sortait que pour répandre sur la première feuille de papier qu'il trouvait les sentiments qui l'agitaient." A Ermenonville aussi, selon Stanislas de Girardin, "pendant ses longues courses dans les bois, il écrivait sur des cartes détachées les pensées qui venaient à s'emparer de son imagination."

Si nous devons en croire les Girardin, père et fils, Rousseau ne laissa des Rêveries que des feuilles ou des cartes détachées—rien qui pût se publier. Après sa mort, M. de Girardin aurait entrepris le travail de rédaction.²⁵ Ce ne fut pas du tout une tâche facile qu'il s'imposa. "J'employais moi-même, dit-il à du Peyrou,²⁶ le travail le plus pénible à mettre en ordre Les dernières promenades du rêveur solitaire, à quoi j'étais souvent obligé d'employer le microscope." Les Rêveries, telles que nous les lisons aujourd'hui, seraient donc une édition faite par Girardin sur les notes de Rousseau. Il y a là un curieux problème et bien digne de l'attention de quelque fervent de Rousseau.²⁷

[&]quot;Ibid.—"Ces cartes (sur lesquelles Rousseau écrivait ses pensées) furent réunies après sa mort et mon père en a fait l'ouvrage intitulé Les rêveries d'un promeneur solitaire."

^{*}Girardin à du Peyrou-10 juin 1780.

[&]quot;Il faudrait vérifer cela d'après le manuscrit des Rêveries et les brouillons qui se trouvent à la Bibliothèque de Neuchâtel.

L'écrit sur la Pologne, les Dialogues et les Rèveries sont tout ce qu'il a fait d'important pendant les huit dernières années de sa vie. Il existe aussi, bien entendu, des fragments: la lettre circulaire à Tout Français dont nous venons de parler à propos des Dialogues; la lettre sur les réimpressions de ses ouvrages (voir au chapître VI, p. 58); le mémoire écrit au mois de février 1777 (chap. XI, p. 108); le discours d'introduction aux Confessions, écrit pour la première séance de lecture en décembre 1770 ou janvier 1771 (chap. IX, p. 96.)

Non content de tout ce qu'il avait lui-même sur le métier, Rousseau suggérait à ses amis des sujets à traiter. Il engagea Bernardin de St. Pierre (B. de St.-P. p. 175), par exemple, à écrire son *Arcadie*, et d'y faire la peinture d'une "société heureuse par les seules lois de la nature et de la vertu." C'était un sujet que Rousseau avait voulu traîter lui-même, sans avoir trouvé l'occasion de le faire.

Surtout il était obsédé par le désir de faire écrire une suite de l'Emile, qu'il avait déjà ébauchée. Dès 1768 il écrivait à du Pevrou: "Il v en a quelques-uns (de ses manuscrits) que je ne serais pas fâché de revoir. . . celui surtout qui m'intéresserait le plus serait le commencement de roman intitulé Emile et Sophie ou les Solitaires. Je conserve pour cette entreprise un faible que je ne combats pas." En 1770, il montra ce commencement de roman à Dusaulx, en l'engageant à le continuer (Dusaulx, p. 130): "Je me sens incapable, lui dit-il, d'achever un ouvrage commencé dans mon bon temps; c'est la suite d'Emile: tenez, en voici le canevas. . . . Il me pressait si fort d'accepter son manuscrit, qu'il n'y avait point à s'en défendre. Je le parcours en frémissant.-Mettre une ligne à la suite de celles de Jean-Jacques! qui serait assez téméraire, assez présomptueux? De grâce, reprenez ce canevas désespérant, et persuadez-vous bien que si jamais je travaille, ce ne sera que d'après mes propres impulsions." "Vous remarquerez, dit Dusaulx, qu'il a fait, depuis, la même proposition à plusieurs gens de lettres." Nous savons qu'il l'a faite à Bernardin de Saint-Pierre, la première fois que celui-ci vint dîner chez lui. (B. de St.-P. p. 112, et p. 169). Bernardin refusa naturellement, en

144 Smith College Studies in Modern Languages

disant que "toutes les continuations dans tous les genres sont manquées," et qu'il n'a pas le style de Rousseau. Il en parla probablement aussi à Mme. de Créqui, à juger d'aprés une lettre sans date, mais qui est probablement de 1770 (H. XII, p. 220): "Vous ne m'imposez pas, madame, une tâche aisée en m'ordonnant de vous montrer *Emile* dans cette île où l'on est vertueux sans témoins." Jusqu'à la fin de sa vie il conserva son affection pour cet ouvrage, et en 1777 il le lut au professeur Pierre Prévost. Celui-ci, ainsi que Bernardin de Saint-Pierre, nous donne un résumé du plan que Rousseau avait esquissé pour cette suite.

CHAPITRE XIII

Ecrits sur la Botanique

Un jour, Bernardin de Saint-Pierre rencontra chez Rousseau une "tres aimable dame" qui disait au philosophe: "Vous vous occupez de botanique: apparemment vous nous en donnerez un traîté."--Elle pensait probablement au dictionnaire de botanique qu'on disait qu'il préparait.—"On croit, répondit Rousseau—qu'on ne s'applique aux choses que pour en donner des leçons. cultive la botanique pour la botanique même." (B. de St. P. p. 116). Néanmoins, pendant plus de deux ans (août 1771printemps 1774) il donna des leçons de botanique, ou plutôt il écrivit sur ce sujet un traîté élémentaire pour l'instruction de Mme. Delessert et de sa fille, la petite Madelon. Les lettres qui composent ce traîté datent du 22 août et du 18 octobre 1771; du 6 mai, du 19 juin et de juillet 1772; du 11 avril et du 2 mai 1773, et une seule du printemps de 1774. Voici comment Rousseau avait concu le plan de son cours: "Mon intention est de vous décrire d'abord six de ces familles pour vous familiariser avec la structure générale des parties caractéristiques des plantes . . . après quoi . . . passant à l'examen des parties différente de la fructification, nous ferons en sorte que sans, peut-être, connaître beaucoup de plantes, vous ne serez du moins jamais en terre étrangère parmi les productions du règne végétal. . . . Mais je vous préviens que si vous voulez prendre des livres et suivre les nomenclatures ordinaires, avec beaucoup de noms vous aurez peu d'idées, celles que vous aurez se brouilleront et vous ne suivrez bien ni ma marche ni celle des autres." (Godet p. 82.)

Le système ne plaisait pas entièrement à Mme. Delessert et à sa fille, mais Rousseau ne se laissa pas détourner de son chemin par l'impatience de ses élèves—il ne fit que répéter à ce propos ses théories pédagogiques. "Je comprends qu'on est fâché de prendre tant de peine sans apprendre les noms des plantes qu'on examine. Mais je vous avoue de bonne foi qu'il n'est pas entré dans mon plan de vous épargner ce petit chagrin. . . auquel des deux, je

vous prie, accorderai-je le nom de botaniste, de celui qui sait cracher un nom ou une phrase à l'aspect d'une plante, sans rien connaître à sa structure, ou de celui qui, connaissant très bien cette structure, ignore néanmoins le nom très arbitraire qu'on donne à cette plante en tel ou en tel pays? Si nous ne donnons à vos enfants qu'une occupation amusante, nous manquons la meilleure moitié de notre but, qui est, en les amusant, d'exercer leur intelligence et de les accountumer à l'attention. Avant de leur apprendre à nommer ce qu'ils voient, commençons par leur apprendre à le voir. . Je ne le redirai jamais assez: apprenez-leur à ne jamais se payer de mots, et à croire ne rien savoir de ce qui n'est entré que dans leur mémoire." (Godet p. 99.)

Il suivit donc le plan qu'il s'était proposé, commençant par quelques explications très générales et une description de la famille des liliacées. Ensuite, dans la seconde lettre il analysa la giroflée, comme représentant de la famille des crucifères. La troisième lettre contient la belle description de la fleur de pois, et la famille des papilionacées. Dans la quatrième il parlait des labiées et des personnées, deux groupes d'une même famille; et dans la cinquième, des ombellifères-sujet un peu plus compliqué que les précédents. Cette fois Mme. Delessert éprouva de la difficulté à suivre la description d'un groupe de fleurs dont elle n'avait pas d'exemple sous les yeux, et Rousseau se rendit compte des inconvénients de la manière un peu trop abstraite dont il avait traité le sujet. Pour y remédier autant que possible, il proposa à ses éléves de lui envoyer des échantillons desséchés des plantes qu'elles auraient cueillies et qu'elles voudraient connaître; dans ce but, il intercala dans la série des leçons une lettre sur la manière de dessécher les plantes et de composer des herbiers.1 Vient ensuite la description des fleurs composées, et les leçons se terminent par une lettre sur les arbres fruitiers.

¹ Il en a écrit une autre sur le même sujet à M. de Malesherbes. On trouvera encore au t. VI de l'édition Hachette, p. 59, un passage de Rousseau sur la composition des herbiers, cité dans le Dictionnaire élémentaire de botanique de Bulliard (Paris 1802) et qui aurait été communiqué à l'auteur du Dictionnaire par M. Tourmevel.

Ces huit lettres n'étaient destinées qu'à servir d'introduction et à donner quelques idées générales. Rousseau comptait ensuite entrer plus avant dans son sujet (Godet. p. 129); mais nous avons déjà constaté (voir au chap. IV, p. 35) qu'en 1773, il commença à se refroidir sur le sujet de la botanique. Il continua pendant quelque temps, du reste, à en parler à Mme. Delessert; mais il se rendait compte de plus en plus de la difficulté d'enseigner par la correspondance; il finit par renoncer tout à fait à son entreprise. "Pour continuer l'enseignement, dit-il, il faudrait que j'eusse une idée plus précise de vos goûts et de vos progrès, et que je visse de quel point je dois partir pour vous marqur la route que vous devez suivre." Il espérait, aussi, revoir la famille Delessert à Paris, et continuer ses leçons de vive voix (Godet, p. 167).

Comme il avait l'habitude de le faire avec ses écrits de quelque importance, Rousseau conserva un brouillon de ces lettres; et il les aurait lues à ceux de ses amis qui s'intéressaient à cette étude. Bernardin de Saint-Pierre du moins les connaissait, et avait même obtenu la permission d'en tirer copie (B. de St. P. p. 161).

Le brouillon se trouve maintenant à la bibliothèque de Neuchâtel. Du Peyrou s'en servit—ainsi que des lettres elles-mêmes, qui furent communiquées par Mme. Delessert—pour son édition générale. Elles parurent pour la première fois au tome XIV de l'édition de Genève, 1782, et elles ont souvent été réimprimées depuis.

Ce fut probablement pendant îa même période que Rousseau travailla à son Dictionnaire des termes d'usage en botanique—ouvrage dont il n'a achevé que des fragments. Il est difficile d'en préciser la date. Déjà en 1766, au plus fort de son amitié pour du Peyrou, il avait conçu l'idée de travailler avec celui-ci à une oeuvre de ce genre (H XI. p. 345); mais ce projet ne se réalisa pas, et quatre ans plus tard (janvier 1770) Rousseau s'adresse à M. de la Tourette en disant: "C'est à vous qu'il faut renvoyer toutes les exhortations que vous me faites sur l'entreprise d'un dictionnaire de botanique. . . Votre âge, monsieur, vos talents, vos connaissance vous donnent les moyens de former, diriger, exécuter

supérieurement cette entreprise. . . . Pour moi. . . . j'ai songé plutôt, en herborisant, à me distraire. . . qu'à m'instruire, et n'ai point eu. . . la sotte idée d'enseigner au public ce que je ne savais pas moi-même." Il reparla probablement de ce projet pendant son séjour à Lyon quelques mois après, et ce fut peut-être alors qu'il se décida enfin à se mettre à l'oeuvre. Nous savons, du moins, qu'au moment de son arrivée à Paris, le bruit courait qu'il allait publier un dictionnaire de botanique (voir au chap. XII, p. 123). Jansen date le commencement de l'ouvrage de l'année 1771-1772 (Jansen, B. p. 231), mais sans donner des preuves de ce qu'il avance. La seule indication de date qu'on trouve dans l'oeuvre elle-même est un passage de l'introduction où il est dit que M. de Jussieu "vient d'établir" au Jardin du Roi le système de nomenclature de Linné (H VI. p. 139). Or, une lettre à Mme. Delessert nous permet de préciser cette dernière date: le 28 mai 1774 Rousseau lui écrivait: "J'ai bien fait de vous proposer d'avance (lettre du 24 mai 1772) la nomenclature de Linnaeus; cette nomenclature vient, comme j'avais prévu, d'être adoptée ici au Jardin du Roi." Nous savons, d'ailleurs, que le réarrangement du Jardin fut effectué par Antoine-Laurent de Jussieu en 17742—probablement au printemps. Il s'en suit que l'introduction au moins du Dictionnaire, est de 1774. Rousseau y fait un bref résumé de l'histoire de l'étude de la botanique et des systèmes de nomenclature.

A l'âge de 30 ans, Rousseau avait imaginé un projet de nouveaux signes pour noter la musique; environ 35 ans plus tard, son esprit d'inventeur le poussait à faire quelque chose de pareil pour la botanique.³ Cette fois cependant, il ne donna pas au public son invention. Le manuscrit de ses "Signes ou abbréviatures pour les descriptions et caractères des plantes," se trouve à Neuchâtel. Il en existe aussi des brouillons à Berlin.

Probablement pendant l'hiver de 1777-1778, Rousseau annota

^a Michaud—Biographie Universelle—s. Antoine Laurent de Jussieu.

^a Prévost: "Il s'occupait alors (pendant les deux dernières années de sa vie) à inventer une écriture abrégée pour la botanique." Cette "écriture abrégée" est étudiée par A. Mathey Jeantet, dans sa brochure L'écriture de J. J. Rousseau, (Le Locle, 1912, imprimerie Courvoisier.)

copieusement l'exemplaire de La Botanique mise à la portée de tout le monde, de Regnault, appartenant à l'Abbé de Pramont, chanoine de l'église de Vannes, en Bretagne; celui-ci avait fait la connaissance du philosophe pendant l'été de 1775, en lui apportant de la musique à copier (Jansen, B. p. 249.)

L'abbé avait prié Rousseau d'arranger selon le système de Linnaeus les planches gravées de son exemplaire. Jean-Jacques fit non seulement ce qu'on lui avait demandé, mais il ajouta encore une "Table des plantes gravées dans le premier volume de cet ouvrage," et il remplit le livre d'annotations.

Ce sont des additions, des corrections et des commentaires de toutes sortes sur le texte de l'auteur, accompagnés, très souvent, de critiques des planches gravées-tout cela écrit dans les marges du livre, et très difficile à lire. Dans la lettre qu'il écrivait à l'Abbé de Pramont le 13 avril 1778 (H VI p. 95), pour lui annoncer que le travail était terminé, Rousseau s'excusa d'avoir tellement rempli les marges. "Vos plantes gravées, Monsieur, lui dit-il, sont revues et arrangées comme vous l'aviez désiré. Vous êtes prié de vouloir bien les faire retirer. Elles pourraient se gâter dans ma chambre. et n'v feraient plus qu'un embarras, parce que la peine que i'ai eue à les arranger me fait craindre d'y toucher derechef. Je dois vous prévenir, Monsieur, qu'il y a quelques feuilles du discours extrêmement barbouillées et presque illisibles, difficiles même à relier sans rogner l'écriture que j'ai quelquefois prolongée étourdiment sur la marge. Quoique j'aie assez rarement succombé a la tentation de faire des remarques, l'amour de la botanique et le désir de vous complaire m'ont quelquefois emporté. Je ne puis écrire lisiblement que quand je copie, et j'avoue que je n'ai pas eu le courage de doubler mon travail en faisant des brouillons. Si ce griffonage vous dégoûtait de votre exemplaire aprés l'avoir parcouru, je vous en offre le remboursement, avec l'assurance qu'il ne restera pas à ma charge."

La letter écrite et avant que l'Abbé eût envoyé chercher son livre, Rousseau ajouta encore une note (H VI. p. 133) pour dire qu'il avait pris le parti de couper les plus illisibles de ses "bar-

150 Smith College Studies in Modern Languages

bouillages," laissant au relieur le soin de coller du papier blanc sur les vides.

Cet exemplaire fut vendu en 1786 avec la bibliothèque de l'Abbé de Pramont, et se trouve actuellement à la Chambre des Députés. Les notes de Rousseau furent publiées pour la première fois par Musset-Pathay dans les Oeuvres Inédites de Jean-Jacques Rousseau—I, p. 279 ss.

CHAPITRE XIV

La Musique1

I. Pygmalion.

Quoique le texte de *Pygmalion* eût été écrit probablement en 1762 à Môtiers, et communiqué par l'auteur à quelques connaissances, le public ne sut rien de cette pièce avant le printemps de 1770; alors Rousseau la fit jouer sur le théâtre de l'Hôtel de Ville de Lyon. (Voir au chap. 1, p. 2s.)

Dès le 15 mai, Grimm savait l'événement et Bachaumont en faisait mention le 7 juillet en racontant l'arrivée de Rousseau à Paris. "On désirerait, dit-il, la voir ("cette nouveauté") à la capitale, mais on croit qu'elle sera réservée pour les fêtes du mariage du Comte de Provence."

Selon Rousseau (à de la Tourette, H. VI p. 90) il y aurait eu une représentation au mois de septembre, à Montigny (peut-être chez Mme. de Trudaine), et selon le récit d'Horace Coignet (M.P. inéd. I. p. 461) il y en aurait eu une autre chez Mme. de Brionne à Paris. Rousseau, présent, aurait reçu à cette occasion des compliments sur la musique ainsi que sur les paroles.

Jusqu'alors l'origine de cette musique n'avait fait l'objet d'aucune observation. Il n'était venu à l'esprit de personne de douter qu'elle fût de Rousseau. Mais au mois de novembre 1770 le Mercure de France avait cité le témoignage d'un voyageur anglais qui avait vu exécuter à Lyon l'acte de Pygmalion et selon lequel "les paroles et la musique. . . . qui sont du même auteur sont également sublimes"; il publia (le 26 du même mois) une réponse de M. Coignet, négociant de Lyon et amateur de musique; celui-ci avait lu l'article du Mercure et il

Ouvrages à consulter sur la musique de Rousseau:

Jansen-Rousseau als Musiker. Berlin, 1884.

Pougin-Rousseau musicien. Paris, 1901.

Annales Jean-Jacques Rousseau. 1905 et 1907. Articles de Istel, Jansen, et Malherbe, sur Pygnalion.

Tiersot—J. J. Rousseau (Les maîtres de la musique). Paris, 1912. Revue d'histoire littéraire. XXII, p. 48 ss. 1915. Article de Monin sur la publication posthume de la musique de Rousseau.

écrivait pour revendiquer comme sien l'accompagnement musical de la pièce—à deux exceptions près; l'andante de l'ouverture et le premier morceau de l'interlocution. Ces deux morceaux, il le reconnaissait, étaient de Rousseau, qui, du reste, avait inspiré et dirigé tout le travail. Cette lettre, ainsi que le texte de Pygmalion, parut dans le Mercure de janvier 1771, et personne ne releva les prétentions de Coignet. Probablement en même temps, celui-ci fit publier texte et musique, mais sans nom d'imprimeur ni date. Rousseau n'y fit aucunement attention.

Pendant l'hiver de 1770-1771, la pièce fournit un sujet de conversation aux salons de Paris. Le texte aurait été communiqué à divers amateurs; Rousseau lui-même récita le morceau à Mme. de Genlis; Grimm en inséra une copie dans sa Correspondance littéraire; et Bachaumont l'analysa pour les lecteurs de ses Mémoires secrets. Mais l'intérêt du public ne dura guère; à partir du mois de janvier on n'en entend plus parler jusqu'en 1773, quand une reproduction avec préface parut dans le Journal de Musique. Puis nouveau silence jusqu'en octobre 1775.3

A ce moment-là on s'avisa de le représenter au Théâtre Français. "Le bruit court, disent les Mémoires secrets du 28 octobre, que M. Rousseau de Genève, fatigué de son repos, va reparaître sur la scène, et que pour plus d'éclat il a choisi la Comédie Française. On dit qu'il va donner son Pygmalion à ce théâtre." Mais on sut bientôt que, loin d'avoir été donné au théâtre par son auteur, la pièce fut annoncée sans que les acteurs eussent même demandé la permission de Rousseau. Quand une députation des Comédiens alla enfin la lui demander, il la refusa, mais en promettant de ne rien faire pour empêcher la représentation. Il ne voulut pas non plus recevoir les droits d'auteur.

Ce fut l'acteur Larive qui conçut d'abord le projet de représenter la pièce. Ayant, paraît-il, déjà eu du succès dans le rôle de

³ Mme. de Genlis. Souvenirs de Félicie. I.

En pays allemands on s'y intéressait d'avantage. Il y en eut une édition à Vienne en 1771, une seconde en 1772, et aussi, en 1772, on le joua à Vienne avec la musique de Franz Aspelmeyer.

La Harpe-Correspondance littéraire. Lettre XXXIV.

Pygmalion en province, sur le théâtre de Lyon,⁵ il désirait le répéter à Paris. La belle Mlle. de Raucourt joua Galathée. A en juger par les comptes-rendus de la première,6 qui eut lieu le 30 octobre, la pièce fut reçue avec enthousiasme par le public. "D'un effet surprenant" dit Grimm, "on ne nous persuadera jamais que l'illusion qu'il a pu faire tienne uniquement à la célébrité de l'auteur." La scène est "écrite avec chaleur-dit le Mercure, et rendue supérieurement par Larive et Mlle. Raucourt." Elle a fait "grande sensation" selon les Mémoires secrets, et le 5 novembre l'auteur des Mémoires ajouta; "Pygmalion prend avec fureur." L'auteur de la Correspondance secrète de Métra ne croit pas que les représentations continuent longtemps, parce que le traitement lui paraît plus philosophique que dramatique, et "l'on veut, dit-il, sentir au théâtre, non raisonner." Cependant la pièce tint l'affiche jusqu'au 18 novembre. La seule critique vraiment sévère est celle de La Harpe. "La beauté de l'actrice, dit-il, la nouveauté du spectacle, le nom de Rousseau, son âge et ses partisans. . ont fait réussir cet ouvrage bizarre. . . . ce composé monstrueux" dans lequel il ne trouve que "quelques mots heureux."

On joua la pièce avec la musique de Coignet, que tout le monde trouva bien inférieure à la prose de Rousseau. Celui-ci, assure-t-on, n'alla pas voir son oeuvre, et il n'en parle qu'une seule fois, dans le troisième *Dialogue*, (H. IX. p. 307): "On vient de mettre *Pygmalion* malgré lui sur la scène, tout exprès pour exciter ce risible scandale qui n'a fait rire personne"—remarque énigmatique, difficile à expliquer.

A la fin de 1775 parut une nouvelle édition de *Pygmalion* "d'après les représentations données au Théâtre Français," et avec la lettre de Coignet du 26 novembre 1770.

En 1777 on le joua plusieurs fois, et il en parut une critique assez sévère dans le *Journal de Politique et de Littérature*. Il est intéressant de noter qu'au moment, à peu prés, de la reprise de

^a Selon le récit de Coignet, ce fut un M. LeTexier qui joua Pygmalion à Lyon.

Voir Grimm: Mém. sec.; Merc.; et Corr. sec.

Brizard (dans l'édition Poinçot t. XVIII).

154

Pygmalion à Paris, on le représenta aussi en Angleterre chez Lord Villiers à Bolney Court,⁸ où M. Le Texier, de Lyon, joua probablement le rôle du protagoniste. Enfin en 1780, on le reprit à la Comédie Française, mais avec une nouvelle musique, composée par Baudron, premier violon du théâtre. Le succès ne couronna pas cette tentative.

Récapitulons nos renseignements jusqu'à ce point: 1. au printemps de 1770 Pygmalion fut joué à Lyon avec accompagnement de musique; 2. jusqu'en 1771, on attribuait paroles et musique à Rousseau; 3. en janvier 1771 parut une lettre dans laquelle M. Coignet se proclama auteur de la musique-écrite, du reste, sous la direction de Rousseau-à l'exception de deux morceaux qui seraient de Jean-Jacques lui-même; 4. Rousseau n'en dit presque rien, ni en 1771, ni plus tard quand on joua la pièce; nous n'avons de lui à ce sujet que le passage cité des Dialogues, et une remarque qu'on lui attribua dans l'avertissement de l'édition des Consolations des misères de ma vie (1781): "Quel dommage, lui dit quelqu'un . . . que le petit-faiseur n'ait pas mis une telle scène en musique!-Vraiment, répondit Rousseau, s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'en était pas capable. Mon petit-faiseur ne peut enfler que les pipeaux. Il y faudrait un grand faiseur. Je ne connais que M. Gluck en état d'entreprendre cet ouvrage et je voudrais bien qu'il daignât s'en charger."

Quarante années plus tard, en 1821, parut un long récit dans lequel Horace Coignet raconta tous les détails de sa collaboration avec Rousseau. Il aurait été présenté à Jean Jacques par M. de la Tourette le 13 avril 1770, et à partir de cette date, ils se seraient vus tous les jours. A la troisième entrevue, Rousseau aurait communiqué à son nouvel ami le texte de *Pygmalion*, le lendemain, Coignet lui aurait joué l'ouverture, composée depuis le souper du jour précédent. L'ouvrage aurait été terminé à la satisfaction de Rousseau, qui aurait composé lui-même l'andante de l'ouverture et la ritournelle des coups de marteau. Après l'arrivée de Rousseau à Paris, celui-ci aurait écrit à Mme. de la Verpilière, de Lyon,

⁸ H. Walpole—to the Countess of Ossory, 8 jan. 1777. (Letters of H. Walpole. ed. Toynbee, X, p. 243.)

pour la prier de demander la partition à Coignet, et de la lui envoyer. Il est vrai que Rousseau lui-même ne dit rien de tout cela, et que nous ne retrouvons pas la lettre à Mme. de la Verpilière, mais cela ne suffit pas pour prouver, comme le croit M. Jansen (Jansen, M. p. 301 ss), que le récit de Coignet est "un tissu de mensonges."

Selon M. Jansen, Rousseau aurait conçu en même temps le texte et la musique, mais il n'aurait écrit que le texte, et des indications très minutieuses pour la musique. La musique de Coignet ne serait pas écrite sous la direction de Rousseau parce qu'elle ne s'accorde pas avec les indications telles qu'on les trouve dans l'édition de Vienne de 1772. Seulement, puisqu'il n'existe aucune indication au sujet de la musique dans le seul manuscrit qu'on connaît du texte de Pyginalion, il ne nous paraît pas tout à fait sûr que celles de l'édition de Vienne soient de Rousseau, comme le veut M. Jansen. On pourrait demander à celui-ci:--"Mais, de qui était donc la musique qui accompagnait la scène à la première de Lyon?" Rousseau s'occupa lui-même de cette représentation, et il paraît en avoir été content,-donc la musique a dû répondre à ses idées. La critique de Jansen est purement négative. Il maintient -sans le prouver-que le récit de Coignet est faux, mais il ne propose pas d'autre solution du problème.

En 1901 un autre Allemand, M. Istel, ayant découvert à la Bibliothèque Royale de Berlin une partition manuscrite de Pygmalion jusqu'alors inconnue, proposa la thèse que voici,—que le récit de Coignet est vrai, mais que Rousseau, comme réplique à la lettre de Coignet publiée dans le Mercure de janvier 1771, se serait mis aussitôt à composer une nouvelle musique pour prouver qu'il était capable de la faire, et mieux, même que le Lyonnais. Il n'aurait jamais montré cette musique à personne; il n'en aurait pas même fait la plus petite mention dans aucun de ses écrits, si ce n'est dans un passage des Observations sur l'Alceste de Gluck (H. VI. p. 226)—passage qui, du reste, est de Prévost et non pas de Rousseau—; et le manuscrit serait arrivé, on ne saurait dire comment à la Bibliothéque Royale de Berlin!

Il est plus probable, comme le démontre M. Malherbe (Ann III

p. 141), que le manuscrit de Berlin contient la partition du musicien allemand Aspelmeyer, écrite en 1771 et égarée ensuite, et non une partition de Rousseau de laquelle personne n'a jamais entendu parler. Il faut, après tout, nous contenter de ce qu' en dit Coignet, puis qu'il n'y a pas de bonnes raisons pour récuser son témoignage.

Mais si Rousseau ne composa que deux morceaux de la musique, il est quand même certain que *Pygmalion* était vraiment son oeuvre, car ce fut lui qui eut l'idée, reconnue par ses contemporains comme neuve et originale, de faire alterner la musique avec la déclamation, de remplir les silences de l'acteur par des phrases musicales qui exprimeraient l'émotion du protagoniste.

II. Le Devin du Village.

Pendant la période de 1770-1778, le Devin du Village, composé il y avait une vingtaine d'années, continuait à intéresser le public et Rousseau lui-même. Avec la Nouvelle Héloise, de toutes ses oeuvres c'était le Devin qui lui tenait le plus à coeur; et dans les dernières années de sa vie, il ne pouvait pas oublier qu' à propos de celui-ci on l'avait accusé de plagiat.

Il faut cependant admettre—et Rousseau lui-même l'admettait au moins en partie (H. IX. p. 242 note)—que la musique du Devin n'était pas entièrement de lui. Au moment de la première, Rousseau n'avait pas encore fait de divertissement pour sa pièce (H. VIII. p. 267); celui qu'on joua à Fontainebleau n'était pas de lui, non plus que le récitatif, qui fut entièrement refait, avec le consentement de l'auteur, par Francueil⁹ et Jelyotte. Le trio de l'entrée des bergères fut adapté par Rousseau d'une pastorale dont d'Holbach le pressait de se servir.

Avant la première représentation à Paris (1753, au Carnaval), il eut le temps de faire l'ouverture et le divertissement. "Ce divertissement, dit-il, tel qu'il est gravé, devait être en action d'un bout à l'autre, et dans un sujet suivi . . . mais quand je proposai cette idée à l'Opéra, on ne m'entendit seulement pas, et il fallut coudre des chants et des danses à l'ordinaire: cela fit que ce divertissement, quoique plein d'idées charmantes . . .

Les uns disent Francueil, les autres Francoeur.

réussit très médiocrement. J'ôtai le récitatif de Jelyotte, et je rétablis le mien tel que je l'avais fait d'abord et qu'il est gravé; et ce récitatif, un peu francisé, je l'avoue, c'est-à-dire traîné par les acteurs . . . n'a pas moins réussi que les airs." Voilà tout ce que dit Rousseau à ce sujet, et cela nous ferait croire que la pièce se jouait à Paris avec toute la musique de Rousseau telle qu'il l'a fait graver. Cependant M. Pougin, auteur de J. J. Rousseau, musicien, prétend que l'opérette fut présentée à Paris avec les mêmes changements et additions qu'à Fontainebleau—c'est-à-dire que les récitatifs étaient de Francoeur (ou Francueil) et de Jelyotte, le divertissement de Francoeur, ainsi que l'air de bravoure ajouté pour Mlle. Fel, et que toute l'instrumentation avait été revue et corrigée—probablement par Francoeur.

Il est difficile aujourd'hui de savoir l'exacte vérité. Nous venons de voir ce qu'en dit Rousseau; voici maintenant le témoignage d'un de ses contemporains: "Lorsque M. Rousseau donna son ouvrage pour qu'il fût représenté à Fontainebleau, il n'y avait point fait de divertissement;"—Madame de Pompadour demanda à M. F—, fermier général, connu par ses ouvrages charmants, de composer un divertissement pour le terminer. Il refusa. M. D—— de F——, receveur général des finances, et M. S—— s'en chargèrent et firent celui qui fut exécuté alors. Dans un autre endroit de la même lettre:—"sans le choeur, aussi chantant qu'agréable, qui est de la composition de M. Francoeur, et les airs ajoutés de Rameau et d'autres auteurs, ce divertissement (celui qu'on jouait à Paris) serait aussi froid que plat."

Louis Joseph Francoeur (neveu de celui qui fut directeur de l'Opéra lors de la représentation du *Devin*), écrivant longtemps après (21 floréal an X), dit que son oncle "fut chargé de faire les coupures et changements nécessaires parce que l'ouvrage avait été fait précipitamment" et que, désirant le donner à l'Opéra, il "y ajouta des airs de ballet, des ariettes de Rameau et d'autres auteurs pour lui donner de la rondeur." (Monin, p. 583, note). Il y a des erreurs considérables dans cette lettre qui nous empêchent de nous

Lettre d'un anonyme au Journal de Politique et de Littérature du 24 février, 1778.

y fier trop; mais il parait, d'après tout ce que nous venons de voir, que les circonstances de la préparation de l'ouvrage pour la représentation fournissaient pas mal de prétextes dont se pouvaient servir les critiques hostiles pour accuser de plagiat l'auteur d'une pièce.

Cette accusation, lancée par Pierre Rousseau, de Toulouse, dans son Journal Encyclopédique au printemps de 1763-mais sans être honorée d'une réponse de l'accusé-fut répétée en 1765 ou 1766 dans le livre intitulé; Les plagiats de M. Jean-Jacques Rousseau, de Genève, sur l'éducation. 11 "Le Devin du Village, dit l'auteur, est une pièce charmante qui fera longtemps regretter la mort prématurée de M. Gauthier, 12 musicien de Lyon; il dépendait du public de discuter le fait avant d'adjuger ce drame à M. Rousseau." En février 1778, le Journal de Politique et de Littérature publia la lettre d'un anonyme—déjà citée à la page 157—qui, tout en faisant la critique du Devin, dit: "et qui vous a dit que ces airs sont les siens? (de Rousseau). . . Je crois être sûr que les airs qui appartiennent aujourd'hui au Devin étaient dans ce divertissement; (celui qui aurait été composé pour la représentation de Fontainebleau, par M. D- de F-) si cela était, ils ne seraient donc pas de M. Rousseau."

Il ne manquait donc pas d'accusations de plagiat du vivant de Jean-Jacques, et après sa mort il y en eut d'autres encore. Pierre Rousseau revint à la charge en 1780 à propos de la publication par Brooke-Boothy du premier *Dialogue*. Cette fois, cependant, il fut, à son tour, vigoureusement attaqué par des musiciens empressés de défendre l'honneur de Rousseau, et qui réussirent à démontrer l'absurdité de l'accusation inventée par l'auteur du *Journal Encycylopédique*. ¹³

Il y en avait d'autres tout aussi fantastiques. Francoeur, par

¹¹ Les Plagiats de M. Jean-Jacques Rousseau de Genève sur l'éducation, par D. J. C. B. 1765, à la Haye.

²⁸ Dans son article de 1780, Pierre Rousseau l'appelle Grenet ou Garnier.

Le Fébure—Lettre au Journal de Paris du 15 nov. 1780. Marignan—Eclaircissements donnés à l'auteur du Journal Encyclopédique sur la musique du Devin du Village. 1781.

Grétry-Essais sur la musique.

exemple, qui était membre de l'orchestre de l'Opéra au moment de la première du *Devin*, raconte que Rousseau, n'ayant pas eu le temps de composer toute la musique du *Devin*, parodia divers airs peu connus et ne fit lui-même que la musique de l'ouverture, du premier monologue, les accompagnements et le récitatif; le reste était de Fanton, maître de musique de la Sainte-Chapelle. (Monin, p. 583, note.)

Pendant le dernier séjour de Rousseau à Paris, il y eut plusieurs reprises du *Devin*; en 1772 au printemps et en automne; en 1774 au mois de janvier; en 1776 à Fontainebleau; en 1777 en janvier, et pendant le printemps on le joua comme petite pièce à la suite de l'Orphée de Gluck; en 1778, on le jouait au moment où son auteur quitta Paris pour n'y jamais revenir. Il semble que Rousseau aurait dû être bien content du succès prolongé de sa pièce—mais voyons de quelle façon on faisait ces reprises.

En avril 1772, le Mercure de France annonce des représentations du Devin "avec ballet par M. Gardel;" en février 1774, l'Avant-Coureur annonce que l'Opéra "a remis les fragments composés de l'acte du Feu, de l'acte de la Terre, et de celui du Devin du Village" et ajoute que "le public doit savoir gré aux Directeurs de la manière dont ces actes ont été remis. Il n'en est aucun, dit-il, qui ne soit enrichi d'airs de chant et de danse, de choeurs mêmes, très bien faits. . . et qui sans s'éloigner trop du caractère de la musique originale, présentent ces formes plus neuves et plus piquantes, qui, par le progrès de quelques parties de l'art, sont devenues un besoin pour nos oreilles." En 1777, la reprise fut faite de façon à susciter une discussion assez âpre. Le 25 février, le Journal de Paris publia la lettre d'un anonyme qui protestait contre les changements qu'on avait faits et contre la suppression totale des airs du divertissement ; on avait changé, dit-il, les airs de ballet, et la dernière scène. "Aucun changement, même avantageux ne devait être permis dans un ouvrage quelconque sans l'agrément de l'auteur-à plus forte raison lorsque cet auteur est M. Rousseau."

Le 2 mars, parut une réponse à la lettre du 25 février. L'auteur maintenait que les changements étaient avantageux—donc légitimes. Le 10 mars, l'auteur de la lettre du 25 février répéta ses arguments

contre les changements, en ajoutant: "Doit-on attribuer à des causes éloignées les motifs du refus qu'il fait de mettre au jour ces nouvelles productions (la nouvelle musique du Devin, et de Daphnis et Chloé) lorsqu'il en existe une très naturelle dans sa conduite que l'on se permet à son égard." L'année suivante le Journal de Politique et de Littérature publia une lettre (déja citée pp. 157 et 158) en réponse à un article qui aurait paru dans le Journal des Spectacles, et d'après laquelle l'auteur n'aurait pas approuvé les libertés qu'on s'était permises. "Pourquoi, dit-il, s'obstiner à ne pas nous faire connaître les ouvrages tels qu'ils ont été tracés par les auteurs?" Selon la lettre du Journal de Politique, les ouvrages, dès qu'ils sont représentés, deviennent la propriété de l'administration, qui a le droit de les manipuler pour les reprises de la manière qu'elle croit le plus propre à plaire au public. "Croyezvous, monsieur, ajoute l'auteur de cette lettre, que le Devin du Village) qui a réussi à toutes ses reprises, eût eu le même succès si on ne l'avait jamais exécuté qu'avec le divertissement gravé sous le nom de M. Rousseau? Je suis bien convaincu du contraire. Je vois même blâmer presque tous les morceaux qu'on y a laissés."

Le 20 avril 1779, en annonçant la première du *Devin* avec nouvelle musique, on dit (J. de P. 20 avril 1779): "On nous assure que l'Administration de l'Opéra, pour respecter davantage la mémoire de cet homme sublime, remet cet ouvrage tel qu'il est sorti des mains de l'auteur, sans aucune addition ni retranchement dans le divertissement. C'est une satisfaction qu'il n'a jamais pu se procurer de son vivant."

Tout ce qui précède nous fait un peu mieux comprendre l'attitude de Rousseau envers les représentations de son oeuvre. Corancez, allant chez lui le lendemain d'une reprise de la pièce, croyait le flatter en lui rendant compte des applaudissements qu'il avait reçus. Rousseau rougit de colère. On l'accuse, dit-il, de l'avoir volé et l'applaudit pour grossir d'autant le vol (Corancez). Il exagérait, bien entendu, mais les plaintes, auxquelles il consacre sept pages du *Premier Dialogue* (H. IX, p. 111-117) et cinq du second (H. IX. p. 239-224) ne manquent pas de fondements: ".. Ne m'avez-vous pas dit qu'il n'est pas l'auteur du *Devin du Village?*—

Il est vrai, et c'est un fait dont personne ne doute plus.' Il y aurait cent preuves "toutes péremptoires." "Sans vous parler donc des pillages bien attestés dont on a prouvé d'abord que cette pièce était composée . . je me tiens à une chose plus positive et plus sûre, c'est qu'il ne sait pas la musique." Ensuite, à la page 116: "Votre objection ne m'est pas nouvelle, (Rousseau avait dit au Français qu'il y aurait cent fois plus d'art à composer un pareil tout de morceaux épars et décousus, qu'à le créer soi-même); elle parait même si solide à beaucoup de gens, que, revenus de vols partiels, quoique tous si bien prouvés, ils sont maintenant persuadés que la pièce entière, paroles et musique, est d'une autre main, et que le charlatan a eu l'adresse de s'en emparer et l'impudence de se l'attribuer. Cela paraît même si bien établi que l'on n'en doute plus guère. . . On prétend même en avoir découvert le véritable auteur." C'est évidemment une allusion à l'accusation lancée par Pierre Rousseau, qui attribuait la musique du Devin à un nommé Grenet ou Garnier, de Lyon. Il est intéressant de noter que Grétry, à son arrivée à Paris (en 1767) trouva cette idée très répandue.

Le Rousseau des Dialogues, pour se convaincre de l'authenticité du Devin, imagina d'aller chez Jean-Jacques le prier de composer en sa présence de la musique sur des paroles qu'il lui fournirait. Jean-Jacques consentit à le faire, mais en priant son visiteur de comparer les situations et les âges: "Considérez, me dit-il, quelle difference vingt-cinq ans d'intervalle, de longs serrements de coeur, les ennuis, le découragement, la vieillesse doivent mettre dans les productions du même homme." Ce fut peut-être dans le même but que le vrai Jean-Jacques, après son retour à Paris, se mit à composer sur les paroles du Devin une nouvelle musique, à laquelle les mots que nous venons de citer auraient trés bien pu servir de préambule.

Il n'est pas possible de préciser la date de la composition de cette nouvelle musique, car les témoignages que nous avons à ce sujet sont contradictoires. Stanislas de Girardin qui, avec son père, ne fit la connaissance de Rousseau qu'au retour d'un voyage en Italie, fait "vers 1775 ou 1776", dit (Mémoires) que celui-ci "travaillait alors dans ses moments de loisir à mettre de nouvelle

musique sur les anciennes paroles du *Devin*. Lorsqu'elle fut totalement achevée, il voulut que j'en fusse le juge aprés lui en avoir accompagné toute la partition." Cependant on parlait déjà de cette musique dans la *Correspondence Secrète* de Métra le 19 janvier 1775:—"Cet homme de génie, enflammé sans doute par le succés de M. Gluck qu'il admire, vient de changer presque toute la musique de cet opéra, en se surpassant lui-même;" et le Comte d'Escherny, qui revit Rousseau à Paris en 1770, dit que "quelques jours" après sa première visite, Rousseau voulut lui faire entendre une musique nouvelle qu'il avait refaite en entier sur le *Devin du Village*.

L'intention de Rousseau était naturellement de faire une musique qui serait supérieure à l'ancienne, et on s'étonne qu'il ait eu l'idée de changer une composition dont il aimait tellement la forme originale. Mais il crut s'appercevoir de défauts à corriger dans quelques-uns des airs, comme, par exemple, dans le Duo "Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire." Ici Colin est de bonne foi et Colette joue un rôle. Ils chantent cependant alternativement le même air et les mêmes notes. "Supposez, dit-il, cet air aussi agréable que vous le voudrez, s'il est contraire à la situation des deux amants, à l'expression qui lui est propre, il n'est plus dans la vérité théâtrale et par cela seul j'ai dû le refaire." (Journ. de Paris, 20 avril 1779.)

Lui-même, il pensait avoir réussi et trouvait sa nouvelle musique supérieure à l'ancienne; mais les amis auxquels il la montrait n'étaient pas toujours d'accord. Le Comte d'Escherny en trouva le style "plus relevé, plus travaillé, plus rapproché de la manière des maîtres d'Italie, mais peut-être aussi moins simple, moins champêtre et moins naīf." Le jeune Stanislas de Girardin, quand Rousseau lui demande s'il n'est pas vrai que la nouvelle musique vaut bien mieux que la précédente, répond tout droit: "J'aime mieux l'ancienne." "Il s'arrêta, fâché de ce que je venais de dire, ajoute-t-il, et s'en consola sur-le-champ en observant que je n'étais pas en âge d'en sentir toutes les beautés." On s'étonne un peu de ce qu'il ne l'ait jamais montrée à Bernardin de Saint-Pierre (B. de St. P. p. 169);—c'est probablement que Bernardin ne s'intéressait

pas autant à la musique, et que leurs conversations tournaient plutôt sur la botanique et la philosophie.

Ce ne fut qu'après la mort de l'auteur que le public eut l'occasion d'entendre la nouvelle musique. Selon un note du musicien Clos (Monin p. 584). "Les directeurs de l'Opéra, Rébel et Francoeur, par ménagement pour l'amour-propre de Rousseau ne firent pas représenter le second Devin. Le sieur Devismes, qui leur a succédé, persuadé que cette nouveauté lui rapporterait beaucoup d'argent, acquit de la Veuve Rousseau la nouvelle partition, et en donna la première représentation à l'Opéra le 20 avril 1779." On trouva alors que les changements n'étaient pas aussi considérables qu'on l'avait supposé (J. de P. 21 avril 1779) et qu'il n'y avait que quelques ariettes (six) refaites. La représentation donna lieu a une série d'articles de journaux, dont les uns rejetaient le blâme sur les acteurs, les autres sur Rousseau, mais tous étaient d'accord pour dire que la nouvelle musique n'avait point réussi. Loin d'avoir prouvé, en écrivant une seconde musique, qu'il n'avait pas volé la première, Rousseau avait plutôt fourni aux critiques hostiles de quoi étayer leurs assurances qu'il n'était pas l'auteur de la partition originale.

Il est intéressant de remarquer qu'à part un élément d'exagération naturelle, le jugement de Rousseau sur le Devin concordait très bien avec celui des critiques. Dans le premier Dialogue (H. IX. p. 116), il dit que les beautés de cet ouvrage "ne sont point de celles que l'étude et le savoir produisent, mais de celles qu'inspirent le goût et la sensibilité. . . . Il n'y a rien dans le Devin du Village qui passe, quant à la partie scientifique, les principes élémentaires de la composition . . . tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi sur l'art plutôt que la routine d'un professeur qui le possède supérieurement."

III. Daphnis et Chloé.

Dès son retour à Paris en 1770, le bruit courait que Rousseau s'occupait de la composition d'un opéra (voir au chapitre XII, p. 123). Si ce n'était pas vrai en 1770—et nous n'avons aucune donnée positive—ce le fut avant le printemps de 1774. A ce mo-

ment-là Gluck, qui était venu à Paris s'occuper de la représentation de ses opéras, fit la connaissance de Rousseau et "le détermina à donner son ouvrage (Daphnis et Chloé) au public." D'autres, il est vrai, attribuaient à Gluck une influence toute contraire, à savoir, qu'ayant entendu la musique de Gluck, Rousseau abandonna son ouvrage commencé. (La Harpe—Cor. Litt. ler déc. 1774.)

On parlait donc de cet opéra à Paris en 1774, et le bruit était parvenu même à Lyon, aux oreilles de Mme. Delessert. Le 23 août Rousseau lui écrivait; "Quant à l'opéra dont vous me parlez—c'est autre chose. . . Parmi la quantité (de musique) que j'en ai fait depuis mon retour à Paris, est en effet, un opéra commencé, mais qui, n'étant pas destiné pour le public, n'est point achevé et ne le sera vraisemblablement jamais. C'est une pastorale en quatre actes intitulée Daphnis et Chloé. Les paroles sont d'un homme avec qui M. Delessert a diné ici."

Cet homme, c'était Olivier de Corancez, rédacteur du Journal de Paris, qui nous a laissé des renseignements assez précis sur sa collaboration avec Jean-Jacques. Rousseau en proje à un accès de fièvre de composition musicale, demanda à Corancez de lui faire les paroles d'un duo. Celui-ci, après avoir déclaré son impuissance, finit par composer un petit dialogue entre Tircis et Dircé. Rousseau le mit en musique et demanda d'autres paroles encore à son ami. Cette fois il ne s'agit plus d'un simple duo, mais d'une scène qui devait contenir la matière d'un récitatif, deux airs, et un duo pour terminer. "Très familiarisé avec le roman de Daphnis et Chloé, dit Corancez, j'espère y trouver ce qu'il me demande . . au lieu d'une scène je lui trace le plan d'un opéra en deux actes avec prologue et divertissement-ce qui composait quatre actes bien complets." L'idée plut à Rousseau et des deux parts on se mit à l'oeuvre. "Je commençai, mais par morceaux détachés. A mesure que je les lui montrais, il les expédiait. Je fis ainsi le premier acte et pendant qu'il le finissait et travaillait à son ouverture, je fis le prologue et quelques morceaux du diver-

¹⁴ Corancez, lettre à du Peyrou, sans date, mais de 1778-9.

tissement. Il voulut essayer son ouvrage. Il me pria de rassembler, non des musiciens de profession, mais des amateurs, pour faire une répétition. Je le satisfis. Il vint chez moi, chanta lui-même son acte; il fut mécontent du récitatif et abandonna l'ouvrage. . . . Nous n'en avons plus reparlé ni l'un ni l'autre. J'avais fait, pour entrer dans le divertissement, la romance d'*Echo*; il l'a mise en chant, et elle fait partie de celles de son recueil."

Dans ce récit, publié dans le Journal de Paris de l'an VI, Corancez nous fait croire que lui seul est l'auteur des paroles du petit opéra. En 1779, dans son Avis publié en tête de la partition gravée, il s'exprimait autrement. "M. Rousseau, dit-il, ne donnait pas à l'auteur des paroles le temps de travailler sa matière. Du moins c'est ce que nous avons cru devoir conclure du manuscrit de ce dernier, qui diffère de beaucoup des paroles employées dans la partition," et en parlant de la chanson de Philetas il dit expressément que ces paroles, ainsi que celles du duo tel qu'il est dans la partition, sont de Rousseau lui-même.

La différence qui existait entre le texte de Corancez et les paroles qui accompagnaient la musique de Rousseau pourrait s'expliquer de deux façons. Il se peut que Corancez fit des changements dans son manuscrit sans en rien dire à Rousseau. Ce qui semblerait appuyer cette manière de voir, c'est qu'il écrivait à du Peyrou à propos de la publication de Daphnis en 1779: "M. le Chevalier Gluck, à son arrivée à Paris, vit M. Rousseau et le détermina à donner son ouvrage au public-ce fut alors que je le relus, que j'en fus très mécontent et que j'y fis des corrections." Il demanda qu'en imprimant le Daphnis on supprimât son nom et qu'on fit dans le texte les corrections qu'il avait indiquées. Ouand la partition parut, elle portait sur la page du titre: "Paroles de M----, musique de J. J. Rousseau" et elle donnait sous forme de préambule le texte de Corancez, sans musique (Monin, p.64-5). Il se peut d'autre part que Rousseau n'ait pas abandonné entièrement son oeuvre commencée, mais qu'au contraire il ait continué à en travailler le texte ainsi que la musique. Pierre Prévost le voyait en 1777 occupé à composer "un opéra qu'il ne veut pas livrer au public,"ce qui pourrait très bien être le Daphnis-et le 26 juin 1778, quand le médecin Le Bègue de Presle lui fit ses adieux à Ermenonville, Rousseau le pria de lui rapporter de Paris des livres et du papier, etc. parce qu'il pensait se remettre à quelques ouvrages commencés, l'opéra de Daphnis et la suite de l'Emile.

Jean-Jacques lui-même répétait toujours qu'il n'avait fait cet opéra, ainsi que la plupart de ses chansons, que pour son propre amusement; mais il mit une note dans sa partition qui semble indiquer que la pièce fut—au moins pendant quelque temps—destinéc au théâtre. A la suite d'une scène avec choeur, sans accompagnement instrumental, on lit:—"Mon intention est de laisser reposer l'orchestre et l'oreille des spectateurs, et de rendre les rentrées (de l'orchestre) et les grands airs plus agréables quand ils se font un peu désirer." Monin (p. 57) est tellement convaincu que Rousseau destinait son opéra au théâtre qu'il dit, en parlant de Caillot, ancien comédien qui figuait parmi les souscripteurs de l'édition posthume de la musique de Rousseau, que celui-ci comptait sur Caillot "pour interpréter Daphnis et Chloé."

Qu'il le destinât au public ou non, l'opéra resta fragmentaire. En 1779 ces fragments manuscrits, ainsi que la nouvelle musique du *Devin*, furent gravés; mais l'édition ne fit pas ses frais et les exemplaires en devinrent bientôt rarissimes.

IV. Les Consolatons des misères de ma vie.

"Outre ce travail (de copiste) et son opéra de Daphnis et Chloé dont un acte entier est fait et une bonne partie du reste bien avancée, le Devin du Village sur lequel il a refait à neuf une seconde musique presque en entier, il a dans le même intervalle (probablement 1770-1775-6) composé plus de cent morceaux de musique en divers genres, la plupart vocale avec des accompagnements." (Dialogue II, H. IX, p. 215). Quatre-vingt quinze de ces morceaux de musique vocale sur des paroles françaises et italiennes, des romances, des arias et des duos, furent publiés en 1781 sous le titre de Consolations des misères de me vie; 15 et vendus au profit des Enfants Trouvés. 16

¹⁰ Selon M. Jansen, le titre serait de Rousseau lui-même, qui l'aurait écrit en latin (*Miserarium vitae consolatio*) sur un des brouillons appartenant à la famille Girardin. M. Monin, au contraire, le croit une invention de l'éditeur Benoit.

²⁸ Qui en recueillirent en tout 3,070 livres.

Le recueil contenait 25 chansons faites pour la Comtesse d'Egmont, la plupart sur des paroles fournies par elle et choisies parmi les oeuvres des vieux auteurs français—Clément Marot, Bertaut, Desportes, Baif, etc. Parmi les 65 autres airs il y en avait dont les paroles furent fournies par Deleyre, Corancez, le comédien Caillot, le chevalier de Flamenville, Le Bègue de Presle et d'autres encore, amis et connaissances de Jean-Jacques. Sur les 90 morceaux douze ne portent pas de nom d'auteur—ni dans le manuscrit, ni dans l'édition imprimée, et il n'y a rien qui empêche de les attribuer, au moins provisoirement, à Rousseau lui-même.¹⁷

En plus des 90 airs et romances, le recueil contient cinq duos. En tête des numéros 92 et 93 (du manuscrit), Rousseau avait mis cette note: "Les duos suivants sont faits pour former de petites scènes qu'on peut jouer dans un salon entre deux personnes sans autre accompagnement que celui du clavecin ou du piano-forte." M. Monin avance la théorie que peut-être tous ces duos furent faits pour Mme. d'Egmont—nous savons, du moins, qu'elle se servit de celui intitulé "Duo des deux amies," qu'elle encadra dans une petite saynète de sa composition pour l'envoyer au roi Gustave III de Suède. (Monin, p. 77.)

La collection se termine par un air de cloches composé vers 1772 pour le Château d'eau de la Samaritaine, près le Pont-Neuf, et accompagné de la note suivante, qui a été reproduite dans les éditions complètes de Rousseau: "J'ai fait cet air en passant sur le Pont-Neuf, impatienté d'y voir mettre en carillon des airs qui semblent choisis exprès pour mal y aller. L'espèce de perfection qu'on a mise à l'exécution ne sert qu'à mieux faire sentir combien, ceux qui choisissent ces airs connaissent peu le caractère convenable au sot instrument qu'ils emploient. Si l'on faisait des airs pour les guimbardes, il faudrait leur donner un caractère convenable à la guimbarde. Mais en France on se plait à dénaturer le caractère de chaque instrument. Aussi chacun peut entendre à quels abominables charivaris ils donnent le nom de musique." (H. VI, p. 237.)

¹⁷ Ce sont les numéros suivants:

^{3. 10. 11. 19. 27. 47. 48. 53. 64. 69. 71, 85.}

Il avait déjà discuté ce sujet dans son dictionnaire de musique, sous le mot carillon.

Le manuscrit autographe de Rousseau dont on se servit pour la publication des Consolations fut déposé ensuite à la Bibliothèque Nationale (Vm.4 667 Réserve). Il contient non seulement les 95 morceaux du recueil gravé, mais plusieurs qui n'y figurent pas, entre autres trois des nouveaux airs du Devin; trois morceaux de Daphnis; un air de danse, La Dauphinoise; quatre airs à deux clarinettes; quelques motets latins, dont un fut composé en 1772, et les autres à des époques différentes, mais antérieures à son retour à Paris; et enfin les deux airs "pour être joués par la troupe marchant," composés vers 1770, qu'on publie dans les éditions complètes, avec la note de l'auteur sur la musique militaire (H. VI. p. 236). "J'ai essayé, dit Jean-Jacques, de mettre mon idée en exemple dans le croquis ci-joint d'une marche adaptée à la batterie des gardes françaises. Cette idée est que, dans l'alternation des tambours et de la musique, la cadence et la batterie ne soient point interrompues et que le pas du soldat soit toujours également réglé. Elle est, encore, de lui faire entendre des airs d'une mélodie si simple qu'elle l'amuse, l'égaie et l'excite lui-même à chanter ; ce qui peut-être n'est pas à négliger pour un état si plein de fatigue et de misère-etc."

Monin, dans son article de la Revue d'Histoire littéraire, publie un intéressant N. B. inédit:—"N. B. Cette idée pourra ne pas paraître nouvelle, car j'en ai une fois entendu quelque grossier essai sur d'autres airs par la musique du dépôt allant à Saint Eustache. Mais il est bon d'avertir que plusieurs mois auparavant, j'avais communiqué cette même idée à. M. du Belloy, officier aux gardes et amateur de musique, auquel je fis entendre le motif d'une musique alternativement avec les roulements sourds et les silences du tambour, dans les convois funéraires des officiers de marque. Il me semble que cette musique, quoique, militaire, doit dans le caractère que j'imagine et dont j'ai donné l'idée à M. du Belloy, rendre cette pompe funèbre et plus lugubre et surtout plus attendrissante. Mais ayant toujours négligé d' en noter les cou-

plets et l'arrangement, je n'en ai conservé qu'un souvenir très confus."

V. Ecrits sur la théorie de la musique.

A l'exception des notes déjà citées sur les carillons et sur la musique militaire, les écrits théoriques de Rousseau pendant cette période se rapportent tous aux opéras de Gluck, qui intéressaient au plus haut degré les amateurs de musique. Tout le monde se rangeait ou du côté de l'allemand ou de celui de Grétry et Piccinni, et on remplissait les journaux d'articles pour et contre ces musiciens. Rousseau ne pouvait manquer de participer à une telle discussion; il se prononça, et d'une façon très enthousiaste, pour le maître allemand qui venait renverser toutes ses théories et exécuter ce que Jean-Jacques n'avait pas cru possible—à savoir: écrire de bonne musique sur des paroles françaises.

Gluck, qui admirait déjà Rousseau sans le connaître, presque dès son arrivée à Paris alla le voir et lui porter de la musique à copier. C'était la partition, sur des paroles italiennes, de son opéra Paride et Elena. Le registre que tenait Jean-Jacques nous apprend qu'il acheva les premiéres pages de copie le 26 février 1774, et d'autres le 4 et le 8 mars. Si c'était une ruse de la part de Gluck pour faire connaître à Rousseau sa plus récente oeuvre, il y réussit à merveille. Que Rousseau la lut et l'étudia assez profondément est prouvé par les remarques qu'il fit à son sujet, louant le "caractère musical" particulier que Gluck donne toujours à ses différents personnages, et demandant une explication du caractère d'Elena qu'il ne comprenait pas tout à fait. 18

Les relations amicales établies entre les deux musiciens paraissent avoir continué pendant tout le séjour de Gluck à Paris.¹⁹



[&]quot;Fragments d'un manuscrit autographe inédit de Rousseau, sur la musique, publiés dans le Leipziger Allgemeine Musikalische Zeitung 1800-1801 et cités par Jansen, M. p. 373. Ces fragments avaient déjà été publiés par Corancez (J. de P. 18 août 1788).

¹⁹ Mais voyez le récit de Corancez (cité dans M.-P. Vie, I, p. 258): "Je lui avais présenté Gluck. . . . Longtemps Gluck, qu'il estimait et dont il admirait le génie, fut reçu chez lui comme il méritait de l'être. Un jour, cependant, sans que rien pût faire prévoir à Gluck cette boutade, il lui observa qu'il était fâché de lui voir monter, à son âge, quatre étages et insista pour le prier de s'en dispenser à l'avenir."

Celui-ci, comme nous l'avons déja vu (Chapître XII, p. 133), effectua une reconciliation entre Rousseau et les directeurs de l'Opéra, ce qui permettait à Jean-Jacques d'assister, le 19 avril 1774, à la première d'Iphigénie. Il en fut tellement ravi qu'il alla l'entendre aussi souvent que possible et ne se lassa pas d'en parler avec des amis et connaissances. "Tout le monde sait, écrit l'Anonyme de Vaugirard (Suard), qu'il n'a manqué presque aucune representation d'Iphigénie, et qu'il n'a cessé d'étudier les partitions des autres opéras de M. Gluck. . . . Dès qu'il eut entendu Iphigénie, il convint hautement que M. Gluck avait renversé sa théorie et changé toutes ses idées, que cet homme de génie avait exécuté ce qu'il n'avait pas cru possible." (J. de P. 11 nov. 1777.)

Trois mois plus tard eut lieu la première d'Orphée, qui lui plut autant ou même davantage que l'Iphigénie. Ce fut un passage du second acte de l'Orphée qui inspira son "Extrait d'une réponse du petit-faiseur à son prête-nom" (H. VI p. 233) qui date probablement de ce même été, et qu'il a dû communiquer à des amis, car l' Anonyme de Vaugirard, dans la lettre déjà citée, dit que Rousseau "a écrit sur un seul passage d' Orphée une lettre savante que j'ai lue, et a commencé une analyse suivie de l'Alceste." La Réponse du petit faiseur parut pour la première fois dans un recueil de tous les écrits relatifs à la guerre des Gluckistes et des Piccinnistes:—"Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution opérée dans la musique par M. le Chevalier Gluck" (Paris—Bailly 1781.)

Ce fut probablement pendant l'hiver de 1774 à 1775 que Gluck lui apporta la partition italienne de son Alceste, en le priant de la lire avec attention et de lui donner par écrit son opinion sur le texte et sur la musique. "L'examen de l'opéra d'Alceste de M. Gluck, dit Rousseau, est trop au-dessus de mes forces, surtout dans l'état de dépérissement où sont depuis plusieurs années mes idées, ma mémoire et toutes mes facultés, pourque j'eusse eu la présomption d'en faire de moi-même la pénible entreprise. . . mais M. Gluck m'en a si fort pressé, que je n'ai pu lui refuser cette complaisance, quoiqu'aussi fatigante pour moi qu'inutile pour lui. . Toutes mes observations peuvent être fausses et mal fondées, et

loin de les lui donner pour des règles, je les soumets à son jugement, sans vouloir en aucune façon les défendre: mais quand je me serais trompé dans toutes, ce qui restera toujours réel et vrai, c'est le témoignage qu'elles rendent à M. Gluck de ma déférence pour ses désirs et de mon estime pour ses ouvrages" (H. VI. p. 221-2.)

Il se mit donc à l'oeuvre, lut la partition et commença à en écrire une critique, qu'il n'avait pas encore finie au moment du départ de Gluck, le premier mai 1775. Celui-ci, avant de quitter Paris, alla voir Rousseau et reprendre sa partition, mais sans demander l'opinion écrite de Jean-Jacques dont il avait paru faire tant de cas. Ce fut, sans doute, comme le croit Jansen, parce qu'il ne voulait pas presser Rousseau, et qu'il comptait que celui-ci lui dirait quand il aurait achevé son travail. cependant, n'interpréta pas ainsi le silence du musicien, et en fut froissé. L'ouvrage resta fragmentaire et Rousseau n'eut jamais le courage de le compléter et d'en mettre au net "l'indéchiffrable brouillon;" pourtant, à un moment donné, il pensait le transcrire pour l'envoyer à M. Burney. "Ce qui me donne quelque confiance, dit-il à Burney, dans les jugements que je portais ci-devant dans cet extrait. c'est qu'ils ont été presque tous confirmés depuis lors par le public dans l'Alceste français que M. Gluck nous a donné cette année à l'Opéra, et où il a, avec raison, employé tant qu'il a pu la même musique de son Alceste italien." (H. VI. p. 221.)

La partie la plus intéressante, peut-être, de ses observations générales est celle où il traite du récitatif (H. VI. p. 225-227); "Quand le discours, rapide dans sa marche, doit être simplement debité, c'est le cas de s'y livrer uniquement à l'accent de la déclamation; et, quand la langue a un accent, il ne s'agit que de rendre cet accent appréciable, en le notant par des intervalles musicaux, en s'attachant fidélment à la prosodie, au rhythme poétique, et aux inflexions passionnées qu'exige le sens du discours. Voilà le récitatif simple, et ce récitatif doit être aussi près de la simple parole qu'il est possible. . . L.'accompagnement de la basse est nécessaire dans le récitatif simple, non seulment pour soutenir et

guider l'acteur, mais aussi pour déterminer l'espèce des intervalles, et marquer avec précision les entrelacements de modulation. . . . mais loin qu'il soit nécessaire de rendre cet accompagnement éclatant, je voudrais au contraire qu'il ne se fit point remarquer. . . Ainsi je crois que les autres instruments ne doivent point s'y mêler, quand ce ne serait pas pour laisser reposer tant les oreilles des auditeurs que l'orchestre, qu'on doit tout à fait oublier, et dont les rentrées bien ménagées font par là un plus grand effet; au lieu que, quand la symphonie règne tout le long de la pièce, elle a beau commencer par plaire, elle finit par accabler." (Cf. note de Daphnis et Chloé, p. 166.)

"Dans les moments où le récitatif, moins récitant et plus passionné, prend un caractère plus touchant, on peut y placer avec succès un simple accompagnement de notes tenues. . . C'est le simple récitatif accompagné, qui, revenant par intervalles rares et bien choisis, contraste avec la sécheresse du récitatif nu, et produit un très-bon effet.

"Enfin, quand la violence de la passion fait entrecouper la parole par des propos commencés et interrompus, tant à cause de la force des sentiments qui ne trouvent point de termes suffisants pour s'exprimer, qu'à cause de leur impétuosité qui les fait succéder en tumulte les uns aux autres, avec une rapidité sans suite et sans ordre, je crois que le mélange alternatif de la parole et de la symphonie peut seul exprimer une pareille situation. . . donner à la parole tout l'accent possible et convenable à ce qu'elle exprime, et jeter dans des ritournelles de symphonie toute la mélodie, toute la cadence et le rhythme qui peuvent venir à l'appui. Le silence de l'acteur dit alors plus que ses paroles." 20

C'est exactement ce que Rousseau a voulu faire dans sa scène de *Pygmalion*, ainsi que l'a remarqué Pierre Prévost dans l'alinéa intercalé à ce point dans le texte des *Observations*.

En 1777 ou 1778, Rousseau communiqua ces notes à Prévost

²⁰ Cf. ce qu'il disait dans le *Dictionnaire de Musique* sur ce récitatif obligé: "Jusqu'ici la musique française n'a su faire aucun usage du récitatif obligé. L'on a tâché d'en donner quelque idée dans une scène du *Devin du Village*; et il paraît que le public a trouvé qu'une situation vive ainsi traitée devenait plus intéressante."

qui les copia sous les yeux même de l'auteur. Celui-ci corrigea de sa main la copie ainsi faite, et distribua les fragments dans l'ordre où on les donne dans les éditions complètes. En préparant l'écrit pour la publication, Prévost "suppléa lui-même quelques passages dont le sens était resté suspendu et qui ne semblaient pas se lier avec le reste du discours." (Note des éditeurs de Genève.)

La lettre à M. Burney,-auteur anglais de l'Histoire générale de la musique, et qui venait d'envoyer à Rousseau le premier tome de son ouvrage,-est probablement de la dernière moitié de 1776. Elle est certainement postérieure au 23 avril, date de la première de l'Alceste français. Rousseau y expliqua à l'Anglais son projet de nouveaux signes pour écrire la musique,-qu'il avait lu en 1742 à l'Académie des Sciences-en y joignant une nouvelle idée qu'il avait eue-celle d'écrire la musique "par sillons," c'est à dire, alternativement de droite à gauche et de gauche à droite, comme le faisaient les anciens Grecs. "Pour m'assurer de cette méthode par l'expérience, prévoir toutes les objections et lever toutes les difficultés, j'ai écrit de cette manière beaucoup de musique tant vocale qu'instrumentale, tant en parties séparées qu'en partition, m'attachant toujours à cette constante règle, de disposer tellement la succession des lignes et des pages que l'oeil n'eût jamais de saut à faire ni de droite à gauche ni de bas en haut, mais qu'il recommençat toujours la ligne ou la page suivante, même en tournant, du lieu même où finit la précédente; ce qui fait procéder alternativement la moitié de mes pages de bas en haut, comme la motie de mes lignes de gauche à droite." (H. VI. p. 218-219.) Il serait intéressant de voir des pages de musique ainsi transcrites. mais il ne s'en trouve pas parmi ses manuscrits de musique conservés à la Bibliothèque Nationale. (Pougin, p. 115.)

Ensuite il pose plusieurs questions sur la musique des anciens Grecs, qu'il aurait voulu voir résolues dans le premier tome de l'histoire de Burney. Ces questions, dit-il, tiennent toutes à d'autres questions intéressantes, "comme de savoir s'il n'y a qu'une musique, comme le prononcent magistralement nos docteurs, ou si, peut-être, comme moi et quelques autres esprits vulgaires avons osé le penser, il y a essentiellement et nécessairement une musique

propre à chaque langue, excepté pour les langues qui, n'ayant point d'accent et ne pouvant avoir de musique à elles, se servent comme elles peuvent de celle d'autrui." (H. VI, p. 220.)

Cette lettre ne fut jamais envoyée à M. Burney parceque Rousseau n'eut jamais la patience de transcrire au net les notes sur l'Alceste qu'il comptait y joindre. Le brouillon fut confié à Pierre Prévost, ainsi que celui des Observations.

Ce sont là tous les écrits théoriques des dernières années de sa vie; ils suffisent pour démontrer que jusqu'à la fin il garda son esprit vif et original.

L'auteur n'étant ni musicien, ni versé dans l'histoire de la musique, se déclare incompétent a faire la critique de la musique et des théories de l'auteur du Devin; d'ailleurs, sur ce point comme sur tant d'autres, les biographes et les critques de Rousseau ne sont pas d'accord. La même différence d'opinion existait parmi ses contemporains. Voyons ce que disaient de lui les musiciens rivaux, Grétry et Gluck, qui, tous les deux, l'admiraient beaucoup: "J'ai examiné la musique du Devin avec la plus scrupuleuse attention, dit Grétry;²¹ partout j'ai vu l'artiste peu expérimenté auquel le sentiment révèle les règles de l'art. . . Si Rousseau eût choisi un sujet plus compliqué, avec des caractères passionnés et moraux, ce qu'il n'avait garde de faire, il n'aurait pu le mettre en musique; car en ce cas toutes les ressources de l'art suffisent à peine pour rendre ce qu'on sent. Mais, en homme d'esprit, il a voulu assimiler à sa Muse novice de jeunes amants qui cherchent à developper le sentiment de l'amour. Souvent gêné par la prosodie, il l'a sacrifiée au chant. . . . C'est sans doute après avoir éprouvé les difficultés infinies que présente la langue française, et avoir bien senti qu'il ne les avait pas toutes vaincues, qu'il a dit: 'Les Français n'auront jamais de musique.'"

²¹ Grétry—Essais sur la Musique. Grétry prétend avoir fait la connaissance de Rousseau à une représentation de la Fausse Magie, et avoir été accueilli par le grand homme d'une façon enthousiaste. Ils ne se seraient vus qu'une seule fois. Rousseau ne parle de Grétry que—d'une façon assez indifférente—dans sa lettre du 27 mai 1775, au Prince Beloselski: "On m'a apporté ces jours-ci un nouvel opéra-comique; la musique est de Grétry, que vous aimez tant." (H. XII, p. 249.)

Voici maintenant l'opinion de Gluck, exprimée dans une lettre qui parut dans le Mercure au mois de février 1773: "Je ne peux savoir mauvais gré à l'auteur de la lettre à un des Directeurs d'avoir proposé mon Iphigénie à votre Académie de Musique. J'avoue que je l'aurais produite avec plaisir à Paris, parce que avec l'aide du fameux M. Rousseau de Genève, que je me proposais de consulter, nous aurions peut-être ensemble, en cherchant une mélodie noble, sensible et naturelle, avec une déclamation exacte, selon la prosodie de chaque langue. pu fixer le moyen que j'envisage de produire une musique propre à toutes les nations. . . L'étude que j'ai faite des ouvrages de ce grand homme sur la musique. . . . prouvent la sublimité de ses connaissances et la sûreté de son goût, et m'ont pénétré d'admiration. Il m'en est demeuré la persuasion intime que s'il voulait donner son application à l'exercice de cet art, il aurait pu réaliser les effets prodigieux que l'antiquité attribue à la musique."

Ecoutons, pour terminer, le jugement de Rousseau lui-même (Dialogue II-H. IX, p. 242):-"J'ai examiné toute la musique qu'il a composée depuis son retour à Paris, et qui ne laisse pas de faire un recueil considérable, et j'y ai trouvé une uniformité de style et de faire qui tomberait quelquefois dans la monotonie si elle n'était autorisée ou excusée par le grand rapport des paroles dont il a fait choix le plus souvent. Jean-Jacques, avec un coeur trop porté à la tendresse, eut toujours un goût vif pour la vie champêtre. Toute sa musique, quoique variée selon les sujets, porte une empreinte de ce goût. On croit entendre l'accent pastoral des pipeaux, et cet accent se fait partout sentir le même que dans le Devin du Village. . . . Toute cette musique a d'ailleurs une simplicité, j'oserais dire une vérité, que n'a parmi nous nulle autre musique moderne. Non seulement elle n'a besoin ni de trilles, ni de petites notes. . . . mais elle ne peut même rien supporter de tout cela. Toute son expression est dans les seules nuances du fort et du doux, vrai caractère d'une bonne mélodie; cette mélodie est toujours une et bien marquée, les accompagnements l'animent sans l'offusquer. On n'a pas besoin de crier sans cesse aux accompagnateurs: 'Doux, plus doux.'"

CHAPITRE XV

Les motifs du retour à Paris

Nous ne saurions terminer ce travail sans dire quelques mots d'un problème fort discuté. Pourquoi Rousseau—toujours décrété de prise de corps—est-il rentré à Paris? Etait-ce pour vivre la vie que nous venons de voir, ou sinon, quel autre motif pouvait-il avoir? Nous ne prétendons pas résoudre l'énigme; nous pouvons seulement dire comment elle se pose pour nous par suite de nos lectures et de nos recherches sur cette periode de la vie de Rousseau. La question est compliquée par le fait que, depuis son retour de l'Angleterre, Rousseau était de temps en temps victime d' une agitation mentale extraordinaire, et que, pendant ces crises, il faisait les projets les plus contradictoires.

Petitain (Appendice aux Confessions) résumait ainsi le problème: on peut attribuer aux effects d'une maladie mentale qui ne lui laissait pas un moment de tranquillité "la résolution subite, et presque aussitôt exécutée que formée, de revenir à Paris." Pour justifier cette résolution extraordinaire, il parlait à ses amis de l'honneur et du devoir qui l'appelaient. "S'abusant lui-même sur ces motifs prétendus, il en était un plus pressant encore et plus positif qui le dirigeait sans doute et dont il eût eu peine à convenir: c'était le besoin de suppléer à l'insuffisance de son modique revenu par. . . . la copie de la musique. Et pourquoi n'y joindrions-nous pas l'impulsion d'un désir plus secret encore et qu'il n'avait garde de s'avouer à lui-même, celui de ranimer l'attention publique, que rien de nouveau ne tenait plus en éveil sur son compte? Or, il avait de quoi l'exciter plus puissamment que jamais par les lectures qu'il se proposait de faire de ses Confessions."

Ce ne sont, bien entendu, que des suppositions. Très probablement, toutes ces choses-là contribuèrent à la résolution de reprendre sa vie à Paris, mais qui peut deviner *le motif vrai* de ce que fait son prochain—surtout quand ce prochain est un Jean-Jacques Rousseau?

Digitized by Google

Une chose, cependant, est sûre: Petitain se trompait en parlant du retour comme d' "une résolution subite, presque aussitôt exécutée que formée." Ce projet datait probablement d'octobre ou de novembre 1769—huit mois au moins avant son exécution, et d'ailleurs ce n'est que le dernier d'une longue série de délogements et de projets de délogements. Pour mieux comprendre cela, parcourons rapidement la correspondance des trois années qui s'écoulèrent entre son départ d'Angleterre et son retour à Paris.

Le 22 mai 1767 en arrivant à Calais, il écrivait au Marquis de Mirabeau qu'il voudrait "finir ses jours" au château de Trye, mais qu'il ne voit qu' "un repos stable: c'est dans l'état de Venise." Malgré "l'immensité du trajet," dit-il, il est déterminé à le tenter (H. XII, p. 19). Il passe une dizaine de jours à Fleury; va ensuite à Trye, château du Prince de Conti, et commence presque aussitôt à se plaindre de la manière dont on le traite. Un jour il ne peut plus y rester; le lendemain il a "pris le parti d'attendre là sa destinée." Mais enfin (au mois de juin 1768) après un an de séjour, il ne peut décidément plus y tenir, et il part pour Lyon, en laissant Thérèse à Trye. Il va herboriser à la Grande Chatreuse, et puis fait tous ses arrangements pour un voyage à Chambéry. Le principal objet de ce voyage, dit-il à Thérèse (H. XII, p. 89), est "d'aller sur la tombe de cette tendre mère que vous avez connue, pleurer le malheur que j'ai eu de lui survivre;" mais il avoue qu'il y entre aussi "le désir de donner si beau jeu à ses ennemis qu'ils jouent enfin de leur reste." donne même à Thérèse des conseils pour le cas où il ne reviendrait pas de ce voyage mystérieux. Mais le projet fut presque aussitôt abandonné que conçu, et Rousseau s'établit à Bourgoin où Thérèse vint le rejoindre au mois d'août. Pendant l'automne, il fut jeté dans une agitation extrême par l'affaire Thévenin (H. XII, p. 92 ss.) Au mois d'octobre, s'étant vu réduit à passer l'hiver dans le cabaret de Bourgoin, et prêt à endurer toutes les extrémités plutôt que de retourner à Trye, il forma les plans les plus extravagants. "Il m'est cent fois venu dans l'esprit, dit-il à Laliaud (H. XII, p. 108-9), de proposer mon transport en Amérique. j'en aurais fait de bon coeur la tentative si nous étions plus en état, ma femme et moi, d'en supporter le voyage et l'air." Ensuite il lui parlait d'une autre idée qu'il avait eue: il aurait voulu trouver quelque moyen d'aller finir sa vie dans les îles de l'Archipel, dans celle de Chypre, ou dans quelque autre coin de la Grèce, "il ne m'importe où, dit-il, pourvu que je trouve un beau climat fertile en végétaux, et que la charité chrétienne ne dispose plus de moi. J'ai dans l'esprit que la barbarie Turque me sera moins cruelle." Pour avoir de quoi subsister là-bas, il se proposait de se consacrer à la botanique. Son séjour y serait donc utile au progrès de cette science, et il pourrait à ce titre obtenir quelque assistance "des souverains qui se font honneur de favoriser" ce progrès. Il reconnut bientôt l'impossibilité de ce plan; mais il rejetait d'ailleurs l'idée d'une retraite dans les Cévennes, que Laliaud lui avait proposée (H. XII, p. 112). Il y avait en effet, songé, dit-il; mais le Prince de Conti s'y était opposé.

Vers ce même temps, Moultou lui proposait d'aller habiter le Château de Lavagnac. Rousseau, ne sachant pas même où se trouvait ce château, fut tenté, disait-il, d'accepter (H. XII, p. 117); mais il avait déjà demandé et obtenu un passeport pour sortir du royaume avec l'idée d'aller ou en Angleterre, ou en Minorque qu' il aimerait mieux, disait-il, à cause du climat.

Au commencement de Novembre, ce fut une autre chanson encore; il se décidait à rentrer en Angleterre et à s'établir de nouveau à Wootton. Il en parlait à Laliaud et à Moultou et avait déjà commencé les négociations nécessaires quand il apprit que Walpole (l'auteur de la prétendue Lettre du roi de Prusse à Rousseau, en 1766, et que Rousseau regardait comme un de ses ennemis (H. XI, p. 337) était secrétaire d'Ambassade. Il renonça aussitôt à son projet, trouvant qu'il se devait de rester en France.

Au mois de décembre, il sollicita du Prince de Conti la permission d'aller habiter le château de Lavagnac, mais deux mois plus tard il écrivait à Moultou (H. XII, p. 137-8) qu'il n'y songeait plus; que probablement ses voyages étaient finis. Il s'était établi à Monquin, près de Bourgoin, et il bornait ses désirs, disait-il, à 'finir dans cette solitude des jours dont, grâce au ciel. . . . je ne crois pas le terme bien éloigné." Cet état

d'esprit fut aussi éphémère que tous les précédents, et le 31 mai (1769) il demandait une audience au Prince de Conti, en lui disant qu'il ne pouvait rester volontairement à Monquin, ni choisir son habitation dans le lieu "qu'il vous a plu de me désigner." Il voulait qu'on lui permît de choisir lui-même sa demeure. Au mois de juillet il alla voir le Prince à Nevers, et il paraît très probable qu'il discuta avec lui à cette occasion le projet de rentrer à Paris. Il n'y a cependant rien qui le prouve.

Ce n'est que le 15 novembre (1769) qu'il parle pour la première fois des "grands et tristes devoirs," qui reviennent si souvent dans les lettres suivantes. Jusque là il avait cherché, dans tous ses délogements, à se dérober à ses ennemis; à trouver un coin obscur pour y "finir ses jours" en paix. Ces "devoirs" sont quelque chose de tout à fait nouveau, et l'apparence du mot dans sa correspondance marque un changement complet dans ses dispositions d'esprit.

Il songeait évidemment à un déménagement prochain puisqu' il cherchait—à cause de la difficulté qu'il y aurait à la transporter à se défaire de sa collection de livres de botanique (H. XII, p. 165). En effet, le 9 février 1770, il annonçait à Moultou, et le 28 février à du Peyrou, son prochain départ de Monquinmais sans dire ni à l'un ni à l'autre où il comptait aller. Seul avec M. de Saint-Germain, il avait discuté son intention de retourner à Paris, et il lui exposa ses raisons dans la longue et fameuse lettre du 26 février (H. VII. p. 180 ss.): il se devait, d'approfondir l'abominable complot tramé contre lui. "C'est tout ce qui me reste à faire ici-bas, et je n'épargnerai pour cela rien de ce qui est en ma faible puissance. . . Que je sache à tout prix de quoi je suis coupable. . . qu'on daigne. . . m'accuser moi présent, et je meurs content." (Il répéta plus tard la même demande dans ses Dialogues et dans sa Lettre à tout Français aimant encore la justice et la vérité.) En entreprenant cette tâche, il croyait évidemment s'exposer au danger, peut-être à la mort. "Jusqu'ici j'ai supporté le malheur, il me reste à savoir supporter la captivité, la douleur, la mort : ce n'est pas le plus difficile." M. de Saint-Germain avait essayé, et essaya de nouveau dans une lettre du 28 février, de le détourner de son projet: "A présent que vous êtes loin du foyer de tous les maux dont le souvenir vous met si souvent hors de vous-même, pourquoi s'obstiner à s'y replonger? Qu'allez-vous faire à Paris, surtout avec les intentions qui vous y mènent? Vous allez recommencer une guerre inutile, dangereuse, hors de saison: et dont vous ne sortiriez, si vous n'y succombiez pas, qu'en gémissant de vos triomphes. . . Vos alarmes sur la crainte de manquer de tout sont dénuées de fondement: vivant de peu, qu'avez-vous à craindre à cet égard? Et quand ce peu vous manquerait? seriez-vous assez cruel pour ne pas vous adresser à vos amis?" (Cité dans Dusaulx, p. 271).

Ces représentations restèrent sans effet; plutôt elles enflammèrent le courage de Rousseau. Il trouvait que "rien n'est si grand ni si beau que de souffrir pour la vérité." "J'envie, dit-il, la gloire des martyrs." Il n'avait pas, cependant, de plans bien arrêtès, et nous ne croyons pas qu'il en eût même au moment de rentrer dans la capitale. Il s'exprimait, au moins, toujours en des termes très vagues: "Je sais ce que je veux et dois faire, j'ignore ce que je ferai" (H. XII. p. 208); "Quand l'honneur, le devoir nécessité commandent, il faut obéir" (H. XII. p. 211); "Ne parlons plus de Chambéry; ce n'est pas là où je suis appelé. L'honneur et le devoir crient; je n'entends plus que leur voix" (H. XII. p. 213). Il aura sans doute dit à ses amis de Lyon qu'il était sur le point d'aller à Paris, mais il ne mentionne sa destination dans aucune Quelques-unes indiquent même qu'il ne pensait y faire qu'un court séjour: "Pourquoi faut-il que je m'éloigne? écrivaitil dans un billet d'adieu à Mme. Delessert, le 7 juin; je veux espérer que cette privation ne sera que passagère"; et le même jour, en écrivant à Rey, il dit qu'il est "prêt à partir pour un petit voyage." Au mois de juillet, il ne sait pas encore s'il se fixera à Paris (Bosscha, p. 295).

On disait dans les Gazettes de juin 1770 (Mém. sec. ler juin et Marin 11 juin) que Rousseau venait avec l'intention de se laisser arrêter et de faire juger son décret de prise de corps par le Parlement. Qu'il pensait au moins forcer ses "ennemis" à exposer leur jeu en se présentant ouvertement devant eux, cela paraît ressortir

de plusieurs lettres écrites pendant les premiers mois de son séjour -par example. à M---- le 24 novembre: "Croyez-vous être le seul qui ait des ennemis puissants, qui soit en péril dans Paris, et qui ne laisse pas d'y vivre tranquille en mettant les hommes au pis, content de dire à lui-même: 'Je reste au pouvoir de mes ennemis dont je connais la ruse et la puissance, mais j'ai fait en sorte qu'ils ne puissent jamais me faire de mal justement.'" (H. XII, p. 229). Le 14 août il avait écrit à M. de Saint-Germain: "Ma volonté n'est soumise qu'à la loi du devoir, mais ma personne l'est au joug de la nécessité, que j'ai appris à porter sans murmure. Les hommes peuvent sur ce point se satisfaire: je les mets bien à la portée de s'en donner le plaisir (H. XII, p. 218). Le Prince de Ligne, qui le connut bientôt après son arrivée, prétend lui avoir entendu dire qu'il voulait "attendre dans Paris tous les décrets de prise de corps dont le Clergé et le Parlement le menaçaient," et Rousseau lui-même le répète à plusieurs reprises dans ses Dialogues-par exemple: "cet homme audacieux, qui, malgré tant de résistance et d'effravantes menaces, est venu fièrement à Paris provoquer par sa présence l'inique tribunal qui l'avait décrété connaissant parfaitement son innocence." (H. IX, p. 157.)

C'est là, il nous semble, non pas le seul motif, mais peut-être le principal des motifs qu'il avait pour abandonner sa retraite, pour s'établir à Paris et y reprendre sa vie ordinaire. Ensuite, voyant que ses "ennemis" le laissaient tranquille et qu'il n'avait pas réussi à leur forcer la main comme il l'avait espéré, il les défia encore une fois en faisant des lectures publiques de ses Confessions. Cette tentative échoua—comme toutes les autres qu'il avait faites et qu'il allait faire pour obtenir une réponse des auteurs du sombre complot dont il se croyait la victime; il sentait qu'il avait "profané" la lecture de cet ouvrage "en la prodiguant aux oreilles les moins faites pour l'entendre." (H. IX. p. 234.) Il n'en parla plus et, renonçant à l'idée de se justifier devant ses contemporains, il menait une vie assez tranquille en somme, quoique agitée de temps en temps par des accès de découragement et de méfiance qui allaient parfois jusqu' à la folie.

Il est intéressant de remarquer en passant que Rousseau avait

plus ou moins conscience de son état mental, et qu'il en parla à plusieurs reprises dans les Dialogues et à ses amis. Au moment de quitter l'Angleterre, dans une lettre au Général Conway (H. XII, p. 16) il parle de son humeur "aigrie et portée à la défiance et aux ombrages par des malheurs continuels." Il n'a, dit-il, que trop d'injustes soupçons à se reprocher "par ce malheureux penchant, ouvrage de mes désastres, et qui maintenant y met le comble." "Je commence à craindre, dit-il le 28 mars 1768 à M. d'Ivernois, après tant de malheurs réels, d'en voir quelquefois d'imaginaires qui peuvent agir sur mon cerveau" (H. XII. p. 79). Dans le second Dialogue. Rousseau dit au Français: "Je ne prétends pas vous donner pour des réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à Jean-Jacques l'obscurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les mystères qu'on lui fait de tout ont un aspect si noir, qu'il n'est pas surprenant qu'ils affectent de la même teinte son imagination effarouchée" (H. IX. p. 180). Enfin, en racontant un jour à Corancez sa fuite de l'Angleterre, il paraissait se rendre bien compte qu'il était à ce moment-là en proie à une crise de folie.

Lui considérait évidemment que cette maladie mentale était une des funestes suites de ses malheurs et des persécutions de ses ennemis. Ses biographes inclinent plutôt à l'opinion contraire et regardent ses malheurs comme l'oeuvre de son esprit maladif. Le sujet a été trop discuté déja pour que nous y puissions rien ajouter.

CHAPITRE XVI

Conclusion

La nature même du précédent travail ne comportait pas la démonstration d'une thèse, au sens étroit de ce mot. Il s'agissait de rassembler et classifier du point de vue critique les renseignements épars, et de préciser certains points restés obscurs dans une période de la vie de Rousseau.

Les principaux points sur lesquels nous croyons avoir jeté de la lumière sont: la question de l'habitation de Rousseau à Paris; celle de ses finances, et celle des séances de lecture des Confessions. Nous avons réexaminé les prétentions de la soi-disant Princesse de Bourbon-Conti d'avoir été l'élève du citoyen de Genève. Nous avons essayé aussi de montrer que dans quelques-uns des cas mentionnés dans les Dialogues, Rousseau ne manquait pas entièrement de sujet de plainte. Quant aux motifs qui ont ramené Rousseau à Paris, il nous a été impossible d'apporter des données bien nouvelles. En examinant avec un peu plus de soin qu'on ne l'a fait jusqu'ici certaines questions relatives aux travaux de littérature, de musique et de botanique de cette dernière période de sa vie, nous avons relevé au passage des problèmes importants à résoudre, en ce qui concerne, par exemple, les Dialogues et les Rêveries.

Mais le résultat le plus important de tous ces chapîtres pris dans leur ensemble nous paraît être celui-ci: que Rousseau n'était pas, pendant ses dernières années, l'être insociable et farouche qu'on a si souvent dépeint. Il faut lui rendre justice. S'il y eut des gens qui souffrirent de ses accès de mauvaise humeur, s'il y eut des moments où son esprit fut obscurci par l'ombre du complot imaginaire, s'il eut des crises de découragement dans lesquelles on a le droit de dire qu'il n'agissait plus en homme raisonnable, le fond du tableau n'est point sombre. Ecartez certains incidents dont s'est volontiers saisi le "reporter" aux aguets du trait sensationnel, il reste un vieillard travaillant paisiblement à sa copie, composant de la musique, visitant les jardins de Paris, herborisant dans les environs de la ville, passant de longues heures à dessécher

184 Smith College Studies in Modern Languages

ses plantes et composer ses herbiers, s'intéressant profondément à l'éducation des enfants Delessert, causant avec les amis qui venaient le voir, et faisant pas mal de nouvelles connaissances—en un mot il reste une existence de huit années où on chercherait en vain la haine du prochain, ou une soif maladive d'accaparer l'attention du public.

Albaret, (comte d'), 79.	Cévennes, 178.
d'Alembert, 124 (n. 6), 126 ss.,	
130 s., 140.	Chambery, 177, 180.
Amérique, 177.	Chapalla (M. da la) 130
	Chapelle, (M. de la), 139.
Angervilliers, (comte d'), 138.	Chateaubourg, 53.
Angleterre, 1, 14, 18, 31, 59, 82, 90,	Character (Man de), 177.
108, 154, 177 s.	Chenonceaux, (Mme. de), 67.
Angleterre, (roi d'), 16 (n. 4), 18,	Clérigny, (M. de), 139.
80.	Clos, 163.
Arnoud, (Sophie), 70 s. Aspelmeyer, (Franz), 152 (n. 3),	Cochin, 30.
Aspelmeyer, (Franz), 152 (n. 3), 156.	Coignet, (Horace), 2 s., 151 ss.
d'Aubenton, 4.	Coindet, 51, 131. Condillac, 132 (n. 11), 135 s., 139.
Aublet, 87.	Confessions 6 61 72 74 cc 83
	Confessions, 6, 61, 72, 74 ss., 83,
Auxerre, 4. Bachaumont, 151 s.	93 ss., 118 ss., 124, 131, 138, 141 ss., 181, 183.
Baif, 167.	
Barbier de Neuville, 95.	Considérations sur le gouvernement de la Pologne, 39, 124 ss., 134, 143.
Paudron, 154.	Consolations des misères de ma vie,
Beaux de Maguilles, 46 (n. 8).	154, 166.
Belloy, (M. du), 168.	Conti, (prince de), 1, 5 s., 89, 177 ss.
Benoît, 166 (n. 15).	Conway, (le général), 182.
Bertaut, 167.	Conzié, (comte de), 57.
Blondel, (Mme.), 127 (n. 8).	Coquillière, (rue), 10 s.
Boin, (Voir Thouin).	Corancez, (Mme. de), 82.
Bois de Boulogne, 32, 34.	Corancez, (Olivier de), 28, 41, 43,
Bourbon-Conti, (Stephanie-Louise),	50, 61 (n. 22), 74 (n. 5), 80 ss., 87,
89 ss., 183.	104 s., 109, 114 ss., 160, 164 s., 167,
Bourette, (Mme.), 40 (n. 1).	169 (n. 18), 182.
Bourgoin, 1, 177 s.	Cossé, (chevalier de), 9, 81 (n. 12).
Boy de la Tour, (Julie), 2, 33 s.,	Cramayel, 139.
52 s.	Créqui, (Mme. de), 44, 67, 99, 144.
Bey de la Tour, (Mme.), 1, 7 s., 22,	Croÿ-Solre, (duc de), 8, 11 (n. 11),
48, 51 s., 54 s., 67.	41.
Boy de la Tour, (fils), 13, 15, 52.	Czartoryski, (prince), 127, 129 s.
Boy de la Tour, (Maison de ban-	Dandiran, 50 s.
que), 13, 20.	Daphnis et Chloé, 82, 123 s., 160,
Braisne, (Château de), 72, 98.	163 ss., 172.
Brionne, (Mme. de), 67, 151.	Déclaration relative à différentes
Brooke-Boothby, 59, 108, 134, 136,	réimpressions de ses ouvrages, 58,
139, 158.	133, 143.
Brosse, (le président de), 4.	du Deffand, (Mme.), 5.
Buffon, 4.	Delessert, (Mme.), 1, 10 s., 13, 15,
Bullion, (Hôtel de), 10 ss.	22, 35 s., 51 ss., 85, 123, 133, 145 ss.,
Bullion, (Hôtel de), 10 ss. Burney, 171, 173 s.	164, 180, 184.
Caillot, 166 s.	Delessert, (Madelon), 34 s., 145.
Calais, 177.	Delessert, (M.), 10, 52 s., 164.
Catherine de Russie, 126.	Deleyre, 48 s., 167.
i	

Delisles de Sales, 134. Desboulmiers, 48. Desjobert, (ou Dessobert), 86. Desportes, 167. De Vesmes de Valgay, 16 (n. 4), 163. Deville, 44. Devin du Village, 2, 132, 156 ss., 166. Dewes, (Court), 59 s., 105. Dewes, (Mary), 59, 105. Dialogues, 101, 124, 131 ss., 181 ss. Dictionnaire de musique, 14, 17, 123. Dictionnaire des termes d'usage en botanique, 147 s. Diderot, 122, 126. Dijon, 3 s. Dorat, 74, 94 s, 97 s. Duchesne, 7, 15 ss., 20. Ducis, 48 s., 138. Duclos, 73. du Peyrou, 8, 16 (n. 4) ss., 35 (n. 18),	Foulquier, 131. Francoeur, (Louis-Joseph), 156 s., 163. Francueil, 156 s. Fréron, 134. Froment, (Mlle.), 108 s. Galiani, (l'abbé), 80 (n. 11). Gardel, 159. Garnier, (ou Grenet), 158 (n. 12), 161. Gaujet, 53. Gauthier, (ou Garnier ou Grenet), 158 et n. 12. Genlis, (Mme. de), 61 (n. 22), 76 ss., 99, 152. Genlis, (M. de), 77 s. Geoffrin, (Mme.), 140. Girardin, (Mlle. de), 37. Girardin, (le marquis René de), 16 (n. 4), 20 (n. 11), 26, 38, 90,
57, 59, 119 s., 131, 143, 147, 179.	115 ss., 119 s., 124 (n. 6), 127 (n. 8), 128 ss., 138, 140, 142,
Dupin de Francueil, 68 s., 157.	166 (n. 15).
Duprat, (comte), 85, 110 ss.	Girardin, (Stanislas de), 9 (n.9),
Dusaulx, 6 ss., 32, 40 s., 49, 61 (n. 22) 62, 71, 73 ss., 79 s., 82, 94 ss., 100,	26, 37, 106, 140, 142, 161 s.
143.	Gluck, 122, 132, 154, 159, 162, 164 s.,
Dutens, 15 s., 18, 20, 81 (n. 12).	169 ss., 174 s.
Edition Générale, 17, 57.	Goldoni, 25, 28 s.
Egmont, (comtesse d'), 10 (n. 10),	Goncerut, (Mme.), 20.
26 (n. 3), 72, 77, 94 ss., 98 s., 167.	Grèce, 178.
Egmont, (M. d'), 99.	Grenet, (ou Garnier), 158 (n. 12),
Emile, 83, 89 s., 143 s., 166.	161.
Epinay, (Mme. d'), 94, 98.	Grenoble, 1.
Ermenonville, 37, 49 s., 82, 85, 87,	Grétry, 161, 169, 174.
113, 115 ss., 140, 166.	Grimm, 11 (n. 11), 21, 28, 70 s., 106,
Escherny, 40, 56 s., 115 s., 162.	119 (n. 12), 120 (n. 15), 123, 125 s., 130, 151 ss.
Extrait d'une réponse du petit-faiseur à son prête-nom, 170.	Gustave III, de Suède, 72, 77, 94,
Eymar, 9 ss., 26, 28, 41, 43, 46 (n. 8),	99 s., 125, 167.
51, 53.	Guy, 63, 65, 126 ss., 130 s.
Fanton, 159.	Guyenet, 33, 53.
Faugnes, (Mme. de), 52, 67.	Haga, (comte de), Voir Gustave
Fel, (Mile.), 157.	III de Suède.
Flamenville, (chevalier de), 87, 109,	Harcourt, 59.
119, 167.	Hémery, (M. d'), 122, 125.
Fleurieu, (Mme. de), 2 s., 55.	d'Holbach, 156.
Fleurieu, (M. de), 55 s.	d'Ivernois, (Isabelle), 53.
Fleury, 177.	d'Ivernois, (M.), 18 (n. 8), 20 (n. 10)
Flobert, 139.	182.
Fontainebleau, 156 ss. Fontanes, (marquis de), 49.	Jardin du roi, 30 s., 79.
- ontaines, (marquis de), 47.	Jelyotte, 156 s.
::	

Juigné, (marquis de), 72, 99.
Julic, Voir Nouvelle Heloise.
Jussieu, (Antoine Laurent de), 30 s.,
34, 148.
Jussieu, (Bernard de), 30 s.
Keith, (le marechal), 15 ss., 59.
Könich, 130.
La Harpe, 2, 61 (n. 22), 94, 153.
Laliaud, 53, 177 s.
Lamarck, 30.
Larive, 152 s.
La Rochefoucauld, (duc de), 130.
Le Bègue de Presle, 23, 86 s., 108,
114 ss., 119 s., 166 s.
Le Brun, 133.
Le Jay, Voir Guy.
Le Maître, 139.
Le Maitre, 139. Le Mierre, 95, 100.
Lenoir, 118.
Le Texier, 2, 153 (n. 5), 154.
Lettre à M. Burney, 173 s.
Lettre à tout Français aimant encore
la justice et la vérité, 136, 143.
Lettres élémentaires sur la botani-
aue. 34, 134, 145 ss.
Ligne, (prince de), 9, 28, 41, 181.
Linné, 30 (n. 11).
Luc, (M. de), 53.
T (Mana da) 52
Luze, (Mine. de), 32. Lyon, 1 ss., 30, 33 s., 85, 90, 93, 110 ss., 151, 154, 177, 180.
110 ss., 151, 154, 177, 180.
Mably, (l'abbé de), 125, 139.
Magellan, 86.
Malaskanhan (M. do) 30 (n. 11)
32. 34 s., 37, 50, 97 s., 146 (n. 1).
32, 34 s., 37, 50, 97 s., 146 (n. 1). Malthus, 36 (n. 18).
Marot, 167.
Mazarin, (duchesse de), 89.
Mazoyer, (Mme.), 42 s.
Mazoyer, (Mme.), 42 s. Meister, (Henri), 5, 79, 94, 100, 107.
Mémoire de février 1777, 108 ss.,
143.
Menil-Montant, 60, 67, 80, 102 ss.,
108.
Menon, (commandeur de), 85 s.,
110 ss.
Mesmes. (marquise de), 72, 99.
Meudon, 82.
Milord Maréchal, Voir Keith.
Minorque, 178.
Mirabeau, 130, 177.
3.6 (1 11) 70

Monceaux, (jardins), 79.

Monquin, 1 ss., 20, 178 s. Montbard, 4. Montigny, 3, 151. Montmollin, (le pasteur), 53. Montmorency, 31. Le Mont Valerien, 32. Morellet, (l'abbé), 21. Moultou, (Paul), 51, 60 s., 131, 138 s., 178 s. Moultou, (Pierre), 60 s. Parc de la Muette, 32. Nadaillac, (Mme. de), 6 (n. 9), 7 (n. 1), 93. Necker, 131. Necker, (Mme.), 99. Neuville, 112. Nevers, 1, 5, 179. Notes sur la botanique de Regnault, 149 s. Nouvelle Heloïse, 34, 68, 156. Observations sur l'Alceste de Gluck, 155, 170 ss. L'Opéra, 14, 16, 23, 133, 157, 163. d'Ormoy, (Mme.), 134. Osterwald, 56. Paris, (l'architecte), 113. Pasquier, (le chancelier), 66 (n. 25). Pasquier, (Mme.), 66. Pezay, (Marquis de), 74, 94 s., 100. Piccinni, 169. Picot, (Pierre), 11 (n. 11), 99. Pignatelli, (prince de), 72, 99. Pignatelli, (princesse de), 26 (n. 3), Platrière, (rue), 7 ss. Plinguet, 139. Pompadour, (Mme. de), 157. Portland, (duchesse de), 35 s., 59 s. Postes, (Hôtel des), 9 ss. Pramont, (l'abbé de), 149 s. Pré Saint-Gervais, 32. Préville, 77. Prévost, (Pierre), 22, 30, 33, 36, 55, 85, 120 (n. 15), 123, 142, 144, 155, 165, 172 ss. Pygmalion, 2, 3, 134, 151 ss., 172. Rameau, 157. Raucourt, (Mlle. de), 153. Rebel, 163. Rêveries, 124, 140 ss., 183. Rey, (Marc-Michel), 10 (n. 10), 15 s., 20, 57 s., 69, 123, 180. Reyrac, (l'abbé de), 139.

Suard, 122, 170.

Richard, 30. Richelieu, 5. Rigot, 53. Robinet, 3 s (n.7). Roguin, (le colonel), 51 s., 81 (n 12). Roguin, (Daniel), 51. Roland, (Mme.), 11 (n. 11), 45. Romainville, 32. Romilly, 50, 80.
Rosette, 53.
Rousseau, (Pierre), 158, 161.
Rulhières, 70 ss., 76, 83, 100.
Saint-***, (comtesse de), 137.
Saint-Fargeau, (M. de), 106, 140.
Saint-Germain, (M. de), 1, 3, 48,
62, 68, 74, 96 s., 179, 181.
Saint-Pierre, (Bernardin de), 9 s., 14 s., 25, 29 s., 32 s., 40 s., 44 s., 61 (n. 22), 74 (n. 5), 80, 83 ss., 101, 104 s., 117, 119, 143 ss., 147, 162.
Sand, (Georges), 68.
Sandoz Rollin, 130.
Sartine, (M. de), 13 ss., 21, 94, 98, 122 s., 127.
Sauvigny, (M. de), 77 s.
Saxe, (Marie-Aurore de), 68 s.
Sceaux, 82, 114 s.
Schouvalof, (comte), 26.
Servan, 67 (n. 27), 99.
Sèvres, 32, 85.
Signes pour les descriptions et caractères des plantes, 148.
Simon, 66, 123.
Staël, (Mme. de), 51.

Teissier, 53. Testament de Jean-Jacques Rousscau, 122. Thérèse, 1, 7, 15 ss., 20, 23, 31, 42, 53, 56, 58, 60 s., 65, 82 s., 108, 111 ss., 120, 128 s., 138, 163, 177. Thouin, 30 s., 36. Thouin, (Mlle.), 79. Tircis et Dircé, 82. Tour de Franqueville, (Mme. de la), 22 (n. 13), 59 (n. 19), 62 ss., 91, 107. Tourmevel, 146 (n. 1). 21, 30 (n. 11), 31, 34 s., 52, 55 s., 93, 123, 147, 154. Tourmeval, 146 (n. 1). Trianon, 30. Trudaine de Montigny, (Mme. de), 67, 151. Trye, 1, 90, 177. Tuileries, 7. Vassi, (comtesse de), 51. Venant, 8, 80. Venise, 177. Verdelin, (Mme. de), 67. Verpillière, (Mme. de la), 154 s. Versailles, 52. Vienne, 152 (n. 3.) Villiers, (Lord), 154. Voltaire, 4 s., 61, 107, 118. Walpole, (Horace), 5, 178. Wielhorski, (comte), 39, 124 ss. Wootton, 34, 59, 178.

Smith College Studies in Modern Languages

EDITORS

CAROLINE B. BOURLAND ERNST H. MENSEL HOWARD R. PATCH MARGARET ROOKE

ALBERT SCHINZ

THE GENESIS OF THE THEORY OF "ART FOR ART'S SAKE" IN GERMANY AND IN ENGLAND

RY

ROSE FRANCES EGAN

Assistant Professor of English, Smith College

NORTHAMPTON, MASS.
SMITH COLLEGE

PARIS
LIBRAIRIE E. CHAMPION

Published Quarterly by the Departments of Modern Languages of Smith College

THE GENESIS OF THE THEORY OF "ART FOR ART'S SAKE" IN GERMANY AND IN ENGLAND

BY

ROSE FRANCES EGAN
Austrant Prefesor of English, Smith College

The Genesis of the Theory of "Art for Art's Sake" in Germany and in England

ROSE FRANCES EGAN

T

Even among the cultivated and scholarly, it is customary to ascribe the origin of the theory of "art for art's sake" to the French. So far as I know, the only treatises on this subject are French: M. Cassagne's La Theorie de L'Art pour L'Art en France, and M. Stapfer's La Question de L'Art pour L'Art. It would be unfair to criticise the first of these works for its ignoring other literatures than the French, since the discussion is obviously limited to that field, were it not for the fact that M. Cassagne maintains that the movement originated in the aversion of the late French Romanticists to the manifestations in literature of the bourgeois spirit on the one hand, and of Saint-Simonism or humanitarianism on the other. In localizing the source of this theory, he has practically eliminated from consideration the possibility of an earlier history of the idea and of a more philosophical origin. He does, indeed, remark that in the German and French philosophy of the Beautiful, there is an implication of l'art pour l'art, but he goes no further.

Since M. Stapfer's purpose was not primarily historical, but conciliatory, a clear statement of his opinion cannot be expected. Nevertheless, it is possible to draw certain inferences as to his assumptions: one, that the question of l'art pour l'art is perpetually recurrent and eternally insoluble; the other that the movement we designate by that name was French in character and origin. There have been strikingly similar movements in other countries and at other times, but none of these is meant by that term. It is worth noting that he finds a very close alliance between the doctrines of the school of "play" or "irony" among the German Romanticists and those of the French school of l'art pour l'art, but he regards both as manifestations of the same spirit rather than as cause and effect.

That the general French belief in a French source of the conception of *l'art pour l'art* is not an evidence of racial egotism is clearly indicated by the attitude of critics of other nationalities. The Germans, implicitly at least, give credit to the assumption since they uniformly call the theory by its French title. Even a cursory knowledge of English criticism of the last thirty or forty years is sufficient to confirm in us the belief that the British also followed suit. A typical reflection of the popular attitude is to be seen in a recent magazine article:

"It [the art for art's sake movement in England] was merely the pathetic echo of a decadence that was outrunning its career across the English channel in a country which has done more during its history to divert the stream of letters in the land of Shakespeare from its course, its tradition, than has any other outside literary influence of the world. It was entirely foreign to English genius, dying here quickly upon the sickly flash of its birth."

It is not to be expected that so general an attribution to the French should be received everywhere without objection, but it is particularly significant that the profoundest criticism has come from a French scholar, M. Gustave Lanson. In a review² of Cassagne's work he calls to account both treatises on *l'art pour l'art*, and particularly the one under discussion, for an arbitrary point of departure, for confusion of ideas and for disregard of German aesthetics. In summary, his thesis seems to be that this conception is the result of philosophical inquiry and discussion later becoming effective in artistic production, rather than a temperamental expression of a class antagonized by opposition and misunderstanding, and distorting values for the sake of emphasizing its opinions.³

¹ The Taint in Literature, Thomas Moult: The English Review, Sept., 1920; p. 280.

² Revue d'histoire litteraire de la France, 1907, pp. 163-7.

⁸ Even before this, M. Michiels in his *Histoire des Idées Litteraires en France*, v. II, Bk. III, chap. I, had given credit for earlier teaching, even if not for the discovery of the theory, to "Kant, Fichte, Jacobi, Schiller, Hegel."

Whether the theory of art for art's sake has this philosophical character and more than transient literary validity is a subject requiring a prolonged and intensive discussion based upon the history of aesthetic ideas and of their application to art. Such an inquiry is obviously beyond the scope of this paper; yet it is possible to make some advance even within these limits if we seek to show that before 1830 there were in Germany and in England already expressed and artistically effective the main elements of the later theory. No claims shall be made either to tracing back the development to its ultimate or even to its immediate source, or to touching any but the high spots in the earlier course of the movement. Beyond the difficulty in tracking beginnings, there rises an objection to any attempt to discover them in what must be a wide recognition of the fact that there is something eternal in the appeal of art for its own sake and for no ulterior end. When even Bunyan did not profess to write Pilgrim's Progress to please and uplift his neighbor,

"No not I;
I did it mine own self to gratifie,"

and when even St. Augustine could distinguish between the beautiful and the useful (aptum), "Pulchrum esse, quod per se ipsum; aptum, autem, quod ad aliquid accommodatum deceret"4 it is futile to attribute these well-known aesthetic principles solely to a few late writers. In spite of our recognition of this permanent interest, we cannot but be aware of the fact that within comparatively recent times there has been a consciously concerted movement directed towards the freeing of art and artists from external compulsion of any kind or character. Somewhere, it must be, we can mark a beginning, or a set of beginnings, out of which the movement issues and takes form. It is useless to expect the theory to spring full-grown from the brain of any thinker: it is equally absurd to seek to find it in arbitrary perfection in the writings of any one man. For the conception of "art for art's sake" is an unresting idea, never to be fixed definitely, either in concept, or as a clearly linked orderly chain of development.

⁴ Confessions, IV, 15.

In considering its slow growth, we shall be able to see something like an evolution in the narrowest meaning of the term an evolution because there is interchange of ideas, and to a certain extent, a building up of the new on the foundations of the old. But the unexpected so frequently happened, and divergencies, not to be accounted for in the previous thinking, were so common that perfectly ordered development is not to be looked for. We cannot lose sight of the individuality of many of the men who propounded these opinions. A very few of them were actually trained thinkers or philosophers; by the nature of things. these only would be apt to know and to judge the ideas of their predecessors, to select what seemed true, and to add what they believed necessary. The others, the great majority, were artists rather than philosophers. Many of these were scornful of metaphysical opinions, or even of critical ideas. It follows that their artistic creeds were not the result of study and prolonged reflection, but of individual experience, of inspiration or of whatever we may wish to call it. Their critical opinions are to be found in letters and in prefaces rather than in treatises, for many of them. like Wordsworth, found it necessary to create the taste by which their work was to be relished. Necessarily then, their theories are personal,—egotistic, we may say,—and belong to the body of art for art's sake teaching only by chance rather than by intent.

It is exactly because of the variety of the elements of this doctrine, and because of their gradual amalgamation and still slower acceptance (or inspection) by the masses that the movement took a long time in acquiring identity through a definite title. A study of the emergence of the phrase in its French form and in its English equivalent is illuminating.

H

M. Stapfer, M. Cassagne⁵ and M. Lanson all agree that the first available reference to l'art pour l'art occurs in the writings of the philosopher Victor Cousin, but they differ as to the date of the utterance. M. Stapfer was the first to point out the use of the phrase in Cousin's lectures in 1818.

⁵ By implication only.

"L'art, declarait nettement le jeune professeur de philosophie, n'est pas plus au service de la religion et de la morale qu'au service de l'agréable et de l'utile. . . . Il faut de la religion pour la religion, de la morale pour la morale, et⁶ de l'art pour l'art.

M. Cassagne refers to a similar passage in an article by Cousin in the Revue des Deux Mondes, published in 1845. "Il faut comprendre et aimer la morale pour la morale, la religion pour la religion, l'art pour l'art." But the avid and critical scholar, M. Lanson, impatient of incorrect detail, pointed out in his review of M. Cassagne's book, that neither statement is exact. The first printed reference to l'art pour l'art is, he tells us, actually to be found in the Garnier edition of the Cours de Philosophie⁸ published in 1836. A slight change in the wording of M. Stapfer's quotation escapes his attention: "et" is printed "comme" in the Garnier edition. Insignificant as this detail may be, still it offers an indication of a carelessness that may be characteristic. For it is very difficult to prove the correctness of M. Stapfer's statement that Cousin used this exact phrasing in his lectures on Le Vrai, Le Beau et le Bien in 1818.

The history of the Garnier edition throws an interesting sidelight on the discussion. In his preface, the editor tells us that during the period after 1818 when M. Cousin had been silenced by the authorities and was living in retirement, he collected some fragments of his lectures and in 1826 published them. But they were mere unorganized notes and only "les hautes intelligences philosophiques" understood them. M. Cousin, it appears, delivered his lectures without the aid of a manuscript. Consequently, the nearest approaches to a complete record of them were to be found in the notes of his pupils. These had been collected and sent to the philosopher, but they had gone into his files only to be forgotten. Finally, M. Garnier, himself a former

⁶ The italics are mine.

Ouestions esthétiques et religieuses, p. 27.

⁸ Cours de Philosophie professé a la faculté des lettres pendant l'année 1818 par M. V. Cousin, sur le fondement des idées absolues Du Vrai, Du Beau et Du Bien, publié avec son autorization et d'après les meilleures rédactions de ce courspar M. Adolphe Garnier, Paris, 1836.

pupil, begged these from his master, in order that he might perform what was to him a labor of love in giving this course in something of its original integrity. Hence the Cours de Philosophie published in 1836 is a redaction of pupils' notes, not the immediate declaration of the philosopher himself. M. Garnier is very explicit in his preface:

"Appuyé sur les travaux d'élèves intelligens, et sur mes propres souvenirs, j'espère n'avoir pas dénaturé le fond de la pensée du professeur de 1818; mais il n'en est pas de même de la forme, et le public s'attend bien, à ne pas la retrouver ici."

It must be clear from this that M. Cousin's claim to the honor of having formulated this theory is doubtful, and the statement that he used the phrase in 1818 is unproved even if not disproved. There is still another claimant, Victor Hugo. In his *Shakespeare*, published in 1864, he remarked that thirty-five years before he had casually used this phrase:

"Voici le fait, que plusieurs contemporains ont, comme nous, présent à la mémoire. Un jour, il y a trente-cinq ans, dans une discussion entre critiques et poëtes sur les tragédies de Voltaire, l'auteur de ce livre jeta cette interruption: 'Cette tragédie-là n'est point de la tragédie. Ce ne sont pas des hommes qui vivent, ce sont des sentences qui parlent. Plutôt cent fois l'art pour l'art!' Cette parole, détournée, involontairement sans doute, de son vrai sens pour les besoins de la polémique, a pris plus tard, à la grande surprise de celui dont elle avait été l'interjection, les proportions d'une formule."9

Even if Victor Hugo actually employed this caption in 1829, seven years before the first edition of Cousin's Cours de Philosophie, his right to recognition as its author is entirely invalidated by some new evidence which I have to present. For there is definite, although somewhat belated proof that another Frenchman had much earlier even than 1818 used this phrase. It is significant that this man, Benjamin Constant, the author of Adolphe,

William Shakespeare, Hetzel, Paris, p. 259.

¹⁰ D. Melegari, Paris: I am greatly indebted to Mr. J. E. Spingarn for this note and also for later references to the unpublished portions of Crabb Robinson's papers and to Thackeray's letter on Carlyle.

and the friend of Mme. de Stael, had like Cousin, come under the influence of Romantic philosophy in Germany itself. In 1895 was published his *Journal Intime*.¹⁰ In his entry for "XII le 20 pluviose" (February 10, 1804), he wrote, "J'ai la visite de Schiller. . . . J'ai une conversation avec Robinson, élève de Schelling. Son travail¹¹ sur l'Esthétique de Kant a des idées très energiques. L'art pour l'art, sans but, car tout but dénature l'art. Mais l'art atteint un but qu'il n'a pas."

As evidence of a much earlier use of the phrase than any yet presented, this passage is noteworthy. But its significance does not end there. We have also an extremely interesting definition of the theory, a suggestion of its origin in the teachings either of Kant or of Schelling, or of both, and a direct reference to a man who, in England, was one of the first to spread the doctrines of the Aufklärung in literary circles, Henry Crabb Robinson. It would be natural to expect some manifestations of this interest in the work of this man.

Crabb Robinson is known to every student of English Romanticism as the intimate friend of Coleridge, Wordsworth, Southey, Blake, Lamb, Hazlitt and many others. "H. C. R.," Lamb wrote, "unwearied in the offices of a friend." His Wanderjahre were spent in Germany, partly at the University of Jena, where he sat under such men as Voigt, the physicist, Loder, the anthropologist, and Schelling, Transcendental philosopher and aesthetician. He has left us an amusing account of a typical day at Jena. This is to be found in his published Reminiscences, 12 but it is in fact an excerpt from a letter dated 1802, and sent from Jena.

After breakfast, "I shall take up Schelling's 'Journal of Speculative Physics,' and, comparing the printed paragraphs with my notes taken last Friday, try to persuade myself that I have understood something. . . .

"From Loder, I shall proceed to Schelling, and hear him lecture for an hour on Aesthetics, or the Philosophy of Taste.¹⁸ In spite of the obscurity of a philosophy in which are combined

[&]quot; Whose?

[™] V. I: pp. 81-2.

²⁸ Schelling's printed work is Philosophie der Kunst.

profound abstraction and enthusiastic mysticism, I shall certainly be amused at particular remarks (however unable to comprehend the whole) in his development of Platonic ideas and explanation of the philosophy veiled in the Greek mythology. ¹⁴ I may be, perhaps, a little touched now and then by his contemptuous treatment of our English writers. . . I may hear it insinuated that science is not to be expected in a country where mathematics are valued only as they may help to make spinning-jennies and machines for weaving stockings. . . "¹⁵

Strange to say, a man so interested in literature and the new ideas has left us no premeditated published work except the Reminiscences, which were undertaken in 1845-8 at the request of his friends. As yet, not even all of these have been printed. In 1869, two years after Robinson's death, Dr. Thomas Sadler brought out a collection of passages from the diary; three years later in 1872 he added selections from the Reminiscences, and called the compilation, "Henry Crabb Robinson, Diary, Reminiscences, and Correspondence." Nevertheless, Robinson was actually a prolific writer. In Dr. Williams's Library, Gordon Square, London, are preserved thirty-five closely written volumes of his diary (which was begun in 1811, after his return to England); thirty of his journals of tours, thirty-two of his letters, four of his reminiscences and one of anecdotes. 17

From such of these remains as are available to me,—the printed selections from the *Diary, Reminiscences and Correspondence*, and notes copied from the unpublished manuscripts,—it is impossible to doubt Robinson's youthful devotion to the German ideas, and

¹⁴ This describes Phil. der K.

That this letter, as printed, is only substantially correct, and that it omits a very pertinent statement, is clear from a transcript of the passage from the manuscript. I give this latter: "I shall hear. . . it estimated that it is absurd to expect the science of beauty in a country that values mathematics only as it helps to make spinning jennies, and stocking weaving machines; and beauty only as it recommends their manufactories abroad: . . . I shall sigh and say "Too true'" (MS., pp. 215-7). I have been unable to verify this and other references to the MSS.

¹⁶ Dr. Sadler tells us in his preface, p. vii: "Mr. Robinson's papers will be carefully preserved with a view to any historical value they may acquire by the lapse of time. It may be stated, as a rough guess, that the selections not taking into account the letters, do not amount to more than a twenty-fifth or thirtieth part of the whole."

¹ D. N. B.

his success in transmitting at least some of them to his literary friends. Lamb humorously refers to this propensity in a letter to Coleridge:

"Crabius is gone to Paris. I prophesy he and the Parisians will part with mutual contempt. His head has a twist-Allemagne, like thine, dear mystic."

Of the several conversations with Coleridge that are reported in the printed Diary, a very large proportion deals with criticism of the German poets and philosophers, and discussion of their systems. Coleridge, as well as Lamb and others, seems to have borrowed many books and notes from Robinson, and to have sought enlightenment on some points from him. Robinson was not only a persistent attendant at Coleridge's lectures on Shake-speare, Dante and Milton, but a very severe critic of them. An unnamed German friend occasionally accompanied him. Robinson reported the stranger's delight in finding "the logic and the rhetoric of his country delivered in a foreign language. There is no doubt that Coleridge's mind is much more German than English. My friend has pointed out striking analogies between Coleridge and German authors whom Coleridge has never seen." 18

In fact, H. C. R. seems to have lost no occasion when he could transmit his new ideas. He took part in public discussions on the relative value of poetry, oratory and history: 19 in conversation with Southey and Dr. Aiken, "I bolted my critical philosophy and was defended by Southey throughout." There is every reason to believe that his ideas in conversation with his English friends were "très energiques."

There does not seem to be extant any work by Robinson on the Aesthetic of Kant, to which Constant so ambiguously alludes. In two letters yet unpublished, written in April, 1806, Robinson referred to a projected work that may have significance here. In one, he asks his brother to send him a bundle marked "Philosophische papieren" which, he said, contained "my collectanea to my future opus magnum on Kant." In the other, he gives the title page of a projected work on Kant and Locke. It reads:

¹⁸ Diary, v. I, p. 226.

¹⁹ *Ibid.*, I, pp. 211-13. ²⁰ *Ibid.*, I, p. 169.

"Locke and Kant
or
A Review
of the philosophy of the
eighteenth century
as it respects the
origin and extent of
human knowledge
by
H. C. R."

From this it may be seen that the work is purely metaphysical in character.

Ardent as Robinson was in his youth in the service of the new critical and aesthetic ideas, he seems even then to have been capable of humorous detachment in the consideration of them, especially when he refers to the German tendency to separate art and morals. For actually, his fundamental notions of poetry were very old fashioned, and much nearer to the rigid idealism of Sidney than to the freer-ranging idealism of Schelling. Yet, it is interesting to note that he accuses Coleridge in his first lectures on Shakespeare of failure to assimilate perfectly the new aesthetic doctrines.

"Everything," he wrote to a friend in 1808,²¹ "he observes on morals will be as familiar to you as all that he says on Criticism is to me: for he has adopted in all respects the German doctrines . . . Apropos, I was every twenty minutes provoked with the lecturer for little unworthy compliances,—for occasional conformity. But n'importe."

There is however, in his writings one explicit reference to the doctrine of art for art's sake. This is to be found in the unpublished portion of the *Reminiscences*. On July 6, 1801 he met Winckelmann and talked sometime with him.

". . . Our conversation turned toward the practical application of science and the political connection of Literature with government. Winckelmann on this subject made a remark which is at least worth copying. 'Your Poets and Philosophers,' said he, 'have always been *Englishmen*, and either Patriots or Courtiers; they have had views and ends which gave a certain degree of

²¹ Shedd edition of Coleridge, IV, pp. 222-3.

importance to their books and made them superior to the writers of other nations, but it has made them incapable of attaining the highest degree of excellence. A pure poet has no other end than to produce a work of art, a pure philosopher, no other end than to raise a system of elaborate truth.'"22

If we had any reason to accept this as an immediate, or even any certainity that this is an accurate report of Winckelmann's words, we should have a right to refer to this passage as probably the first statement of art for art's sake in England, for the idea is there in substance, even if not in phrasing. But since this was written after 1845, and very probably from memory, it is open to the accusation that it may have been influenced by contemporary opinion.

The first actual use of the phrase "art for art's sake," so far as I have been able to determine, is in a letter Thackeray wrote in 1839 to his mother. Like other references, this was belated in publication, having been brought out in *Chapters from Some Unwritten Memoirs*, published in 1894 by Lady Ritchie, the novelist's elder daughter.

"'I wish you could get Carlyle's Miscellaneous Criticisms,' wrote my father in 1839, to his mother. 'I have read a little in the book. A nobler one does not live in our language, I am sure, and one that will have such an effect on our thoughts and prejudices. Criticism has been a party matter with us till now, and literature is a poor political lacquey. Please God we shall begin ere long, to love art for art's sake. It is Carlyle who has worked more than any other to give it its independence.'"

A personal letter and a family one at that could have had only a most narrowly restricted circulation, and almost negligible influence. The significance of the use of the phrase is further limited by its clearly spontaneous employment. It is hardly a formula: it is rather a chance expression. Then too, Thackeray means just one thing by it, not the philosophic integrity and independence of art, but its freedom from service to political causes. Nevertheless, despite its very limited application, its reference to Carlyle, who, as we shall see, was one of

[&]quot; Mss. Rem., p. 94.

the first to work in England to give art independence in the larger sense, is singularly striking. Equally so is the fact that Carlyle's theory is most satisfactorily expounded in these same essays to which Thackeray refers.

In fact, nearly all of the earliest instances of the use of this phrase are haphazard. The phrase became a formula only when the new ideas entered the popular consciousness: first, when the third in the procession of philosophers, critics and artists were forced to give a name to that new combination of literary ideals which was attracting discussion and enmity, and later when the last in the line, the journalists, used it as a butt of attack and ridicule.

Consequently, it would be a mistake to insist on a history of "art for art's sake" that confines itself to the life of the term. Class or popular consciousness of a movement begets its proper name: not that discussion, mostly philosophic, which suggests the problems and offers various solutions. But before we can present these in their development, we must find some clues to the meaning of the phrase, and propose, at least, a working definition that will help us in determining what is pertinent to our discussion.

III

The student of literary and philosophical ideas is frequently amazed at the wide disparity between the popular and scholarly notions of the content of current expressions. In his sphere of interest, there are always many of Ruskin's "masked words" and phrases "droning and skulking about. . . which nobody understands, but which everybody uses:" expressions like the cloak of a ground-lion which assume "the color of the ground of any man's fancy." Preeminent among phrases of this character is the one under discussion. To the unknowing "art for art's sake" represents the rallying cry of a few writers and sculptors and painters who banded themselves together under its protection as an excuse for their selection of immoral or unmoral themes: to the student of literary history it is a record and a summary of the efforts of nearly two centuries' duration to distin-

guish and to reconcile the imaginative and intellectual activities of men, and the evidence of a movement above and in advance of the currents of classicism and romanticism in that it would explain and justify widely varying tastes and tendencies. In literary criticism, in particular, it is a manifestation from one point of view of a spirit of rebellion, a breaking away from the fetters of the narrow pedantic criticism and the study of definite genres in the eighteenth century: from another, it is equally significant as a search for the law and order of which poet and thinker are wont to dream. Freedom for the artist; order and beauty in his creation, effective at one and the same time: these seem to have been the common aspirations of the art for art's sake men. So far there can be no division of intelligent opinion as to the meaning of the phrase.

It seems almost futile to proceed to any further analysis of the constituent elements in the conception of art for art's sake in the latter half of the nineteenth century, when, confessedly, the ideas of the expounders seldom match. It might be safer to follow M. Cassagne's plan and fasten the attention on temperamental rather than on intellectual likenesses. To him, the l'art pour l'art men were to be distinguished by their aristocratic sentiment, their aversion to the commonplace and the conventional, their pessimism, their interest in the exotic. He avoids the issue as to whether their ideas have philosophical character. For this reason more than for any other, M. Lanson criticises his work.

The attempt, then, to indicate that the fundamental elements of the theory are philosophical and aesthetical has the support of this great historian of literature. The contention might also win the approval of some of the staunchest foes of the movement for *l'art pour l'art*. I shall instance only two bits of evidence of this character.

Charles Albert's Qu'est—ce que l'art?²³ has an introduction that makes his opinion of the protagonists of this school clear:

"Ce livre, pas plus que son frère L'Art pour la Vie, ne s'addresse aux dilettantes.

³⁸ Paris, 1909.

"Les amateurs du précieux et du rare seront déçus.

"En écrivant ces deux études, j'ai constamment pensé aux hommes simples, aux hommes courageux, qui, de plus en plus, cherchent à savoir et à comprendre. . . ."

M. Guyau, in the preface to his Les Problèms de l'Esthétique Contemporaine²⁴ is even more explicit, and certainly, equally denunciatory. His aim, he tells us, is to defend "l'art et la poésie contre les philosophes et les savants: ajoutons: contre les artistes et les poètes. . . . Le but le plus haut de l'art c'est encore, en somme, de faire battre le coeur humain, et, le coeur étant le centre même de la vie, l'art doit se trouver mêlé à toute l'existence morale ou matérielle de l'humanité."

What is it in the new conception of art that makes it unwelcome to simple men and to those who have their cause at heart, and, on the contrary, so exalted an ideal to many sensitive spirits that they willingly suffered ostracism and insult for its sake? From the latter group we must exclude the faddists, the "unutterably utters" who cast discredit on the movement by flaunting its banners when they knew nothing of its real significance to haughty and austere advocates such as Flaubert and Pater. An examination of the ideas and of the artistic work of the leaders of the movement must force us to the conclusion that their constantly reiterated statement that they accepted no authority and owed no service to any cause gives us but one phase of the problem. Few of the men of this school were skilled controversialists: fewer still were able to see anything but crass stupidity in the accusations of opponents who misunderstood, not the facts, but their interpretation. Consequently, when their aimlessness, their disregard of religion and morality were pointed out, they usually accepted the criticism, and relapsed into silence. There is little reason to wonder why so few know just what "art" meant to these men who were devoting themselves to her cause, when they, almost wilfully, it seems, ignored the real issues, misplaced the emphasis, and attenuated their doctrines.

One of the most significant definitions of the essential character of this movement is offered by M. Lanson. He objects to

³⁴ Paris, 1884.

Cassagne's confounding Romanticism and l'art pour l'art. The former, he says, sought l'affranchissement de la forme; the latter l'affranchissement du fond. But M. Lanson's statement, however interesting it is, is, I believe, not tenable in the last analysis. There are two accusations which have been generally circulated regarding the men of this school: one, that they accepted ideas and subject matter which were objectionable to others on definite grounds, usually moral or religious; another, that they gave their attention to form rather than to content. Is there, as seems at first sight, a real antinomy here? An examination of the discussion of the first of these objections may be helpful.

The chief criticism of the subject-matter of the art for art's sake men was that it is frequently immoral or at best unmoral: when it was pointed out that great artists in other ages had written on these themes, the opponents usually changed their criticism and said their objections were directed to the treatment of the subject-matter, and to the artist's point of view rather than to the theme itself. Another point of attack, to which, it must be confessed, a few others than art for art's sake men laid themselves open, was their tendency to write on themes that have traditionally been considered inartistic, or beyond the domain of art. Whistler was perhaps the most thoroughly aroused by this criticism. He denied that there is such a thing as intrinsically artistic or inartistic subject-matter:25 the people can vulgarize everything; the artist alone can combine the materials of his experience into new forms of beauty. It is Form that makes the matter Art: not the intrinsic character of the material. This is the typical art for art's sake answer to those who quarrel with its advocates on this score. Still another objection was made by those who claimed that men of this school were devoted to the unreal, or to matter unrelated to life. These antagonists were the men and women who think a tree mere firewood until it is humanized. Their demand for a certain kind of treatment and for definiteness of aim particularly irritated

^{*} The Gentle Art of Making Enemies, pp. 136-7.

their opponents who declared that the one thing needful in art is essential Beauty and not usefulness.²⁶

From the mazes of this discussion it is possible to extract only a few common elements: (1) that the problem of art in the new connotation, is not primarily a matter of content but one of treatment: (2) that this treatment has for its object an end that is distinctive and variously called "a work of art," "Form" and "Beauty:" (3) that this distinguishing mark of art is necessarily the product of an artist working independently and obedient only to his own artistic conscience.

It is true that the men of this school did not have to struggle to the same extent as their predecessors to achieve freedom from the rules and from critical dictation. By their time, form was, in cultivated circles at least, a matter for the artist to determine, provided he did not escape the bounds of consistency and coherence. It is also true, as has been shown, that they were forced into a struggle for liberty in the choice of subject-matter. But their chief battle was not for this, but for the acceptance of a new (at least to the masses) conception of "Form" and of "Art." The struggle was necessarily long and hard, and, in many ways, futile. They had to show first of all, that discretion and power must be taken from the critic and the reader, and given primarily to the artist himself; and secondly, that it was not what the world gave or took from art that mattered, but what the artist contributed: that there is something in art which makes it, like beauty, its own excuse for being.

A "work of art," to these men required independence, because only through being true to itself could it achieve the integrity and self-sufficiency which are the due of any entity. Art must stand or fall by itself: it gains nothing and loses all when it encroaches upon the duties and prerogatives of other equally independent entities such as religion, government, and society. The State claims a special sphere and seeks to evade transgression by the Church; the Church in turn, tries to preserve its own identity, and calls on men to mark well its sphere and to regard

This discussion is obviously summarized.

it truly. Art, likewise, long accepted as the handmaid of one and the other, especially in days when men's agreement in essentials kept it uncontroversial, now urges its right of eminent domain, and pleads for protection from the forces that would make it a transgressor or subject to transgression. From one point of view, the art for art's sake movement is a manifestation of the larger movement of pluralism.

Our difficulties increase when we attempt to demarcate the boundaries of "Art" in the new conception. To practically all of these men they are determined by the aim, the attainment of Beauty; this is what Baudelaire calls "l'Idée fixe" of the l'art pour l'art men.²⁷ "On reproche aux gens qui écrivent en bon style de négliger l'idée, le but moral, comme si. . . le but de l'Art n'était pas le Beau avant tout," wrote Flaubert to Mme. X.²⁸ No one with the slightest knowledge of Gautier, Pater, Wilde, Swinburne and Whistler can doubt their devotion to this end, and their belief in it as a distinguishing mark of art. But there were still others who believed in Beauty as the end of art, and among these may be numbered some of the chief antagonists of the doctrine, notably Ruskin. The difference lies not in phrases but in their interpretation. Not even Truth is more nearly this to me and that to thee than is Beauty, its frequent correlative.

There is, however an essential distinction between these two conceptions of Beauty: the art for art's sake men invariably found it in the work itself: their antagonists found it usually in the effect produced. Ruskin called a work of art beautiful when there was nothing in it to prevent the attainment of the end it had in view, whether that be a comfortable place to sit, or the uplifting of the spirit. Art to him was distinctly the nice adjustment of means to an external end. To Flaubert, possibly the finest representative of the art for art's sake movement, Beauty was the perfection of the expression of an imaginative conception without regard to even so much as the effect his work would have on others.

28 Sept. 18, 1846.

³¹ Oeuvres, Calmann Levy, Paris, v. III, 163 ff.

Indeed, all the notable and sincere professors of this doctrine are unanimous here: that art for art's sake means something that is nearly, if not quite, identical with form for form's sake. Again they discard the popular definition. To the majority of men, form is a separable thing: actually so, according to the unthinking; theoretically so, according to many cultivated students and teachers of literature and art. To men of Pater's and Flaubert's type it can be distinguished neither in fact nor in thought.

". . . Je soutiendrai," wrote Flaubert to Mme. X, "que ce sont là deux mots vides de sens. Il n'y a pas de belles pensées sans belles formes et réciproquement. . . l'idée n'existe qu'en vertu de sa forme." 29

One cannot remove the color or the fragrance or the satinlike surface of the rose without destroying the flower itself: one cannot distinguish even in thought a human being from that body through which he manifests his spirit; likewise one cannot detach the tone, the language, the substance and the spirit of an artistic work without denaturing it. Soul and body, inseparable and interdependent; perfection in one the index of perfection in the other: these are the characteristics of that true art whose distinguishing mark is Form.

Inseparable as form is in that in which it is present, it is still not to be found everywhere, according to these men. The incoherent, the chaotic, the imitative, the imperfect, exist in life and in so-called art: in human life particularly, where nothing stands by itself, where interdependence rather than independence, creates a race of spiritually and physically halt, lame and blind; in so-called art, because the fashioner is so limited in imaginative grasp or in power of execution, or is so distracted by external aims, that he cannot see to the ultimate or possible perfection of a thing. Hence "form" as the distinguishing mark of art has a secondary meaning: it is not only the outward manifestation of an inward idea, but it is also necessarily the perfect realization in sensible form of that idea or conception. To Wilde and Whistler, particularly, the true artist is the only one who gives us Form

³⁰ Sept. 18, 1846.

in this sense; for life is "terribly deficient in form," 30 and we should get it nowhere if there did not exist a profession whose sole raison d'être was its realization.

We should be greatly mistaken, however, if we believed these art for art's sake men to have been necessarily idealists, or even, if so, to have adhered to a belief in an attainable unity of the ideal. No great follower of this doctrine, so far as I know, stood, as did his predecessors in the Renaissance and earlier, for the theories that the artist is the one who perceives Truth in its singleness, and that the Ideal corresponds to the perfect concept. The art for art's sake men are not to be confused either with these, or with those aestheticians who would make the Beauty they worship a cold and rigid perfection. To them, Beauty and the forms in which it manifests itself are not to be realized rationally, but only imaginatively and, therefore, individually. Diversity of perception is not only possible, it is essential to art. Here there is practically universal agreement among the art for art's sake men.

It is interesting to notice how widely individual preferences varied, yet how indifferent the school, as a whole, was to this variety of matter and of interests. There were few to decry the classic or the romantic point of view, the idealistic or realistic, the aristocratic or the democratic. One cannot survey art for art's sake criticism in the second half of the nineteenth century and not find revealed this astonishing situation: many types of mind and quite opposite interests came together not only without a jar, but even into sympathy. Within the school, there seems to have been little readiness to mistrust another's gifts or performance provided only he gave himself up to the task of finding the most nicely adequate expression of that which his imagination grasped as a whole. "Beauty," wrote Pater, "is in the long run only fineness of truth, or what we call expression, the finer accommodation of speech to that vision within."81

It was just here that these men pushed their theories to an extreme and engendered confusion in the minds of the simple.

Wilde, Intentions, London, 1905, p. 129.

Essays on Style, Macmillan & Co., 1898, p. 6.

Their emphasis upon the perfect manifestation of the idea seemed to many the actual ignoring of ideas or content in art. In fact, occasionally the best of them heightened the antagonism by forcing the issue. Even Flaubert wrote, "Moi, j'admire autant le clinquant que l'or."32 In another letter he dispels our doubt,33 but, nevertheless, he has indicated the tendency, and fostered a suspicion that will not easily be downed. There can be no question that to these men, he is not an artist who is inarticulate in whole or in part. Beauty is perfection of expression; ugliness is imperfection. Subject-matter, point of view, the poets' school, his nationality, his religion, his ethical system, all fade into insignificance by the side of expressiveness. In fact, such questions were summarily brushed away as beside the point. "Art is the most intense mode of Individualism that the world has known," wrote Form, they said consistently, was everything: "Ce que j'aime par-dessus tout, c'est la forme, pourvu qu'elle soit belle et rien au delà."35 cried Flaubert: love art for art's sake. wrote Swinburne and Wilde³⁶ in almost the same words, and all shall be added unto you. They fought tooth and nail the common assumptions that art was necessarily to idealize or criticize life, or merely to present it. Hence there were realists and idealists. moralists and anti-moralists, hedonists and anti-hedonists outside the school of l'art pour l'art as well as inside. The artist is to be known only by his product, a work of art; and his essential characteristics are an infinite capacity for taking pains, and a highly developed and extremely scrupulous artistic conscience.

The particular school which we are discussing helped to further the movement begun in the eighteenth century to give the artist or genius autonomy in his immediate sphere; but their particular contribution was their emphasis upon the prime need of artistic conscience. Lanson admirably names this element "the categorical imperative of the artistic conscience." Only by ignoring de-

³³ Aug. 7, 1846.

³⁸ Sept. 18, 1846.

Wilde, The Soul of Man, p. 17.
Aug. 7, 1846.

Swinburne, Essays and Studies, pp. 41-2; Wilde, The English Renaissance, pp. 12-13.

mands from without, whether they emanate from popular or learned sources, and by refusing to imitate even the beautiful in art or in nature, could the artist discover through himself the universally fine and perfect.

It is almost impossible to find unanimity regarding the nature of the effect of a work of art. That the school of l'art pour l'art had for its first premise the principle that art is to be known through itself and not in its effects, must help us somewhat. Nearly every thinking member of this group discarded the distinctive Romantic notion that the aim of art is to stir the emotions pleasurably or to arouse the passions, as summarily as he did the purely didactic function.³⁷ Most of them however, were willing to admit that true art through its nature, though not through intent, arouses pleasure. Since this pleasure is not far from pain, in the usual conception, it is readily distinguished from the facile emotions of gratification, excitement, moral enthusiasm, pity and terror, and from mere intellectual satisfaction. Baudelaire has given us one of the most characteristic of their expositions of artistic pleasure. He calls it "enthousiasme, un enlèvement de l'âme; enthousiasme, tout à fait indépendant de la passion, qui est l'ivresse du coeur, et de la vérité, qui est la pâture de la raison. Car la passion est chose naturelle, trop naturelle même, pour ne pas introduire un ton blessant, discordant, dans le domaine de la Beauté pure: trop familière et trop violente pour ne pas scandaliser les purs Désirs, les gracieuses Mélancolies et les noble Désespoirs qui habitent les régions surnaturelles de la Poésie.38

If we accept—as I believe we must—Baudelaire's contention that the pleasure of art is not "naturelle," that is involuntary and spontaneous and dependent on association, we must do so intelligently and not run to the other extremes of describing this pleas-

[&]quot;Since writing this, I have discovered an interesting confirmation and development of this point in Benedetto Croce's Ariosto, Shakespeare and Corneille (tr. by Douglas Ainslie, Holt, 1920), pp. 12-13:

[&]quot;The theory of art for art, when taken as a theory of merely fanciful pleasure or of indifferent objective reproduction of things, should be firmly rejected, because it is at variance with and contradicts the nature of art and of the universal spirit."

^{**} Oeuvres, III, pp. 167-8, quoted here by Baudelaire from another of his writings.

ure as mere conscious satisfaction in the artist's perfection of accomplishment, or as delight induced simply for its own sake. Convinced as the art for art's sake men were of the need of labor in execution, still they never, at their best, claimed that as an end in itself. We must never forget that the product was the thing, that indistinguishable union of form and matter, where grace and harmony and nobility are necessarily incarnate. The joy in beauty is the joy in contemplation of the perfect in itself or in its suggestion; its characteristics are "la méditation profonde," "la rêverie intense et presque doloureuse," an all sufficiency of well-being in the immediate sense of the object contemplated, independently of any faith or hope that might be entertained, as to their ulterior tendency": "a new form of the 'contemplative life', founding its claims on the essential 'blessedness of vision'—the vision of perfect men and things." 40

In summary then, the theory of art for art's sake rests fundamentally on a conception of necessary and valid differences of personality and its expression. So far as art goes, it assumes that each person, provided he has the artist's gifts, is entitled to create for himself and by himself for the mere pleasure of creation; it assumes also that each of these works of art must be independent and self-subsistent. For the preserving and guarding of his imaginative conceptions or visions, and for the bringing of them into being, he alone is responsible. Not only must he reject assistance, but he must devote himself to the task, neither slighting it nor scanting the performance. The form that gives his conception existence is his sole aim, the object of his labor, the goal of his endeavors. Once the end is achieved, his work of art must take its place among the things of Beauty, giving its particular joy to those fitted to appreciate it.

IV

Several movements and reforms active at one and the same time contributed to the genesis of a new outlook on literature and the other fine arts during the eighteenth century. It has been

^{*} Flaubert, Corr., June, 1844, à Louis de Cormenin.

Pater, Marius the Epicurean, p. 112, Macmillan & Co., 1897.

the custom of historians of Romanticism to throw the emphasis upon the "return to nature" and the revival of medievalism. and upon the justification of the imagination and emotions as valid artistic stimuli, and thereby, to ignore equally, if not more, significant forces which determined not merely the immediate Romantic movement, but the course of the fine arts even up to the present. Some day we shall have a complete history of the era that will take these forces into account, and that will put the period beside the Renaissance in the universality and the variety of its interests and accomplishments. Such a work will make the milieu of the genesis of the theory of art for art's sake so vividly clear that the latter's relation to its cause will not only seem inevitable, but will also be distinctly illuminated thereby. It is almost a hopeless task to show the existence of a theory of this kind apart from the influences which determined it. Those. however, cannot be the concern of this study, for it is distinctly limited by its end, that of revealing the existence of a theory of l'art pour l'art in German and English criticism before 1830. But there are at least two influences which must be outlined if I am to succeed in properly orienting this exposition.

The passing of literary patrons and the rise and development of the publishing business tended to change, in literary circles at least (though also in artistic, as the experiences of Hogarth, Blake, Flaxman and others will show), the center of interest not only from the aristocracy who gave patronage, to the democracy who must buy the printed books in large numbers, but also from the atmosphere of the traditional and the conventional to one where traditions were yet to be gathered, and conventions were yet unformed. In England particularly, it had even a more immediate effect: the rise of great political parties there made it possible for struggling authors to maintain themselves by propaganda. Literature in all three countries, England, Germany and France was becoming more and more subservient to political and social influences. But even at this time, when literary men seemed to be dissipating their energies in polemical writings, there was a contrary influence at work among the finer spirits, which tended

to obscure differences and to make for unity in a larger whole than men had yet conceived. Within the national units, men divided and subdivided their political groups: in some cases, as in France, they engaged in bloody civil war; but within the new international unit, dreamed of by so many idealists there was to be accord not in act but in aim, the common pursuit of Truth and Beauty which knows neither national lines nor partisan boundaries. Racial antagonisms and attractions, as an actual fact, either retarded or accelerated this movement. There were many Francophobes in Germany, but there were probably more Anglophiles: Lessing deserved both titles, but Goethe, for instance, refused to group himself with the first, and offered no objection to the second appellation: in France there were Germanophiles before and after Mme. de Stael and Constant, and Anglophiles before Victor Hugo: England's susceptibility to German influences working through the activities of Crabb Robinson and Coleridge has already been touched upon. Although in what may be called lower minds, narrower political interests served to turn literature to propaganda, in other cases, and these almost invariably the most notable, international interests tended to obscure differences as matters of concern, and to awaken pleasure in new forms, new interests, new points of view. But beneath the attraction of variety there lay a profounder motive for sympathy, a belief in the common aims of all artists.

For a century, philosophy had been gradually losing its purely intellectualistic character, and admitting one at a time the claims of the senses, of the emotions, of the intuitive powers, of the imagination. Hitherto, most of these had been regarded as low or crude forms of the rational life: now one philosopher after another discovered the validity, and often, by the way, the superiority of each in man's spiritual constitution. It was but natural that finally a philosopher should come, who should attempt to effect a quasi-reconciliation. From one point of view this was Kant's work; by the time we reach him, we do not have to question the validity of sensation, of feeling, of the imagination, for each has its distinctive character and function. But for some time

before, every man of artistic sensibilities had felt that reason through its rigid categories, had stultified rather than awakened men. To them everything had been rationalized whether or not, is essence, it had originated in the reason, or, in the past, had obeyed its laws. Criticism and its subject-matter, art, had, in a large measure, been forced to submit to its control. Never, unless in the days of the Greek sophists, and of the Alexandrian and Roman rhetoricians, had the poet so much assistance: but never, perhaps, less freedom to express his whole nature. Such men, naturally, could predict only revolution, if reason were to be shown its true and subordinate function in the arts.

There were two possibilities in the way of this inevitable reaction: one that the rebellious artists should seek freedom from the restraints of objective form: the other that they or their friends should search for new principles that would make possible law in freedom, order in imagination. It is a tribute to the efficient presentation of the late eighteenth century ideals that very few sought the first outlet. Of course there were Sturm und Drang periods in national literatures as in individual poets' lives, but these were transient and nearly always ineffective; there have been some sporadic influences of artistic anarchy in the nineteenth century, but these also, have been few and momentary in influence.

The friends who came to the assistance of the artistic geniuses who were feeling the iron hand of intellectualism were the philosophers. Even if Kant, Fichte, Schelling, Hegel and Cousin had never touched aesthetics, still their thinking was bound in time to provoke a change in the intelligent man's attitude towards art. This is so, not only because it was based on a new psychology and on the recognition of the significance and the sphere of the different faculties, but also because it presented a new front to the old problems of the nature and conditions of knowledge and of man's place in a world where both necessity and freedom are essential principles. It will be necessary to show more in detail the influences of their thinking on artistic theory: here it is sufficient to indicate that the justification of freedom in artistic creation, and the maintenance of order in art have become primarily questions awaiting philosophic resolution.

IN GERMANY

T

THE NEW CONCEPTION OF A "WORK OF ART"

It seems reasonable to believe that the changes in the connotation of the many-colored word "art" came through the German Kunst. Not tied as its French and English equivalents are to Latin ancestry and to many traditional definitions, it more easily escaped the bounds of its original meaning, and acquired a rich philosophical content. As early as 1767 we see signs of the approaching change of connotation in the work of Lessing. the Laokoon, he had used it with few exceptions as the name of the art of painting or of sculpture and in contradistinction to poetry (Poesie); but in the later Hamburgische Dramaturgie, he gave it a more general significance. "Der wahre Kunstrichter"41 is not the student of painting, but of all forms which we now call the fine arts. He distinguished Natur and Kunst, and in the presentation of "einige Gedanken" approached some of the most interesting conclusions in the entire work. The question under discussion is the relative value of faithful imitation of nature and of beauty in art. At this time the lovers of the Gothic justified its blending of comic and tragic by the presence of confusion in actual life: the devotees of Greek art controverted this judgment and pointed out the superiority of the antique poetry and drama, because, through selection and maintenance of tone, a beauty higher than that of nature had been secured. Lessing would not go the whole way with either of the disputants, for though he admired actual nature, he believed full sensuous representation of it inartistic and untrue to human psychology and, therefore, unfaithful to life; and though he admitted the need of the selective principle in art, he believed that this selection is governed by something stronger than mere fancy, or a desire to "improve nature." It is impossible for any one of us, according to his exposition, to fix our attention on the endless variety of life; even within our own sense experience, we must abstract, or be utterly dis-

⁴¹ V. 6, p. 92, Gossche.

⁴ V. 6, pp. 322-3.

tracted. When a certain event touches us personally and beautifully, we must, consciously or unconsciously, evade impressions from other happenings that will change or mar the character of the effect. Necessary as this is in life if we are to seize its meaning or beauty, it is more necessary in art.

"In der Natur ist Alles mit Allem verbunden: Alles durchkreuzt sich, alles wechselt mit Allem, Alles verändert sich Eines in das Andere. Aber nach dieser unendlichen Mannichfaltigkeit ist sie nur ein Schauspiel für einen unendlichen Geist. Um endliche Geister an dem Genusse desselben Antheil nehmen zu lassen, mussten diese das Vermögen erhalten, ihr Schranken zu geben, die sie nicht hat, das Vermögen, abzusondern und ihre Aufmerksamkeit nach Gutdünken lenken zu können.

"Diese Vermögen üben wir in allen Augenblicken des Lebens: ohne dasselbe würde es für uns gar kein Leben geben: wir würden vor allzu verschiedenen Empfindungen nichts empfinden: wir würden ein beständiger Raub des gegenwärtigen Eindruckes sein: wir würden träumen, ohne zu wissen, was wir träumten.

"Die Bestimmung der Kunst ist, uns in dem Reiche des Schönen dieser Absonderung zu überheben, uns die Fixirung unserer Aufmerksamkeit zu erleichtern. Alles, was wir in der Natur von einem Gegenstände, oder einer Verbindung verschiedener Gegenstände, es sei der Zeit oder dem Raume nach, in unsern Gedanken absondern oder absondern zu können wünschen, sondert sie wirklich ab und gewährt uns diesen Gegenstand oder diese Verbindung verschiedener Gegenstände so lauter und bündig, als es nur immer die Empfindung, die sie erregen sollen, verstattet." ⁴⁸

It is impossible, however, always to maintain one tone in life or in art: tears and smiles are prompted by the same events in life; tragedy and comedy actually come coincidentally. Under such circumstances, "Die Kunst weiss aus dieser Unmöglichkeit selbst Vortheil zu ziehen."44

Lessing made it very clear that his remarks on this subject were tentative. His mind was putting forth tentacles to grasp a

⁴² V. 6. pp. 322-3.

⁴⁴ Ibid., p. 323.

set of new ideas but failed in part because it did not realize how far-reaching were their possibilities. For this reason they can only be briefly mentioned here. First and most significant of his suggestions is of a work of art, not representing life, nor necessarily idealizing it, but deliberately abstracted from it; finding its raison d'être in Beauty, and its distinctive place "in dem Reiche des Schönen." Also, this work of art is necessarily limited by the nature of the artist and the inevitable restrictions of his vision; yet it is necessarily a whole, complete within its limitations. Here is to be found one of the first suggestions of a principle which thoroughly affected art in the nineteenth century: the one crystallized in the well-known formula that "Art is a bit of nature seen through a temperament." In Lessing's faint realizations of the peculiar essence of art, of a work of art as a limited but complete whole, as a finite vision of infinity, and of art as the expression of personality, we have evidences of profound changes coming in the meaning of Kunst and of Kunstwerk: changes that, as we shall see later, affected the English and French equivalents.

It was one of Kant's great achievements that he saw through much vague or absurdly definite thinking about Kunst and contributed a fresh concept of a work of art to aesthetic theory. Nevertheless, it is evident to any student of the Kritik der Urtheilskraft, his principal aesthetic work, that primarily he is interested in the effects of art, and in the relation of pleasure and pain to knowledge, rather than in art as opus, a work in itself. Were he true to his original purpose, he would have ignored detailed consideration of the character of a Kunstwerk, and we should have been compelled to infer his conceptions. Fortunately, he overstepped the boundaries, yet, unfortunately, he did so at the expense of consistency and often of clearness. It is impossible, therefore, to be sure that his meaning is understood or rightly interpreted. Since my purpose is not criticism of these theories, nor even their reconciliation, but merely the exposition of those that created an interest in art for its own sake, the question of consistency per se is not always pressing. So far, how-

ever, as it affects the understanding of Kant's principles, it occasionally forces us into tentativeness where certainty is desirable. There can be little doubt that Kant placed art in a sphere of its own midway between that of the Understanding, the faculty of concepts, and that of the Reason, the capacity for ideas. Were there no bond between that which men know empirically and that which they apprehend through the reason, there would be a complete break between what they understand and what they desire in the way of totality and completeness. The majority of men, bound down by life, would never have any incitement to freedom, nor devotion to ideas. What art is, how it comes into being, what effects it has, are immediately important questions; but before we can answer them we must fix this fundamental conception of Kant's in mind: that art has its own world, and that it is neither the slave of the understanding, the faculty that orders and defines and recognizes experience, nor the companion and equal of the products of reason, the faculty that searches infinity and scorns all that is empirical. In spite of this, art, because it is representative, must make use of the materials of perception, which are to ordinary men seeking knowledge the materials of the understanding alone—the facts which determine the concepts. But it does not make use of them as the understanding demands. On the other hand, because art is representative, it seems to cut itself off from reason which is devoted to the theoretical; yet, because it is undetermined by the understanding, it is possible that it may have some connection with the higher rational power.

Before Kant took up the consideration of the character or of the origin of art, he made clear its effects. This order is essential to his reasoning, and, therefore, to ours. But since I shall devote some time later on to a consideration of the nature of art's effect, I can give here only a brief summary of the pertinent principles. It is only through the faculty of pleasure or pain that we can recognize fine art. But pleasure—the actual response where Beauty is apprehended—is not to be confused with the gratification of personal interests. If our satisfaction in a por-

trait lies in the fact that it keeps alive for us the thought of a dead friend, it is not artistic, but purely personal pleasure which we feel; if it lies in the fact that this portrait fulfills all the requirements of its school of painting, it is still not true artistic delight that it gives us, because our pleasure is based on the recognition of the obedience of this particular portrait to a concept of a technically perfect one. When self-interest does not color our pleasure, when obedience to conceptual requirements is not the primary ground of gratification: or, in other words, when pleasure is free from immediate interest and from logical compulsion, it is pure, undetermined by ends, and grateful in itself.

Positively considered, the distinguishing mark of this pleasure is not emotion, but reflection. Kant is very far from clear as to whether the feeling precedes or succeeds the contemplation which is imperative when Beauty is found in a work of art, but this is a matter of more concern to the psychologist than to the student of art for art's sake. His emphasis is, fortunately, not a matter of doubt. It is possible, through a study of passages, to discover the particular character of this artistic pleasure.

"Man will nur wissen, ob die blosse Vorstellung des Gegenstandes in mir mit Wohlgefallen begleitet sei, so gleichgültig ich auch immer in Ansehung der Existenz des Gegenstandes dieser Vorstellung sein mag. Man sieht leicht, das es auf das, was ich aus dieser Vorstellung in mir selbst mache, nicht auf das, worin ich von der Existenz des Gegenstandes abhänge, ankomme, um zu sagen, er sei schön, und zu beweisen, ich habe Geschmack," 45

From this it is apparent that the person who has taste—that is, the power to apprehend fine art through its pleasurable reactions—has no interest in the thing which is represented, but only in the *representation*. One may be indifferent or inimical to a man or place in real life, yet find the artistic representation a cause of profound joy, and a stimulus to contemplation. The relation to real life never concerns him; neither does he ask how far this representation is true to type. He does not

^{*}Kr. d. Ur., §2, Berlin, 1908.

look backward to causes or influence, but forward as the work of art, in his reflection upon it, leads him: "What I make out of this representation in myself" is the keynote of artistic pleasure, which is essentially subjective and to be discovered only by the individual who is free from direction or compulsion of any sort or character. This freedom is not that of listlessness, however, but that of play, activity that is delightful in itself and not because of any determined end. The analogy with child's play must break down here, for Kant has reference not to the free play of physical powers, but of the mental. Discursive reasoning, generalization, comparison, contrast, a study of causation, involve definite processes that are determined both by matter and by method, as well as by end. Aesthetic contemplation differs from these not only in its freedom from determining influences and in its unawareness of end, but in the felt harmony of the faculties in free play.

r According to Kant, the two powers that are in agreement in artistic cognition, are usually separate and adverse: the Imagination and the Understanding, the power that "unites the manifold of intuition into one," and the conceptual power.' A work of art is formed in accordance with no concept; it is necessarily unique; yet because the interest is centered on the form, the representation, and because pleasure is awakened through contemplation, a work of fine art, appeals at once to the Imagination and to the Understanding and through the individual suggests the universal. The relationship is purely aesthetical and not logical. The concept so far as there can be said to be one is suggested not determined: if we attempt to describe the apprehensions of the Understanding working in harmony with the Imagination, we shall find that no words can make them clear. They are richer in content than any logical concept; they are also undetermined and indeterminable. Actually, the liberated Imagination and Understanding now working in harmony, rise "aesthetically to Ideas." This is especially true of poetry.

"Sie [die Dichtkunst] erweitert das Gemüth dadurch, dass sie die Einbildungskraft in Freiheit setzt und innerhalb den Schranken eines gegebenen Begriffs, unter der unbegränzten Mannigfaltigkeit möglicher damit zusammenstimmender Formen, diejenige darbietet, welche die Darstellung desselben mit einer Gedankenfülle verknüpft, der kein Sprachausdruck völlig adäquat ist, und sich also ästhetisch zu Ideen erhebt."⁴⁶

If we change our point of view—a dangerous liberty—and look at Kant's conception of a work of fine art from the angle of its producer, we shall ultimately reach the same end. He does, it is true, help us somewhat, though he constantly confuses us by using Kunst sometimes as genus, and sometimes as species, In general Art is "production through freedom, i.e., through a will that places Reason at the basis of its actions." ("Von Rechtswegen sollte man nur die Hervorbringung durch Freiheit d.i. durch eine Willkür, die ihren Handlungen Vernunft zum Grunde legt, Kunst nennen.")⁴⁷ The honey-comb is not a work of art, because its producing power is instinctive and irrational. There is not the freedom which is a necessary factor when the reason acting upon the will produces Art.

On the other hand, knowledge is not the essential element in artistic production. One may have knowledge and yet not the power to create a work of art: a pair of shoes, as Kant tells us, is not to be made by the one who can describe the process most accurately, but by him who has skill (Geschicklichkeit). When the shoe-maker or the goldsmith, the poet or the painter, regards his work as pleasure in itself and as play, then he is producing a work of art, because he is guided not by the determined end, nor urged on by mercenary motives, but spurred on by the opportunity to work in freedom. But nevertheless, in all these forms of art, he is not free from restraint. Freedom and necessity go hand in hand, if the achievement is to be notable. For in all art, there is something essential and necessary and this is the "mechanism, without which the spirit, which must be free in Art and which alone inspires the work, would have no body, and would evaporate altogether."

^{*} Kr. d. Ur., §53.

⁴¹ Kr. d. Ur., §43, (1).

Rationality, freedom, skill, play, constraint: these are all factors in the production of a work of art, generally considered. All of these are therefore essential to a work of fine art (schöne Kunst); but are not sufficient in themselves. What is it that distinguishes a beautifully wrought bracelet from a great poem, a work of art from a work of fine art? It is what Kant calls "purposiveness without purpose" (Zweckmässigkeit ohne Zweck.) The bracelet is made for a definite end, the adornment of an arm: it must be adapted to this use, and it must conform to the requirements of its type. If it has perfection—in Kant's limited use of this word—it is because it is a satisfactory bracelet, not because it is the product of a man who worked in pleasure only to express himself. Its purposiveness is objectively realized; therefore he who runs may see its clear purpose.

On the other hand, a great poem that is a work of fine art carries with it obviously no adaptation to a defined end. It is as free to all appearances as a flower or a mountain; yet like both of these, it can arouse in the contemplative spirit what Goethe later called "reflective connections." The meanest flower that blows could bring to Wordsworth thoughts that lie too deep for tears: that is, he could subjectively realize a purposiveness to which could be attached no clear objective purpose.

Though this, I believe, is the essence of Kant's exposition of the distinguishing mark of fine art, it does not exhaust the rich connotations of the term, Zweckmässigkeit ohne Zweck. Only one of these is immediately important. The artist who works in order to attain a certain end must subdue his matter, must eliminate all that is foreign to his purpose. The unity which he attains, though not necessarily simple, is far from complicated.



^{*}Kr. d. Ur., §43, (3).

As logical concepts tend to exclude everything but the general likenesses and to ignore differences and signs of individuality, and as definite ends tend to the standardization of production, simplicity and monotony of form as apparent in crystallization of ideas and in imitation in art grow dangerously probable. this condition which, Kant believes, negatives all possibility of fine art. That, it is true, must have unity, but not singleness, for its characteristic quality is the unity of the manifold. An analogy may help us. The type of education which we call vocational is open to criticism not only because its clearly defined purpose limits or hinders the development of certain tendencies and talents in a child's nature, but also because it actually destroys the integrity, which is the higher and richer unity of his personality. By it he is fitted to function in one way, but not in any way that life or his own nature may demand of him. Were it possible to educate him to that point where his personality represents the highest development of all his innate possibilities, we should find him less likely to show particular efficiency in any one direction, but more certain to adjust himself to varying conditions. Actually, by maintaining not only the integrity of his nature, but also its very human variety and by not forcing his energies into any one outlet, his masters have created a personality that later theorists, beginning with Goethe, called a work of art. And its most conspicuous qualities are these: an equilibrium of various forces, which is found in its perfection in the healthy living organism where every detail in its place is essential to the whole, and where the more complicated the structure, the more numerous its possibilities; and that internally unlimited potential energy which needs no kinetic transformation to bring realization of its significance to the observer. We do not need to extend the scope of a work of art beyond Kant's teaching to see through this analogy that purposiveness without purpose is possible only when there is the unity in variety that is comparable only to that found in animate nature.

From whatever angle we look at Kant's theory of a work of fine art, we come inevitably to the same conclusion, that it

exists in itself and not for any other reason. This does not prevent a poem or a painting, any more than the ocean or a great man or a mountain peak, from being a stimulus to moral desires or to intellectual activity. What is accomplished by a work of art is one thing; what the artist intends to accomplish, another. Criticism cannot gauge the former: it must, however, show the futility of the latter. For a work of fine art, according to Kant, is necessarily independent, self-subsistent, and committed to no cause; it seeks no admiration, it bespeaks no authority for itself, it awakens taste not because of what it accomplishes, but because of what it is.

It is in the work of Schiller that we come to the conclusion that it is form (Form) that is the essential element in a work of art. Kant found it impossible to maintain consistency in his discussions of this moot question; Goethe wavered often between "innere Gehalbe" (content) and "Form." In fact, it was only after he had visited Italy and after he had come into intimate contact with Schiller⁴⁹ that he came to conclusions that are nearly identical at least in phrasing.⁵⁰

It is in Schiller's letters on aesthetic education⁵¹ that we find probably for the first time in this later age, a conception of form that is consistent and distinctive and unmixed with popular elements. He speaks in no uncertain tone: form, to him, is not a constituent element of art; it is art. When the substance or the material of the worker obtrudes itself upon the attention of the reader or the spectator, there is no art; only when this matter has been destroyed, that is, overcome by the form and rendered utterly subservient to it, is the product a Kunstwerk.

"In einem wahrhaft schönen Kunstwerk soll der Inhalt nichts, die Form aber alles thun; . . . Darin also besteht das eigentliche Kunstgeheimniss des Meisters, dass er den Stoff durch die Form vertilgt; und je imposanter, anmassender, verführerischer der Stoff an sich selbst ist, je eigenmächtiger derselbe mit seiner Wirkung sich vordrängt, oder je mehr der Betrachter geneigt

⁴ 1794.

[🏻] Einl. in die Propyläean, passim.

⁶¹ Über die ästhetische Erziehung des Menschen.

ist, sich unmittelbar mit dem Stoff einzulassen, desto triumphierender ist die Kunst, welche jenen zurückzwingt und über diesen die Herrschaft behauptet."⁵²

Surely no later art for art's sake man went further than this in justifying the precedence of form over matter! There is something in these words strangely akin both in spirit and in phrasing to the much later remarks of Flaubert, who may be likened to Schiller in more than this one way, obvious though the differences may be. At the same time, Schiller is to be distinguished from all those who came after him in the praise of form, not by the general character of his beliefs, but by the union in him of the philosophic and poetic points of view. He was a professed disciple of Kant, but he had what the older man lacked, aesthetic experience and an imaginatively spurred reason. Through his intimacy with many forms of art and his knowledge of the history of the arts, he knew humanly realized perfection of form, and equally well, the enervating character of its influence in many periods; but through his capacity for ideas, aided by his aesthetic experience, he could in theory attain to a conception of a frequently (or usually) unrealized perfection of form, which he called "living form" (lebende Gestalt)58 or "beauty" (Schönheit.) It is this idealized form only which Schiller marked with high praise in the Letters, and for which he strove in his poetry and his dramas, and which, often partly, but more often vaguely, understood, stimulated many a later art for art's sake man to production.

What is this "living form?" It is only possible, according to Schiller, where form is life and life is form, where neither is separable or even distinguishable. A statue may have this living form, and a man may not: a tale may have it and an actual course of events may not.⁵⁴ To understand this subtle conception, we must know the foundation of Schiller's theory.

Life, whether we regard it in individual consciousness, in the state, or in humanity as a whole, is constantly swayed by con-

⁵³ Brief XXII.

Brief XV.

Brief XV.

trary and divergent forces which disturb its integrity or destroy its completeness. Men seek freedom from necessity, only to find through culture, the imposition of more shackles, those of custom: the rational man yearns for moral unity, in himself and in the social units, but often finds, that in conquering the urge of natural instincts, and in rejecting savagery, he or they have found "barbarianism" (that is, being what Schiller calls a Barbar): a state where principles crush feeling, and where detachment and cynicism make active relationship to the life of nature impossible, because in searching for ideal truth they are spending their energies on the pure forms at the expense of content or actuality. It is clear that though freedom be the great goal of humanity, it must be harmonized with the necessity which cannot be escaped without destroying life's integrity: that, though nature must be deprived of its autocracy in the moral world, it must still be considered in its proper sphere: that, though the attempt to discover the intelligible world and its forms or patterns be the function of the rational man, still, since he is of the "mundum sensibilis," and must perforce be in it, he must not discountenance the use of his senses, but through his reason give form to that matter.55 There are according to Schiller, "two fundamental laws of sensuous-rational nature":

"Das erste dringt auf absolute Realität: er soll alles zur Welt machen, was bloss Form ist, und alle seine Anlagen zur Erscheinung bringen: das zweite dringt auf absolute Formalität: er soll alles in sich vertilgen, was bloss Welt ist, und Uebereinstimmung in alle seine Veränderungen bringen: mit andern Worten, er soll alles Innere veräussern und alles Äussere formen." 56

The object of all human existence, it must be clear, is unity: a unity that is not the result of paucity of content, or of singleness in the character of its elements, but rather the outcome of a formal integration of abundance and variety. Of the world about us, abundance and variety are the most obvious characteristics. The senses regard this world, not in its potential unity,

Briefe I-XIV.

Brief XI.

but in its chaos and confusion; the understanding does order nature and gives it the semblance of unity in its variety, but in so doing, it destroys it for the intellect as living and changing, and substitutes its cold concepts for the pulsing reality. In gaining unity, totality is lost: the parts are mutilated in order that a fictitious whole may be realized. Clearness of knowledge as an end destroys feeling and intuition. On the other hand, reason, because it desires emancipation from experience and because it seeks the perfection of form which is to it the only reality, is equally ineffective in that it ignores the diverse and the manifest and concentrates attention on the One.

The dangers, Schiller argued, though seldom realized or escaped by the different kinds of men, must be avoidable. It was impossible for him to believe that the conscious search for perfection must necessarily result in imperfection; he founded his faith on the principle that "we must have the power to reform by a superior art this totality of our being, which art has destroyed."

"Es muss also falsch sein, das die Ausbildung der einzelnen Kräfte das Opfer ihrer Totalität nothwendig macht: oder wenn auch das Gesetz der Natur noch so sehr dahin strebte, so muss es bei uns stehen, diese Totalität in unsrer Natur, welche die Kunst zerstört hat, durch eine höhere Kunst wieder herzustellen."⁵⁷

The aim of the Aesthetic Letters is to show that this sacrifice of totality is not forever necessary; that the attainment of the perfection which man, nation and humanity seek may come through two agencies: the play instinct, and its expression in a work of art which is the manifestation of Beauty. Very briefly, and only for our immediate purposes, the "play instinct" may be defined as the impulse that reconciles the desire for rational freedom, the search for the pure forms, with that spirit in man which rejoices in sensation, and instinct, and gladly accepts the material world as essential to its well-being; from still another point of view, as the harmony of the ego—the persistent un-

Brief VI.

changeable element in personality—and of that which we of the twentieth century might call the "stream of consciousness," the awareness of time and space and of changing reality. If left to themselves, the reason or the Ego would be satisfied with form without substance: the material impulse, with natural instincts and a life of sensations, which are only substance without form. It is the play instinct "that gives form to matter and reality to form": (Der Spieltrieb also . . . wird . . . mithin Form in die Materie und Realität in die Form bringen.)⁵⁸ A work of art then is neither primarily ideal nor real (actual) in its constitution. It is both at once. Through matter the ideal is not realized but suggested, but it is no longer beyond the apprehension of men; through form matter is sublimated and spiritualized and it is no longer mere dross on the one hand, nor inert substance on the other. So, when it is said that a man may not have "living form" and a statue may, it is meant that the gross nature of the human being is not transformed nor transmuted by the ideal, that the unity of pure form has not given it spiritual integrity; and that in the other, the statue, the opposite has happened, since lifeless matter, through the transforming idea, has received the spirit and unity of the highest life.

It must be distinctly noticed that Kant and Schiller do not agree in their definitions of form. To the earlier philosopher it is the sensible representation of a conception, of the material which Genius gives: to Schiller (in the fine arts particularly) it is the spirit, the soul of the body which gives inert matter, unorganized and chaotic, its unity, its life and its distinctive character. Naturally therefore, any unsubdued matter, any elements unrelated to the spirit of the whole, must to Schiller, have represented the failure of form to destroy the matter, and to dominate the work. Many later art for art's sake men were undoubtedly disturbed by this difference: but through lack of penetration or of philosophical training were unable to see through the difficulty and grasp the solution.

Not only is it impossible, but it would also be fatal to stop here in the exposition of Schiller's conception of a work of art. If

[&]quot; Brief XIV.

44 SMITH COLLEGE STUDIES IN MODERN LANGUAGES

we did so, we might fall into the error of many of his disciples, that of believing that he gave through art existence to the ideal, or at least, the determination of it. Here Schiller is one with Kant. Art does not define the ideal: it does not even represent it. Neither does it present or represent the actual; truth to life is not its function. The imitation or representation of the ideal or of the real is not the distinguishing mark of art; that is what Schiller calls "aesthetical appearance" (der ästhetische Schein.)

Because a work of art is the product of the play instinct, its raison d'être cannot be the representation of truth either of the ideal or of the actual; nor, on the other hand, can it be, consciously or unconsciously, a deception. Those who justify art because of its substantial truth are as much in error as those who, like Plato, would banish it from the world of good things, because of its essential falsehood. Art is not conditioned either by observation and experience, or by understanding and concepts, or by reason and the intelligible forms. It is obedient only to the imagination, the play impulse, that makes not substance but appearance, not realities but—if you will—beautiful dreams. It is true, as has been shown, that this play instinct reconciles form and matter, but it does so at the expense of matter which form destroys, and at the expense of form from another point of view, because pure forms can never have sensible existence. Consequently, a work of art has validity neither in the Absolute, nor in the world of time. It exists through the imagination and for the imagination only. Schiller is very explicit on this point.

"Aber er besitzt dieses souveräne Recht schlechterdings auch nur in der Welt des Scheins, in dem wesenlosen Reich der Einbildungskraft, und nur, solanger sich im Theoretischen gewissenhaft enthält, Existenz davon auszusagen, und solanger im Praktischen darauf Versicht thut, Existenz dadurch zu ertheilen. Sie sehen hieraus, dass der Dichter auf gleiche Weise aus seinen Grenzen tritt, wenn er seinem Ideal Existenz beilegt, und wenn er eine bestimmte Existenz damit bezweckt. Denn Beides kann er nicht anders zu Stande bringen, als indem er entweder sein Dichterrecht überschreitet, durch das Ideal in das Gebiet der Erfahrung greift und durch die blosse Möglichkeit wirkliches Dasein zu bestimmen sich anmasst, oder, indem er sein Dichterrecht aufgibt, die Erfahrung in das Gebiet des Ideals greifen lässt und die Möglichkeit auf die Bedingungen der Wirklichkeit einschränkt.

"Nur, soweit er aufrichtig ist (sich von allem Anspruch auf Realität ausdrücklich lossagt,) und nur, soweit er selbstständig ist (allen Beistand der Realität entbehrt,) ist der Schein ästhetisch. Sobald er falsch ist und Realität heuchelt, und sobald er unrein und der Realität zu seiner Wirkung bedürftig ist, ist er nichts als ein niedriges Werkzeug zu materiellen Zwecken, und kann nichts für die Freiheit des Geistes beweisen." 59

Schiller, it will be seen, carried a Kunstwerk farther even than Kant into the world of separate entities. To him it was the noblest expression of man: it was not so to Kant. But his most distinguished contribution is the justification of form as the characteristic of art. That the general tenor of his reasoning, and not the details of his conception, was to be highly influential in the future, was only to be expected of a world not interested in metaphysical subtleties.

The many-sidedness of Goethe is to be realized very clearly by any one following the development of his conception of art and its end. He changed his point of view so frequently that it was but natural that he should vary his interpretation of Kunst, and his attitude towards its products. Early in his life he considered art as another manifestation of nature; later he came to believe in it as distinct from nature and superior to it, even though its starting point is necessarily actuality: in youth, he believed that expression is the aim of art; in maturity, he taught vigorously that Form is that which gives art distinction and validity.

Goethe's critical treatises, in contrast to those of his compatriots, Kant and Schiller, are highly intelligible. There is one clear reason for this. He was less concerned with the impressions produced by a work of art than with its objective character. Kant



Brief XXVI.

had taught that fine art is to be recognized through its awakening of taste, or delight in beauty: Schiller had viewed a Kunstwerk mainly from the angle of its creator, though partly from that of the lover of art: Goethe, on the other hand, examined the work in itself and asked how far it is a poetic whole, (der Begriff eines dichterischen Ganzen)⁶⁰ or a spiritual organism (etwas Geistig - Organisches.)⁶¹ Once he accepted this concept as the ideal of art, he never wavered in essentials, although he frequently changed the details of his theory.

It was through his awakening to the beauty of the Cathedral at Strasburg that Goethe received this new intuition of the organic nature of a work of art. In his autobiography, Dichtung und Wahrheit, 62 he tells us the story of that great moment; in Von Deutscher Baukunst 63 he sings a prose hymn to its designer. Like most cultivated men of the eighteenth century he had grown up in an aversion to the Gothic, and to what seemed its over elaboration, its lack of purity in conception and execution, its capriciousness, its gloomy character. It had been his misfortune, also, never, until he visited Strasburg, to have seen an excellent representative of this form of art. His state of mind is well summed up in Von Deutscher Baukunst: 64

"Als ich das erstemal nach dem Münster ging, hatte ich den Kopf voll allgemeiner Erkenntnis guten Geschmacks. Auf Hörensagen ehrt' ich die Harmonie der Massen, die Reinheit der Formen, war ein abgesagter Feind der verworrnen Willkürlichkeiten gotischer Verzierungen. Unter die Rubrik Gotisch, gleich dem Artikel eines Wörterbuchs, häufte ich alle synonymische Missverständnisse, die mir von Unbestimmten, Ungeordnetem, Unnatürlichem, Zusammengestoppeltem, Aufgeflicktem, Überladenem jemals durch den Kopf gezogen waren. Nicht gescheiter als ein Volk, das die ganze fremde Welt barbarisch nennt, hiess alles Gotisch, was nicht in mein System passte, von dem gedrech-

 $^{^{\}circ}$ D. u. W., Sämmtliche Werke, v. XXIII, p. 17, Cotta, Stuttgart und Berlin.

⁶¹ Einl. in die Prop., v. XXXIII, p. 108.

⁶⁰ D. u. W., v. XXIII, pp. 202-9.

⁴⁴ V. XXXIII, pp. 3-13.

⁴ V. XXXIII, p. 7.

selten bunten Puppen • und Bilderwerk an, womit unsre bürgerliche Edelleute ihre Häuser schmücken, bis zu den ernsten Resten der älteren deutschen Baukunst, über die ich, auf Anlass einiger abenteuerlichen Schnörkel, in den allgemeinen Gesang stimmte: 'Ganz von Zierat erdrückt!' und so graute mir's im Gehen vorm Anblick eines missgeformten krausdorftigen Ungeheuers."

The change was almost immediate: instead of the expected disgust came transports of admiration, a sense of a beauty that had hitherto been unrecognized by him.

"Mit welcher unerwarteten Empfindung überraschte mich der Anblick, als ich davor trat! Ein ganzer grosser Eindruck füllte meine Seele, den, weil er aus tausend harmonierenden Einzelnheiten bestand, ich wohl schmecken und geniessen, keineswegs aber erkennen und erklären konnte." 65

The prose hymn to von Steinbach is the fairly immediate result of this joy: but it has little to say in explanation of the phenomenon. Obviously he was forced to the conclusions that his old standards were inadequate, that there could be beauty without simplicity and purity, and that cultivation and taste, in the narrower sense, were not essential to the artist. Profusion and variety are detrimental to art only when they are not transformed into a living whole: when they are, the appeal of the Kunstwerk is more powerful because of the richness and grandeur of the conception. Almost equally patent to him was a new conception of art as the product of the individual impulse, of the characteristic. The old test, which even in spite of his radical tendencies he had not yet discarded—does it conform to accepted standards?—yielded to a new: is it the adequate and unified expression of an interesting, and significant personality, whether that be of an individual or of a race? The term—a characteristic and living whole—sums up his new conception.

"Diese charakteristische Kunst ist nun die einzige wahre. Wenn sie aus inniger, einiger, eigner, selbständiger Empfindung um sich wirkt, unbekümmert, ja unwissend alles Fremden, da mag sie aus rauher Wildheit oder aus gebildeter Empfindsamkeit geboren werden, sie ist ganz und lebendig. Da seht ihr bei Na-

[∞] V. XXXIII, pp. 7-8.

tionen und einzelnen Menschen dann unzählige Grade. Je mehr sich die Seele erhebt zu dem Gefühl der Verhältnisse, die allein schön und von Ewigkeit sind, deren Hauptakkorde man beweisen, deren Geheimnisse man nur fühlen kann, in denen sich allein das Leben des Gottgleichen Genius in seligen Melodien herumwälzt: je mehr diese Schönheit in das Wesen eines Geistes eindringt, dass sie mit ihm entstanden zu sein scheint, das ihm nichts genugtut als sie, dass er nichts aus sich wirkt als sie: desto glücklicher ist der Künstler, desto herrlicher ist er, desto tiefgebeugter stehen wir da und beten an den Gesalbten Gottes."66

Between this earlier treatment of his great aesthetic experience and his later discussion in Dichtung und Wahrheit there The conviction of Beauty which is a significant difference. came to him then still remained with him, but its explanation has changed in one or more important particulars. It was but to be expected that the youth who had been affected by Herder's conception of art as another manifestation of nature and by the Sturm und Drang forces of his age and of his own adolescence, should conceive of great art as unconscious expression and not as the product of labor and of pains. The naturalness which he and other advanced Germans of his day demanded was then to be gained through obedience to the control of one's genius rather than to the dictates of critics. Years of experience and of observation led him finally to believe that not only genius, but also artistry is essential to great work. But the artistry which he conceived of was not that which had been glorified by the critics, but a new kind which was determined by the needs of the imaginative conception. Goethe called this execution (die Ausführung) and its recognition was always to him, from this time on, the test of a work of art. The summit of art is reached, he tells us, in Dichtung und Wahrheit, only when execution is emphasized.67 It is necessary for us to discover what he meant by execution, but in order to gain a comprehensive view, we shall have to consider several of his mature critical writings. If we depended only on his Autobiography, we should not see how

⁶⁶ V. XXXIII, p. 11.

[&]quot; V. XXIII, p. 204.

interwoven with this theorizing is the consideration of the nature and scope of subject-matter ("Inhalt" or "innere Gehalbe") in art.

Such a study reveals the fact that he never attained consistency in regard to the proper content of a work of art. There were times when he thought the choice of subject a matter of indifference: the real artist must not be afraid of the vulgar, because his touch will ennoble; the real poet can invest even commonplace and unpoetical subjects with interest; but there were still more times when he felt that the choice of content determined the artistic character of the work, and that there could be no great Kunstwerk but only a trick of art when a trivial subject was beautifully treated. To

These latter, it is significant to notice, are the views of his considered works, such as Dichtung und Wahrheit, and Einleitung in die Propyläen, not of the earlier, or of those expressed in epigram, or in letters, or repeated to us through another. In spite of all this, subject-matter, however important, was not the distinguishing mark of art to Goethe. The artist may take his matter from nature, but he must never strive for the reality of nature; he may invent his material, if that be possible, but his Kunstwerk remains untouched when only that is before him; he may even take an old plot, an old theme, "gegebenen Stoff," and devote his talent and energy not to invention, but to the essential task. For there is only one thing required of all artists, no matter how significant or insignificant, how original or unoriginal, how truthful or fictitious his material may be, and that is execution, Ausführung.

"Das echte wahrhaft grosse Talent aber findet sein höchstes Glück in der Ausführung."⁷⁴

^{**}Werke, Weimar, 1897, Pt. I, v. 48. This passage contains a phrase that is practically a German equivalent of *l'art pour l'art: "Die Kunst an und für sich selbst* ist edel; desshalb fürchtet sich der Künstler nicht vor dem Gemeinen."

Gespräche, Linden, v. I, p. 29; p. 177.

⁷⁰ D. u. W., v. XXIII, p. 79. Einl. in die Prop., XXXIII, p. 113.

ⁿ Einl. in die Prop., v. XXXIII, pp. 107-8.

[&]quot; Gespr., v. I, p. 30.

¹ Ibid.

¹⁶ Gespr., v. I, p. 66.

Execution, to Goethe, is clearly not the dressing up of ideas through language or a method of presentation, any more than it is the result of obedience to an externally imposed pattern; it is many things but first of all, the fusing of the manifold into one. It would be a serious mistake to conceive of this as a mechanical operation, as a process similar in essential details to the assembling of the parts of a clock. For Goethe was thinking not of the unity of the manifold in the inorganic world, the lifeless unity of a machine, but of that living organic unity which is found only in animate nature. The artist should not imitate the creations of nature, but he must learn from her, at least to some extent, her method of procedure in the creation of her works.

"... Wir... beim Kunstgebrauche nur dann mit der Natur wetteifern können, wenn wir die Art, wie sie bei Bildung ihre Werke verfährt, ihr wenigstens einigermassen abgelernt haben."⁷⁵

The details of Goethe's analysis of the artistic process will be considered in another section of this discussion; at present, it is necessary for us to keep in mind only the principle that the artistic whole, which he demanded, should have the unity of life, of an organism, not that of the manufactured. For once the artist has his subject-matter, his one task is infusing life and spirit into his work.

"Da werden Fakta und Charaktere überliefert, und der Dichter hat nur die Belebung des Ganzen."⁷⁶

Integrity that is the result not of matter, but of form, of the life-giving spirit of the artist-genius, this is the product of Ausführung, and the keynote of a true work of art. But it presupposes law that comes, not from without, but from within the conception itself. As man can attain spiritual integrity, or can make his achievement of personality a "work of art" only by the harmonizing of the contradictions within in obedience to the highest demands of his nature, so the artist must work with his conception, not seeking to make it like that which is without,

⁷⁶ Gespr., v. I, p. 30.

¹⁵ Einl. in die Prop., v. XXXIII, p. 110.

1

preeminently nature, but true to itself and its inner requirements. Consequently a work of art, though it in effect, even if not in intention, resembles nature, is not nature but itself.

"Der echte, gesetzgebende Künstler strebt nach Kunstwahrheit, der gesetzlose, der einem blinden Trieb folgt, nach Naturwirklichkeit: durch jenen wird die Kunst zum höchsten Gipfel, durch diesen auf die niedrigste Stufe gebracht."

From all that has been said in regard to execution, it follows that its product is Form, and that form, that which the artist rather than nature contributes, is the essential and distinguishing characteristic of a work of art. To Goethe as to Schiller, it is primarily the vitalizing of matter: but beyond this they go separate ways. Schiller regarded Form as the vivifying of the dull and disordered actuality with the spirit if not the reality of the Ideal in the moments of play; Goethe conceived of it as the combined result of genius and artistry, of which the conception is only the first step and not necessarily the more important; but of which execution, the perfect and adequate expression of the conception in accordance with its own nature and in obedience to its inner law, is the determining factor. Once this end is achieved, and a work of art subsists for itself and in itself, its form is its principle of life and of beauty.

The influence of Goethe's ideas was tremendous. They, more than any other critical expressions of the time, turned the interests of men from Sturm und Drang to law in art. Kant and Schiller had emphasized freedom in art to such an extent that many who did not realize the full significance of their words had accepted these as justifying the anarchy that characterized that tribe of "unkempt geniuses" whom Lessing had so despised. It is true that this counsel of anarchy is not even implicit in the teachings of Kant and Schiller: Kant distinctly repudiated the supposition that he wrote his Kritik der Urtheilskraft for the teaching of would-be artists; and Schiller's aim was to indicate the value of aesthetic play in education. Only Goethe had the writers in embryo in mind, and only he dwelt at all upon the



[&]quot;Einl. in die Prop., v. XXXIII, p. 116.

artistic procedure and the essential nature of a work of art from a practical point of view. It is he who again turned men to interest in the execution, and to a belief that a work of art is only possible through it, and that from this point of view, Kunst is execution. In making clear this idea in a conversation with Eckermann on February 28, 1824, he used a phrase that may be called the German version of Vart pour Vart.

"Geringern Talenten genügt nicht die Kunst als solche (Art for its own sake); sie haben während der Ausführung immer nur den Gewinn vor Augen, den sie durch ein fertiges Werk zu erreichen hoffen. Bei so weltlichen Zwecken und Richtungen kann aber nichts Grosses zustande kommen." 78

Pride and joy in the form is the sign of a great artist: independence and the integrity of the spiritual organism the signs of a work of art. These qualities are attainable only when the artist has ignored all external influence and pressure, and has devoted himself to the perfecting of his conception in accordance only with its internal principle of life and of beauty.

When we proceed from Goethe to Schelling in the search for another conception of a work of art, we pass not only from the atmosphere of the practical to that of the theoretical, but also from a school of thinking where *Kunst* is regarded as a distinct manifestation of certain faculties of the human spirit working singly or in new combinations, to another where it is conceived of as the result simply of a different point of view, from which the Absolute is seen as a sort of inverted philosophy. For philosophy is the study of the universal as realized through the particular; art is the manifestation of the universal by means of the particular.

To Schelling, the universe is a work of art and God the artist. The only differences between it and what are usually called works of art are not in method, nor in the character of the result, but in its scope and in its purity of attainment. For both Art and Nature are the objective realizing of the ideal, the finite presentation of the infinite, the particular representation of the

⁷⁸ Gespr., v. I, p. 66.

universal, the copy of the Idea in the mind of God. To Goethe and to Schiller, nature subjectively realized meant chaos and confusion; to Schelling, it revealed, if objectively considered, the totality, the attainment of unity in variety and the evidence of internal design which were to him as to Goethe essential characteristics of a work of art. In fact, he only extended the scope of Goethe's conception to include the universe.

It was possible for Schelling to make this leap and not for Goethe, because of a very great difference in their first premises. Goethe was actually an agnostic in temperament, even if not in his attitude to all the problems which he considered: he seems to have believed that, through the work of great and many-sided men, we could gain intellectually and imaginatively (through art) that sense of totality which nature tended to destroy in us and which few intellects or imaginations were independently able to realize. On the other hand, Schelling's temperament was essentially gnostic, in hopes, if not in conscious realization: the unknown world offered no terrors to him; like others of his type he could deal bravely with the absolute and the infinite and could bring himself to believe that, in considering the abstract idea, he was dealing with das An e sich, the thing-in-itself.

It is not the purpose of this paper to criticize the theories presented by these men, but to explain them as briefly, and it is hoped, as clearly, as their subtlety will permit. But the very hardness of Schelling's categories and the shadowiness of his thought must be noted in a study of his conception of a work of art. Schelling, I believe, contributed an attitude of mind to the theorizing about art which helped even more than some of his ideas to prepare the way for a more general belief in the independent validity of art. For this reason, it is not out of place to call attention to his tendency to make the tangible intangible, and the intangible tangible, and to make a Platonic idea of art more real than the actuality.

It was the general tendency of the new philosophy, it must have been seen by this, to find in art the harmonizing of contraries. It lies between the world of sense and that of ideas,

and has qualities of both: it is the outcome of freedom and yet it is dependent on necessity: these are only a few instances of this tendency. Schelling carried the reconciliation of opposites to what has seemed to many persons an absurd limit. A work of art is not only what Kant and Schiller have made it: it is also that entity where Stoff and Form are inseparable, where manner and style are one, where the beautiful is sublime, and the sublime beautiful, where the sentimental and the naïve are only the results of a change in point of view, where the universal is the particular, and the particular the universal. How these are harmonized in a true work of art is not always clear; but Schelling calls this condition of reconciliation of opposites—Identity or Indifference. It is the custom of Schelling's critics to poke fun at this conception. Hegel calls it "the infinite night in which all cows are black." Difficult as it is to understand it intellectually, it may still be possible to realize it aesthetically. For it is a quality which he and others had found, preëminently in Greek art, and occasionally among the moderns. Goethe had once or twice caught it; Keats, later, was to realize it at two or three great moments.

Obviously it is easier to tell when—as in a poem, for instance—there is not this Indifference. Whenever the manner, or the mood, the technique, or the purpose, forces itself on the attention of the reader, there is not complete merging of the one element in the whole: whenever a false note is struck, whenever anything is obtrusive, where there is not the subordination of every detail to the whole, Indifference does not characterize the work. Perfect equilibrium of all the constituent elements is the desirable aesthetic quality: an equilibrium which forces no interest, which attracts no attention, which carries with it no apparent significance. There is only one kind of art which in fact attains this Indifference.

Schelling taught that in the course of the centuries, three types of so-called art had developed, three ways in which there was the objective realizing of the universal in the particular. These were what he calls (1) "Schematismus," for which there is

no exact English equivalent, where the particular is known through the general; (2) Allegory, where the general is realized from or through the particular; and (3) the Symbolic, which is the synthesis of the two, where the general neither signifies the particular nor the particular, the general, but where these two are one.

"Die Synthesis dieser beiden, wo weder das Allgemeine das Besondere, noch das Besondere das Allgemeine bedeutet, sondern wo beide absolut eins sind, ist das Symbolische."⁷⁹

Unfortunately he gives us no illustrations from literary history except for the last: the epics of Homer, particularly the Iliad, he makes the classic examples of the symbolic. may fill up the gaps,—not, however, without trepidation. these, he makes clear, are representations of the creative imagination (Einbildungskraft): none is a pure imitation of nature. Of Schematismus, we may instance any artistic representation of a type as such, notably Everyman, where the dramatist intends our seeing our particular selves in the representation of universal humanity. Of allegory, Pilgrim's Progress is representative, for Bunyan undoubtedly hoped that the universal human experience should be realized through the pilgrimage of the individualized Christian. Both of these clearly mean more than meets the ear or eye; Homer's epics, on the other hand, are susceptible to neither the allegorical nor the schematic interpretation. two former, there is division, and therefore not the identity which is essential to great art; in the last, the Homeric epics, there is the complete unity, which at once quiets and impresses and baffles the reader, for it suggests unlimited possibilities, yet offers, in its absolute indifference, no realization of them.

"Der Zauber der homerischen Dichtung und der ganzen Mythologie ruht allerdings mit darauf, dass sie die allegorische Bedeutung auch als Möglichkeit enthält—man kann auch wirklich durchweg alles allegorisiren.—Darauf beruht die Unendlichkeit des Sinns in der griechischen Mythologie. Aber das Allgemeine ist nur als Möglichkeit darin. Das An sich davon

[&]quot;Phil. der K., Werke, Stuttgart und Augsburg, 1859, v. V, p. 407.

ist weder allegorisch noch schematisch, sondern die absolute Indifferenz beider—das Symbolische."80

There is no escape from Schelling's conclusion that the highest art—or the only true art—is the symbolic, in his limited sense, since only that attains the heights of Indifference. In this art, there is no meaning intended, yet infinite meaning possible. Only the form is of interest, not the significance. Yet the latter haunts us and spurs us to search for it, but we never find it. Great art, according to Schelling, is necessarily suggestive: it releases the imagination; but, because it never gives satisfaction, it induces no satiety.

"Thou, silent form, dost tease us out of thought, As doth eternity."

To Schelling, form is a relative term. It is the medium by which this harmonizing of contradictories is made manifest. "Die Form ist nur der Leib, mit dem sie sich bekleidet, und in dem sie objektiv wird.⁸¹ But at the same time, it is practically indistinguishable from substance: "die Unterscheidung von Stoff und Form aber kann nur darauf beruhen, dass, was in dem Stoff als absolute Identität gesetzt ist, in der Form als relative gesetzt werde."⁸²

But these are only empirical distinctions: in the absolute, the universal and the particular are one; the content and the form are inseparable. Art, in our plane of existence, is the objective manifestation of this eternal unity, and therefore, requires a body for its soul, and a "Form" for its "Stoff." Because that form realizes neither the universal nor the particular, yet suggests each and both, it is from one point of view the nearest earthly approach to the highest reality, the thing-in-itself, and from another, that which is of interest because of itself and nothing more.

Schelling's test of the art lover, then, is not his ability to recognize single beauties ("einzelnen Schönheiten"), nor to feel

⁸⁰ Phil. d. K., v. V., pp. 409-10.

⁸¹ Phil. d. K., v. V, p. 505.

[™] Ibid.

the effects of art as comparable to those of nature. "Such a one," he declared, "has never truly experienced and known Art for its own sake" ("hat die Kunst als Kunst wahrhaft nie erfahren und erkannt.")⁸³ To appreciate art as art, he must regard it as one of the manifestations of the Absolute, of significance only when considered as a whole, and independent of everything save itself. It has equal validity with philosophy and with nature, and equal freedom; for its sphere is apart from these, and its orbit does not touch theirs.

It may be noticed that in this discussion, several names prominent in German criticism, have been ignored; most conspicuously perhaps, those of Hegel and Friedrich Schlegel. though a distinguished member of an allied group—the Romanticists-working for a freer art, is to be credited only with an indirect influence on the changing connotations of Kunstwerk. His theory of artistic Irony, it is true, profoundly affected men's conceptions of the creative mood, and in turn, its product, a work of art, but it deserves a place in the coming discussion of the new theories of the artist, rather than just here. As to Hegel, another significant figure in the movement for l'art pour l'art, there is little to be said here. At a later time it may be possible to show his not-inconsiderable influence in this movement; but since his contributions were largely summaries of, and logical deductions from, the reasoning of his predecessors, they need not concern us now.

However diverse may be the details of the new conceptions of a Kunstwerk, it must be obvious by this, that fundamentally there is only one view, and that now, philosophy and criticism have given to men an idea of art for which they can live and even die. Up to this, "art" as an essential element of efficient literary production—that is, Pope's connotation in "True ease in writing comes from art, not chance"—had incited study and dutiful efforts, but it had not aroused enthusiasm. An incentive to this devotion came only with the new philosophy and particularly with the new psychology. The ages-long tendency to regard the

⁸³ Phil. d. K., v. V, p. 359.

fine arts as rational in origin, whether they be the outcome of rapture or inspiration, or merely of attention to technique, vielded to a new conviction that true art, in all of its manifestations, is the product of a distinct faculty, different from, yet a peer of the others,—the Einbildungskraft, the creative imagination or the conceiving power. Though this faculty and its functions are variously described and many inconsistencies can be noted, it is clear that among the profounder intellects, it was sharply distinguished from the generalizing power which the preceding century had confounded with the artistic impulse, and from the capacity for picturizing the ideal which not only the Platonists but also even some Aristotelians in the Renaissance thought the distinguishing mark of a great artist. Truth to life and so-called "poetic truth" were both discarded as tests of the new art, and truth to the artistic conception, its unity, integrity and totality, substituted. As yet, pronounced emphasis was not placed on the necessary peculiarity of a work of art, but even when this was not suggested, it is clearly implicit.

It was as a result of this line of thinking, rather than as an a priori assumption, that the belief in the independence of art arose; that purpose or significance came to be considered not only foreign but averse to its essential nature, and that the critic lost his position as dictator in art. An aim, they taught, means rational control and imaginative subservience, for the Einbildungskraft thrives only when it is characterized by free activity, the mood and temper of play. As imagination dies in children when they are taught to work only for ends, so fine art disappears when the imagination finds its liberty restricted and its expression directed. Equally inimical are critical rules, for they imply a conceptual basis of art; the Einbildungskraft, if free, ignores genus and species, and creates only the individual.

Nevertheless, it should be equally clear that it was not all law nor even every kind of aim which these philosophers and artists anathematized, but only those which were imposed from without. With utter impartiality and catholicity they ruled out every conceivable external standard or aim as potential enemies

of the free expression of the imagination: pleasing and interesting the reader and obedience to critical concepts of a perfect Kunstwerk were as objectionable as service to causes or institutions, as the search for truth to life or to philosophy, as devotion to "art" as the eighteenth century had defined it. Unlike many of their successors in the nineteenth century they looked at the matter with philosophic breadth of vision rather than with the bias of temperamental dislikes. As their consciousness of the dangers from without developed, they emphasized more and more distinctly the one aim they did recognize, the one source of the law they proposed not to evade,—the need of consummate per-/ fection in the expression of the artist's conception,—obedience only to the vision within, omitting nothing that is essential, adding nothing that is foreign, so that it in its truth and its beauty might shine before men. It was inevitable, then, that the emphasis should ultimately be placed on that only through which can be realized the artist's vision, the form.

There are, as I have tried to show, two distinct definitions of form prevalent at this time. The more generally intelligible, and therefore the more influential, was the belief that form is the body which gives the soul objective existence. Just as it is impossible to know a human being except through the body which his spiritual nature informs and through which it functions, so it is impossible to come in contact with an artistic vision unless it be embodied in a Kunstwerk. From this point of view form does not, as in many commonplace definitions of our day, fit the thought like a glove or an athlete's skin; it is not a covering or an outside; it is not as the older world would have it, an alluring addition, a sugar coating: it is an organism, a complicated and unified whole, instinct with life and spirit.

At first sight, the other definition of form, which we may call Schiller's even though he was, in some particulars, reviving the Aristotelian and Scholastic distinctions between form and matter, seems antithetical. To Schiller, form is the distinguishing spirit which gives life, unity and identity to inert and unorgan-

ized matter; it is the soul which informs the body; it is the imposition on matter, in moments of play of the spirit and life of the ideal. But the more we consider these two theories, the clearer it becomes that their goals are the same: first, to destroy an old conception of form that made for an impossible dualism in art; and secondly, to give reason for the faith that was in them that a work of art is essentially one, and essentially a living thing -a product of a creative force working with intelligent regard for its own ends, and not merely the coolly calculated result of the logical faculty and of the technical skill working together in harmony. For long the children of this world had been the wisest of their generation; now the children of light were coming into their own. For us, it makes little difference whether they considered form the unifying spirit which penetrated matter and gave it life and individuality, or the body which made incarnate its author's vision. Both were equally conscious of a work of art as an end in itself, and of form as its essence and, in a world of many things, its distinguishing characteristic.

It is in the confusion between the popular and the philosophical connotations of "art" that we find one of the inciting causes of many later objections to l'art pour l'art. (The average man unaware of this sixième sens, gave the term its time-honored significance as attention to construction and style, and as imitation of models. The sympathetic artist, critic and philosopher, au courant of these developments, or at least, inspired by a vague Platonic ideal of art to which the movement more often gave rise, found it a concept richer than words could express, and provocative of intense enthusiasm. It is genuinely surprising that so few saw the wide disparity in definitions, and that still fewer sought to make the real issues clear. It is undoubtedly true, as has often been claimed, that aversion to the immediate popular interest is frequently a cause of an artist's devotion to art for its own sake; but acceptance of this thesis should not prevent us from seeing that so many of these manifestations could not have coincided in place and in time, and endured so long, unless there had been, between men of divers tastes and talents, some basis of agreement, which was at least philosophically tenable.⁸⁴

(TO BE CONTINUED)



Since writing this article, I have come across another discussion of this movement. It is an essay called La Doctrine et L'École de L'Art pour L'Art, to be found in Pages de critique D'Histoire Littéraire, by G. Michaut (Paris, 1910). This work has two aims: a review of Cassagne's book, and a supplement to it in the way of a definition or "systématisation" of l'art pour l'art. It is, he says, "la doctrine qui professe à la fois ces deux principes, que le but de l'art est de réaliser la beauté par la forme, que l'objet de l'art est la représentation du vrai; et qui essaye de subordonner le second au premier,—sans toujours y parvenir."

le second au premier,—sans toujours y parvenir."

His definition of "forme" is vague, but he proposes a fuller discussion of its meaning.

Smith College Studies in Modern Languages

EDITORS

CAROLINE B. BOURLAND HERNST H. MENSEL MALBERT SCHINZ

HOWARD R. PATCH MARGARET ROOKE

THE GENESIS OF THE THEORY OF "ART FOR ART'S SAKE" IN GERMANY AND IN ENGLAND

BY

ROSE FRANCES EGAN
Assistant Professor of English, Smith College

NORTHAMPTON, MASS.
SMITH COLLEGE

PARIS LIBRAIRIE E. CHAMPION

Published Quarterly by the Departments of Modern Languages of Smith College

SMITH COLLEGE STUDIES IN MODERN LANGUAGES

THE SMITH COLLEGE STUDIES IN MODERN LANGUAGES are published quarterly in October, January, April and July, by the Departments of Modern Languages of Smith College. The subscription price is seventy-five cents for single numbers, two dollars for the year. Subscriptions and requests for exchanges should be addressed to the SMITH COLLEGE LIBRARY, Northampton, Mass.

THE SEEMAN PRINTERY, DURHAM, N. C.







